

Henry Gréville

Un violon russe



BeQ

Henry Gréville

Un violon russe

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 1120 : version 1.0

Henry Gréville, pseudonyme de Alice Marie Céleste Durand *née* Fleury (1842-1902), a publié de nombreux romans, des nouvelles, des pièces, de la poésie ; elle a été à son époque un écrivain à succès.

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Suzanne Normis

L'expiation de Savéli

Dosia

La Niania

Idylles

Chénerol

Un crime

La seconde mère

Angèle

Nikanor

Les Koumiassine

Cité Ménard

Le moulin Frappier

Madame de Dreux

Clairefontaine

Un violon russe

Édition de référence :
Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1879.

I

Le Père Kouzma, assis devant son bureau de bois blanc, jauni par les années et orné d'innombrables taches d'encre de toute taille, préparait laborieusement un sermon pour le premier dimanche de Carême. À cette époque, comme aujourd'hui d'ailleurs, mais plus encore qu'aujourd'hui, les prêtres de paroisse en Russie n'abusaient guère des sermons. Cinq ou six fois par an, tout au plus, ils s'adressaient à leurs ouailles : celles-ci, debout, la tête basse, recevaient ce supplément d'office divin à peu près avec la même résignation qu'une ondée au sortir de l'église ; ce devoir accompli de part et d'autre, c'est avec un soulagement véritable que le pasteur et les brebis se séparaient amicalement. Qu'importait le dogme à ces âmes simples, profondément croyantes ; et, d'un autre côté, quelle habileté ou quelle connaissance du cœur humain ne faut-il pas pour trouver ces paroles

émues qui vont au cœur des plus humbles, des moins civilisés, et qui toucheraient des êtres fatigués par la vie, usés par le travail, indifférents presque à tout sous le joug du servage, et résignés d'avance à toutes les calamités ?

Ce n'était pas le Père Kouzma qui pouvait trouver de tels accents ; sa vie s'était écoulée, non à lutter avec les peines journalières, mais à les subir comme on subit la maladie et la mort ; parfois avec un sourd mécontentement, souvent avec une résignation bourrue, quelquefois, mais rarement, avec une sorte de moquerie intérieure.

– Tu as beau t'acharner, disait-il au sort, tu ne seras jamais si malin que moi, qui ai trouvé le moyen, avec de beaux commencements, de diminuer mes chances de bonheur et de mener une piètre existence.

Kouzma Markof s'était marié, comme tous ceux de sa profession, un peu avant de recevoir les derniers ordres. La règle ecclésiastique veut que le jeune homme ait dépouillé les premiers troubles, les émotions nouvelles du mariage, avant de recevoir le complément de son

sacerdoce. Il avait épousé une jeune fille douce, insignifiante de visage et d'esprit, sans énergie pour le bien ni pour le mal ; de cette union étaient nés cinq enfants, dont trois seulement avaient survécu. Avec les enfants, les soucis et les dépenses s'étaient accrus ; la *popadia* n'avait pas beaucoup d'ordre ; peu à peu les meubles s'écornèrent, la paille des chaises s'effondra, les rideaux de calicot eurent de longues déchirures où la main de la femme usée et lassée ne se pressait pas de faire des reprises ; ce ménage s'assombrit. Le Père Kouzma prit de temps en temps un peu de *consolation* sous la forme d'un verre d'eau-de-vie, et ses idées n'en devinrent pas plus claires ; les paroissiens, sans le mépriser pour une faiblesse qui nulle part en ce pays n'est réputée à crime, ne prirent plus la même diligence à le saluer dans la rue, ni à lui apporter leurs offrandes ; peu à peu la cure de Gradovka, autrefois réputée comme l'une des meilleures de la province, perdit de sa splendeur, et retomba au rang d'une cure médiocre.

Le Père Kouzma savait cela, et ce n'était pas sans de cruels déchirements d'amour-propre qu'il

avait passé sous les fourches caudines de cette déchéance ; c'est parce qu'il avait conscience de son abaissement qu'il avait renoncé à lutter avec le sort.

– Je n'ai pas de chance, disait-il, et c'était vrai.

Avec une femme active, soigneuse, pleine de courage, la cure fût restée ce qu'elle était. Mais à qui s'en prendre ? La popadia était ce que Dieu l'avait faite ; elle n'apportait aucun élément de trouble dans leur existence ; résignée à toutes les calamités, elle supportait le désordre aussi bien que la pluie et la fièvre. Tout ce qui la dérangeait se groupait pour elle dans une même désignation : elle appelait cela des désagréments.

– Qu'y faire ? ajoutait-elle, c'est la volonté de Dieu !

Et grâce à ce bel argument, ses enfants avaient des chemises trouées, son mari des robes grasseuses, elle-même des vêtements effrangés du bas, élimés du haut ; – sa servante ne lui obéissait point, les repas étaient détestables, et rien n'allait que de travers, sauf, le samedi soir, la confection des pains azymes destinés à la messe

du lendemain, et toujours admirablement réussis. Sur ce point seul, la popadia avait gardé son amour-propre de jeune fille.

Le Père Kouzma essayait de faire un sermon avec de vieilles homélies déjà employées par son prédécesseur, qui avait été en même temps son beau-père, car il était entré en possession de la cure par le fait de son mariage avec la fille du titulaire.

Ces sortes de transactions se concluent ordinairement à l'amiable, sauf l'agrément supérieur, qui ne fait défaut que bien rarement et dans des cas graves ; ils arrangent tout le monde, quand le prêtre n'a pas de fils ou que ses fils ont choisi une autre carrière, ou encore quand les enfants, ce qui n'est pas un cas exceptionnel, préfèrent chercher un autre nid. Nul n'est prophète en son pays ; les paysans pourraient se ressouvenir des farces enfantines de celui qui vient pour être leur pasteur, et les fils de prêtres, prêtres eux-mêmes, tentent souvent de se marier à des filles dotées d'une cure aussi belle que possible.

Kouzma n'avait point de souci pour l'avenir de sa cure ; de ses deux fils, un au moins se sentirait touché par la grâce, ce fait n'était pas douteux. D'ailleurs, l'aîné, préparé dès l'enfance à entrer dans les ordres, mordait déjà fort joliment au latin et au slavon ; il connaissait à la perfection les textes sacrés, et promettait d'obtenir au séminaire quelque récompense hors ligne. C'était un garçon réfléchi, sérieux, non sans sa part de gaieté juvénile, bien entendu, mais dont l'esprit rangé paraissait devoir lui épargner bien des déboires que son père avait connus.

– Pourvu qu'il trouve une bonne femme ! soupirait le père en songeant à la sienne, bonne assurément, mais si peu faite pour le seconder.

Les vieilles homélies n'inspiraient point le pasteur d'un troupeau peu accessible à l'éloquence sacrée ; il referma le cahier jauni, prit sa tête dans ses mains et se mit à creuser sa pauvre cervelle fatiguée.

Le vent d'août battait les vitres avec une petite pluie fine et rageuse qui s'arrêtait de temps en temps pour reprendre avec plus de force ; le jour

terne et gris n'indiquait pas d'heure, bien que le soleil fût encore haut sur l'horizon ; mais tant de nuages le cachaient, ce pauvre soleil, qu'il en avait au moins pour quatre ou cinq jours avant de parvenir à les percer. L'automne allait venir ; les feuilles jaunies qui se détachaient des bouleaux et qui venaient se coller aux vitres sous l'effort de la pluie, parlaient de jours abrégés, de longues soirées tristes, de chemins boueux et impraticables, de ces trois mois de transition si durs à supporter avant les belles nuits claires et le franc tapis de neige durcie de l'hiver encore lointain. Le Père Kouzma frissonna ; la mélancolie de l'automne précoce le pénétrait jusqu'à la moelle des os. Il se leva et ouvrit une porte.

– Femme, dit-il, il fait triste, prépare-nous du thé.

La popadia aimait le thé et son accompagnement naturel de petits pains et de confitures. Elle courut à la cuisine, et ordonna à la servante de faire chauffer le samovar. Celle-ci obéit avec empressement. Sur l'espace immense

qu'occupent toutes les Russies, le thé ne laisse personne indifférent.

Réconforté par l'espoir d'une distraction prochaine, le Père Kouzma retourna à sa table de travail et se mit à feuilleter plus activement ses livres et ses cahiers.

– Que leur dirais-je bien ? murmurait-il. « Sur le détachement des biens de ce monde ? » Pauvres gens ! ils n'ont guère à quoi s'attacher ; passe pour les seigneurs, mais ce sont de bons seigneurs, et qui font du bien tant qu'ils peuvent... Ils ont encore donné un violon à mon plus jeune la Noël dernière... Cela l'amuse, ce petit, et il n'en joue pas mal pour quelqu'un qui n'a jamais appris ! « Les preuves de l'existence de Dieu ? » Ils n'ont pas besoin qu'on la leur prouve, ils y croient bien sans cela. « De la résignation aux volontés de la Providence ?... » Ah ! oui, la résignation, tout le monde a besoin de cela ! La résignation !

Le Père Kouzma soupira ; il soupirait naturellement, comme on respire ; puis il se mit à lire attentivement le texte qu'il avait sous les

yeux. C'était une homélie très simple ; le vieillard qui l'avait écrite était détaché de toute chose, et la résignation lui était d'autant plus facile qu'il avait eu en lui un fond d'égoïsme bien conditionné. On se résigne facilement aux malheurs qui vous arrivent et qui ne touchent ni votre existence ni votre fortune, quand on a le bonheur de n'aimer que soi ! La fortune du vieux prêtre avait été assurée, bien que médiocre, et le seul coup fâcheux pour lui avait été sa mort, dont il n'avait pas eu le temps de s'affliger, ayant succombé à une apoplexie. Il parlait donc de la résignation avec une calme assurance, comme d'une chose toute simple, toute naturelle, et semblait trouver très répréhensibles ceux qui n'en faisaient pas profession absolue.

– Cela lui était facile ! murmura le Père Kouzma en terminant sa lecture. Nos paysans ont beau être résignés d'avance, je crois qu'ils ne prennent pas si facilement leur part des malheurs de ce monde. Et pour ce qui est de les considérer comme une bénédiction du Seigneur, qui châtie ceux qu'il aime, voilà bien longtemps que je le répète, et je ne peux m'y soumettre. Je me

résigne, oui ; mais pour remercier... C'est très mal, ce que je pense là, moi, un prêtre !

Il soupira derechef ; mais heureusement la tête de sa femme passa par la porte entrouverte.

– Père Kouzma, dit-elle, le thé est prêt, viens-tu ?

Il se leva et la suivit dans la salle à manger.

Rien de particulièrement réjouissant ne reposait l'œil dans cette pièce de moyenne grandeur ; le samovar lui-même, qui, dans les ménages russes, tire l'œil comme le chaudron dans les tableaux de Téniers, le samovar était terne et mal nettoyé. Cela n'empêchait pas le thé d'être bon cependant, et le prêtre en but un verre avec une évidente satisfaction. Comme sa femme lui en versait une seconde ration, il promena son regard autour de lui.

– Où sont les enfants ? dit-il.

– Prascovie repasse le linge à la cuisine, et les garçons sont partis voir leurs pièges dans les bois ; Victor pensait qu'il y aurait du gibier de pris.

– Par ce temps ?

– Oui. Les oiseaux se cachent sous les feuilles quand il pleut.

Le Père Kouzma ne fit pas d'objection ; d'ailleurs, que lui importait ? Son aîné Victor jouissait de son reste : dans dix jours, il retournerait au séminaire, et puis, adieu les courses dans les bois, jusqu'à l'année prochaine. Un autre souci lui vint alors, souci déjà tourné et retourné cent fois : que ferait-il de son fils cadet, Démiane, dont le caractère énergique et volontaire lui donnait parfois du fil à retordre ? Jusqu'alors il avait partagé les études et les jeux des enfants du seigneur ; mais les fils de M. Rousof allaient entrer au gymnase à Moscou pour y commencer leurs classes ; il n'avait pas le moyen d'envoyer son fils au gymnase, lui ; que ferait-il de ce garçon bizarre ?

– Il n'aime que la musique, se dit le Père Kouzma, et la musique, ce n'est pas un état, cela ne conduit à rien ! Ce violon qu'ils lui ont donné l'a rendu encore plus toqué qu'auparavant...

Il but le contenu de son verre et le tendit à sa

femme pour en avoir une troisième fois ; elle le prit et se mit en mesure de le remplir ; mais au milieu de cette opération elle s'arrêta ; la main en l'air, le bec de la théière relevé :

– Qu'est-ce que c'est que cela ? dit-elle en penchant la tête du côté de la fenêtre.

Un bruit confus de pas et d'exclamations étouffées s'approchait de leur demeure. Ce bruit n'était pas un tapage comme en tout pays occidental il n'eût pas manqué de se produire : c'était une sorte de plainte, de lamentation à demi-voix ; les pas eux-mêmes semblaient vouloir se dérober. Cependant ce mouvement inusité s'arrêta à quelques mètres de la maison ; on semblait se concerter. Enfin le diacre se détacha et vint seul vers le petit perron de bois qui ornait la maison du prêtre. Il était tête nue, et une gravité inusitée assombrissait sa figure joviale.

– Qu'est-ce qu'il nous veut ? demanda le prêtre, un peu inquiet sans savoir pourquoi.

Avant qu'il eût pu aller au-devant du nouveau venu, celui-ci se présenta sur le seuil. Sans lever

les yeux, il fit trois fois le signe de la croix et salua les époux en s'inclinant jusqu'à la ceinture.

– Dieu soit avec vous, dit-il de sa riche voix de basse qui fit résonner les vitres et les porcelaines. Le Seigneur éprouve ceux qu'il aime.

Le Père Kouzma voulut parler, mais sa langue ne put faire aucun mouvement ; il agita sa main droite pour questionner.

– Il est arrivé un malheur dans votre maison, reprit le diacre, dont la voix trembla ; mais la Providence, en vous frappant, vous épargne encore...

– Mes fils ? s'écria la mère éperdue.

– Un seul, et il vit encore...

– Lequel ? demanda le père Kouzma pendant que sa femme se précipitait au dehors.

– L'aîné ; il est tombé d'un arbre et doit s'être fait quelque chose de grave, car il a une jambe cassée, et il ne peut pas du tout se tenir debout sur l'autre...

Le Père Kouzma se laissa tomber sur une chaise, et le texte de son sermon lui revint à la

mémoire.

– La résignation aux volontés de la Providence ! dit-il. J’avais blasphémé, le châtement ne s’est pas fait attendre !

Il resta un moment immobile, la main sur ses yeux, pendant que de grosses larmes roulaient de ses joues jusque sur la grande croix de cuivre qui battait sur sa poitrine ; puis il se leva et alla se prosterner devant les images qui garnissaient le coin de la salle.

– Le Seigneur me l’avait donné, dit-il tout haut après une courte prière ; si le Seigneur veut me l’ôter, que son saint nom soit béni !

Mais sa résignation n’était qu’apparente ; au même moment son fils entra, porté par deux robustes paysans. Le jeune homme évanoui semblait mort. Ses cheveux bouclés tombaient sur ses yeux fermés ; ses joues pâles, ses traits affinés, tirés par l’angoisse, lui faisaient un visage de cire. Les porteurs passèrent silencieux dans la chambre des enfants, où ils déposèrent Victor sur son lit. Malgré leurs précautions, si tendres et si étonnantes chez ces hommes

grossiers, la douleur le tira de sa syncope, et il poussa un cri déchirant.

– Il vit ! s'écria le père ; et devenu ferme tout à coup, il envoya sur-le-champ un messenger à la maison des seigneurs, pour que le maître vînt lui-même, car il était médecin et devait pouvoir sauver son enfant.

II

M. Roussof était médecin ; au reste, non pas un médecin bien illustre ; mais ce qu'il avait gagné, joint au patrimoine de sa famille, lui assurait une existence fort agréable. Il pouvait se passer d'exercer pendant l'été, grâce à l'habitude invétérée de la villégiature, qui chasse les Russes dans une autre ville où ils se trouvent très mal, plutôt que de leur faire accepter la ville où ils sont nés avec un jardin et toutes les commodités de l'existence. Il faut avoir passé l'été ailleurs que chez soi, c'est un fait acquis. M. Roussof ne protestait pas contre cet arrangement, qui lui permettait de faire respirer à sa femme et à ses enfants l'air de la campagne pendant quatre mois de l'année, sans lui faire rien perdre des bénéfices de sa position.

Il arriva aussitôt chez le Père Kouzma et procéda à l'examen du blessé. Quand il eut réduit

la fracture de la jambe, il passa doucement les doigts le long de l'épine dorsale du jeune homme. Le père, qui le regardait, vit son visage prendre une expression grave, qu'il connaissait pour l'avoir vue à plus d'un lit de mort, et ses traits à lui se contractèrent horriblement.

– Je pense qu'il vivra, dit le médecin en levant la tête ; mais je crains qu'il ne reste difforme.

– Difforme ! répéta le prêtre en levant les mains au ciel pour l'implorer. Qu'a-t-il donc ?

– Il y a quelque chose à la colonne vertébrale... Puisqu'il vit à présent, c'est que selon toute probabilité il vivra ; mais il pourrait devenir bossu.

– Bossu !

– Sa taille serait déjetée, tout au moins. L'immobilité complète, n'est-ce pas ?

Le prêtre promit tout ce que voulut le médecin, et celui-ci se retira afin d'envoyer de chez lui tout ce qui pourrait soulager le malade.

Quand le Père Kouzma se trouva seul auprès de ce lit de souffrance, il regarda longuement son

fils endormi, grâce au narcotique donné par Roussof.

La nuit était venue, la petite pluie battait toujours les vitres, et la tristesse la plus morne se répandait dans cette chambre mal éclairée par une seule bougie et la lampe fumeuse des images. Le prêtre alluma un cierge devant le patron de l'enfant, puis revint près de lui.

Était-il possible que cette stature élégante, ces membres fins et gracieux pussent devenir un objet difforme et ridicule ? que son premier-né fût un être chétif et misérable, privé des joies de la vie, quand le matin encore il jouissait de toutes les prérogatives de l'homme sain et vigoureux ?

– Il est jeune, se dit-il ; il n'a que dix-neuf ans ; à cet âge il y a tout à espérer ; Roussof se trompe ; ce n'est pas possible !

Le dimanche venu, quand, le service divin terminé, il s'avança jusqu'au bord de la balustrade qui sépare le chœur de l'église proprement dite, afin de dire son sermon au peuple rassemblé, il vit tous les yeux fixés sur lui avec l'expression de l'attente. Ces gens étaient

prêts à écouter respectueusement ce qu'il allait leur dire, sans espérer en retirer grand profit pour leurs corps ou pour leurs âmes.

– Mes frères, dit le Père Kouzma en promenant son regard sur l'assistance, je vais vous parler aujourd'hui de la résignation aux volontés de la Providence. Nous sommes tous nés dans l'angoisse et dans la douleur, et nul de nous ne sait ce que Dieu lui réserve ; il est donc bon de se préparer d'avance à subir les calamités qu'il voudra nous envoyer ; car le mal, nous prenant à l'improviste, vous terrasse et vous laisse sans force.

Sa voix trembla ; il essaya de l'éclaircir en toussant deux fois, puis il reprit :

– Dieu châtie ceux qu'il aime, et nous devons baiser avec reconnaissance la main qui nous frappe ; ainsi, moi, j'avais deux fils pleins de santé...

La parole lui manqua soudain ; il voulut reprendre, mais il ne put : deux ruisseaux de larmes jaillirent de ses yeux pendant qu'il se retournait brusquement pour les cacher au peuple.

Mais ces hommes simples le comprenaient tous, et un murmure sympathique parcourut leurs rangs.

– Mes frères, dit le diacre, prions pour ceux qui souffrent, pour les malades et les affligés.

La foule entonna, en même temps que les chantres, le *Parce, Domine*, et il ne fut plus question de sermon pour ce jour-là.

III

L'automne vint, puis l'hiver. Les longues nuits ouatées de neige, dont rien ne trouble le silence, passèrent l'une après l'autre sur le lit où gisait Victor, devenu aussi blanc que les champs au dehors, aussi frêle que les minces branches de bouleau balancées par le vent, devant la fenêtre qui lui faisait face.

La seule distraction du pauvre être ainsi brisé dans sa force et sa grâce, était d'écouter les sons que son frère Démiane tirait d'un petit violon rauque, mais toujours bien accordé. Étendu sur le dos, presque à plat, ses mains de cire allongées sur la couverture, les yeux perdus dans l'air gris de l'hiver morose, il se laissait enchanter par la musique bizarre de cet artiste inconscient. Pendant que Démiane, les sourcils froncés par la concentration de son travail, s'appliquait de toute son âme à rendre la douceur mystique des

hymnes d'Église ; pendant qu'avec l'audace de ceux qui ne savent pas, il cherchait à trouver la tierce et la quinte des accords qu'il entendait en lui-même sans se douter que c'était un tour de force, recommençant jusqu'à ce qu'il eût acquis le moelleux qu'il cherchait, Victor rêvait à mille douceurs perdues pour lui.

C'était la forêt, au printemps ; les muguetts croissaient par milliers dans l'herbe encore menue ; les petites plantes en forme de thyrses qui sentent la fleur d'oranger et qui ont une élégance incomparable, tapissaient les creux où les racines des sapins avaient jadis vécu ; les pinsons jasaient, les merles sifflaient, et bien loin, à l'orée du bois, le coucou faisait retentir à intervalles égaux son appel mélancolique. C'était bon de sauter à pieds joints dans les feuilles mortes de l'automne précédent, puis de rebondir sur le bord et de courir dans les clairières, en s'élançant par-dessus les maigres buissons et les troncs abattus par les tempêtes de l'hiver. Le soleil descendait peu à peu dans le ciel, et l'on oubliait parfois de retourner au logis ; soudain un rayon rouge enfilait le dessous des grands pins, tout là-bas, là-

bas, à une demi-lieue plus loin, et dépassant nos jeunes vagabonds, s'en allait pailleter au plus épais de la forêt le tronc blanc d'un bouleau crû par hasard au milieu des arbres résineux.

– Il est temps d'aller à la maison, grand temps, Démiane, nous serons grondés !

Et de courir encore plus fort et plus vite, sautant plus haut, dans le rayon de soleil en ligne droite vers la maison, sous prétexte de raccourcir le chemin, en réalité pour l'allonger un peu ; on arrivait au logis, routes, échauffés, haletants, mais personne n'y prenait garde, et le souper semblait si bon !

– Encore, Démiane, encore ! disait Victor à son frère, qui s'était interrompu pour interroger sa chanterelle.

Démiane recommençait, et les rêves avec lui. C'était en automne ; les feuilles tombaient déjà, comme des pièces d'or semées par une main prodigue. Ceux qui avaient des fusils allaient à la chasse, mais les fils du Père Kouzma n'avaient pas de fusil. Alors on préparait les filets, les appeaux ; puis on allait les tendre de grand matin,

pour que le soir les oiseaux n'en eussent pas méfiance. C'était sur une branche mince, mais non flexible, que Victor avait placé son meilleur piège. D'en bas on ne pouvait le voir, grâce aux feuilles encore épaisses en cet endroit-là. Alors le jeune homme s'aventurait sur la branche : elle eût dû plier sous son poids, mais elle ne pliait pas : sans doute le bois n'avait plus toute sa sève. Soudain, un craquement effroyable se fait entendre avec une plainte douloureuse, et Victor, frémissant de la tête aux pieds, se retrouve dans son lit...

– Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il, tout pâle, à son frère, dont le visage s'assombrit.

– J'ai cassé ma chanterelle, répond Démiane avec tristesse. Je vais être obligé de m'en passer jusqu'au retour de M. Roussof.

C'est ainsi que, privé de sa chanterelle, Démiane passa l'hiver à essayer de la remplacer par d'ingénieux artifices, au moyen des cordes qui lui restaient, et qu'il apprit tout seul à vaincre des difficultés qui sous l'œil d'un maître l'eussent découragé.

Cependant, Victor ne se levait pas. Sa fracture était guérie depuis longtemps, mais une faiblesse extraordinaire l'empêchait de se tenir assis plus de quelques minutes à la fois. Ses traits avaient pris une forme nouvelle, son visage devenait pointu, ses yeux autrefois petits et enfoncés s'agrandissaient étrangement ; il était plus beau qu'avant, mais sa beauté faisait peine à voir.

Enfin le printemps revint ; la famille Roussof arriva un peu plus tôt que d'ordinaire, et à peine descendu de voiture, le médecin se dirigea vers la maison du prêtre.

La fenêtre de la chambre des deux garçons était ouverte ; il tourna la tête de ce côté, et fut surpris de rencontrer deux yeux noirs, mélancoliques, qui le regardaient avec une expression d'attente douloureuse et résignée.

– Je connais ces yeux-là, se dit-il, et cependant...

Il s'avança, et la voix de Victor, si faible qu'elle semblait venir d'un rêve, lui souhaita le bonjour.

– Ah ! mon pauvre garçon ! dit-il, en se hâtant de franchir le seuil.

Il examina le jeune homme, le fit lever, le força à se tenir debout ; la mère et le père, anxieux, se demandaient pourquoi il tourmentait ainsi leur enfant malade – quand il passa doucement sa main depuis la nuque de Victor jusqu’aux reins... Les parents étouffèrent un cri.

Une légère protubérance s’accusait nettement sous la chemise légère, et se profilait sur la fenêtre. D’un regard, M. Roussof imposa silence aux lamentations prêtes à se déchaîner. Les yeux dilatés, le visage couvert de larmes, Démiane regardait son frère avec l’expression de la plus tendre pitié.

– Cela ne fait rien, monsieur Roussof, dit le jeune infirme. Je suis bossu, n’est-ce pas ? Il y a longtemps que je le sais ! J’ai passé tant de fois ma main derrière mon dos quand j’étais tout seul ! Et puis cela me faisait si mal !

Après la première explosion de douleur, le Père Kouzma s’adressa au médecin :

– Qu’allons-nous faire ? S’il est difforme, mon pauvre fils, que Dieu épargne ! ne peut plus se consacrer au service du Seigneur ?

L’Église n’admet dans le clergé slave que les hommes sans défaut physique.

– Eh bien, fit M. Roussof, voilà votre successeur !

Il indiquait Démiane, qui, les yeux toujours remplis de la même horreur, de la même pitié, n’avait cessé de regarder son frère.

– Tu seras prêtre à ma place, n’est-ce pas, Démiane ? dit Victor de sa voix douce et plaintive. C’est toi qui célébreras l’office divin et qui porteras dans tes mains le Saint des saints en passant sous la porte impériale qui ouvre le tabernacle. J’ai pensé souvent à cela, mon frère, et sais-tu ? je n’ai presque pas regretté mon accident, en pensant que tu es plus beau, plus fort et plus spirituel que je n’ai jamais été.

– Veux-tu être prêtre ? demanda M. Roussof, en posant affectueusement la main sur les cheveux frais du jeune garçon.

– Je ne sais pas, répondit celui-ci. Est-ce que je pourrai jouer du violon ?

À cette question, que la théologie du Père Kouzma n'avait pas prévue, tout le monde s'entre-regarda, un peu surpris et fort en peine de répondre.

– Pourquoi pas ? dit enfin M. Roussof. Le roi David a bien dansé devant l'arche en s'accompagnant de divers instruments de musique ! Et d'ailleurs, il avait charmé naguère avec sa harpe les fureurs du roi Saül. Je ne vois pas que les ordres sacrés doivent interdire le plaisir innocent de jouer du violon.

– Je veux bien être prêtre, répondit Démiane d'un ton soumis.

Son père leva la main droite, et le jeune garçon se prosterna jusqu'à toucher le sol de son front ; le prêtre lui donna sa bénédiction pendant que ses yeux se mouillaient de larmes amères au souvenir du jour où il avait béni son premier-né. Mais il avait appris la résignation depuis les tristes jours de l'automne. La mère bénit aussi son fils, puis Victor fit signe à son frère de

s'approcher.

– On m'avait donné au séminaire des images saintes pour me porter bonheur pendant ma carrière ; tiens, prends-les, dit-il, elles doivent t'appartenir.

Il passa au cou de son frère le petit cordon de soie qui supportait quelques menus objets de piété, et l'embrassa trois fois, puis se laissant aller sur ses oreillers avec l'air heureux et fatigué des convalescents :

– Je suis content, dit-il, très content ! C'est Démiane qui sera l'homme de la famille. Moi, je n'aurais jamais été qu'une bête.

Et ses bons yeux agrandis, spiritualisés par la souffrance, enveloppèrent son frère d'une bénédiction aussi tendre, plus tendre que celle de leur mère.

IV

– Tu vas donc aller au séminaire ? demanda Benjamin Roussof à Démiane, qui essayait de se fabriquer une espèce de guitare rustique avec du bois blanc. Crois-tu qu’ils te permettront de faire de la musique ? Est-ce que tu emporteras ta *balalaïka* ?

Le jeune garçon contempla l’œuvre de ses mains inhabiles, puis se remit à tailler le bois avec son couteau.

– Je n’en sais rien, dit-il ; si je ne puis pas l’emporter, je te la donnerai.

– C’est cela, fit le jeune Roussof avec un signe de tête énergique. Je pensais bien que tu me la donnerais. Et ton frère, est-ce qu’il en a une ?

– Non : Victor aime bien la musique quand c’est moi qui joue, mais il n’entend rien à en faire lui-même.

– Qu'est-ce qu'il fait donc pour s'amuser ?

– Il m'écoute.

Benjamin avait l'air de penser que cela ne suffisait pas. Ce n'est point lui qui eût laissé dormir à son clou une *balalaïka* neuve ! Dût-il en tirer les sons les moins harmonieux, il l'eût persécutée sans merci, prisant, en fait de sons, la quantité plus que la qualité. Néanmoins, il tira de sa poche un petit papier qu'il montra mystérieusement à son camarade.

– Sais-tu ce que c'est ? dit-il d'un air important.

– Non ; c'est bien petit.

– Devine !

– Fais-moi toucher un peu... Il avança deux doigts, fit craquer le papier, et rouge de plaisir : – Des cordes, s'écria-t-il.

– Oui, des cordes ! des cordes neuves pour ton violon.

– J'avais justement cassé ma chanterelle pendant le carême ! dit Démiane encore tout saisi de joie. Oh bien, si je puis emporter ma balalaïka,

je t'en ferai une autre pour toi tout seul !
Comment as-tu eu cette idée ?

– C'est papa ; je lui demandais ce qu'il fallait t'apporter en cadeau pour ces vacances-ci ; je ne suis pas riche, tu sais, je ne pouvais pas dépenser plus de cinquante kopeks ; il m'a dit que des cordes de violon te feraient plus de plaisir que tout au monde.

– Ton père est bon, dit gravement Démiane.

Il réfléchit un instant, puis se remit à faire des copeaux de bois avec une activité nouvelle.

Il faisait très chaud ; la mi-juillet apporte presque toujours des orages que le vulgaire attribue au char du prophète Élie roulant dans les cieux à l'occasion de sa fête, qui tombe le 18 ; l'air était lourd, et si nos jeunes gens ne s'en apercevaient pas, Victor, à peine assez remis de sa terrible chute pour se tenir debout et marcher avec l'aide d'une canne, se sentait tout à fait brisé. Couché dans l'herbe à deux pas de ses camarades, sous l'abri protecteur d'un énorme bouleau, isolé sur la pelouse du jardin seigneurial, il semblait chercher la fraîcheur dans

le gazon même, et plongeait sa figure dans les touffes épaisses d'une herbe robuste.

– Et toi, Victor, reprit Benjamin, qui ne savait rester silencieux plus d'une minute, qu'est-ce que tu feras pendant que ton frère sera parti ?

– J'attendrai qu'il revienne, répondit Victor, toujours résigné. Il m'attendait autrefois quand c'était moi qui allais au séminaire.

– Et Paracha ? que dit-elle de ce changement ?

Prascovie Markof, ainsi familièrement désignée sous le diminutif de son nom, ne se préoccupait guère de ce qui se passait autour d'elle. C'était une jeune fille de dix-neuf ans, sérieuse, positive, absorbée dans des calculs et des espérances connus d'elle seule, et qui n'avait au monde qu'une idée : se marier le plus avantageusement possible. Malheureusement son père n'avait pas de dot à lui donner, et les filles sans dot sont difficiles à marier sous toutes les latitudes européennes, et même sous quelques autres.

– Paracha ne dit rien du tout ; ça lui est bien

égal. Elle se coud des chemises, répondit Démiane.

Benjamin resta pensif. Se coudre des chemises lui paraissait un idéal fort restreint, mais peut-être n'était-il pas bien au courant des mystères du trousseau ; il ignorait qu'à mettre des points dans la toile qu'elle emportera chez son mari, une fille de prêtre passerait volontiers la moitié plus le quart de ses journées.

Une grande jeune fille d'environ vingt ans traversa la pelouse en se dirigeant vers les jeunes gens.

– Maman demande si vous voulez faire un peu de musique ? dit-elle à Démiane.

Son bon regard et son sourire s'adressaient plus à Victor qu'à son frère ; ces enfants Roussof étaient pleins de bonté, comme leurs parents, et cette bonté compatissante, depuis l'accident, s'adressait plus particulièrement au pauvre infirme.

– Allons ! s'écria Démiane, qui courut en avant avec Benjamin pendant que mademoiselle

Roussof marchait plus lentement à côté de Victor, qui se traînait encore péniblement avec l'aide d'une canne.

Comme ils approchaient du salon, les accords bien connus d'une sonate pour piano et violon résonnèrent à leurs oreilles, et ils s'arrêtèrent pour entendre.

Démiane jouait de son instrument chétif avec une adresse étonnante. Son doigté fantasque se souciait peu des règles de l'art ; bien des notes n'eussent pas trouvé grâce près de l'oreille d'un maître ; mais un sentiment sauvage, fougueux, passionné, emportait l'enfant musicien au-delà du monde réel, du piano médiocre, du violon mauvais, de la musique difficile à lire, difficile à exécuter. Après dix mesures de bredouillage complet, une phrase mélodique se dessinait-elle, Démiane la cueillait du bout de son archet et l'emportait à des hauteurs où le compositeur lui-même n'eût pas dédaigné de la saluer au passage.

– Asseyons-nous ici, nous entendrons aussi bien, et il fera moins chaud, dit mademoiselle Roussof en indiquant un banc placé sous les

fenêtres du salon.

Ils s'assirent en silence et écoutèrent longtemps. Par moments, lorsque le désaccord entre les instruments s'élevait à la hauteur d'une véritable querelle, madame Roussof s'arrêtait court. – Re commençons, disait-elle de sa voix tranquille ; et Démiane, maté par ce sang-froid, reprenait la page embrouillée et la débrouillait plus lentement.

C'étaient ces leçons patientes qui avaient formé le talent naissant du jeune garçon. Sans elles, il n'eût été qu'un violoneux vulgaire ; grâce à cette éducation quasi maternelle, il se sentit devenir un artiste, de même que son caractère s'assouplissait et que ses manières s'élevaient peu à peu au-dessus de celles de ses pareils.

Agrippine Roussof, que ses parents et amis appelaient familièrement Groucha, se tourna vers son chétif compagnon.

– Il va bien ! dit-elle en souriant.

– Vous croyez ? fit timidement Victor en répondant à son sourire.

– Il a fait beaucoup de progrès depuis l'été dernier. Il a l'étoffe d'un artiste en lui.

Les yeux de Victor brillèrent d'orgueil, mais il éteignit son regard et soupira.

– À quoi cela lui servira-t-il quand il sera prêtre ? demanda-t-il tristement.

– Cela sert toujours, quand ce ne serait que pour les belles pensées que la musique fait naître ! Est-ce qu'il ne vous semble pas parfois qu'elle est comme une prière ? Et à l'église, est-ce qu'on prierait la moitié aussi bien si les chantes ne chantaient pas les hymnes ?

– Oui, certainement, répondit Victor avec quelque hésitation ; chanter, c'est permis ; mais le violon... je n'ai jamais entendu parler d'un prêtre qui jouât du violon.

– Eh bien, Démiane sera le premier ! dit Groucha.

Cette aimable fille, si elle avait une devise, eût certainement arboré sur son pavillon : « Tout pour le mieux ! » Mais son optimisme ne se bornait pas à déclarer que tout est parfait sous les

rayons de la lune ; elle travaillait sans cesse du cœur et de ses mains agiles à améliorer ce qu'elle déclarait excellent. Aidée par ses parents, dont la largeur de vues et la charité efficace ne connaissaient de bornes que dans la modicité relative de leurs revenus, elle était ainsi devenue une providence palpable, souriante et paisible, dont émanait une douceur réchauffante sur tous les êtres grands et petits qui souffraient autour d'elle.

Victor, la voyant absorbée par l'audition d'un adagio favori, se hasarda à porter les yeux sur ce blanc visage, plus touchant que beau, plus aimable que régulier, et dont le charme principal était la clarté de deux yeux gris foncé, doux et lumineux, qui, on ne sait pourquoi, en présence de cette jeune fille, faisaient songer aux images de la Charité tenant deux enfants dans ses bras.

Cette figure calme, ces joues teintes par un rose délicat, ce corps charmant, ni trop grêle ni trop puissant, mais doux à l'œil comme une matinée de mai, avaient toujours présidé aux destinées de Victor. Tout petit, quand il n'était

pas sage, on le menaçait de ne pas le laisser jouer avec mademoiselle Roussof. Celle-ci, grave comme une infante, grâce aux trois ans qu'elle avait de plus que son camarade de jeux, lui taisait un peu de morale, acceptait dignement ses promesses de ne plus recommencer, et le tout finissait par une dînette et pas mal de confitures.

C'est ainsi, par un ascendant moral aussi bien que matériel, que Groucha avait pris une place prépondérante dans la vie de son jeune ami. Il la respectait à ce point qu'en lui-même il la nommait mademoiselle Roussof, et ne se fût jamais permis de la désigner sous le nom de Groucha, depuis qu'il avait eu six ou sept ans. Il ne savait guère de quel nom appeler le sentiment qu'il éprouvait pour elle : cette tendresse émue et confiante, cette sécurité près d'elle, ce découragement quand elle était au loin ; et pourquoi donner un nom à ces impressions délicieuses ? En les classant, on leur ôte le velouté de la pêche, le satin des blancs pétales de jasmin. Ces choses-là se ressentent, se devinent et ne s'expriment pas.

Un jour, cependant, quelques mois avant l'accident qui avait brisé sa carrière, Victor avait eu une sorte d'éclair dans l'âme, qui lui eût révélé, s'il l'eût voulu, quelque chose de plus précis. Son père et sa mère parlaient devant lui de son avenir, des sacrifices qu'il leur coûtait, ; et tout naturellement le mariage futur du jeune aspirant à l'apostolat se trouva sur le tapis.

– Il faudra donc que je me marie ? demanda Victor assez brusquement.

– Tu sais cela depuis le berceau ! répondit sa mère. On dirait que tu y songes pour la première fois.

– On m'a parlé, dit-elle, en se tournant vers le Père Kouzma, de la seconde fille du prêtre de Bérézovka ; elle aura de l'argent, et elle n'a que onze ans. Il faudra nous mettre bien avec ces gens pour que le mariage s'arrange de lui-même quand ce garçon-là aura l'âge voulu.

Victor ne répondit rien, et laissa ses parents débattre les avantages et les désavantages du marché, – car ce n'était pas autre chose. Une grande répugnance l'avait saisi tout à coup à la

pensée de cette fille de onze ans, qu'il ne connaissait pas, que personne ne connaissait dans sa famille, dont on avait parlé comme d'un objet à acquérir. Sa répugnance s'étendit jusqu'à l'idée du mariage en lui-même, et comme c'était un garçon réfléchi, il se demanda pourquoi ce sentiment nouveau et extraordinaire.

– Quitter cette paroisse ! se dit-il le cœur serré ; voilà ce qui serait dur !

Puis il se dit que ce n'était pas lui qui quitterait la paroisse, puisqu'au contraire il y amènerait sa jeune femme.

– Si elle allait déplaire à la famille Roussof ! pensa-t-il avec un petit frisson.

Il lui semblait voir les yeux gris de mademoiselle Roussof se détourner de la nouvelle mariée avec le calme dédain qui caractérisait son extrême mécontentement.

– Jamais ! se dit-il ; jamais une femme qui déplairait à mademoiselle Roussof.

Au lieu de creuser ce problème dangereux, il s'était adonné à la chasse des petits oiseaux, qui

ne lui avait, hélas ! pas mieux réussi, et depuis, c'est avec une sorte de joie qu'il avait vu passer sur la tête de son frère les honneurs et prospérités dus à l'aîné de la famille.

– Je ne me marierai pas avec la fille du prêtre de Bérézovka, s'était-il dit ; je ne me marierai pas du tout ! Qui est-ce qui voudrait d'un vilain bossu comme moi ?

Et ces réflexions, loin de l'attrister, avaient mis une sérénité nouvelle dans son existence. C'est donc avec un sentiment de modestie et de timidité fort naturel auprès d'une personne aussi imposante, qu'il leva les yeux sur Groucha et qu'il s'adonna au plaisir de contempler ce visage doux et reposant. Mais elle ne s'aperçut pas de l'admiration de Victor ; les yeux fixés sur une touffe de rosiers blancs, que certes elle ne voyait pas, elle rêvait en écoutant l'adagio, et sa rêverie prenait une teinte mélancolique, car sa bouche s'attrista, et ses cils châtain tombèrent sur ses joues légèrement pâlies.

– C'est beau, n'est-ce pas ? dit tout bas Victor, qui eût fait n'importe quel sacrifice pour lui

rendre la première expression de son visage.

Elle répondit par un signe de tête et resta muette, absorbée dans sa vision intérieure. Le roulement d'un tonnerre lointain couvrit un *pianissimo* délicat, exécuté à l'intérieur par les deux instruments ; puis la musique reprit avec force.

– À quoi pensez-vous, mademoiselle ? reprit Victor, incapable de garder sa question plus longtemps.

Elle rougit légèrement, puis sourit.

– À mille choses lointaines, dit-elle.

– Lointaines ?

Elle indiqua de la main les nuages menaçants qui venaient à eux avec rapidité.

– Plus lointaines que l'orage, dit la jeune fille avec le même sourire un peu mélancolique.

Les grondements du tonnerre se rapprochèrent, et leur dernier écho parut mourir au-dessus de la maison.

– Ils jouent du piano, dit Victor un peu

nerveux ; faut-il les avertir qu'il tonne ? ils n'entendent peut-être pas.

– L'orage peut passer, dit Groucha ; attendons un peu.

La sonate continuait à l'intérieur ; mais Victor, inquiet, ouvrait et fermait ses mains fiévreuses. Une superstition universelle en Russie, et qui atteint les classes les plus élevées comme les plus humbles, interdit de faire de la musique pendant l'orage ; il semblerait que l'audacieux exécutant voulût braver les éclats de la foudre et lutter avec la puissance que Dieu manifeste ainsi. La famille Roussof ne partageait pas ce préjugé, mais s'y soumettait, pour ne pas choquer les inférieurs ou même les égaux, moins délivrés qu'eux-mêmes des mille entraves de la superstition.

Un éclair lilas brûla les yeux de nos amis et les fit lever avec précipitation de leur siège rustique pendant que le bruit du tonnerre les assourdissait. Ils mirent leurs mains sur leurs oreilles et rentrèrent aussi vite que possible dans le salon, où madame Roussof et Démiane reprenaient leur allegro interrompu par tout ce fracas. Seulement,

comme le ciel s'était fort assombri, ils avaient allumé des bougies, et c'est à cette clarté artificielle qu'ils continuaient leurs études.

– Maman, fit doucement Groucha, avec un sourire qui excusait toutes les faiblesses et ramenait sa mère à la nécessité de toutes les concessions, il tonne très fort.

– Démiane, fit Victor, encore tremblant d'émotion et un peu de colère à la vue du sang-froid de son puîné, il tonne ! comment peux-tu jouer du violon ?

– Nous attendrons que l'orage soit fini, dit madame Roussof en se levant tranquillement, et nous recommencerons.

– C'est ennuyeux ! gronda Démiane, vexé de se voir interrompre dans la chaleur de son travail ; qu'est-ce que cela peut faire qu'il tonne ou non ?

– C'est le prophète Elie qui se promène là-haut ! dit M. Roussof qui venait d'entrer ; car le propre de l'orage est d'amener dans la même pièce tous les habitants d'une maison, mus

absolument par le même sentiment que les moutons, qui se groupent en tas au premier éclair.

– Qu'est-ce que cela me fait, le prophète Élie ! grommela le jeune révolté.

– Oh ! Démiane ! s'écria Victor tout à fait scandalisé.

Un autre éclair, moins vif, traversa le ciel assombri ; tout le monde fit le signe de la croix, sauf M. Roussof, qui continuait à promener sur l'assemblée son regard tranquille et quelque peu railleur ; puis on attendit encore un peu, et l'orage paraissant en fuite, les musiciens se dirigèrent vers le piano ; la sonate reprit, mais Victor n'avait plus le même plaisir à l'écouter, ni les autres à l'exécuter. Après un premier morceau, tout le monde se déclara fatigué, et chacun s'en retourna à ses occupations.

Pendant que Victor se dirigeait avec son frère vers leur humble maisonnette, non sans lui reprocher son indifférence à l'endroit du tonnerre, M. Roussof arrêta au passage sa femme qui allait jeter un coup d'œil à la cuisine.

– Si ce Démiane est jamais prêtre, dit-il, je connais quelqu'un qui sera bien surpris !

– Tu ne crois pas qu'il en ait la vocation ? demande madame Roussof sans paraître étonnée. On ne s'étonnait jamais de rien dans cette famille.

M. Roussof rit silencieusement et conclut en manière de péroraison à un discours qu'il avait gardé pour lui.

– Ils ont tous deux manqué leur affaire : Victor en n'étant pas prêtre, et Démiane en se préparant à le devenir. Mais le jeune scélérat n'a pas encore prononcé de vœux, et la Providence a des voies impénétrables.

– Et toi, tu te sens disposé à lui venir en aide ? demanda madame Roussof.

Son mari hocha affirmativement la tête ; après quoi ils échangèrent un sourire et se tournèrent le dos, chacun allant à sa besogne.

V

Démiane entra pourtant au séminaire, et y passa toute une année scolaire. Il avait emporté dans sa malle quelques livres et son précieux violon ; mais les rares lettres qu'il écrivit à ses parents ne parlaient ni des uns ni de l'autre : d'ailleurs, le sort de ces objets intéressait le prêtre et sa femme infiniment moins que celui des chemises et des bas qu'il faudrait remplacer au premier jour.

L'année finie, Démiane rentra, et tout le monde le trouva très changé. Sa gaieté enfantine ne revenait plus que par accès ; son caractère s'était assombri comme son visage. Il n'avait pu plier son corps à la démarche posée de ses camarades ; de brusque et impétueux, il était devenu gauche et maladroit.

– Ils ne nous l'ont pas embelli ! dit madame Roussof à son mari, quand le jeune homme leur

eut fait sa première visite de retour.

– C’est l’âge ingrat ! répondit le philosophe.

– Il a dix-sept ans et demi, il n’a pas le droit d’être aussi encombrant. Que fera-t-il de ses bras l’année prochaine, si cette année il en est déjà si embarrassé ?

– Dieu y pourvoira ! répondit le médecin sceptique. Et la musique, en avez-vous parlé ensemble ?

– Il n’a pas fait mine d’entendre. Je crois qu’il y a eu un drame au séminaire.

– Fais-le-lui raconter !

– Il ne voudra pas, mais Groucha essayera de le soutirer à Victor.

– Puissance du machiavélisme ! fit Roussof tranquillement. Quand tu l’auras appris, tu me le diras.

– Bien entendu.

Hélas ! il s’était, en effet, passé un drame au séminaire.

D’abord les livres de Démiane avaient disparu

sans retour, parce que toute lecture profane est inutile dans un asile consacré uniquement à l'étude des livres saints. Le jeune homme se fût consolé de ce déboire si un autre bien plus grave n'eût succédé à celui-là.

Après avoir pris langue, Démiane, se trouvant un jour une heure de liberté, était monté à sa cellule, avait démailloté son précieux violon, et après l'avoir accordé, s'était empressé de s'assurer qu'il n'avait rien perdu de ses qualités ni de ses défauts.

Pour se mettre en harmonie avec les murs d'un endroit aussi vénérable, il commença par jouer une hymne d'église ; aussitôt les têtes curieuses de ses camarades se montrèrent à la porte du corridor.

– Qu'est-ce que tu fais ? demanda le plus hardi.

– Je joue du violon, comme tu le vois.

– Le Père supérieur te l'a permis ?

– Non. Est-ce qu'il faut une permission ?

– Je ne sais pas.

Un Père inspecteur arriva sur ces entrefaites, et le même dialogue se répéta mot pour mot.

Un peu ahuri, le Père inspecteur se dirigea vers le Père supérieur, auquel il rapporta ce qu'il venait d'entendre. Celui-ci se plongea dans la méditation et implora les lumières de l'Esprit-Saint.

Or, tout le monde sait que l'Esprit-Saint ne refuse jamais ses lumières à ceux qui l'implorent, et la raison de cette condescendance est facile à comprendre : chacun, implorant le secours d'en haut dans son for intérieur, est seul juge relativement au moment choisi par la lumière pour se produire ; on applique cela à ses théories et à ses besoins ; après quoi l'on remercie la Providence. C'est ainsi que la chose se pratique sous toutes les latitudes et même toutes les longitudes explorées jusqu'à présent, depuis le Peau-Rouge qui consulte son Manitou, jusqu'au Révérend Père du séminaire de Z...

Quand ce digne personnage eut reçu du ciel le supplément de lumières qu'il avait demandé, ou se figura qu'il l'avait reçu, – ce qui est

exactement la même chose, – il fit mander l'élève Démiane : – « Avec l'objet qu'il a introduit dans notre établissement », ajouta le brave homme.

Démiane et « l'objet » arrivèrent, l'un portant l'autre, et le dialogue suivant étonna les murs du séminaire :

– Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda le supérieur.

– Révérend Père, c'est mon violon.

– Qu'est-ce que vous en faites ?

– De la musique.

Le Révérend réfléchit un moment.

– Faites voir, dit-il.

Démiane « fit voir » ou plutôt entendre, et joua – car il était rusé – une hymne pieuse, avec toute la lenteur et l'onction désirables.

– Hem ! fit le supérieur en caressant sa barbe. Hem ! ce n'est pas vilain. Qui est-ce qui vous a donné cela ?

– C'est M. Roussof, le seigneur de notre village.

– Un noble ?

– Oui, Révérend Père, un noble.

– Il sert l'État ?

– Non, Révérend Père, il est médecin.

– Ah ! il est médecin, et il vous a donné cela ?

Démiane pensa que le Révérend Père supérieur cachait ses lumières sous une épaisse couche d'humilité réelle ou d'ignorance affectée, à moins que l'adjectif de l'une ne passât à l'autre, et réciproquement ; mais il se tut respectueusement.

– C'est avec des violons qu'on fait danser les gens, n'est-ce pas ? demanda le supérieur.

– Oui, mon Révérend Père, et avec beaucoup d'autres instruments.

– Hum ! fit le dignitaire, soit. Mais le violon n'est pas un instrument canonique ; il ne se trouve pas mentionné dans les Écritures. Ainsi la trompette se trouve dans les Écritures : c'est au son des trompettes que tombèrent les murailles de Jéricho ; la harpe est un instrument canonique : le saint roi David l'eut en affection durant tout le

cours de son existence ; mais nulle part on ne fait mention du violon.

Démiane écoutait, serrant sur son cœur l'instrument non canonique qu'il sentait menacé.

– Vous ne toucherez pas à cet instrument pendant que vous resterez dans notre sein, reprit le supérieur, et même je vous prie de le remettre dans mes mains. Quand vous retournerez dans votre famille, je vous le rendrai ; à présent il ne pourrait que vous distraire de vos études et de la destinée qui vous attend.

Démiane, excité par la grandeur du péril, eut un trait de génie :

– Je suis prêt à obéir, mon Révérend Père, dit-il. Mais permettez-moi de vous faire voir que tout le bruit de mon violon réside dans les cordes que voilà. Je vous remettrai les cordes, mais, je vous en supplie, permettez-moi de garder le violon !

Tout en parlant, il avait défait les cordes et les avait déposées devant le supérieur.

– Pourquoi tenez-vous tant à ce morceau de bois ? demanda celui-ci en fronçant le sourcil

d'un air soupçonneux.

Démiane rougit, car il allait proférer un demi-mensonge ; mais il fallait sauver son cher trésor.

– Excusez-moi, mon Révérend Père, dit-il ; quand mon frère était très malade, je lui jouais des hymnes d'église ; il ne pouvait plus assister aux offices, et mon violon lui faisait plaisir ; c'était sa seule consolation.

L'excellent homme se laissa toucher par cet argument si simple.

– Gardez le bois, dit-il, et donnez-moi les cordes. Mais il ne faut plus qu'on vous entende !

– Puisque je laisse les cordes à Votre Grâce ! dit hypocritement l'heureux Démiane.

Il reçut la bénédiction de Sa Grâce, et s'enfuit dans sa cellule. La nuit, quand tout le séminaire ronfla, il tira d'une cachette les cordes de Benjamin Roussot et les ajusta à son violon, puis les fit résonner sous ses draps, la tête enfoncée dans le lit, au risque de se perdre.

Il tenait son trésor, mais il ne pouvait pas s'en servir. Ce supplice de Tantale le rendit morose.

Puis, un jour qu'il était seul, il eut l'idée d'exercer les doigts de sa main gauche sans se servir de l'archet. À ce jeu muet, il acquit une grande habileté de doigté, et sa mémoire, n'étant plus guidée par l'oreille, prit un développement extraordinaire.

Mais tout lui déplaisait au séminaire ; il y était entré trop tard pour ne pas remarquer les défauts de ce genre d'éducation, et d'ailleurs, grandi en liberté comme un jeune cheval sauvage, la bride et le mors de la règle lui paraissaient intolérables.

Le fond de résignation qui accompagne chez les Russes l'indiscipline la plus apparente et même la plus réelle fit endurer à Démiane des choses qui eussent décidé un Français à sauter sans plus tarder par-dessus les murailles ; mais quand il revint au logis, il y rapporta une sorte de résolution bourrue de ne pas supporter plus longtemps ce qui lui déplaisait si fort.

Cette résolution n'était pas de celles qu'on annonce à son père un beau soir après dîner. Il fallait des précautions et surtout des alliés. Les précautions, ce n'était pas impossible, malgré

l'inexpérience de Démiane ; mais des alliés, où en trouver ? Le cœur du jeune homme battait bien fort la première fois qu'il effleura ce sujet avec son frère.

La soirée était superbe, et la lune se réfléchissait dans l'étang de façon à contenter tous les poètes du globe. Les grenouilles, qui ne peuvent pas plus manquer à un étang russe que des rives pour l'enserrer, coassaient avec cet ensemble admirable que chacun connaît. Est-ce que les grenouilles en sauraient aussi long, plus long que les musiciens modernes en fait de composition et de science ? Depuis l'antiquité la plus reculée, ces batraciens harmonieux groupent leurs solos et leurs chœurs avec une sagesse, une élégance que bien peu d'opéras nous offrent aujourd'hui. N'est-ce pas la mesure pondérée de leurs hymnes nocturnes qui a inspiré aux tragiques grecs les reprises de chœurs et les plaintes rythmées de leurs œuvres magistrales ? Je défie quiconque a écouté par une belle nuit d'été le coassement d'une grenouille isolée, bientôt accompagné par un ensemble formidable, avec des *piano* et des *crescendo* éloquents, pleins

de majesté, de ne pas songer à quelque chef-d'œuvre de l'art moderne, tel que la *Bénédiction des poignards* – toute proportion gardée, d'ailleurs, et révérence parler.

L'âme de Démiane était pleine d'angoisses secrètes ; l'amitié étrange, presque malade, que lui portait son frère lui faisait espérer un concours efficace. Mais, d'un autre côté, il sentait en Victor des faiblesses, des frayeurs, dues sans doute à son éducation première et dont lui s'était affranchi, on ne sait comment, en vivant seul dans les bois presque toujours, et le reste du temps avec son violon.

– Tu m'aimes ? dit-il, en passant un bras autour du cou de l'infirmes, pendant qu'ils étaient assis sur un banc, au bout du jardin de leur père, tout près de la rive herbeuse.

– Si je t'aime ! Ah ! mon pauvre Démiane, c'est-à-dire que tout l'hiver j'ai à peine vécu ; je ne me souviens de rien depuis que tu es parti pour le séminaire.

Le jeune séminariste pressa affectueusement son frère contre lui.

– Tu ne voudrais pas me voir malheureux, n'est-ce pas ?

– Certes non ! Mais pourquoi serais-tu malheureux ?

Démiane se recueillit, puis d'une voix ferme quoique modérée à dessein :

– Victor, dit-il, je ne veux pas être prêtre.

Son frère tressaillit brusquement et fit le signe de la croix.

– Toi ! tu as perdu l'esprit, Démiane. Qu'as-tu dit ?

– Je ne veux pas être, je ne serai pas prêtre, répéta Démiane avec la même fermeté.

– Que Dieu nous protège et tous les saints ! L'esprit malin t'a tourné la tête ! Reviens à toi, mon frère ! Pourquoi voudrais-tu résister à la volonté du Seigneur ?

– La volonté du Seigneur n'est pas que je sois prêtre, Victor, car il ne m'aurait pas mis dans le cœur cet amour insensé pour la musique, ou bien les Pères au séminaire ne m'auraient pas défendu de jouer du violon. Si l'on m'avait permis de

faire de la musique, j'aurais peut-être été un bon prêtre, pas plus mauvais qu'un autre, – mais on me le défend... je veux jouer du violon, – oui, je le veux ! ou je deviendrai méchant et je ferai du mal à tout le monde.

– Tais-toi, Démiane, tais-toi ! Si on t'entendait ! fit Victor terrifié.

– Eh bien, qu'on m'entende ! Il faudra bien que je le dise un jour ou l'autre ; jamais je n'embrasserai une carrière où je ne pourrais pas jouer du violon. Et qu'est-ce qu'il y a de mal à aimer la musique ? Est-ce que le cœur n'est pas tout plein de bonnes choses, plein à en pleurer, quand on joue quelque beau morceau ?

– C'est vrai, elle a dit que la musique est comme une prière, dit Victor à demi-voix.

– Qui cela ? Elle a bien dit !

– Mademoiselle Roussof, murmura le jeune homme, honteux d'avoir désigné avec si peu de cérémonie une personne aussi respectable.

– Elle est bonne, celle-là ; elle m'aidera de toutes ses forces, reprit Démiane, sans faire

attention à la confusion de son aîné. Elle comprend qu'on aime mieux la musique que tout au monde ! Et sa mère, et son père ! Ils m'aideront.

Victor secoua la tête d'un air de doute. – Qu'est-ce que tu veux faire, alors ? demanda-t-il avec son sens pratique.

– Je veux jouer du violon.

– Et puis ?

– C'est tout ! Est-ce que cela ne suffit pas ?

– Mais ce n'est pas une carrière, fit observer Victor. On joue du violon pour son plaisir, comme les Roussof jouent du piano. Mais le reste du temps, que feras-tu ?

– Tu ne me comprends pas ! fit Démiane avec impatience ; je veux être violoniste, je donnerai des concerts ; on payera pour m'entendre, et je gagnerai beaucoup d'argent.

– On gagne de l'argent ? demanda Victor, qui n'était pas convaincu.

– Prodigieusement !

Le silence se fit ; les grenouilles elles-mêmes avaient momentanément cessé leur concert ; nos amis réfléchirent chacun de leur côté pendant cette accalmie.

– Le père ne voudra pas ! dit Victor, terminant ainsi sa méditation.

Démiane ne fit pas d'objection. Évidemment le Père Kouzma ne consentirait pas à voir son fils consacrer tout son temps à la musique. Ce qui était étonnant, c'est qu'il l'eût permis jusque-là ; mais son excuse, c'est qu'il considérait le violon à peu près comme un tour ou un établi de menuisier, un de ces jouets utiles qu'on donne aux enfants pour leurs étrennes. Le bruit du violon ne l'avait pas dérangé plus que ne l'eût fait une scie ou un rabot, et certainement beaucoup moins que celui d'un marteau sur des clous dans du bois sonore.

– Encore, reprit l'aîné, si tu voulais entrer dans une administration, au service de l'État ; on y fait son chemin, le père y consentirait peut-être...

– Non, dit énergiquement Démiane, je ne veux pas entrer dans une administration.

– Mais pour commencer ? insinua Victor.

– Pour commencer quoi ?

– Pour ne pas rentrer au séminaire ! suggéra timidement ce jeune Machiavel.

Cette idée était assez judicieuse, mais comment la mettre à exécution ?

– Il faudrait d’abord avoir une place ! fit Démiane en haussant les épaules.

– Demande à M. Roussof !

– Oui... je puis lui demander cela... Mais encore, le père consentira-t-il ?

– Peut-être, fit Victor, feignant un espoir qu’il n’avait pas.

– Et puis, s’il refuse... tant pis !

– Tu rentreras au séminaire ?

– Je prendrai la clef des champs !

Victor frémit d’horreur, et malgré son courage, notre conspirateur regarda autour de lui ; mais ils étaient bien seuls, seuls avec les grenouilles qui entonnaient un hymne triomphal en l’honneur de cette résolution hardie.

VI

Mademoiselle Roussof, assise auprès de la fenêtre de sa chambre, cousait une chemise de petit paysan, en cotonnade d'un affreux rose criard ; elle était fort occupée à ajuster aux aisselles deux carrés d'étoffe rouge vif, sans lesquels, on ne sait pourquoi, une chemise de paysan est un objet méprisable et indigne d'être porté autrement que pour les travaux les plus vulgaires.

Pendant que son aiguille faisait dans le coton un petit bruit vif et régulier, mademoiselle Roussof pensait à des choses « lointaines », ainsi qu'elle l'avait dit à Victor l'année précédente, et son esprit voyageur l'entraînait bien loin de la chemise rose et du clocher en forme de navet renversé, qui bornait sa vue de l'autre côté de l'étang. Voici ce qu'elle voyait dans sa rêverie :

C'était une plaine verte, du vert de velours des

prairies bien arrosées ; en effet, un ruisseau coulait au milieu, parfois orné de quelques saules, le plus souvent tout simplement bordé de myosotis, si fleuris, si fournis, qu'on voyait leur bleu pâle trancher sur la verdure, même à plus de cent pas.

La plaine était déserte ; un moulin, qu'on n'habitait qu'à l'époque du travail, c'est-à-dire quand le ruisseau consentait à n'être ni gelé ni tari, se prélassait au beau milieu, attirant l'œil par sa couleur noirâtre de vieux bois battu des hivers. Une vanne fermait le cours d'eau, et un petit pont, sommairement formé de deux poutres, dominait la vanne à une certaine hauteur. Ce pont, chose assez extraordinaire, reposait sur deux piles de briques rongées par la mousse, effritées par l'abord brutal des glaçons en hiver, mais encore solides et presque majestueuses ; ces piles, de beaucoup antérieures au pont qu'elles soutenaient, avaient vu bien des choses, mais les pierres ne parlent pas. Quant au pont lui-même, il avait eu jadis un garde-fou ; celui-ci était tombé à la rivière quelque belle nuit d'orage, et personne ne l'avait revu ni ne s'était inquiété de le

remplacer.

La plaine était une vallée, car des deux côtés s'élevaient de petites collines, dont la pente abrupte dégringolait tout à coup sur l'espace uni. À gauche s'étendaient des bois, pins et bouleaux ; le terrain sablonneux se déchirait parfois en failles blanchâtres, et quelques routes, blanche aussi, grimpaient par-dessus les sommets et disparaissaient mystérieusement, on ne sait vers quel point inconnu.

À droite, une petite ville s'étalait avec un monastère pour monument principal. Ce monastère, un peu forteresse, comme tous les couvents russes, renfermait dans sa haute enceinte de murailles divers bâtiments, une église, plusieurs chapelles, des jardins, des vergers, et le tout descendait doucement jusqu'à la plaine, abrité par de grands arbres dont quelques-uns, bizarrement coupés vers la moitié, au lieu de tronc, élevaient vers le ciel de nombreux rameaux, relativement jeunes, c'est-à-dire remontant à cinquante ans à peine. Ces arbres étranges se retrouvaient surtout dans la

direction des hauteurs opposées, comme si on les eût coupés exprès pour laisser voir les collines... Mais ce n'était pas une fantaisie de propriétaire qui les avait ainsi mutilés, pas plus que ce n'était un hasard qui rendait si verte et si fertile l'herbe de la grasse prairie : le ruisseau était la Bérézina, et c'est le tir des boulets français qui avait découronné les grands aunes.

Quelques lieues au-dessus de l'endroit où fut livrée la sanglante bataille de Borodino, un gros de troupes eut un engagement avec une division russe : le petit monastère fut cruellement bombardé, et bien des corps fraternisèrent dans l'agonie sur les rives du ruisseau. Nul n'a compté les cadavres qui jonchèrent cette plaine ; sous le feu meurtrier des batteries françaises, qui dura trois jours, les habitants du monastère n'allèrent pas reconnaître leurs morts, et quand l'armée s'éloigna, les maraudeurs des champs de bataille avaient déjà dépouillé les victimes. On enterra Russes et Français dans des tombes communes, et les moines du monastère, après avoir terminé ce pieux devoir, consacrèrent pendant de longues années leurs prières au repos de ceux, quels qu'ils

fussent, qui avaient trouvé la mort loin de leur foyer.

Mademoiselle Roussof savait toutes ces choses ; elle avait parcouru d'un pas recueilli les sentiers gazonnés qui entourent les monticules sacrés ; elle avait écouté l'histoire de ces trois journées, histoire toute de feu et de sang, – la même, hélas ! depuis des siècles, pour toutes les villes assiégées, pour tous les territoires violés, des recoins obscurs de l'Asie jusqu'au cœur même des capitales, – et c'est avec une pitié profonde qu'elle avait regardé ce simple paysage, si vivant dans ses lignes, si hospitalier dans ses contours, si tragique quand on en connaissait la légende.

Il est des situations, des rencontres d'événements qui gravent dans la mémoire, d'une manière indélébile, des faits autrement sans importance ; sous l'influence de certaines émotions, le cœur s'ouvre à des sentiments nouveaux et se dévoile lui-même en un instant mieux qu'il n'eût fait pendant de paisibles années. Lorsque mademoiselle Roussof écoutait

le récit de ces combats héroïques, où Russes et Français s'étaient montrés d'une valeur presque surhumaine, un jeune homme marchait auprès du groupe dont elle faisait partie, et suivait sur sa figure les émotions qu'y faisait naître cette épopée.

Qu'avait-il vu sur ce visage blanc et calme qui lui eût inspiré tant d'enthousiasme et de vénération ? Était-ce la pitié, innée dans quelques âmes, qui se traduisait en une pâleur nacrée, en un tremblement de lèvres entrouvertes ? Était-ce la bonté de ces yeux gris, abaissés sur les tombes avec tant de douceur, ou le geste charmant avec lequel la jeune fille avait laissé tomber sur le monticule la gerbe de fleurs cueillies dans la plaine, rendant ainsi à la mort ce que la mort avait fait naître ?

Qu'importe le motif ? Quand mademoiselle Roussof releva ses yeux pensifs, longtemps fixés à terre, elle lut dans ceux du jeune médecin qu'il pensait comme elle, et qu'elle avait trouvé un ami.

Ils ne se parlèrent pas, car ils ne se

connaissaient pas. Valérien Moutine était venu passer quelques jours auprès de l'archimandrite de M..., qu'il connaissait depuis l'enfance ; le hasard d'une roue brisée avait forcé la famille Roussof, qui se rendait dans ses terres, à passer deux jours dans la petite ville ; on avait visité le couvent ; l'archimandrite, heureux de voir des gens intelligents et de pouvoir causer un peu, en avait fait les honneurs, et voilà comment Groucha se trouvait marcher sur les rives de la Bérézina à côté d'un inconnu dont elle devait emporter le souvenir.

Deux jours seulement ! C'est bien court pour une impression qui doit durer toute la vie ; mais pendant ces deux jours, tout avait conspiré contre elle. Tandis que les parents assis chez l'archimandrite dégustaient un thé unique, amené tout exprès du cœur de la Chine pour faire plaisir au bon vieillard, cadeau princier d'une âme inquiète à laquelle il avait rendu la paix, on avait envoyé « les enfants » s'amuser dans le jardin, – les enfants, c'étaient Groucha et son frère Benjamin, – et le jeune docteur les avait suivis, sous prétexte qu'il n'avait pas encore vingt-cinq

ans.

Les cerisiers croissaient en telle profusion dans un coin du verger, que, suivant l'assertion du frère lai qui les conduisait, on perdait au moins deux quintaux de cerises tous les ans.

– Ce n'est pas qu'elles soient perdues, disait le brave garçon, car les oiseaux du bon Dieu les mangent. À peine les fleurs sont-elles tombées que les petits pillards viennent se poser sur les arbres en face, sur les murs, partout où il y a place pour eux ; ils ont l'air de les regarder grossir et rougir ; mais n'ayez pas peur qu'ils y touchent avant qu'elles soient mûres. De temps en temps, ils viennent donner un coup de bec et s'en retournent. Mais quand une belle journée de soleil, suivie d'une bonne nuit bien chaude, leur a donné le dernier coup, dès avant le jour nos gourmands sont dans les arbres, et l'on dirait qu'il y a plus d'oiseaux que de cerises. Quand on approche, ils ne se dérangent seulement pas !

– Vous n'y mettez pas de filets ? demanda le jeune homme.

– Le Père archimandrite ne veut pas, et dit

qu'il en restera toujours assez pour nous.

Involontairement, les jeunes gens échangèrent un regard et un sourire. Benjamin se faufilait déjà sous les branches, dans le taillis de cerisiers ; sa sœur voulut l'arrêter.

– Oh ! dit le frère lai, vous pouvez le laisser faire ; il n'y peut commettre aucun dégât. Les arbres viennent là-dedans comme il plaît à Dieu.

Il avait suivi Benjamin ; les jeunes gens passèrent derrière lui.

En effet, les arbres croissaient en liberté ; leurs branches partaient du pied, s'enchevêtraient les unes dans les autres, se croisaient en berceaux, émondées juste assez pour former des allées couvertes où l'on passait à l'époque de la cueillette ; les allées ne suivaient aucun plan et tournaient capricieusement, suivant la fantaisie de ces jardiniers primitifs. Au bout de quelques pas, Groucha s'arrêta, et son compagnon fit comme elle. Benjamin et le frère lai avaient disparu dans le taillis ; on entendait leurs voix, mais on ne les voyait plus. La jeune fille leva les yeux : une clarté laiteuse tombait sur eux de la voûte

blanche. On ne voyait pas le ciel, on n'apercevait aucune trace de culture ; au-dessus de leurs têtes, autour d'eux, les branches noires et les fleurs de lait ; sous leurs pieds, les pétales jonchaient le gazon. Mademoiselle Roussof sentit ses yeux se mouiller de larmes, et elle baissa les paupières pour cacher cette émotion qu'elle trouvait ridicule et ne pouvait s'expliquer. Un léger mouvement qu'elle fit en voulant s'appuyer contre un tronc plus robuste secoua le cerisier, et une pluie de pétales tomba sur sa tête. Elle en avait dans les cheveux, dans le cou, sur sa robe, sur les mains, partout où les fleurs fines, impalpables, avaient trouvé une surface pour se poser. Elle sourit pour cacher son embarras, et le mouvement de tête qui accompagna son sourire secoua les pétales autour d'elle... Valérien se baissa vivement, tendit les mains, et recueillit les fleurs qui l'avaient touchée.

Tout ceci s'était passé en un instant, sans une parole ; ils reprirent leur marche vers l'endroit où les guidait la voix de Benjamin, et sortirent enfin du nuage blanc qui les enveloppait.

La vue du ciel bleu sembla rendre à Groucha le calme qu'elle avait perdu dans l'atmosphère troublante des cerisiers ; ils firent le tour du grand jardin presque sauvage, et revinrent vers leurs aînés en échangeant quelques paroles banales.

– Oh ! maman, s'écria Benjamin en rentrant, si tu savais ce qu'il y aura de cerises dans six semaines !

Groucha ne dit rien, mais ses joues se colorèrent d'un rose plus vif, et Valérien regarda par la fenêtre.

À l'automne, on était repassé par M..., et, chose étrange, Valérien s'y trouva en même temps qu'eux ; les relations avec le bon archimandrite étaient devenues plus amicales et plus étroites ; il avait envoyé un panier de cerises à Benjamin, et madame Roussof, en retour, lui avait fait parvenir une corbeille de prunes. On passa une journée charmante ; il pleuvait un peu ; les arbres perdaient leurs feuilles, les gazons jaunissaient ; mais on alla néanmoins faire un tour dans les prés. Quand il fallut passer le fameux pont, Benjamin s'y risqua

témérement ; les parents déclarèrent qu'ils ne s'y aventureraient point et préféreraient faire un détour. Le jeune docteur était déjà sur l'autre bord ; voyant mademoiselle Roussof hésitante, il lui tendit la main... Pourquoi Groucha avança-t-elle avec résolution sur les planches branlantes et mit-elle sa main droite dans celle qui lui était offerte ? Pourquoi, sans qu'il l'eût pressée autrement que pour la soutenir, sentit-elle que cet homme lui offrait sa vie ? Toutes ces choses sont des mystères qui n'ont pas de parce que.

Le printemps était revenu ; on avait fait encore une station au monastère, mais plus longue cette fois. L'archimandrite, qui aimait passionnément la musique, avait présenté la famille Roussof dans une maison de la ville où se trouvait un excellent piano, et il avait passé une soirée délicieuse à écouter madame Roussof et sa fille jouer ensemble et séparément les meilleures œuvres des maîtres.

– J'irai vous voir ! avait-il dit à Groucha quand elle prit congé de lui ; j'irai, pour que vous me fassiez de la musique. Il y a vingt ans que je

n'avais rien entendu de pareil.

On avait supplié le bon vieillard de tenir sa promesse, mais le jeune docteur n'était pas compris dans l'invitation. M. et madame Roussof s'étaient à peine aperçus de l'existence de ce garçon, qui ne disait presque rien et se contentait d'écouter tout le monde.

Voilà pourquoi Groucha, tout en tirant l'aiguille, songeait à des choses lointaines. Elle se reprochait d'y penser, et pourtant n'eût pas voulu caresser d'autre rêve.

Un bruit de clochettes attira son attention vers la route. Elle n'en pouvait voir qu'un tout petit morceau sur le pont de l'écluse, et il lui fallut attendre assez longtemps. À la campagne, on devient fort habile à distinguer la différence des bruits selon les équipages. Ce qui venait n'était ni une télègue ni une calèche légère ; par conséquent, cette visite ne pouvait être celle d'un proche voisin ; le mouvement pesant des roues, le poids de l'équipage qui ébranlait le sol de fort loin, la sonorité des grosses clochettes, tout annonçait une berline majestueuse, une voiture

venue de loin et attelée de six chevaux.

En effet, un grand landau déboucha sur le pont, et une forme noire environnée de voiles d'étamine se dessina sur la portière opposée. Une face blanche apparut, une main plus blanche encore se leva doucement et esquissa un salut qui ressemblait à une bénédiction.

– C'est l'archimandrite ! se dit Groucha en ressentant aussitôt un coup au cœur. Et il est venu seul !

Elle s'aperçut, pour la première fois, que depuis deux mois elle attendait Valérien.

VII

– Vous ne m’attendiez pas ? dit l’archimandrite, pendant qu’on s’empressait de lui servir du thé.

Il s’était assis dans un large fauteuil de cuir, à l’abri d’un store vert, et toute sa personne respirait le repos et la satisfaction.

L’archimandrite Arsène n’était pas un homme ordinaire. On a beaucoup abusé dans les romans de ceux qui se jettent dans un cloître pour guérir quelque blessure incurable, et cependant ce fait se présente quelquefois. Celui qu’on appelait maintenant le Père Arsène avait été un brillant officier de marine ; jeune encore, il avait commandé une frégate, et lors de ses congés, Pétersbourg n’avait pas connu de plus aimable mondain. Tout à coup, au moment où sa carrière semblait fixée, où la faveur de la cour lui assurait le plus bel avenir, il avait quitté le monde et était

entré au couvent comme un novice de seize ans. On avait dit et il laissait dire que la douleur causée par la mort de sa mère lui avait rendu la vie insupportable ; mais il est probable qu'une autre douleur plus intime, de celles qu'on voudrait se cacher à soi-même, avait précédé ou accompagné celle-là, dont il s'était fait un prétexte.

Certains vœux monastiques admettent en Russie la conservation d'une fortune personnelle. On peut être astreint à vivre aussi simplement que le dernier frère convers et posséder en même temps des revenus considérables ; ces revenus, qui ne sont pas la propriété du couvent, permettent aux moines de faire de bonnes œuvres en dehors de leurs pratiques pieuses. Il n'est pas douteux que dans le cas où cette fortune deviendrait un objet de scandale, celui qui la possède serait obligé d'en restreindre l'emploi ; mais en ce qui concernait le Père Arsène, nul n'eut jamais occasion de s'en plaindre ou de s'en formaliser.

Au bout de dix ans d'humilité, promu par la

sympathie générale au rang de prieur ou archimandrite du monastère où il avait fait profession, le marin y établit aussitôt une discipline militaire qui surprit tout le monde et produisit des résultats bien extraordinaires. Au bout de six mois, non seulement il n'y avait plus de puces au couvent, mais les murs blanchis à la chaux conservaient leur candeur nouvelle ; les planchers soigneusement lavés, ratissés, passés au sable, rappelaient le pont du vaisseau que le brave homme avait commandé jadis. Plus de toiles d'araignée dans les coins, plus de nids à poussière dans les fenêtres ; tout était luisant et propre comme à bord.

La métamorphose s'étendit plus loin. L'esprit entreprenant du Père Arsène avait besoin d'un autre aliment que les offices ; il avait organisé une maîtrise, retrouvé l'ancienne psalmodie, et rétabli les chants sacrés dans leur pureté primitive ; bannissant impitoyablement des chœurs ceux qui chantaient faux, il avait obtenu un quatuor qui devint célèbre même dans un pays où presque tous les couvents sont renommés par la perfection de leurs hymnes d'Église. Mais cette

occupation purement intellectuelle laissait aux moines de longues heures de paresse, dorées du beau nom de méditations. Le Père Arsène ne voulait pas tant de méditation, et il se mit à la recherche d'une occupation moins idéale.

Un jour qu'il se promenait hors de l'enceinte du monastère, appuyé sur une canne qui lui était utile, car il souffrait parfois de la goutte, il s'arrêta devant un champ appartenant à la communauté, et dont jusqu'ici on n'avait pu tirer aucune espèce de produit. La terre y fournissait avec une profusion vraiment regrettable une sorte particulière de chardons, dont les têtes rudes et fermes se refusaient obstinément à faire le plus maigre fourrage. On avait arraché vingt fois ces plantes obstinées, on avait labouré, hersé le champ, semé des graminées ou des céréales, et au printemps c'étaient des chardons qui poussaient, les mêmes chardons identiquement, et qui semblaient dire : Nous sommes là pour y rester, ne vous déplaie, et nous y resterons. De guerre lasse, la communauté avait acheté un âne et l'avait mis à paître dans ce heu, qui eût dû être pour lui un lieu de délices ; mais l'âne avait

maigri et se dessinait désormais sur le coteau en manière de squelette, car les chardons empêchaient l'herbe de croître et n'étaient pas de ceux qu'un âne peut manger. Pour l'empêcher de mourir, il avait fallu donner de l'avoine à la pauvre bête, contre toutes les règles de la sobriété pratiquée au couvent.

Le Père Arsène contemplait la maigreur du baudet et se disait, malgré ses principes religieux, que décidément la Providence a parfois des voies bien impénétrables, lorsqu'une idée lui vint avec un souvenir. Entrant sur le terrain ingrat qui n'avait pas besoin de clôture, hélas ! au contraire, – on était obligé d'y attacher à un piquet son locataire récalcitrant, pour qu'il n'allât pas chercher ailleurs meilleure fortune, – l'archimandrite décapita quelques-uns des plus beaux spécimens de cette flore opiniâtre qu'il emporta chez lui.

Pendant plusieurs jours, le Père Arsène parut si préoccupé que les moines n'osèrent pas lui parler, malgré sa grande bonté. Non pas qu'ils eussent peur d'être mal reçus, mais ils sentaient

bien que leur supérieur avait martel en tête, et ils n'auraient voulu pour rien au monde lui causer du dérangement ou du souci.

Vers le milieu de la seconde semaine, le couvent fut convoqué, jusqu'aux derniers frères convers, et le Père Arsène s'exprima ainsi, en présence de ceux qui lui étaient subordonnés :

– Mes chers frères, mes chers enfants, nous avons bien tort d'accuser la Providence, quand c'est à nous seuls et à notre faiblesse qu'il faut nous en prendre de nos peines. Chacun de vous connaît le champ de chardons qui s'étend jusqu'aux rives de la Bérézina, et personne n'ignore combien nous l'avons trouvé inutile et même nuisible. Cependant, il contenait une richesse que nous ne savions pas apprécier, et que le Seigneur m'a découverte l'autre jour. Ces chardons sont des chardons à fouler, espèce rare et recherchée ; avec la laine de nos moutons, que nous tissions à grand-peine jusqu'ici, nous allons faire du drap excellent, qui nous vêtira désormais. Si la volonté du ciel ne s'y oppose pas, notre communauté fera un bénéfice net de deux mille

roubles par an.

Cette communication fut accueillie avec stupeur ; on n'osait y croire ; comment ces chardons auraient-ils été bons à quelque chose ? Il fallut pourtant se rendre à l'évidence quand deux ouvriers venus de Moscou apprirent aux frères à employer les chardons. Une bâtisse élémentaire s'éleva bientôt sur les bords de la Bérézina, dont les eaux purifiées ne servent plus qu'au travail, après avoir roulé tant de cadavres, et deux ans après, non seulement l'économie annoncée par le Père Arsène était réalisée, mais la fabrique de draps foulés donnait au couvent six mille roubles de bénéfice.

Tel était l'homme qui désormais, revêtu des longues robes traînantes d'étoffe noire, coiffé du bonnet cylindrique coupé au sommet, qu'entourent des voiles d'étamine noire, passait sa vie à faire du bien autour de lui sur toutes les échelles petites et grandes, et pour le moment paraissait principalement occupé du plaisir de se retrouver avec des gens qui l'aimaient.

– Vous aviez cessé de m'attendre ? répéta-t-il

en promenant ses yeux souriants sur les visages qui l'entouraient et qui tous portaient l'empreinte d'une joie filiale.

– Vous aviez promis de venir, Père Arsène, dit madame Roussof ; mais vous êtes si occupé !

– Il y a des occupations de tous les genres, répondit le vieillard avec un sourire plein de bonhomie malicieuse ; celle qui m'amène parmi vous ne rentre pas dans mes attributions ordinaires...

Il regardait mademoiselle Roussof en parlant ; celle-ci devint soudain très pâle et quitta le salon en faisant signe à Benjamin de la suivre.

– Elle a compris, dit le Père Arsène aux parents étonnés, c'est d'un bon présage pour le sujet qui m'amène ; vous ne le devinez pas, mes amis ? Votre fille sait pourtant ce que c'est.

M. et madame Roussof le regardaient toujours avec des yeux ébahis ; il devint grave.

– Mon jeune ami Valérien Moutine a été très frappé des mérites de votre fille Agrippine ; mais il pensait bien que vous ne voudriez pas donner

votre enfant à un inconnu sans fortune ; depuis dix-huit mois, il a travaillé jour et nuit pour obtenir la place du médecin de l'hôpital de notre ville, et il vient enfin d'être nommé. Une clientèle solide lui est assurée ; de plus, il a mon amitié. Pour gage de bonheur, il voudrait mettre sa jeune épouse sous ma surveillance, sous ma protection... Voulez-vous m'accorder pour lui la main de votre fille Agrippine ?

Les parents étaient pris fort au dépourvu, car ils n'avaient jamais eu soupçon de pareille demande. Madame Rousof regarda son mari.

– Sans doute, Père Arsène, dit-elle en hésitant, le fait seul de vous être chargé de cette proposition plaide en faveur de votre protégé.

– C'est bien la première fois, et probablement la dernière, interrompit l'archimandrite en souriant, que je suis chargé de négocier un mariage.

– Mais ce... ce jeune homme a-t-il parlé à notre fille ? Sait-il s'il a quelque chance de lui plaire ?

– Valérien m’a assuré n’avoir jamais abordé de semblable sujet avec votre enfant. Il attendait d’être fixé sur son sort pour s’en ouvrir à elle comme à vous ; puis, au dernier moment, le courage lui a manqué, et c’est moi qu’il a délégué.

M. Roussof n’avait rien dit ; il prit la main de sa femme et se leva.

– Ma chère, lui dit-il, si tu m’en crois, il en sera ce que voudra Agrippine. Si tu t’en souviens, ma position quand je t’ai épousée n’était pas aussi assurée que paraît l’être celle de ce jeune homme, et pourtant... Si ce mariage plaît à notre fille, qu’il se fasse ; mon seul désir est de la voir heureuse.

Madame Roussof pleurait silencieusement mais elle ne fit pas d’objection.

– Appelez mademoiselle, dit M. Roussof en passant la tête dans la pièce voisine.

Au bout d’un instant, pendant lequel personne n’avait parlé, Groucha entra. Son blanc visage, plus blanc que jamais, ses yeux gris cernés par

une émotion intérieure, trahissaient seuls le trouble de son esprit. Elle se tint debout devant les trois arbitres de son sort.

– Groucha, lui dit M. Roussof, notre ami le Père Arsène est venu porteur d’une proposition qui te concerne. Veux-tu épouser le jeune Valérien Moutine, qui l’a chargé de demander ta main ?

Les yeux d’Agrippine se voilèrent un instant, puis elle les leva sur son père.

– Je le veux, répondit-elle d’une voix assurée, avec votre bénédiction et celle de ma mère.

Les parents échangèrent un regard, et la mère détourna son visage pour cacher ses larmes.

– Tu ne le connais presque pas ; crois-tu que tu pourras être une bonne femme pour lui ?

– Je le crois, répondit la jeune fille avec une nuance de fierté.

– Es-tu bien sûre de ce que tu affirmes ? insista le père, effrayé d’une décision si ferme, à laquelle il était loin de s’attendre. Alors, tu l’aimes ?

Le visage de Groucha se couvrit de rougeur ; mais sans hésiter, quoique d'une voix légèrement émue, elle répliqua :

– Je l'aime.

– Que le Seigneur soit avec toi, alors, soupira le père. Tu as trouvé ta destinée, puisses-tu être heureuse !

Les parents bénirent leur enfant après l'archimandrite ; puis la nouvelle fiancée s'assit auprès d'eux pour prendre connaissance de ce qui la concernait, de tout ce que le messager de Valérien pouvait lui dire sur l'homme qu'elle avait ainsi librement choisi.

Le jeune médecin fut mandé le jour même, et le soir, à l'heure du thé, Benjamin apprit que sa sœur allait se marier. Cette nouvelle ne produisit pas sur lui une impression très vive ; il se déclara satisfait quand il connut le prétendant, et n'y pensa plus au bout d'une heure.

Un peu avant de se séparer, le Père Arsène s'approcha de Groucha, qui, toujours calme, mais plus pensive que de coutume, gardait sa

contenance ordinaire.

– Pensez-vous, jeune fille, lui dit-il avec un demi-sourire, que vous me deviez quelque reconnaissance ?

Les yeux de mademoiselle Roussof répondirent éloquemment.

– Eh bien, faites-moi un peu de musique, s’il vous plaît ; ce sera mon salaire.

La jeune fiancée se dirigea vers le piano et joua une sonate de Mozart. Ce genre de musique, plus calme, moins passionnée que la musique moderne, était celui qu’elle préférait lorsqu’elle voulait imposer silence aux véhémences de son cœur. Quand elle eut terminé, le Père Arsène la remercia, et chacun se retira pour repasser en soi-même les impressions de cette journée qui venait de prendre tout à coup une importance inattendue.

Les deux jours qui devaient s’écouler avant l’arrivée de Valérien Moutine étaient assez difficiles à employer. Une certaine gêne pesait sur la maison, non que les parents en voulussent à

leur fille de s'être ainsi décidée ; ils avaient agi à peu près de même autrefois pour leur propre compte, mais ils étaient un peu contrariés de n'avoir pas accordé plus d'attention à ce jeune homme qui allait devenir leur gendre.

– C'est toujours comme cela, dit M. Roussof à sa femme, qui ressentait cet ennui plus vivement que le père. En attendant, il faudrait s'occuper à quelque chose : il pleut, les promenades ne sont pas bien faciles, faisons venir Démiane avec son violon ; il y aura de quoi intéresser le Père Arsène pendant toute la journée de demain.

Le lendemain, les deux fils du prêtre furent invités à déjeuner. L'accident de Victor, qui avait si brutalement interrompu sa carrière projetée, lui assura sur-le-champ la sympathie du Père Arsène.

– Que comptez-vous faire désormais ? demanda-t-il au jeune infirme

– Ce qu'il plaira à Dieu ! répondit celui-ci avec douceur. Je ne suis plus bon à grand-chose, mais je puis encore aider aux autres.

– Vous ne vous sentez pas le désir d'entrer au

couvent ? demanda le Père Arsène plutôt par habitude que par désir de faire un prosélyte.

– Non, – non, Votre Grâce, je ne suis pas fait pour la vie de couvent. J’y ai pensé bien souvent ; j’aimerais mieux vivre en famille, avec Démiane, et quand il sera marié, je l’aiderai à élever ses enfants. J’ai quelques livres, je travaille un peu de temps en temps ; je crois que je ferai une espèce de précepteur assez convenable pour eux.

L’archimandrite approuva de la tête.

– Et vous, jeune homme, dit-il à Démiane, c’est vous qui embrasserez l’état sacerdotal ?

En se voyant ainsi interpellé sur un point si délicat, notre ami rougit et se troubla. Mais il avait déjà assez appris de sagesse au séminaire pour savoir trouver une réponse ambiguë.

– Je m’y prépare, répondit-il, sans oser lever les yeux.

Le Père Arsène connaissait trop bien son monde pour ne pas deviner quelque mystère.

– Est-ce de votre plein gré ? demanda-t-il, sans avoir l’air d’y attacher d’importance.

Démiane resta muet.

– Eh ? fit le moine, comme s’il n’avait pas entendu la réponse du jeune homme.

Faisant un grand effort, le jeune séminariste leva les yeux et répondit franchement :

– Non, Votre Grâce, ce n’est pas de mon plein gré.

Le Père Arsène le regarda avec attention ; ce garçon lui plaisait. Dans les habits laïques que les jeunes séminaristes portent chez eux pendant les vacances, il avait une grâce et une élégance peu ordinaires, et que la coupe déplorable d’un tailleur de petite ville ne pouvait parvenir à déguiser entièrement. Un duvet noir ombrageait déjà sa lèvre supérieure, et malgré les yeux plus pensifs et l’air plus réfléchi de Victor, c’est Démiane qui paraissait l’aîné.

– On a toujours une raison pour guider ses actes et ses pensées, reprit le moine, sans sévérité ; quelle est la raison qui vous empêche d’aimer l’état ecclésiastique ?

– On ne veut pas que je joue du violon,

répondit Démiane, honteux de donner une si mauvaise raison et incapable d'en trouver une autre.

– Ah ! c'est le violon que vous aimez de la sorte ? fit le Père Arsène, de plus en plus intéressé par cet étrange garçon. Voulez-vous me jouer quelque chose ?

Les dames étaient toutes prêtes, et Démiane commença une sonate de Beethoven avec un serrement de cœur qu'il n'avait pas encore connu. C'était la première fois qu'il avait un public, car jusque-là les êtres familiers depuis son enfance ne lui avaient pas paru l'écouter ; il n'y prenait pas seulement garde. Une tension nerveuse lui fit froncer les sourcils ; ses yeux noirs se fixèrent sur la page musicale, et avec une vigueur qui surprit ceux qui le connaissaient, il attaqua la partie.

Ce n'était plus le même garçon : la pensée qu'il passait devant un juge, un juge qu'il sentait bien disposé, et qui en même temps était éclairé, le transformait et lui donnait des ailes ; son visage enfantin, devenu mâle sous l'effort de la concentration qu'il subissait, rayonnait comme

celui d'un néophyte, et véritablement, à cette heure solennelle pour lui, Démiane confessait sa foi.

– Mais, mon garçon ! dit M. Roussof quand il s'arrêta, je ne te connaissais pas ce coup d'archet. Tu as joliment travaillé depuis l'année dernière.

– Pas au séminaire toujours, murmura le jeune homme moitié triste, moitié souriant.

Interrogé, il dut raconter ses malheurs, et il le fit avec une entière franchise, sans déguiser sa fraude innocente. Le Père Arsène faisait de son mieux pour avoir l'air grave ; mais ses yeux bleus souriaient, et il ne pouvait empêcher certains mouvements de se produire au coin des lèvres dans sa barbe blanche.

– C'est très mal, dit-il pourtant, de tromper vos supérieurs.

– Je le sais, Votre Grâce ; mais à qui cela peut-il faire du mal que je joue du violon ?

– La règle, mon fils, la règle ! Nous n'avons pas à la discuter, nous la subissons par esprit de mortification.

Démiane ne paraissait pas se soucier beaucoup de l'esprit de mortification, et l'archimandrite resta convaincu que ce musicien ne ferait qu'un médiocre serviteur de l'autel ; mais, comme ce n'était pas son affaire, et qu'il n'était point consulté, il garda son opinion pour lui seul.

– Vous ne mangez pas de poisson, Père Arsène ? lui dit madame Roussof pendant le dîner.

– Non ; je vous remercie.

– Ce n'est pourtant pas jour de jeûne et d'abstinence, insista le médecin. Pourquoi refuser une chose permise ?

– C'est mon idée, répondit le moine en souriant ; j'ai mon petit système, et aujourd'hui, si vous le voulez bien, vous me laisserez dîner avec du pain et des légumes. Mais que cela ne vous dérange pas ; figurez-vous que j'ai mangé de tout jusqu'à en commettre un péché de gourmandise.

Il souriait d'un air si calme ; ses yeux exprimaient tant de bonté que sa volonté fut

respectée. Après le repas, il prit Démiane par l'oreille et le conduisit près du piano.

– Recommencez votre sonate, mon cher ami, lui dit-il, et jouez-la de votre mieux.

Groucha, qui feuilletait dans le cahier, regarda attentivement le moine, et sans élever la voix, elle lui dit avec respect :

– C'est pour avoir de la musique que vous vous êtes privé de poisson, Père Arsène ?

– Taisez-vous, mademoiselle, répondit-il en souriant ; n'essayez pas de pénétrer dans les consciences.

Elle lui jeta un regard attendri ; la pensée que ce vieillard jeûnait pour pouvoir s'accorder sans remords une jouissance artistique, compensant ainsi par une privation l'élément de plaisir qui entraît dans sa vie de ce jour, lui inspira une vénération nouvelle pour l'ami de Valérien. Elle joua pour lui comme elle n'avait jamais joué pour personne, et ces deux élèves donnèrent au Père Arsène presque un concert de maîtres.

Après l'adagio, il se leva et fit un geste de la

main.

– Assez, dit-il ; je vous remercie.

– La fin de la sonate ! cria M. Roussof d'un ton suppliant ; écoutez la fin !

– Non, il ne faut pas être gourmand, répondit le vieillard.

Puis, d'un ton de regret, il ajouta :

– Cela me ferait trop de plaisir ; soyons raisonnable.

VIII

Le lendemain soir, Valérien arriva. Dire qu'il fut reçu à bras ouverts serait une métaphore trop hardie ; mais M. et madame Roussof surent pourtant lui témoigner la cordialité nécessaire. Dès la matinée du lendemain, ils furent gagnés par la déférence affectueuse que leur marquait leur futur gendre, par la simple dignité de sa tenue auprès de sa fiancée, par l'affection filiale qu'il portait à l'archimandrite et qui se décelait dans ses moindres actions. Après deux jours d'épreuve, le père et la mère de Groucha tombèrent d'accord qu'aucun des jeunes gens considérés jusque-là comme pouvant prétendre à la main de leur fille n'avait réuni un tel ensemble de qualités ; restait à lui pardonner la modestie de sa position ; sur ce point-là, M. Roussof fut plus indulgent que sa femme.

– Cela ne signifie rien du tout, dit-il, du

moment où l'on a un peu plus que le nécessaire. Une fois qu'on est sûr de ne manquer de rien, le luxe est une chose dont on peut se passer, surtout si l'on prend cette habitude de bonne heure. Groucha n'a jamais connu ce qu'on appelle le luxe ; elle trouvera dans la maison de son mari à peu près ce qu'elle a ici ; ce n'est pas moi qui songerai à la plaindre de ne pas posséder davantage.

Le mariage fut fixé au 8 septembre ; c'était vers l'époque où Benjamin devait rentrer au Gymnase, à Moscou, pour continuer ses études, et le temps qui restait encore à s'écouler jusque-là permettait de compléter le trousseau de mademoiselle Roussof ; l'événement fut porté à la connaissance des parents, amis et voisins.

Cette nouvelle ne surprit pas extrêmement Victor ; dans les pensées « lointaines » de la jeune fille, il avait bien cru deviner autre chose que des nuages chassés par le vent d'orage ; ce qui l'affligea fut, non le mariage en lui-même, mais l'éloignement qui allait en être la conséquence. Vainement il se disait que tous les

ans, à l'automne, Groucha emportait son soleil et sa joie, et que cette année il n'en serait pas autrement ; l'idée de la revoir l'année suivante pour quelques semaines seulement, peut-être pour quelques jours, lui paraissait extrêmement amère. Il ne se rendait pas bien compte du sentiment que lui inspirait le fiancé, mais à coup sûr il ne se souciait pas de le voir auprès de la jeune fille ; et pourtant le pauvre garçon n'était pas jaloux ; il sentait si bien l'abîme qui le séparait de Valérien ! mais il souffrait de songer que cet homme heureux serait tout pour Groucha, tandis que lui, chétif, ne serait plus rien.

L'archimandrite ne pouvant rester longtemps éloigné du monastère, madame Roussof résolut de lui donner une fois encore avant son départ le plaisir d'un peu de bonne musique. Profitant des promenades qu'il faisait en voiture avec son mari, elle fit étudier à Démiane un autre morceau classique, et un beau soir, après le dîner, elle en fit la surprise au Père Arsène.

Celui-ci écouta en silence, comme il faisait toujours, les yeux fixés sur l'instrument, et en

apparence uniquement préoccupé de sa jouissance musicale. Quand ce fut terminé, il sourit avec bienveillance.

– C’est bien, c’est bien, dit-il de sa voix douce, affaiblie par l’âge et les jeûnes, je vous remercie, mes enfants. Venez ici, jeune homme, et dites-moi si vous croyez qu’on puisse être plus heureux quelque part qu’à l’ombre du sanctuaire, en servant un autre maître que le Seigneur.

Tous les yeux s’étaient tournés vers Démiane, qui aurait bien voulu être de l’autre côté de la muraille, dans le jardin, dans le bois, n’importe où. Il fallait répondre cependant, et le jeune musicien se décida à parler, au risque d’attraper une réprimande.

– Je ne crois pas, dit-il, que gagner honnêtement sa vie en travaillant, en craignant Dieu et en le servant dans la mesure de ses forces, soit moins agréable au Seigneur que de voir dans son sanctuaire un serviteur mal disposé et qui regrette ce qu’il ne pourra jamais obtenir.

M. Roussof regarda Démiane avec étonnement. Une telle réponse devait avoir été

longuement pesée et réfléchie. Décidément ce garçon était très fort, et le médecin approuva son discours d'un petit signe de tête.

– C'est juste, très juste, fit le Père Arsène, non moins surpris. Et votre père veut que vous soyez prêtre ?

– Oui.

– Lui avez-vous dit que votre désir est l'opposé du sien ?

– Je n'ai pas osé.

L'archimandrite réfléchit un moment ; puis, s'adressant à demi-voix à madame Roussof, il la pria d'envoyer chercher le Père Kouzma.

Démiane avait entendu, et s'approchant doucement du moine, il baisa furtivement la manche de sa robe.

– Tu te figures tout au moins, lui dit le Père Arsène en le prenant par l'oreille, que je vais dire à ton père de ne plus te renvoyer au séminaire ?

– Un désir de vous serait un ordre pour lui ! répondit Démiane les yeux baissés et la poitrine oppressée dans l'excès de son inquiétude.

– C’est une erreur, fit le moine en soupirant ; nous autres, clergé *noir*, nous n’avons pas d’autorité sur ces prêtres, qui sont le clergé *blanc* : les évêques sont, il est vrai, pris dans nos rangs, et ils peuvent commander aux prêtres ; mais ceux qui comme moi vivent dans les monastères n’ont pas d’influence, à moins qu’ils ne soient ambitieux.

– Et vous n’êtes pas ambitieux, Père Arsène ? fit M. Roussof en souriant.

– Ah ! Dieu ! non. Je l’ai été jadis, quand je portais l’uniforme. Vous voyez quelles épauettes j’ai obtenues ! répondit le moine en indiquant les plis de son voile noir qui flottaient sur ses épaules.

Le Père Kouzma fit son entrée. Son caractère s’était aigri depuis le malheur qui avait frappé Victor, et il évitait la maison des Roussof, que d’ailleurs il n’avait jamais beaucoup fréquentée. Les prêtres russes sentent bien qu’ils ne sont tenus en estime qu’en raison de leur caractère sacré, et alors seulement qu’ils sont revêtus de l’étole. Ce dédain pour l’homme peu instruit, peu

fait aux belles manières, contraste même très fortement avec la vénération qu'inspire le ministre du Seigneur, et forme un des signes caractéristiques de la société russe. À l'église, quand le prêtre offre le crucifix au peuple, la plus grande dame, pour donner l'exemple aux paysans, baisera respectueusement la main de l'officiant qui tient la croix, et pour rien au monde, une heure après, elle ne donnerait la main à l'anglaise à ce même homme qui s'inclinera devant elle avec un respect parfois un peu servile.

On avait écarté les jeunes gens : l'archimandrite eut un assez long entretien avec ses hôtes et le prêtre : celui-ci était entêté, comme tous les hommes qui gardent leurs idées pour eux seuls, et il fut impossible de lui faire entendre raison.

– C'est le doigt de Dieu qui a marqué Démiane pour le sacerdoce, répétait-il sans vouloir écouter la moindre objection ; le jour de l'accident je me demandais ce qu'il faudrait faire de ce garçon, la réponse du ciel ne s'est pas fait attendre ; au même instant on m'a apporté mon

Victor dans l'état que vous savez. Comment méconnaître là la volonté de la Providence ?

Quand les hommes s'appuient sur les décrets de la Providence pour faire ce qui leur passe par la tête, il est parfaitement inutile de lutter avec eux ; la partie est perdue d'avance, et les trois amis du jeune violoniste furent bien obligés de renoncer à leur campagne.

— Il en sera ce que vous voudrez, Père Kouzma, dit enfin M. Roussof ; c'est vous qui êtes le maître, et si le Père archimandrite, votre supérieur dans les ordres, quoique hiérarchiquement il soit sans pouvoir sur vous, ne peut vous ranger à son avis, je trouve inutile d'élever une voix après la sienne. Mais s'il arrive malheur de tout ceci, si votre fils refuse un jour de vous obéir, malgré mon respect pour votre caractère, malgré l'amitié que je porte depuis vingt ans au desservant de cette paroisse, je vous avertis que je serai du côté de Démiane, non du vôtre.

Le Père Kouzma se leva sans mot dire, salua respectueusement l'assemblée et voulut se

retirer ; l'archimandrite le retint d'un geste.

– M. Roussof vous a parlé avec franchise, avec trop de franchise peut-être, dit-il ; il ne nous appartient pas de juger entre le père et le fils ; mais je vous déclare que vous faites tort à votre enfant, moins en l'obligeant à suivre une carrière pour laquelle il ne se sent pas de vocation qu'en l'empêchant de s'adonner à la musique, pour laquelle la Providence l'a si visiblement conformé.

– C'est la volonté du Seigneur qui l'a désigné, répliqua froidement le prêtre. Je suis le très humble serviteur de Votre Grâce et de Vos Seigneuries.

Il se retira majestueusement, accompagné, dès que la porte fut refermée sur lui, par une exclamation que M. Roussof, par déférence pour l'archimandrite, changea en celle-ci :

– Vieil entêté !

– Nous l'aiderons, le petit, à prendre la liberté qu'on lui refuse, n'est-ce pas, Père Arsène ?

– Chut ! fit celui-ci en mettant un doigt sur ses

lèvres. Ne fomentons pas la révolte du fils contre son père ; c'est une faute grave et contraire au quatrième commandement.

– Sans doute, répondit le médecin de l'air le plus sérieux ; mais une fois l'étendard de la révolte levé, moi qui suis belliqueux, je suis capable d'emboîter le pas, et vous, Père archimandrite, vous ne pouvez pas m'excommunier pour ce fait, car enfin c'est une affaire personnelle, et je ne suis pas le fils du Père Kouzma !

Sans pouvoir s'empêcher de sourire, le bon moine fit un geste de reproche ; mais M. Roussof resta persuadé que dorénavant Démiane avait deux alliés.

IX

Si Démiane n'eut pas les oreilles tirées ce jour-là, c'est que tout le monde était couché depuis longtemps quand il rentra au logis avec Victor. On avait fait de la musique fort tard, et tout le monde avait l'air de s'en réjouir, à tel point que le Père Arsène aima mieux s'imposer secrètement deux jours d'abstinence pour compenser cet excès de plaisirs mondains, que de troubler la fête en se retirant. Mais le lendemain, dès l'aube, le jeune homme reçut une verte semonce.

– Si je ne pensais que j'en aurais du désagrément, conclut le Père Kouzma après un sermon où il avait fait preuve d'une éloquence peu ordinaire, je t'aurais défendu de retourner chez les seigneurs, et j'aurais fait du feu avec ton violon de malheur ! Mais c'est encore moi qui aurais tort, et je ne veux pas avoir de reproches à

cause de toi. Tu retourneras au séminaire après les vacances ; ton violon disparaîtra pour jamais, et l'année prochaine il n'en sera plus question.

Démiane frémissant écouta son arrêt sans mot dire ; il savait qu'il n'y avait pas à discuter avec son père ; autant celui-ci manquait de fermeté dans les actions de sa vie ordinaire, autant, lorsqu'il avait décidé quelque chose, il s'y attachait avec obstination, prenant alors son entêtement pour de la force. Quand le Père Kouzma eut terminé son discours, son fils le quitta avec les formes extérieures du respect et avec la résolution implacable de ne jamais rentrer au séminaire.

Au lieu de prendre Victor pour confident, comme cela eût été naturel, il se glissa mystérieusement chez M. Rousof le samedi suivant, pendant que son père célébrait l'office du soir. Il n'assiste ordinairement à cet office que le personnel de l'église, plus quelques désœuvrés, les vieillards infirmes, en un mot, ceux qui n'ont rien à faire ce jour-là, et ceux-là sont rares dans les pays civilisés. Le Seigneur, en ordonnant que

le dimanche serait un jour de repos, a préparé bien de l'ouvrage à tout le monde pour le samedi soir. Madame Roussof, comme toute bonne ménagère, se livrait à des travaux mystérieux au sein des buffets et des armoires dans l'office et dans la lingerie ; sa fille l'assistait ; Benjamin confectionnait un cerf-volant, qui d'ailleurs refusa toujours de s'élever, et le jeune homme trouva le médecin dans son cabinet de travail ; lui seul n'avait pas l'air de se douter qu'on était au samedi soir et qu'il eût du s'escrimer à quelque rangement extraordinaire.

– Te voilà, Démiane ? dit M. Roussof. As-tu été bien grondé l'autre jour ?

– Oui, monsieur, répondit le jeune musicien.

– Ton père t'a défendu de jouer du violon ?

– Pas pour cet été ; mais après votre départ, ce sera fini, et je ne reverrai plus mon instrument.

M. Roussof joua nerveusement avec le couteau à papier qui était à portée de sa main, et répondit sans regarder son interlocuteur :

– Allons, c'est très bien.

Le silence se fit, puis se prolongea tant et si bien, qu'à la fin ils levèrent la tête tous deux en même temps et se regardèrent.

– Cela te convient ? demanda le médecin, qui lisait dans les yeux du jeune garçon quelque chose d'insolite.

– Non, monsieur, cela ne me convient pas.

– Que veux-tu faire alors ?

– Je veux vous demander de me dire ce que je pourrais faire, à quoi je pourrais gagner ma vie, pour continuer à étudier la musique, parce que j'ai l'intention de ne pas rentrer au séminaire.

– Ah ! fit le médecin avec un soupir qui pouvait passer pour du soulagement ; et tu as annoncé ton intention à ton père ?

– Non, monsieur, et je ne veux pas lui en parler ; ce n'est pas la peine.

– Très bien ! Et tu viens me demander de t'aider à désobéir à ton père et à prendre la fuite ?

– Oui, monsieur. C'est vous qui m'avez appris la musique, c'est vous qui m'avez donné mon violon, et je pense que vous ne m'abandonnerez

pas dans un moment difficile.

– Parfait ! Et ton père, qu'est-ce qu'il dira quand tu seras parti ?

– Il sera très mécontent, je le sais bien ; mais que voulez-vous que j'y fasse ?

– Je ne veux rien du tout, mon garçon. Et s'il s'en prend à moi ?

– Vous êtes à Moscou, monsieur Roussof, et d'ailleurs vous n'avez pas besoin de dire que vous m'avez aidé.

– C'est juste, un bienfaiteur doit être modeste ; c'est trop juste. Et tu as arrangé tout cela ?

– J'ai pensé que vous aviez de l'affection pour moi, monsieur, et que vous portiez intérêt à ma musique.

– De mieux en mieux. Et ton frère, qu'est-ce qu'il dit de ces beaux projets ?

– Il dit que vous m'aidez à trouver une place pour vivre, en attendant que je gagne de l'argent avec mon violon.

M. Roussof déposa son couteau à papier,

s'appuya sur le dossier de son fauteuil et se sourit à lui-même. Ceci était absolument ce qu'il avait prévu, mais il n'avait pas espéré rencontrer dans ce jeune garçon tant de résolution ni de dignité simple. Il s'était attendu à ce que Démiane lui demanderait les moyens de vivre, et non celui de gagner son pain lui-même.

– C'est bien, mon ami, dit-il d'un ton tout différent, de celui qu'il avait employé jusqu'alors, tu peux compter sur moi. En effet, je t'ai appris à aimer la musique ; pour le moment, c'est un mauvais service que je t'ai rendu, puisqu'il te met en opposition avec ton père ; mais peut-être plus tard sera-ce un bienfait. J'espère qu'alors tu t'en souviendras comme aujourd'hui. Me comprends-tu ?

– Oui, monsieur, répondit Démiane, suffoqué par la joie.

– Eh bien, maintenant, fais comme si je ne t'avais rien dit, ne t'inquiète pas, tâche de ne pas irriter inutilement ton père, et quand le moment sera venu, nous aurons ensemble un autre entretien. Jusque-là, il est inutile que nous

reparlions de tes projets.

Démiane resta immobile. Il trouvait le mot merci bien banal, et sa reconnaissance voulait s'exprimer à tout prix. Comme le médecin le regardait, étonné de son silence et de son immobilité, le jeune homme avisa sur la table une photographie qui représentait Groucha et son frère enfants, se tenant par la main. Il la prit, l'embrassa vivement à deux reprises, puis la remit à sa place en disant :

– Je vous remercie, monsieur ; bonsoir.

Il sortit, et M. Rousof en tête-à-tête avec sa nouvelle décision, tout en se disant qu'il venait de se mettre un gros embarras sur les bras, ne put s'empêcher de penser que Démiane n'avait pas l'esprit fait comme tout le monde. Mais afin de n'être point contrecarré, il ne parla de cet entretien qu'à sa femme, et personne autour d'eux ne se douta de l'escapade du jeune homme.

X

Septembre arriva bien vite cette année-là, beaucoup plus vite que les années précédentes, et tout le monde en fut surpris à Gradovka. La rentrée des classes, le mariage de Groucha, le départ présumé de Démiane pour le séminaire, tout cela tombait ensemble sur les épaules des divers intéressés, et Valérien Mouline fut probablement le seul à ne pas trouver que le jour du mariage était venu trop vite.

La noce eut lieu sans bruit, comme une honnête noce de gens qui s'aiment, et qui, contrairement aux usages reçus en pareil cas, n'éprouvent point le besoin d'inspirer de mauvais sentiments à ceux qui les entourent. La mariée était fort bien, le marié suffisamment pâle ; madame Roussouf ne s'était point fait faire de robe neuve, ce qui provoqua quelques critiques parmi ses voisines de campagne ; le Père Kouzma

prononça une allocution très correcte qu'il avait trouvée dans le recueil de sermons, et qui avait servi deux fois seulement depuis quarante ans, parce qu'elle était à l'usage des nobles et non des paysans. Le repas fut très beau. Il y avait cinquante-deux couverts et point de petite table, tout le monde à la même, ce qui sauvait les amours-propres. Chacun se retira satisfait, chose qui ne s'était peut-être jamais vue en Europe, et certainement jamais dans le canton.

Deux jours après le mariage, Valérien emmena sa femme, et tout à coup, sans qu'on sût pourquoi, Gradovka se trouva muet et dépeuplé. Groucha ne parlait pas beaucoup cependant, et ne remuait guère davantage ; mais sa présence était le charme de cette maison, et tout le monde s'en aperçu aussitôt après qu'elle l'eut quittée.

Victor avait pris philosophiquement l'annonce du mariage de son amie : pour lui, d'ailleurs, ce mariage ne changeait pas essentiellement les rapports entre elle et lui ; si elle était restée avec son mari, il eût probablement reporté sur le jeune homme une partie de l'affection qu'il éprouvait

pour elle, et il les eût confondus tous deux dans son dévouement. Aucune pensée de jalousie ne pouvait germer dans l'esprit de Victor. Qu'était cet être chétif, retranché du nombre, non des vivants, mais de ceux qui aiment, qui espèrent, qui obtiennent, en comparaison de mademoiselle Roussof, devenue madame Moutine ?

Mais quand elle fut partie, le pauvre garçon ressentit un intolérable ennui. Machinalement, ses pas le portaient vers la haie du jardin d'où il avait coutume de la voir aller et venir, soignant les fleurs et les plantes avec une sollicitude que le jardinier trouvait inquiétante pour son repos ; peine perdue ! les fleurs pouvaient maintenant allonger leurs branches dans toutes les directions, manquer d'eau ou de soleil, personne ne s'en occupait plus ! À toute heure, vingt fois le jour, il se disait : Mademoiselle Roussof doit jouer du piano, lire à la fenêtre, coudre dans le jardin... Il prêtait l'oreille, tournait la tête du côté accoutumé... mais il n'entendait ni ne voyait rien qui lui donnât même l'illusion de son amie absente.

– Tu t’ennuies, hein ? lui dit son frère, un jour qu’il le voyait revenir la tête basse d’un de ses pèlerinages au bord de la haie.

Victor, pris en défaut, rougit et essaya de se défendre de l’insurmontable ennui qui se lisait sur son visage.

– Ne te défends pas, reprit Démiane, c’est tout naturel ; mademoiselle Roussof était ton amie plus que la mienne ; moi, j’étais trop petit, et pourtant, depuis qu’elle est partie, je vois combien la maison a changé. Madame Roussof fait bien un peu de musique avec moi, mais elle n’a plus de cœur à rien, et ce n’est pas la même chose.

Les deux frères marchaient lentement le long de l’étang. Démiane saisit le bras de Victor :

– Écoute, lui dit-il à voix basse, te rappelles-tu qu’ici même je t’ai dit que je ne retournerais pas au séminaire ?

– Oui.

– Eh bien, je n’y retournerai pas ! M. Roussof m’a promis de me trouver quelque chose pour

vivre. – Veux-tu partir avec moi ?

– Démiane, tu perds la tête ! Tu t'en vas dans huit jours !

– Précisément ; mais je n'irai pas au séminaire, j'irai à Moscou ; viens avec moi, nous travaillerons ensemble, nous gagnerons de quoi manger du pain sec, et nous serons libres comme l'air !

– Je ne sais rien faire ! murmura piteusement Victor.

– Tu sais assez de slavon, de latin et d'histoire sainte pour donner des leçons aux petits enfants, toujours !

– Ils se moqueront de moi...

– Il faudrait voir cela ! s'écria Démiane, les yeux brillants de colère, en agitant ses bras nerveux au-dessus de sa tête. Il faudrait voir ces misérables se moquer de mon excellent Victor parce qu'il est tombé d'un arbre !

Plein d'énergie et de vaillance, il avait l'air de se préparer au pugilat avec les élèves éventuels de son frère ; celui-ci calma son enthousiasme

avec une question bien simple :

– Est-ce que le père t’a permis d’aller à Moscou ?

L’ardeur de Démiane tomba, et c’est d’un ton parfaitement calme qu’il répondit :

– Je ne lui en ai pas parlé.

Victor soupira ; c’était une habitude qu’il avait prise de son père.

– Mais, continua Démiane, je suis parfaitement certain qu’il refusera.

– Eh bien, alors ?

– Alors, j’irai sans sa permission.

Victor leva les mains au ciel, mais le ciel doit être habitué à ce geste, car il n’y accorde pas beaucoup d’attention.

– Et tu viendras avec moi ?

– Mon cher Démiane, ne me demande pas cela ! Je ne puis désobéir à notre père, encourir sa disgrâce... Toi, tu as pour excuse ton penchant contrarié pour la musique ; mais moi...

– Toi, tu auras pour excuse ton amitié pour

moi, et l'isolement où je vais être plongé. Songe donc, Victor, tout seul dans ce grand Moscou où je ne connais personne, je serai bien triste et bien abandonné ! Si tu viens, à nous deux nous formerons une petite famille, et de temps en temps nous irons voir M. Roussof ; on nous invitera peut-être bien à dîner le dimanche, et puis tu sais que madame Moutine a promis de passer chez ses parents les fêtes de Noël. C'est là que nous ferons de la belle musique !

Victor aimait bien la musique, mais il aimait mieux encore madame Moutine, et l'argument de son frère le laissait sans défense. Cependant son bon sens lui inspira une objection.

– Sans doute, dit-il ; mais si le père est fâché contre nous, nous ne pourrions pas revenir ici l'été prochain ; et pour avoir fait de la musique huit jours à Noël avec mademoiselle Roussof, – avec madame Moutine, veux-je dire, nous serons privés de nos vacances pendant tout l'été.

– Bah ! fit Démiane, avec le geste russe de la main qu'on peut ainsi traduire : Au petit bonheur ! l'été est si loin ! tandis que c'est dans

huit jours qu'il faudrait aller au séminaire. Tu ne veux pas venir ?

– Je ne peux pas, Démiane ! fit le pauvre garçon prêt à fondre en larmes.

– Comme tu voudras, répliqua son frère d'un air froid, et il lui tourna le dos.

C'était là un procédé auquel Victor était incapable de résister ; il courut après Démiane et lui mit la main sur le bras avec une douceur qui eût attendri un roc.

– Et si le père nous maudit, mon frère ? dit-il, si ému qu'il avait peine à parler.

– Tu crains de partager mon sort, tu veux rester à la maison, aimé et choyé, pendant que honni et déshérité j'irai chercher fortune tout seul ? Tu fais bien ; et ton parti est le plus sage, aussi, je ne t'en blâme pas, répondit Démiane d'un air dégagé.

– Le père aurait tant de chagrin ! fit Victor, le cœur gros.

– Et moi, crois-tu que je n'en aie pas, de chagrin, quand on me fait suivre une carrière qui

me déplaît, quand on me prive de mon violon qui m'est aussi nécessaire que le sel et le pain ? Est-ce que tu te figures que c'est pour mon plaisir que je vais vivre pauvre comme Job pendant plusieurs années, au lieu d'engraisser paisiblement au séminaire d'abord, où vraiment on est bien nourri, bien traité, et où l'on ne fait pas grand-chose ; et puis ensuite dans une jolie cure, avec une famille autour de moi ? Si tu te figures que c'est par paresse ou par égoïsme que j'aime mieux quitter ma famille, briser mon avenir et affliger mon père, tu te trompes, Victor.

– Mais qu'est-ce que c'est alors ? fit l'infirmes, étonné de cette véhémence.

– Frère, répondit gravement Démiane, je crois que c'est cela qu'on appelle la vocation.

Victor se tut. La vocation était un mot pour lui qui s'appliquait uniquement aux choses religieuses, et il n'en comprenait pas bien le sens, appliqué à un art profane tel que la musique. Son frère s'en aperçut.

– Vois-tu, lui dit-il avec cette même gravité qui contrastait si étrangement avec le ton

véhément et la violence enfantine de ses paroles précédentes, tu as appris que les martyrs se laissaient déchirer aux bêtes pour leur foi, que des missionnaires s'en allaient dans des pays sauvages pour convertir les idolâtres ; pourquoi faisaient-ils cela ? C'est qu'ils étaient poussés par une force dont ils n'étaient pas les maîtres ; ils aimaient mieux être mangés par les lions et égorgés par les sauvages que de vivre tranquillement en faisant des choses faciles et agréables. C'est cela qu'on appelle la vocation. Eh bien, moi, j'aime mieux vivre misérablement pendant dix ans, oui, Victor, pendant dix ans, gagnant à peine mon pain, portant des habits râpés, n'osant aller chez personne parce que je serai trop pauvre ; j'aime mieux, s'il le faut, souffrir de la faim et mourir sur mon violon, que d'être prêtre et de renoncer à la musique !

Il était transfiguré pendant qu'il parlait ainsi ; ses lèvres pâles faisaient paraître plus noir le duvet qui les ombrageait ; ses yeux lançaient des éclairs ; il s'était redressé, et sa taille svelte dominait de plus de la tête le corps voûté de son frère. Celui-ci le regarda avec une admiration

craintive, puis avec une soumission touchante, avec une tendresse infinie dans la voix, il lui dit doucement :

– Mon frère, je te crois ; puisque c'est pour partager ta misère et tes peines, je ferai ce que tu voudras.

Démiane le serra fortement sur sa large poitrine sans dire un mot, puis ils retournèrent au logis.

XI

Paracha faisait la malle de son frère, qui partait le lendemain, et tout en y empilant les chemises et les paires de bas, elle faisait la réflexion pratique que cette malle était beaucoup trop grande. On aurait dû la lui laisser pour elle, car les hardes de femme tiennent bien plus de place que les effets d'hommes, chacun le sait ; à quoi bon ce grand coffre, dans lequel tout allait balloter !

– C'est une idée de Démiane d'avoir demandé celui-là à maman, qui ne sait rien lui refuser ! Il prétend que ça lui sera plus commode pour s'asseoir dessus ! Quelle idée !

Elle haussa les épaules, et pour protester contre la grandeur du coffre, elle appuya de toute sa force sur les bas et les chemises, pour les faire entrer dans les petits coins. Paracha en voulait un peu à tout le monde et à toute chose. Pourquoi

avait-elle des frères ? Si elle eût été fille unique, nul destin ne se fût montré plus heureux ; ses deux frères, en venant après elle, lui avaient littéralement coupé l'herbe sous le pied. Et puis, cette maison était si maussade ! Son père n'avait jamais le temps de s'inquiéter d'elle. N'eût-il pas mieux fait de lui chercher un mari que de gronder Démiane tout le long du jour ?

Gronder Démiane était en effet devenu pour le Père Kouzma une occupation régulière, une sorte de devoir quotidien dont il s'acquittait avec une âpreté extraordinaire ; il se reprochait de ne pas l'avoir fait plus tôt et essayait de réparer par l'abondance de ses allocutions présentes la négligence des temps passés. Son fils recevait ces sermons avec une soumission qui ne laissait pas de surprendre un peu le Père Kouzma, habitué à des rébellions plus sous-entendues qu'exprimées, mais faciles à deviner. Jadis Démiane écoutait la tête basse, les joues couvertes d'un rouge vif, avec des frémissements d'impatience dans les doigts ; la sermon terminée, il saluait son père, lui baisait la main à la hâte, et s'en allait au plus vite. Maintenant, il écoutait ces interminables

allocutions avec une patience inaltérable, relevant parfois les yeux sur le prédicateur avec une expression de douceur et d'intérêt toute nouvelle ; il semblait essayer de tirer le plus de profit possible de ces reproches accumulés sur des recommandations, le tout appuyé de menaces, si bien que plus d'une fois son père lui demanda s'il le comprenait bien.

C'est que, ayant pris la résolution de quitter la maison paternelle et de se dérober au sort qu'on lui avait préparé, Démiane, par un retour assez naturel dans une âme telle que la sienne, voulait laisser derrière lui un bon souvenir et emporter le plus possible de bonnes pensées. Il avait calmé sa fougue malicieuse, et depuis plus d'un mois, ni sa mère ni la servante n'avaient eu de folie à lui reprocher dans le domaine privé du ménage ; il était respectueux avec ses parents, affectueux avec les humbles et les pauvres du village, comme s'il eût voulu se faire regretter, et c'est en effet ce qu'il voulait, comptant sur l'indulgence que provoquerait à son endroit le souvenir de ces derniers temps. Il était même aimable et souriant avec sa sœur, bien que ceci fût à coup sûr la

partie la plus difficile de la tâche qu'il s'était imposée.

Un autre effort était celui que lui coûtait constamment la mine désolée de Victor. Maintes fois il lui répéta que ses airs éplorés trahissaient leur secret ; le pauvre garçon était incapable de se contenir. L'idée de quitter pour jamais peut-être une maison si chère, des parents si bons, lui mettait des larmes dans les yeux et un trouble complet dans les idées. Si quelqu'un avait eu le moindre soupçon du projet des jeunes gens, ils eussent été trahis par Victor cent fois par jour. Heureusement personne n'y pensait.

Pendant que Paracha accordait ses regrets à cette malle trop grande qu'on eût pu mieux employer, Démiane s'était rendu chez M. Roussof pour lui faire ses adieux. En réalité, bien qu'ayant tout préparé pour sa fuite, il était dans l'impossibilité absolue de la réaliser, vu qu'à eux deux, son frère et lui, ils n'auraient pas pu réunir trois roubles. Malgré sa confiance dans la promesse du médecin, Démiane était très ému quand il entra dans son cabinet.

– Bonjour, lui dit M. Roussof, qui lisait le journal. Tu viens me faire tes adieux ?

– Oui, monsieur, répondit hardiment le jeune homme, encouragé par le ton, non par les paroles.

– Tu t’en vas demain au séminaire ?

– À moins que vous n’en décidiez autrement, monsieur.

Le médecin se mit à rire. Cette manière de lui rappeler ses engagements était fort de son goût.

– Tu ne m’as jamais demandé si je m’étais souvenu de notre entretien ? fit-il d’un ton interrogateur.

– À quoi bon, monsieur ! Si vous vous en souveniez, ce n’était pas la peine d’en parler ; si vous l’aviez oublié, à quoi bon vous rappeler une chose qui n’avait pas été assez intéressante pour se graver dans votre mémoire ?

– Peste ! quelle dialectique ! Il me semble que tu aurais fait des progrès au séminaire ! Si l’on t’y renvoyait ?

– Il en sera ce que vous voudrez, monsieur ; cela dépend entièrement de vous, fit Démiane

d'un air résigné.

– Eh bien, j'ai décidé que tu auras à Moscou quatre leçons par semaine chez un de mes amis qui veut que ses deux fils apprennent à jouer du violon ; on ne te payera pas très cher, tu auras quinze roubles par mois pour tes quatre leçons ; cela n'est pas brillant, mais les petits ruisseaux font les grandes rivières. En outre, tu feras préparer les devoirs du Gymnase à Benjamin, qui est paresseux comme un loir ; cela te prendra quatre ou cinq soirées par semaine, et je te donnerai aussi quinze roubles, ce qui fera trente. Crois-tu que tu puisses vivre avec un rouble par jour ?

– Je ne sais pas, monsieur ; je pense que je le pourrai, car je suis décidé à tout supporter. Je vous remercie infiniment de votre bonté ; mais le soin de faire préparer les leçons de Benjamin sera l'affaire de Victor beaucoup mieux que la mienne, et je vous prie de le lui réserver. Je chercherai autre chose.

– Victor ! s'écria M. Roussof ; comment ! tu as débauché Victor aussi ?

– Oui, monsieur, répondit Démiane, avec un léger sourire de triomphe.

– Vous voilà deux sur le pavé, à présent ; ce n'était pas assez d'un ! Mais nous n'étions convenus que d'un seul ! Et puis, ton père, que va-t-il dire ?

– Vous lui direz, monsieur, quand nous serons partis, que j'emmène Victor comme une sauvegarde. Victor est si bon, si doux, si pur, d'un esprit si noble et si attaché à ses devoirs, que tant qu'il sera avec moi, rien de malheureux ne peut m'arriver. Victor me donnera de bons conseils ; il est économe, adroit...

– Il fera une excellente femme de ménage, je n'en doute pas, conclut M. Roussof. En effet, c'est une idée ; mais voilà un coup qui va être bien rude pour le Père Kouzma !

– Vous lui en adoucirez l'amertume, monsieur, dit Démiane avec modestie. C'est vous qui lui apprendrez que je n'ai pu résister à une vocation impérieuse...

– Et c'est moi qui suis chargé de la

commission par-dessus le marché ? Dis-moi, mon garçon, est-ce que tu te moques de moi ?

– Si ce n'est pas vous, monsieur, qui voulez-vous que ce soit ? Il est tellement naturel que ce soit vous, que, si vous refusez de vous en charger, il verra tout de suite que vous m'avez aidé.

– Mon Dieu, que tu es malin ! fit M. Roussof, surpris de ce bon sens. Et tu dis que Victor est plus malin que toi ? À vous deux, vous allez remuer le monde !

– Je l'espère bien ! répondit le sourire orgueilleux du jeune homme, mais ses lèvres restèrent muettes.

– Voilà qui change mes plans, reprit le médecin. J'avais mis vingt-cinq roubles dans cette enveloppe, pour te conduire à Moscou et t'aider à te débrouiller ; il va en falloir cinquante... les voici ; mais soyez économes à vous deux, car je ne suis pas riche.

– C'est un prêt, monsieur, répondit fièrement Démiane. Je vous remercie de bien vouloir être le créancier d'un pauvre diable comme moi, mais je

vous rembourserai le plus tôt possible.

– Soit, mon ami, c'est un prêt si tu le préfères, je n'y vois pas d'objection, bien que ce ne fût pas dans mon idée ; je suppose pourtant que tu ne vas pas m'offrir un billet ?

– Non, monsieur, ma parole vaut ma signature.

– Allons, c'est très bien. Quel drôle de garçon tu fais ! Et ton violon, comment vas-tu faire pour l'emporter ?

– C'est l'affaire de Victor. Il m'a promis de le cacher quelque part.

– Il commence son rôle de femme de ménage ? Vous ne perdez pas de temps, à ce que je vois. Et lui-même, comment l'emmèneras-tu ?

– Il a demandé la permission de me conduire jusqu'à la station de poste. Au lieu de revenir avec notre cheval, il continuera sa route avec moi. Le paysan qui ramènera la télègue vous apportera un billet de moi, vous annonçant notre départ.

– Tu me fais l'effet d'Auguste avant la bataille d'Actium ! Je t'admire ! Dans huit jours, nous

serons à Moscou. Va prendre congé de Benjamin, et ne lui dis pas que Victor le fera travailler cet hiver ; il est incapable de garder un secret plus de cinq minutes. Je suis enchanté que ce soit Victor ; tu n'aurais fait qu'un piètre répétiteur, tandis que Victor en a le don, – le don de la patience surtout. Au revoir, mon ami, et bon voyage.

Quand Paracha, qui avait quitté la malle pour aller prendre une ou plusieurs tasses de thé, revint pour y jeter un coup d'œil, elle fut surprise de trouver que le coffre avait dû singulièrement rapetisser à l'intérieur. Les objets étaient bien à la place où elle les avait mis, mais ils remplissaient l'espace autrefois vide entre leur niveau et le couvercle. Victor, debout, appuyé contre la fenêtre, regardait cela d'un air détaché.

– Qu'est-ce que tu as fourré là-dedans ? demanda Paracha, indignée à la pensée qu'on avait touché à son œuvre.

– Des cahiers d'histoire sainte que j'ai prêtés à Démiane, tous mes anciens devoirs du séminaire ; il y en avait une montagne, je les ai mis dessous pour ne pas chiffonner ton beau rangement.

– Tu as grand tort d’encourager sa paresse, grommela Paracha. En voilà un qui ne mourra pas d’un excès de travail. Tu n’as plus rien à y mettre ? Ce n’est pas malheureux !

Dans sa mauvaise humeur, elle ferma la malle avec énergie, fit tinter la serrure, musicale comme toutes les serrures de ces coffres destinés aux classes inférieures, et qu’on paye plus cher, quand la « musique » résonne bien fort ; puis elle remit la clef à Victor.

– Tiens, donne-la-lui, à ce vaurien ; j’ai autre chose à faire que de m’occuper de ses hardes tout le jour !

Et elle s’en retourna à des travaux plus agréables, puisqu’ils étaient destinés à l’embellissement de sa propre personne.

Le lendemain, vers midi, après un repas sommaire, Démiane s’approcha du Père Kouzma pour demander sa bénédiction. La télègue était devant la porte, attelée du cheval qui servait au prêtre pour les travaux de la terre, et d’un autre loué pour la circonstance ; le propriétaire de ce dernier animal devait servir de cocher jusqu’à la

station de poste où passait la diligence qui conduisait au séminaire. Le Père Kouzma n'avait pas l'intention de gronder son fils ce jour-là, ayant satisfait à ce devoir la veille, de manière à pouvoir se reposer pendant quelque temps. Il bénit son enfant et l'embrassa avec plus de tendresse que de coutume. L'excellente tenue du jeune homme pendant ces derniers jours l'avait radouci à son égard.

Démiane, lui, était très pâle ; une émotion qu'il retenait à grand-peine l'avait saisi devant cette mansuétude inaccoutumée ; il n'osait regarder ni son père, ni sa mère, ni Victor, et son projet faillit s'évanouir en fumée, car il allait peut-être tout avouer en demandant pardon, quand son père, jugeant qu'il avait oublié une partie de son devoir, lui dit d'un ton sévère :

– Et surtout plus de musique.

– Adieu, mon père ; adieu, ma mère, répondit Démiane d'une voix redevenue ferme. Tu viens avec moi, Victor ?

Victor s'avança vers son père, pour recevoir aussi sa bénédiction. Le prêtre, un peu surpris,

avait l'air de lui demander pourquoi ce zèle pieux.

– Comme à Démiane, mon père, dit le pauvre garçon, honteux de sa fraude, et plus malheureux qu'un grand criminel.

– Soit, fit le Père Kouzma en bénissant son aîné. Ne t'attarde pas, la nuit vient si vite.

– Adieu, répétèrent ensemble les deux fils déjà sur le seuil.

Ils montèrent dans la télègue, le paysan fouetta son cheval, ils passèrent la barrière qui fermait l'entrée du village, jetèrent un dernier signe de la main aux maisons grisâtres et s'entre-regardèrent, osant à peine croire au succès de leur entreprise.

– Oh ! fit Victor avec regret, j'ai oublié quelque chose !

– Quoi ? demanda son frère inquiet, le violon ?

– Non, il est dans la malle, et nous sommes assis dessus. J'ai oublié de dire adieu à Paracha.

– Oh bien ! il n'y a pas grand mal, fit Démiane en riant. Et puis, quand on oublie quelque chose,

c'est bon signe. Cela veut dire qu'on reviendra.

La forêt, puis les champs, puis la chaussée poussiéreuse, tout cela passa comme dans un rêve, et quelques heures après, les deux frères se trouvèrent sur la grande route de Moscou, tout à fait libres et tout à fait seuls.

XII

Le lendemain matin, la diligence déposa dans la poussière de M... les deux jeunes voyageurs, brisés de fatigue et dévorés d'inquiétude. Si l'on s'imaginait de courir après eux, que deviendraient-ils, ces oiseaux envolés ? C'est avec des mines de conspirateurs qu'ils quittèrent la station de poste, – pendant que leurs comparons de route prenaient un repas détestable, – et qu'ils se dirigèrent vers le monastère.

– Et si le Père archimandrite nous met à la porte ? demanda Victor, toujours disposé à voir tout en noir.

– Nous nous en irons ! répondit Démiane. C'était lui qui avait gagné l'optimisme de Groucha, tandis que son frère devenait de plus en plus craintif.

Les jambes de Démiane faisaient de plus rapides enjambées que celles de Victor ; il s'en

aperçut, ralentit le pas et passa le bras de son frère sous le sien.

– Vois-tu, dit-il, il fait beau, le soleil nous accompagne ; j'ai le cœur plein de chansons ! Tous les airs de mon violon me dansent dans la tête !

Ils atteignirent bientôt le monastère, et furent reçus dans la maison des pèlerins par un frère lai à la mine avenante. Tout monastère possède sa maison de pèlerins, située à l'un des angles du quadrilatère formé par le territoire du couvent ; ceux qui s'arrêtent dans cette ville et qui ne peuvent pas payer l'auberge, les malades, les fatigués, sont accueillis là, pourvu qu'ils aient une apparence honnête, et, suivant leur position sociale, obtiennent une place au dortoir, sur le plancher de sapin, ou une chambre particulière, au choix de l'économe. Ceux qui n'ont pas de quoi manger sont nourris par les moines ; les autres prennent leur repas à leur guise, soit en le faisant venir du dehors, soit en le préparant eux-mêmes. Les malades s'adressent à la pharmacie du couvent et sont le plus souvent guéris en peu

de jours, leur plus grand mal étant la fatigue.

Démiane écrivit sur un petit morceau de papier : « Démiane Markof, humble pécheur, se présente devant le Père archimandrite pour lui demander sa bénédiction », et l'envoya porter à l'intérieur du couvent. Cinq minutes après, le frère reparut, riant malgré lui, sans doute de ce qu'il venait d'entendre.

– Par ici, mon jeune monsieur, dit-il en ouvrant une porte qui donnait dans un jardin ; vous trouverez le Père archimandrite au bout de l'allée.

Rassuré par cet accueil joyeux qui lui parut un bon présage, Démiane entraîna Victor sous les bouleaux pleureurs, déjà dépourvus de leurs feuilles, qui formaient une longue avenue conduisant à l'église, et sur une terrasse semi-circulaire qui dominait toute la vallée de la Bérézina. Ils trouvèrent en effet le Père Arsène.

Démiane s'approcha à petits pas ; à la vue de son juge, toute son assurance venait de tomber, et il se sentait en faute, non que l'air du vieillard fût rébarbatif, mais ses yeux bleu clair semblaient

pénétrer si loin dans la conscience du jeune musicien, qu'il sentait pour la première fois la responsabilité qu'il avait encourue en emmenant son frère avec lui. Il voulait baiser la main du moine et recevoir sa bénédiction ; mais celui-ci le tint un peu à distance par un geste de sa main levée, et l'interrogatoire tant redouté de Victor commença avec quelque solennité :

– D'où venez-vous, jeune homme ?

– De chez mon père, Votre Grâce.

– Où allez-vous ?

– À Moscou.

– Avec la permission du Père Kouzma ?

– Sans permission, Votre Grâce.

– M. Roussof le sait-il ?

– Il le sait, Votre Grâce ; il m'a dit de vous présenter ses respects et de donner de ses nouvelles à sa fille, ainsi qu'à son gendre.

Le Père Arsène pensa à part lui que Démiane était d'une force peu ordinaire pour son âge, et qu'il irait loin sans avoir besoin de maître.

– C’est votre frère ? dit-il en indiquant Victor ; je crois l’avoir vu à Gradovka.

– Oui, votre Grâce.

– Que fait-il avec vous ?

– Je l’ai prié de me suivre, afin de n’être pas seul dans la vie. Victor est beaucoup meilleur et plus sage que moi ; ses conseils me seront utiles et salutaires.

– Hem ! il ne me paraît pas que ses conseils soient si puissants sur vous, fit le moine d’un air sérieux, car je ne suppose pas que ce soit lui qui vous ait conseillé de partir ni qui vous ait prié de l’emmener.

Démiane baissa la tête, et Victor, le croyant vaincu, prit sa défense.

– Excusez-le, Votre Grâce, dit-il d’une voix tremblante, le pauvre garçon est si malheureux de se voir interdire la musique ! Il n’a pu y résister... Nous nous aimons tendrement, Votre Grâce...

Le timbre de cette voix émue avait quelque chose de pénétrant qui alla au cœur du vieux moine. Il savait se souvenir de sa jeunesse et des

orages que provoque dans le cœur une domination despotique ; il eut pitié de nos amis.

– Je parlerai à votre père, dit-il ; mais c’est à condition que vous ne pousserez pas plus loin la rébellion. Vous lui écrirez que vous êtes honteux de votre faute, que vous espérez son pardon, et que vous vous soumettez humblement à ses ordres.

– Mais il exigera que nous retournions chez lui ? fit observer Démiane.

L’archimandrite étouffa un sourire.

– Il est trop tard pour rentrer au séminaire, dit-il ; vous en êtes expulsé de plein droit à l’heure présente.

Démiane faillit sauter de joie ; son frère s’aperçut de son mouvement et lui saisit le bras ; il se contint, mais ses yeux exprimaient tant de joie que le Père Arsène n’y put tenir.

– Petit brigand, dit-il en le prenant par l’oreille, au moins seras-tu un grand artiste ?

D’un mouvement passionné, Démiane saisit la main du moine et la baisa avec effusion à deux

reprises.

– C’est bon, c’est bon, fit le religieux en retirant sa main ; tu es un grand coupable, et ton mentor que voilà ne vaut pas mieux que toi. La jolie sagesse que vous avez à vous deux ! De quoi allez-vous vivre, malheureux que vous êtes ? qu’est-ce que vous allez manger ?

– De la vache enragée, probablement, hasarda Démiane, qui se permit deux ou trois gambades, modérées cependant par la sainteté du lieu, péristyle d’une église, et consacré d’ailleurs comme toute la terre du couvent. Mais si vous saviez, Père Arsène, comme ça nous est égal ! Voulez-vous que je vous fasse un peu de musique ?

– Tu veux me payer en ta monnaie de singe, mauvais garnement, dit le moine, rajeuni par cette jeunesse, cette exubérance qui lui rappelait le temps lointain où, simple cadet de marine, il grimpa dans les cordages de son beau vaisseau de guerre. Eh bien, soit, allez chez madame Moutine, et dites-lui qu’à quatre heures j’irai la voir ; qu’elle tienne son piano prêt.

Madame Moutine était toujours prête et son piano aussi. Elle accueillit avec bonté les fugitifs, dont son père lui avait annoncé la visite, et Victor put s'assurer qu'elle était heureuse. Son grand calme était toujours le même, mais un air de repos et de contentement avait remplacé la mélancolie des jours passés ; le pauvre garçon éprouva une joie sincère à la vue de ce bonheur, et sa tendresse désintéressée emporta de quoi se réjouir pendant les froides journées de solitude et d'hiver qu'ils allaient passer dans la pauvreté.

Une sonate, deux sonates, et le Père Arsène déclara que c'était assez ; il engagea les jeunes gens à assister aux offices du soir, par esprit de pénitence, dit-il ; en réalité, il avait envie de voir ce que dirait Démiane de ses chantres, dressés par lui avec un soin tout particulier.

La nuit étant venue, on se dirigea vers l'église du couvent. Au-dessus de la porte qui donnait sur l'interminable allée de bouleaux, le moine fit remarquer aux jeunes gens une peinture à fresque. C'était ce qu'on appelle communément le voile de sainte Véronique, la face du Christ sur

un linge tendu aux deux coins supérieurs. Une lampe brûlait jour et nuit devant l'image sainte et permettait de la voir distinctement.

– Regardez, dit-il, si ce n'est pas un véritable prodige : lorsque les Français ont bombardé le monastère, en 1812, leurs biscaïens ont frappé cette porte, à gauche, à droite, au-dessus, au-dessous de la face du Christ ; le linge est tout troué, les projectiles sont restés dans la muraille ; seul le divin visage a été épargné.

Démiane regarda l'image avec curiosité, pendant que Victor lui adressait une prière.

– Qui est-ce qui a peint cela ? demanda-t-il.

– C'est un homme qui se trouvait ici lors du bombardement ; il venait de finir son travail, la peinture n'était pas encore sèche, à ce qu'on m'a raconté. Il craignait de voir détruire son œuvre ; il n'avait pas assez de foi. Il a fait autre chose dans le couvent ; toutes les fresques sont de lui ; et puis il y a tout en haut de la maison que j'occupe un belvédère où il a peint des choses bien curieuses... C'était un homme dans ton genre, ajouta-t-il en s'adressant à Démiane ; il ne croyait

guère qu'à la peinture, et il eût mieux aimé mourir que de renoncer à ses pinceaux.

– Vous me montrerez ce qu'il a fait, Père Arsène, n'est-ce pas ? fit le jeune homme, laissant tomber le reproche indirect, et saisissant le fait qui l'intéressait.

– Oui, jeune curieux, tu verras cela demain. Viens demander au Seigneur le pardon de tes fautes passées et présentes ; tu as de quoi t'occuper pendant toute la durée de cent offices.

Ils entrèrent dans l'église, et les jeunes gens restèrent un peu en arrière, pendant que l'archimandrite allait occuper son trône pontifical. Les moines, au nombre d'une soixantaine environ, vinrent deux par deux s'incliner devant lui ; puis on lui offrit l'encens, qu'il bénit, et soudain une grandeur inconnue transfigura son visage. Les jeunes gens restèrent stupéfaits en voyant la majesté que pouvait revêtir cet homme si simple dans la vie ordinaire.

L'église était éclairée seulement par les cierges et les lampes qui brûlaient devant les images : une obscurité presque totale régnait dans

les côtés et sous le péristyle intérieur, tandis que le dôme élevé au-dessus du centre s'emplissait d'une vague lueur, d'une sorte de buée lumineuse, produite par la cire et l'huile qui se consumaient lentement ; la fumée de l'encens montait en spirales dorées jusqu'au haut de la coupole, et sur son trône l'archimandrite, éclairé par un gros cierge que tenait un moine debout auprès de lui, lisait les prières du rituel, d'une voix extraordinairement douce et faible. Il détachait nettement toutes les paroles sacrées ; ses dents blanches et petites brillaient de temps en temps dans sa barbe d'argent qui descendait sur sa poitrine ; son visage, encadré par ses longs cheveux semblables à de la soie blanche, semblait jeter une lueur mystique dans le chœur à demi obscur.

Démiane le regardait, caché dans l'ombre, et se disait que cet homme était véritablement grand.

Tout à coup, l'archimandrite ferma le livre, le cierge s'éteignit, et la lueur blanche de son visage s'effaça. Une psalmodie sévère sur les cordes les

plus graves de dix riches voix de basse commença lentement, à demi-voix, et le cœur de Démiane se serra. Tout ce que la vie peut mettre dans une âme humaine de supplications ardentes, d'espérances déçues, de résignation douloureuse, tout était dans ces simples phrases, courtes comme des sanglots, modulées comme des soupirs. Les ténors reprirent alors en majeur, et leurs voix jeunes et vibrantes parlèrent des luttes passionnées, des travaux de la vie, de la force et de la jeunesse pliées au labeur matériel pour vaincre des aspirations désormais défendues ; puis les voix se fondirent en un ensemble harmonieux, et une prière humble, pénétrante, souvent répétée, afin d'attendrir la clémente Providence, réunit toutes les souffrances, tous les désirs dans une effusion de tendresse.

La voix du Père Arsène s'éleva au sein de ce crépuscule, et laissa tomber quelques paroles de paix ; le cierge reparut auprès de lui, pendant que le chœur lui répondait en actions de grâces ; puis le silence se fit, et il leva sa main droite pour donner la bénédiction. L'un après l'autre, les moines, vêtus de leurs robes traînantes,

enveloppés dans les longs voiles noirs qui tombent de leurs hautes coiffures, vinrent s'incliner jusqu'à terre devant leur supérieur ; puis les lampes s'éteignirent, et le Père Arsène se trouva seul dans l'église avec ses protégés.

– Ah ! voulut dire Démiane, ce sont les chants du paradis !

Le moine lui imposa silence de la main.

– Demain, dit-il. La nuit appartient au Seigneur.

Ils sortirent à pas lents, pénétrés de respect et d'une sorte de crainte pour cet homme auguste que jusque-là ils avaient cru simplement bon.

XIII

Le lendemain, nos amis quittèrent la maison des pèlerins aux premiers rayons du soleil. Ils étaient avides de courir en liberté, et voulaient tout connaître. Après une promenade qui les ramena au monastère mourants de faim, ils apprirent que le Père Arsène les avait envoyé chercher pour prendre le thé. Ils coururent en hâte à ce que l'archimandrite appelait sa cellule, et qui était en réalité une jolie petite maison à deux étages au-dessus d'un rez-de-chaussée, construite en briques, claire, nette et toute parfumée d'une bonne odeur d'encens vieilli, attachée aux habits et aux meubles pendant de longues années.

Le moine les attendait dans sa petite salle à manger, où le samovar bouillait joyeusement et envoyait des torrents de vapeur jusque sur les vitres. Des petits pains ronds d'une blancheur extraordinaire remplissaient une corbeille, et pour

ne pas soumettre ses hôtes au maigre du couvent, le Père Arsène avait fait apporter du beurre et de la crème, – produits réservés seulement aux malades et aux infirmes. Nos amis firent honneur au déjeuner, après quoi Démiane parla musique, comme c'était naturel.

– Qu'est-ce que tu dis de mes chantres ? demanda l'archimandrite, heureux de pouvoir enfin poser cette question dont la veille il n'avait pas voulu entendre la réponse.

– C'est magnifique, c'est... je ne peux pas dire ce que c'est. Je me sens bien peu de chose avec mon misérable violon auprès de la voix humaine, de ces voix merveilleuses. Où avez-vous trouvé ces voix-là, Père Arsène ?

– Je ne les ai pas trouvées, elles sont venues toutes seules. Tout le monde chante juste ici.

– Oui, mais il y a autre chose que la justesse des voix, il y a... il y a quelque chose que je ne peux ni nommer ni définir, qui fait qu'une voix ne ressemble pas à une autre, et que chez vous on chante mille fois mieux qu'au séminaire.

Le Père Arsène posa gravement sa main sur l'épaule du jeune homme.

– Il y a autre chose, en effet, mon ami, – quand tu auras trouvé cela sur ton violon, quand il chantera comme mes hommes ont chanté hier soir, comme ils chantent tous les jours du reste, tu seras un grand artiste, – alors seulement. Si jamais tu deviens orgueilleux, et tu le seras, car le péché d'orgueil est l'essence même de notre nature, – souviens-toi des chœurs de mes religieux.

Démiane était resté pensif, le Père Arsène sourit.

– Allons, viens voir mes peintures là-haut, dit-il d'un ton fort encourageant. Nos amis le suivirent dans l'escalier.

Le premier étage se composait de deux pièces et un cabinet de toilette, convenablement meublés, quoique sans luxe ; c'était l'appartement de l'évêque quand il venait en tournée pastorale ; l'archimandrite occupait au-dessus un logement disposé de même, mais beaucoup plus petit et plus humble. Comme

Démiane s'étonnait de l'exiguïté de ces pièces, le vieillard ouvrit une petite porte qui donnait dans un couloir obscur, puis une autre porte, et les jeunes gens qui l'avaient suivi se trouvèrent dans une sorte de *loggia* qui dominait toute la plaine et la vallée de la Bérézina.

– Voilà, dit le Père Arsène, ma promenade les jours où je ne puis pas sortir, quand j'ai la goutte. Croyez-vous que cela vaille bien quelques mètres carrés de plus en superficie dans mon appartement ?

Démiane ne pouvait se lasser de contempler le paysage doré par l'automne : les grands sapins noirs tranchaient sur les masses jaune pâle des bouleaux grêles, sur la verdure effacée des prairies, et ses yeux se repaissaient de couleurs et de formes, comme à l'église ses oreilles s'étaient enivrées de musique. Il sentait mille choses nouvelles qu'il ignorait, qu'il ne pouvait même deviner, mais dont l'intuition confuse le jetait dans une sorte d'extase troublée.

Comme il se retournait pour adresser une question, il fut tout surpris de voir les murs de la

loggia couverts de peintures, et oubliant ce qu'il voulait demander, il s'approcha pour les mieux examiner.

C'était la reproduction exacte du paysage qu'il avait sous les yeux : la petite rivière, le pont démantelé, la plaine, et les routes blanchâtres qui escaladaient les collines, tout était là ; mais sur le coteau l'artiste avait mis une batterie d'artillerie ; dans la plaine, des bataillons ; combattants et cadavres, tout était terni, usé par le temps ; mais une sincérité extraordinaire donnait à cette œuvre, plus semblable à une enluminure qu'à un tableau, un aspect saisissant qui provoquait l'attention presque brutalement.

– C'est la bataille, dit l'archimandrite, qui avait suivi le mouvement de Démiane.

– Quelle bataille ?

– Celle qui a respecté la face du Sauveur sur la porte du monastère et qui nous a laissé tant de cadavres à ensevelir.

– L'an XII ?

Le Père Arsène fit un signe de tête affirmatif.

L'an douze, tel est le nom sous lequel les Russes désignent sans périphrases et sans adjectifs la sanglante épopée. Ces deux mots évoquent aussitôt un monde de souvenirs et de pensées, et après soixante ans on est surpris d'en trouver la trace encore fumante dans le cœur des paysans et des humbles.

– Mais comment se fait-il qu'on ait eu l'idée de peindre là, à cet endroit exposé au vent et à la neige, trois tableaux grands chacun comme une chambre ?

– Cela a été fait pendant la bataille, répondit le Père Arsène. Quand le malheur arriva, l'archimandrite de ce temps-là avait fait venir un peintre de je ne sais où, pour réparer les fresques de notre église, qui étaient très endommagées. L'artiste était au monastère depuis quelques mois et travaillait tous les jours un peu, lorsque l'armée française, dans sa retraite, passa près d'ici. Nous fûmes bloqués et lui avec nous. Il était monté à ce belvédère pour voir le spectacle du combat, et il trouva cela si beau, si héroïque, qu'il alla chercher ses pinceaux et retraça à la

hâte, sur le mur revêtu de plâtre, les scènes qu'il avait sous les yeux. Vous voyez ici les uniformes des Français, là les capotes grises des nôtres ; ce général, là-bas, a la tête remplacée par un biscaïen, que vous voyez dans le mur, sur ses épaules.

Démiane alla voir le biscaïen qui avait emporté un morceau du paysage.

– Eh bien, le peintre y travaillait au moment où le projectile vint frapper le mur ; comment ne fût-il pas blessé ? Il était dans les desseins de la Providence de l'avertir de son imprudence sans le frapper. Cet homme resta néanmoins et termina son œuvre au milieu d'une grêle de mitraille, car il servait de point de mire. Il ne s'en apercevait même pas, m'a-t-on dit, tant l'ardeur du travail le détachait du monde entier, et il ne quitta le pinceau que lorsqu'il ne lui resta plus un pouce de muraille à couvrir.

– Démiane écoutait les yeux grands ouverts.

– Je comprends cela ! dit-il avec enthousiasme, il ne songeait qu'à la peinture. Vois-tu, Victor, cela aussi, c'est la vocation. Je

voudrais être cet homme, il aimait son art.

– Ce n’était pas un grand artiste, cependant, ajouta le Père Arsène avec un sourire ; mais c’était un homme convaincu, et voyez, la main divine a préservé son œuvre, car après cinquante années elle est presque telle qu’au premier jour.

– La peinture reste, murmura Démiane, la musique s’envole.

– Te voilà jaloux ! fit l’archimandrite en lui pinçant l’oreille. La musique reste, puisqu’on l’imprime, et que tout le monde peut ou la jouer ou l’entendre, tandis que si tu n’étais pas venu ici, tu n’aurais pu voir ces peintures.

– Oui, soupira le jeune homme, le compositeur survit, mais le pauvre exécutant...

– Pas d’ambition, mon fils, pas d’ambition. Contente-toi, si tu ne peux faire mieux, de procurer quelques moments de pure jouissance à ceux qui t’écoutent, et n’envie pas ce que tu ne peux pas atteindre. Ce serait un mauvais sentiment.

Ils redescendirent, et quelques heures après la diligence emporta les deux frères sur la route de Moscou.

XIV

Le Père Kouzma fut très frappé de l'abandon de ses fils, et sa colère légitime se trouva mêlée de beaucoup de chagrin. Il sentait vaguement qu'il n'avait pas montré envers Démiane assez de tendresse, et en même temps assez de sollicitude. Sans s'en rendre compte bien nettement, il croyait qu'il avait eu tort de laisser le jeune garçon grandir en liberté, presque sans règle et tout à fait sans devoir ; il était incapable de sentir la force du sentiment artistique qui entraînait son fils dans une autre carrière, mais il pouvait comprendre qu'il fût trop tard pour plier au joug du séminaire cette tête qui jusque-là n'avait connu d'autre loi que son bon plaisir. Le résultat de ces réflexions fut de mettre plus d'amertume au cœur du pauvre homme, mais aussi plus d'indulgence, et quand M. Roussof, après avoir laissé passer le premier flot de la colère, revint à la charge et lui demanda ce qu'il comptait faire

en présence du fait accompli, le prêtre lui répondit qu'il ne pouvait pas laisser ses fils mourir de faim.

– Je le pense bien, répondit tranquillement le médecin ; mais ils ne mourront pas, soyez-en certain : ils ont trop bonne envie de vivre !

– Si seulement il m'avait laissé mon Victor, soupira le père.

– Oui, vous avez toujours eu une préférence pour votre premier-né ; c'est cette préférence qui a éloigné de vous le plus jeune : on est puni de ces injustices-là, Père Kouzma, et rudement puni. Victor s'est attaché à Démiane précisément parce qu'il éprouvait, sans s'en rendre compte, le besoin de réparer votre injustice à l'égard de son frère, et aujourd'hui l'aîné a suivi le plus jeune pour lui remplacer le foyer absent.

– C'est vous qui êtes la cause de tout, gronda le prêtre d'un air chagrin ; si vous ne lui aviez pas donné un violon, rien de cela ne serait arrivé !

– Alors, il serait arrivé autre chose, répliqua philosophiquement le docteur ; mais vous pouvez

être assuré que Démiane ne serait jamais devenu un mouton de votre troupeau.

Sans s'arrêter à l'irrévérence de cette métaphore, le Père Kouzma soupira et promit d'envoyer dix roubles par mois à ses fils pour les aider à vivre, aussitôt qu'ils lui auraient fait parvenir leurs excuses ; de plus, il s'engagea à les laisser pendant deux ans essayer de se suffire à l'aide de ce léger secours, et de n'user de son autorité paternelle pour les rappeler auprès de lui que dans le cas où leur conduite serait répréhensible ou scandaleuse.

Quand l'annonce du succès de leur aventure arriva aux deux frères, ils étaient occupés à s'installer dans une chambre extrêmement modeste, située dans un quartier populeux de Moscou. Malgré l'exiguïté de leurs prétentions, ils n'avaient pu aborder les chambres particulières, à cause du prix, et force leur avait été de se rabattre sur les garnis où on loue des *coins*.

Un lecteur français se figurera difficilement qu'on puisse louer un *coin* et non une chambre,

cette chambre fût-elle un cabinet étroit comme un corridor, sans feu, sans air, mais muni au moins d'une porte qui donne à l'occupant l'illusion et la vanité de la solitude. Cependant les logements russes, même les plus pauvres, étant généralement composés de pièces très grandes, mal disposées, qui se commandent sans couloirs ni dégagements, il a bien fallu admettre que les habitants de la dernière pièce en enfilade passeraient par toutes les autres chambres quand bon leur semblerait. Alors, pour pallier à cet inconvénient, on a imaginé des cloisons mobiles, non des cloisons, à proprement parler, mais des séparations formées soit de paravents, soit de rideaux d'étoffe soutenus par des tringles, ces tringles portées elles-mêmes par des colonnettes en bois tourné d'un prix très minime et d'un effet gracieux.

Les propriétaires de garnis ne devaient pas s'arrêter en si beau chemin. Une grande chambre pour un monsieur tout seul ? Mais on n'y gagnerait pas seulement de quoi mourir de faim ! Étant donné un loyer de..., il ne suffisait pas de gagner tant sur l'ensemble du loyer, il fallait

encore que chaque pièce rapportât le maximum. Grâce au système des séparations, on mit deux lits dans une chambre, puis trois, et finalement quatre, un dans chaque coin, quand la pièce avait le bonheur de ne pas posséder son poêle précisément dans un angle, ce qui, malheureusement pour les maîtres de garnis, est la règle presque absolue. D'ailleurs, il est des accommodements avec bien autre chose que le ciel, et comme un coin ne signifie pas toujours un angle droit, on fit des coins dans les angles aigus, entre le poêle et le mur ; seulement, ceux-là se louent moins cher. Les plus estimés sont auprès de la fenêtre, parce qu'il y fait plus clair. Cependant, en hiver, les coins de fenêtre tombent légèrement en discrédit, à cause du froid.

Les deux jeunes gens avaient espéré pouvoir se procurer une chambre où il n'y aurait que deux coins, et où par conséquent ils seraient seuls ensemble ; mais celles-là sont très recherchées, et ils ne purent en trouver ; leur séjour dans l'hôtel où ils étaient descendus ébréçait considérablement leur modeste fortune, ils se décidèrent à accepter des coins dans de plus

vastes logis, et ayant vu un jour collé à une fenêtre un petit morceau de papier portant ces mots : « À louer deux coins pour deux jeunes gens tranquilles », ils s'entre-regardèrent en souriant.

– Sommes-nous des jeunes gens tranquilles, Victor ? demanda Démiane.

– Je crois que oui, répondit le bon garçon, et ils entrèrent.

Le marché fut conclu après quelques pourparlers touchant la question d'argent, et le soir même ils se virent en possession de leurs lits respectifs. Les locataires des autres coins firent leur apparition vers neuf heures. L'un était un étudiant en médecine qui cachait soigneusement ses opinions nihilistes, car elles l'avaient déjà fait renvoyer d'une quantité considérable de coins ; l'autre était un apprenti pelletier qui rapportait dans ses habits la plus abominable odeur de fourrures ; mais ni l'un ni l'autre ne parurent mécontents de la physionomie de leurs nouveaux compagnons.

– Vous êtes du clergé ? demanda l'étudiant à

Victor, après l'avoir contemplé une minute sans mot dire.

– Oui, répondit-il innocemment ; pourquoi ?

– Cela se voit tout de suite.

Ce fut le seul éclaircissement que put obtenir le jeune homme. Les deux anciens coins se mirent à fumer d'abominable tabac à bon marché, ce qui rendit Victor très malade, mais il n'osa rien en témoigner. Démiane avait aussi froncé le sourcil ; mais pour combattre la nausée, il accepta une cigarette de son voisin l'étudiant, et ce moyen homéopatique lui réussit parfaitement.

– Eh bien, on n'est pas trop mal ? fit le jeune musicien le lendemain en se réveillant, quand il s'aperçut que les deux autres *coins* avaient disparu, sans doute pour vaquer à leurs occupations journalières.

– Non, pas trop. Si seulement ils voulaient bien ne pas fumer cet abominable tabac qui sent le chou ! dit le pauvre garçon en souriant.

– On s'y fait, tu verras ! Nous allons prendre un verre de thé pour nous consoler, et puis j'irai à

la poste voir s'il y a des lettres.

Deux heures après, il revint de la poste avec un visage si joyeux que Victor resta bouche bée devant lui, n'osant questionner.

– Le père a pardonné, fit Démiane en entrant d'une voix contenue, mais chaude et vibrante.

Victor se précipita au cou de son frère et fondit en larmes. Ils s'assirent tous deux sur un des lits, Démiane tenant son aîné toujours embrassé.

– Pardon ! pardon ! murmurait-il, ce n'est pas ma faute, Démiane ; je ne voudrais pas te faire de peine, mais j'étais si triste en pensant que le père était fâché contre nous ! Je ne t'en ai rien dit tout le temps, mais c'était lourd sur mon cœur, oh ! si lourd !

Il poussa un gros soupir, puis s'essuya les yeux et sourit à son frère.

– Tu es un ange, dit celui-ci, et moi, je ne suis qu'une bête. J'aurais dû songer au chagrin que tu devais avoir, tandis que depuis notre départ je n'ai songé qu'à la musique...

– C’est bien naturel, fit Victor, excusant Démiane, comme toujours ; pour toi, la musique est la grande affaire ! Que dit notre père ? lis-moi sa lettre ?

– C’est M. Roussof qui écrit ; nous allons tout de suite demander pardon au père, et il nous écrira lui-même. Et sais-tu ? il nous enverra dix roubles par mois !

– Qu’il est bon ! murmura Victor ; nous l’avons offensé, et non content de nous pardonner, il veut bien nous venir en aide !

Démiane n’avait point considéré la chose à ce point de vue ; il devint grave et médita quelques instants.

– Il est bon, dit-il enfin, et je vais lui faire mes humbles excuses pour moi-même et pour t’avoir emmené sans permission. Si tu t’en repens, Victor, il faut t’en retourner : nous avons encore assez d’argent pour ton voyage ; je ne voudrais pas te savoir ici pendant que ton cœur serait là-bas.

Victor ne répondit pas sur-le-champ ; mais

quand il leva les yeux sur son frère, une ferme et franche résolution brillait dans son regard.

– Je resterai avec toi, frère, dit-il ; à présent que le père a pardonné, je n'ai plus de remords, je n'ai plus de chagrin ; je suis content d'être avec toi et de pouvoir t'aider à vivre pour l'avenir.

Les deux frères se saisirent les mains et se regardèrent avec une tendresse et une confiance nouvelles.

La lettre fut bientôt écrite et mise à la poste ; puis, après un petit tour de promenade, nos amis rentrèrent chez eux. Leur dîner se composait de thé, de pain et de fromage, car il leur était impossible, tant qu'ils n'auraient pas touché le premier mois de leurs leçons, de se procurer un ordinaire plus coûteux. Mais l'appétit de leur âge et les bonnes nouvelles reçues le matin firent trouver ce régal délicieux.

– À présent, fit Démiane quand ils eurent dévoré les dernières miettes et mis leur théière à sec, je vais nous donner un petit concert. Les doigts me démangent, depuis plus de huit jours que je n'ai touché à mon violon.

Il plongea dans la fameuse malle, au risque d'en troubler la savante économie, et en retira le précieux objet, accompagné de sa méthode qui ne le quittait guère ; les pages étaient usées aux coins, mais Démiane savait les exercices par cœur, et s'il regardait le cahier en travaillant, c'était purement par esprit de discipline. Il se fit un pupitre avec le samovar, et commença consciencieusement les premiers exercices.

Il ne jouait pas depuis deux minutes qu'un gémissement se fit entendre derrière la porte. N'y prenant pas garde, il continua. Un second gémissement, accompagné de profonds soupirs, suivit le premier sans perdre de temps... Surpris, il s'arrêta, l'archet en l'air ; le silence se rétablit. Après un instant, consacré à se persuader qu'il avait mal entendu, Démiane reprit ses exercices.

Ce ne fut pas un gémissement qui lui répondit, mais une plainte modulée, qui commençait comme un bâillement, continuait comme une porte qui se ferme contre son gré, et se terminait en un hurlement effroyable.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Démiane, en

s'arrêtant encore.

Personne ne répondant, il reprit son archet ; mais au moment où il effleurait la corde, le même bruit se répéta.

– C'est le chien de la propriétaire ! s'écria Victor en courant à la porte.

Un affreux épagneul noir entra, roulant des yeux en boule de loto, comme dit le peuple, à fleur de tête, disent les gens du monde, d'une façon beaucoup moins pittoresque. Gros, vieux, poussif, légèrement rongé sur le dos, cet être disgracié de la nature entra, s'arrêta au milieu de la chambre, et regarda nos amis.

– Tu veux entrer ? lui dit Démiane. C'est bon, assieds-toi là, et laisse-nous tranquilles.

Protestant de toute la colère allumée dans ses yeux de grenouille, le king-charles déclara qu'il ne s'assiérait pas ; mais le jeune homme ne le regardait plus, ce que voyant, l'animal s'assit avec précaution sur sa queue.

– Bzz ! fit l'archet sur la note la plus grave. –
Ouaouh ! répondit le chien en levant son nez vers

le ciel en une ligne complètement verticale, si bien qu'on ne voyait plus sa tête cachée par son cou gras et pelé, rose par places.

– Il n'aime pas la musique, Démiane, dit Victor d'un air consterné.

– Va-t'en alors ! fit notre ami, on n'a pas le droit de ne pas aimer la musique.

Mais le chien n'avait pas envie de s'en aller, et à l'invitation pressante qui lui en fut faite, accompagnée d'une démonstration encore amicale, mais déjà énergique, il répondit en montrant les dents, et en restant obstinément assis.

– Donne-lui du sucre, suggéra Victor, qui n'aimait pas les moyens violents.

Avec quelque regret, car le sucre est cher, Démiane prit un morceau de la précieuse substance et l'offrit au chien. Celui-ci se laissa éconduire, et après avoir fermé soigneusement la porte, le jeune musicien retourna à son violon. Au bout de deux mesures, les appels les plus déchirants firent retentir la maison de la cave au

grenier ; mais Démiane était décidé à ne pas en tenir compte, et invitant Victor à se boucher les oreilles, il s'escrima de son mieux pendant cinq minutes.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et la propriétaire entra blême de fureur, son chien sous le bras.

– Il n'y a pas de bon sens, s'écria-t-elle, à faire crier une pauvre bête de la sorte. Qu'est-ce que vous êtes venu faire avec votre musique ? Je n'ai ici que des gens tranquilles, et je vous défends de jouer du violon, entendez-vous ?

– Vous auriez dû l'écrire sur votre papier collé à la fenêtre, répondit Démiane, qui sentit la colère lui monter au visage.

– Ça y était, monsieur !

– Comment, ça y était ? C'est que je ne sais pas lire, alors.

– Oui, monsieur, ça y était ; il y avait qu'on ne voulait que des gens tranquilles.

– Eh bien, nous ne sommes pas des gens tranquilles ?

– Non, on n'est pas des gens tranquilles quand

on joue de la musique, et quelle musique ! Encore si c'était du piano, au moins on sait ce que c'est !

– Est-ce que votre chien aime le piano ? demanda tranquillement Démiane.

– Il ne peut pas le souffrir, le pauvre chéri ! Mais vous allez finir, ou bien vous vous en irez.

– Nous nous en irons, chère madame ; je serais désolé de contrarier votre chien.

Quand elle vit le jeune homme si décidé à ne pas céder, la propriétaire fut moins belliqueuse.

– Il s'y accoutumera peut-être, dit-elle, ce cher trésor ; essayez ; mais s'il ne s'y accoutume pas, il faudra vous en aller.

Le trésor ne s'y accoutuma point, au contraire, et au bout d'une demi-heure Démiane déclara qu'il aimerait mieux marcher sur les genoux que d'écouter plus longtemps un pareil concert. Mais comme ils avaient payé une semaine d'avance, et que nos amis n'étaient pas assez riches pour supporter deux loyers, Démiane prit son violon sous son bras, et pendant quatre jours, que le ciel clément voulut bien lui accorder sans pluie, il alla

charmer les bouleaux du champ des Vierges, hors la ville, où personne ne l'écoula et où les chiens errants ne parurent point posséder pour la musique l'antipathie de leur congénère aux yeux de grenouille.

XV

Les deux frères apprirent bientôt qu'il est très difficile de se loger quand on joue du violon ; pendant plusieurs semaines ils errèrent de coin en coin, toujours évincés, soit par les propriétaires, soit par leurs compagnons de chambre, que les exercices de Démiane troublaient dans leurs méditations. Enfin, M. Roussof ayant trouvé une leçon de plus pour le jeune musicien, nos amis se virent assez riches pour prendre une chambre à eux seuls, et c'est le cœur gonflé d'orgueil que Victor se mit à la recherche de cet Éden.

Après quelques jours de courses infructueuses, il finit par arriver tout au bout de la ville, dans un quartier écarté, près de la gare du chemin de fer de Nijni-Novgorod, devant une maison de bois composée d'un rez-de-chaussée et d'un grenier, dans lequel un propriétaire ingénieux avait fabriqué une soupente, et extrêmement vieille, si

bien qu'elle s'en venait tout doucement vers les passants, menaçant un beau jour de tomber dans l'étroit jardinet qui la séparait de la rue. Les rondins frustes qui la composaient la rendaient pareille à une cabane de paysan ; mais des stores de calicot bien blanc descendaient au tiers des fenêtres que tapissaient à l'intérieur des plantes chargées d'une riche verdure ; Victor s'était arrêté à contempler cette modeste demeure.

– Comme on serait bien là, se disait-il, s'il y avait quelque chose à louer !

Il y avait précisément un petit carré de papier à l'une des fenêtres ; il s'approcha et lut avec satisfaction : « À louer une chambre pour deux messieurs célibataires. »

Plein d'espoir, il sonna à la petite porte, jadis peinte en jaune ; une femme d'environ quarante ans, à l'air triste, pauvrement vêtue, vint lui ouvrir, et il se sentit aussitôt pris de sympathie pour elle.

– C'est vous la maîtresse du logis ? lui dit-il sans cérémonie ; je viens pour la chambre à louer.

– Entrez, dit la femme triste ; c’est par ici. Elle ouvrit une porte, et Victor vit une jolie petite chambre meublée de deux lits en fer, d’une table de toilette, d’une autre table et d’une étagère. Toute la paroi du fond était occupée par un piano ancien, monté sur quatre pieds ronds ornés de chapiteaux en cuivre, à la mode du premier empire ; affreux piano, qui devait avoir un son aussi grêle et aussi sec que le bruit des sauterelles en été. Le papier, d’un bleu vif, donnait une impression de joie et de paix à cette chambrette.

– Si le piano vous gêne, dit mélancoliquement la propriétaire, on pourra l’ôter, mais je ne sais pas trop où on le mettra.

– Il peut rester là, dit Victor, dissimulant sa joie. Mais je dois vous dire que mon frère joue du violon ; est-ce que vous pensez que cela vous dérangera ?

– Non, fit-elle. Cela ne me dérangera pas. Mon mari jouait aussi du violon dans les bals chez les particuliers, mais il est mort.

– Cela vous fera peut-être de la peine ? demanda Victor, toujours plein de compassion

pour les misères humaines.

– Non, je crois plutôt que cela me ferait plaisir. Il y a un autre locataire dans la chambre à côté ; je lui demanderai, mais je ne pense pas que cela le gêne ; il travaille chez un luthier allemand, et il apporte ici des manches de violon et toute sorte de choses extraordinaires pour travailler à son compte le soir et les jours de fête.

Victor resta pensif ; mais un homme qui faisait des violons ne pouvait pas redouter la musique.

– Et combien par mois, votre chambre ?

– Huit roubles, avec le linge et le samovar.

C'était beaucoup relativement aux ressources de nos amis ; Victor marchandait pendant une heure et obtint une diminution de deux roubles, ce qui était un bon marché fabuleux.

– Et pour la nourriture, dit la propriétaire toujours affligée, quand vous voudrez, je vous ferai à dîner pour vingt-cinq kopeks par personne, de la soupe et un plat.

– C'est entendu, répondit le jeune homme. Il se hâta de s'assurer ce palais, puis il retourna vers

son logis, plein de joie et d'orgueil. Il s'applaudissait en lui-même de sa négociation, et peu s'en fallut qu'il ne se crût diplomate.

Démiane ne fut pas moins content de la chambre bleue ; c'était un peu loin, c'était même très loin de tout, mais : – Tu verras comme ce sera joli au printemps ! disait Victor. Et puis ils étaient seuls dans leur chambre ! Cette solitude ne pouvait assez se payer. Leur déménagement s'effectua sans grands frais : ils prirent leur malle chacun par une poignée, et portant avec eux toute leur fortune, un beau soir de novembre, ils entrèrent dans leur nouvelle demeure.

Quand Démiane se fut assis et qu'il eût essuyé son front moite :

– Il me semble, dit-il, que nous allons être très heureux et commencer une nouvelle existence.

Ils avaient à peine eu le temps de regarder leurs meubles qu'on frappa à la porte.

– Ce doit être la propriétaire qui vient nous demander si nous voulons le samovar, dit Victor.

Il ouvrit avec empressement. Ce n'était pas la

propriétaire, mais un petit homme blond, si blond qu'il en paraissait blanc, avec une barbe rousse clairsemée et des yeux bleu faïence, aussi vifs et aussi mobiles que les yeux faïence le sont peu en général.

– Bonsoir, dit-il en s'arrêtant sur le seuil. Je suis votre voisin, je loge dans la chambre à côté. La propriétaire m'a dit qu'il y a un de vous qui joue du violon. Moi, j'en fais, des violons. Permettez-moi de faire votre connaissance et de me présenter moi-même : André Stépanitch Ladof, du gouvernement de Voronège, tombé à Moscou par hasard et employé chez Miller, luthier à l'Ivanovskaïa.

Après avoir débité ce discours tout d'une haleine, il salua et se tint debout, attendant une réponse.

– Victor et Démiane Markof, dit le jeune musicien en souriant ; je suis un futur grand artiste, si je puis y parvenir, et mon frère est mon prophète, en attendant mieux ; fils de prêtre, du gouvernement de Kursk, et très enchantés de faire votre connaissance.

Les jeunes gens se serrèrent la main, et André entra tout à fait.

– Voyez-vous ce piano ? dit-il en indiquant le maigre instrument, je l’ai démoli complètement l’an dernier pour apprendre, et je l’ai reconstruit tout seul. Par exemple, je ne dis pas qu’il en soit meilleur pour cela. Jouez-vous du piano ?

– Un peu, dit Démiane, mais si peu que cela ne vaut pas la peine d’en parler.

Le petit homme blond se mit à rire :

– J’ai connu, dit-il, un monsieur qui jouait de la flûte et qui avait appris le piano pour s’accompagner lui-même pendant qu’il jouerait, quand il n’aurait personne pour lui rendre service. Je ne prétends pas vous donner le conseil d’en faire autant, mais un violoniste devrait toujours savoir jouer du piano, quand ce ne serait que pour remettre son accompagnateur dans le bon chemin quand il se trompe. Messieurs, veuillez passer chez moi, pour prendre une tasse de thé : vous avez autre chose à faire ce soir que de vous occuper de ménage ; je serai heureux de vous voir accepter mon hospitalité.

Le singulier petit homme guida ses hôtes improvisés dans la chambre voisine, qui offrait l'aspect le plus bizarre. Des morceaux d'ivoire, d'ébène, d'acajou, gisaient pêle-mêle dans un grand bol russe jadis rouge et or, complètement terni par le frottement de tous ces angles. Un écheveau inextricable de cordes de toutes grosseurs, accroché à un clou, descendait jusqu'à une table placée en travers de la fenêtre et couverte d'outils de toute forme ; une odeur de colle forte assez prononcée remplissait l'appartement ; mais pour l'instant elle était déguisée par le parfum du thé bouillant et la vapeur âcre du charbon contenu dans le samovar. Une assiette pleine de biscottes, et une corbeille contenant deux petits pains blancs, témoignaient de la munificence de l'hôte.

– Ne faites pas attention, dit-il, à toutes ces choses qui sont sur les murailles ; il n'y a dedans aucun esprit malin.

Naturellement, nos amis regardèrent de tous leurs yeux les objets auxquels il ne fallait pas faire attention. Leurs formes étaient en effet

propres à faire supposer quelque maléfice, quelque incantation secrète. C'étaient tout simplement des boîtes et des manches d'altos et de violons ; mais ces pièces inachevées avaient quelque chose de mystérieux et de fantasque ; les trous noirs surtout, au milieu des boîtes, évoquaient l'idée de quelque démon prêt à surgir. Comme la propriétaire s'en retournait après avoir apporté la crème, un bruit étrange se fit entendre dans une des boîtes, la plus grande, suspendue à la hauteur de la tête d'André. Ce bruit se répéta, semblable à une plainte ; puis un grattement fit résonner l'instrument sonore. Les deux frères s'entre-regardèrent avec un certain frisson.

– Y aurait-il un esprit malin ? fit André, qui par nature semblait imperturbable. S'il y en a un, qu'il se montre. Parais ! cria-t-il d'une voix tonnante, en étendant les bras vers l'objet.

Le gémissement se répéta faiblement, aigu comme une aiguille, et le même grattement se réitéra avec une force nouvelle. Au moment où André s'approchait avec la bougie pour vérifier la cause d'une manifestation aussi insolite, pendant

que nos amis se regardaient avec une vague inquiétude, la tête d'un petit chat gris apparut au bord de l'âme de l'alto, surmontant deux petites pattes très bien garnies de griffes, qui s'efforçait de soulever le corps du chaton.

– Comment, c'est toi qui nous fais des peurs semblables ? dit André, qui, à ce qu'il paraît, avait observé ses hôtes sans avoir l'air d'y prendre garde ; c'est toi, Petit-Gris ? Comment diable as-tu fait pour monter là-dedans ? Tu y auras sauté de dessus la commode ? Et tu as fait la sieste ? Et maintenant tu veux de la crème ? Comment t'y prendras-tu pour descendre, à présent ? Ce n'est pas tout d'occuper une position élevée, il faut savoir la quitter noblement ; demande plutôt aux ministres, quand on en met d'autres à leur place !

Petit-Gris, très perplexe, était venu à bout de se jucher des quatre pieds sur le bord du trou ; mais la distance de son poste à la table était formidable pour un si petit corps. Il avait beau faire le gros dos et agiter sa queue en guise de balancier, son équilibre était des plus instables.

– Ne dirait-on pas la politique européenne ? dit André en le voyant osciller. Allons, viens, mon ami, et apprends que les grandeurs sont parfois un fardeau bien pénible.

Il prit délicatement le chat sous le ventre, l'enleva en l'air, lui fit faire ainsi le tour de sa tête, puis le déposa sur la table, où cet animal encore dépourvu d'éducation morale, et probablement destiné à ne jamais en avoir, se dirigea immédiatement vers le pot de crème.

– Attendez ! fit André en l'arrêtant dans sa marche, non sans rencontrer une résistance énergique.

Il lui versa de la crème dans une soucoupe, et le chat se mit à la laper avec une satisfaction évidente, après quoi il s'assit, et clignota des yeux à toute la compagnie, tout en passant sa langue sur ses babines avec une lenteur voluptueuse.

– Si jeune, dit André en versant du thé à ses nouveaux voisins, si jeune, et il a déjà tous les vices ! Ah ! messieurs, le monde est bien fait ! Rien n'est mieux fait ! Le Petit-Gris est né

paresseux, gourmand et voleur, et admirez la Providence ! Je me trouve là tout à point, avec une boîte d'alto pour sa sieste et de la crème pour son souper ! Quelle prévoyance !

Les deux frères ne comprenaient guère l'ironie et gardaient le silence, faute de savoir que dire ; Victor se hasarda cependant :

– Ce chat est à vous ? dit-il d'une voix timide.

– C'est là qu'éclate dans toute sa beauté la puissance occulte qui nous gouverne, répondit André, non, messieurs, non, mes amis, osé-je dire, Petit-Gris n'est pas à moi ; il appartient à ma propriétaire, et c'est moi qu'il chérit ! Non seulement il me chérit, mais par une loi mystérieuse d'affinité, moi qui ne me soucie point de lui, je l'héberge et je le nourris ; il couche sur mon propre oreiller, messieurs, et la nuit, quand je bouge et que je le dérange, – involontairement, je vous prie de le croire, – il m'allonge un coup de patte pour me faire rentrer dans l'ordre et la soumission qui sont l'apanage de l'homme vis-à-vis de la bête, quand une fois il lui a permis l'accès de son domicile.

– Vous aimez les chats ? demanda Victor, qui comprenait de moins en moins.

– Moi ? pas du tout ! Je ne les aime ni ne les crains ; ils ne me sont rien de plus que les autres animaux.

– Mais alors pourquoi êtes-vous si bon pour celui-ci ? fit Démiane, qui sentait quelque chose de caché sous ce bavardage en apparence futile.

– Parce que, fit André en appuyant le plat de sa main sur le bord de la table, si je permets à cet animal d’entrer chez moi, je lui dois aussi l’hospitalité, dans le sens véritable du mot. Il vient à moi avec confiance ; devrais-je le trahir dans ce noble sentiment et me faire mépriser par un chat – quel chat ! un tout petit chat, – pour avoir agi déloyalement envers lui ? J’aurais dû lui interdire l’accès de cette chambre, j’ai manqué d’énergie pour le faire, et d’ailleurs les chats se faufilent partout ! J’ai bien un peu résisté, mais faiblement ; il a senti mon infériorité et s’en est servi désormais pour me dominer complètement. C’est l’histoire éternelle de l’homme et de la femme, de Samson et Dalila, des peuples et des

gouvernants. Petit-Gris, tu es à la fois une leçon de morale et une leçon d'histoire !

Le chat regardait tour à tour les trois jeunes gens, en ouvrant et fermant ses yeux verts, dont la pupille apparaissait comme une ligne noire à peine renflée au milieu. Les jeunes gens écoutaient ébahis, et Victor se demandait si leur hôte n'était pas un peu fou, quand celui-ci se tourna vers Démiane.

– Quel âge avez-vous ? lui dit-il, si toutefois ma demande n'est pas indiscreète.

– J'ai dix-huit ans, répondit le jeune homme, un peu honteux de n'être pas plus âgé.

– Et vous ?

– Bientôt vingt, répondit Victor avec assurance.

Vingt ans, c'est un chiffre, et on peut l'avouer le front haut.

– Vous êtes bien jeunes pour tenter le grand plongeon ! Mais on s'y fait plus vite. J'étais plus jeune que vous quand j'ai fait pleine eau dans le borbier de la vie

– Vous n’avez pas toujours été luthier ? demanda Démiane, qui venait enfin de saisir un fil conducteur.

– Ah ! vous avez vu cela, jeune homme ? Pas mal, pour un commençant. Non, mes voisins et amis, je ne suis luthier que depuis quatre ans ; jusque-là, j’étais étudiant à la Faculté de droit dans cette bonne ville de Moscou, et je n’avais plus qu’une année de travail devant moi pour obtenir ma licence, quand je me suis fait luthier, – un beau métier, messieurs !

– De votre plein gré ? demanda Démiane, enhardi par la certitude d’être sur la piste de la vérité.

– De mon plein gré, si l’on veut. Oui, en ce sens que j’ai mieux aimé être luthier que bottier ou commis au bazar ; mais ce n’est pas de mon plein gré que j’ai brisé ma carrière ; pourquoi vous le cacher d’ailleurs ? Ce n’est pas un mystère, et puis ce n’est pas vous qui chercherez à me nuire ! J’ai été compromis dans un esclandre à l’Université, comme un imbécile que j’étais ; j’ai frisé la Sibérie ; heureusement que je

m'en suis tenu là. Mais il n'y avait plus de carrière administrative pour moi, et, ma foi, je me suis mis à faire des violons ! Voilà mon histoire.

Démiane était resté silencieux ; au bout d'un instant il formula ainsi sa pensée :

– Vous avez dit tout à l'heure, – je vous demande pardon, – que vous étiez un imbécile d'avoir pris part à cet esclandre ; c'était une réclamation, je crois ; vous vouliez donc des choses déraisonnables ?

– Eh non ! rien de déraisonnable ! Mais c'est la forme qui était stupide ! On ne fait pas de tapage quand on a le droit pour soi ! On attend son heure, et quand elle est venue, on parle. Ce n'est pas en cassant des chaises qu'on réforme des abus !

Victor tombait de fatigue et entendait à peine la conversation que son frère venait d'engager avec leur nouvel ami ; au bout d'une demi-heure, Démiane se leva et, tendant la main à leur hôte :

– Je crois, lui dit-il, que je vous importunerai souvent, car j'ai tout à apprendre, et vous me

paraissent un bon professeur.

– Je vous apprendrai tout ce que vous voudrez, répondit celui-ci, même à faire des violons, si vous voulez.

– À faire des violons ? répéta Victor, qui se réveilla tout à coup.

– Et des projets de loi pour un temps extrêmement éloigné, un temps où ni Petit-Gris, ni vous, ni moi ne serons plus de ce monde, dit André en les éclairant jusque chez eux.

XVI

Victor passait ses soirées avec Benjamin Roussof ; celui-ci eût préféré Démiane, mais indubitablement ses études gagnaient à la surveillance de l'aîné, plus sérieux et plus difficile à troubler, malgré sa grande timidité. Victor avait un fonds de patience inaltérable, là où son frère n'avait que de la volonté ; la patience et la persistance sont souvent confondues, et pourtant elles diffèrent essentiellement ; celle-ci admet des impatiences, des révoltes que l'autre défend ; Démiane savait résister au sort, vaincre les obstacles matériels, lutter avec les difficultés du mécanisme, avec celles que lui suscitaient à tout moment ses élèves paresseux ou volontaires, car il voulait arriver, et il était décidé à tout subir dans ce but ; – mais la vraie patience qui reprend dix fois la même œuvre toujours renversée par la main capricieuse du destin, qui la reprend sans colère, sans rage intérieure, sans mauvaise

humeur, même cachée, celle-là était l'apanage de Victor et devait lui rester.

Un jour, au moment où Démiane se préparait à sortir pour donner ses leçons, dont le nombre avait augmenté, Victor l'arrêta par le bras d'un air timide :

– Te serait-il désagréable, lui dit-il, de me voir gagner ma vie à un ouvrage manuel ?

– Cela dépend, répondit Démiane en souriant, car il croyait à une plaisanterie. Si c'est de casser du bois ou de charrier des briques, je serais bien aise de te voir t'en abstenir.

– Ce n'est pas cela, fit Victor de plus en plus confus, comme s'il avouait quelque faute ; mais André m'a demandé si je voulais travailler avec lui chez son patron ; on gagne beaucoup d'argent, à ce qu'il paraît, quand on est devenu habile... J'aimerais cet état, si tu n'y faisais pas d'objection.

Démiane était devenu sérieux ; en s'apercevant qu'il ne savait rien et qu'il avait tout à apprendre, il s'était mis lui-même dans le

chemin de la sagesse, et sur cette route il avait rencontré une foule de choses qu'il connaissait fort bien, mais dont jusque-là l'utilité ne lui avait pas paru démontrée. Entre autres, il avait reconnu qu'une vie de privations est belle et aisée dans l'avenir, mais que dans le présent elle exige une singulière abnégation de tous les jours. Il avait vu aussi que son frère souffrait de gagner moins que lui, – non dans son amour-propre, le pauvre Victor ayant fait depuis longtemps bon marché des vanités terrestres, mais dans son amour fraternel, et se reprochait de coûter à son frère plus qu'il ne lui apportait. Un juge moins prévenu se fût rendu compte que, grâce à l'appoint inévitable des habits plus frais et d'une consommation plus considérable de linge blanc, Démiane, qui sortait davantage, dépensait aussi beaucoup plus ; mais Victor ne voulait ni ne pouvait considérer les choses à ce point de vue.

– J'aimerais tant à faire des violons, insista-t-il, sur le ton de la prière ; tu sais bien que celui que tu as est insufflant ; quand je saurai, je t'en ferai un...

Démiane attira son frère à lui ; ils ne s’embrassaient plus guère, car ils avaient passé l’âge des effusions enfantines ; mais de temps en temps une bonne étreinte les retrempait dans le cœur l’un de l’autre,

– Tu sais bien que je ne puis pas refuser cela, dit le jeune musicien, et pourtant je le devrais, car tu vas te fatiguer et peut-être te rendre malade.

– Oh ! pour cela non, dit Victor en riant, tant il se sentait heureux ; tu connais ma paresse naturelle, je crois que tu peux te reposer là-dessus pour t’assurer que je n’en ferai jamais trop.

Démiane hocha la tête. Dans leur petit ménage, c’est Victor qui avait pris toutes les charges matérielles ; c’est lui qui apportait de l’eau, qui faisait la chambre, qui s’occupait des menus détails de la vie, et cet arrangement leur avait semblé tout naturel.

– Enfin, dit le musicien, fais comme tu voudras, mon frère, et ce sera pour le mieux.

Le lendemain matin, Victor suivit André chez le luthier Miller. Ce qu’il y apprit, ce qu’il y

gagna, sont des choses en soi peu intéressantes, et il ne fit pas grand bruit de son apprentissage. En rentrant, il avait l'air content ; sa santé paraissait s'améliorer par ce changement de milieu et les longues promenades qui en étaient la conséquence. M. Roussof, en apprenant cette résolution, lui témoigna plus d'amitié ; seul Benjamin se moqua de lui pendant trois jours, et puis personne n'y songea plus.

Quelques semaines après, un dimanche, pendant que nos amis s'occupaient à mettre de l'ordre dans leur intérieur, fort compromis par l'absence journalière de Victor, André frappa à leur porte et passa aussitôt son nez camus entre les deux battants.

– Êtes-vous très occupés ? leur dit-il.

– Oui et non ; pourquoi faire ?

– C'est que si vous aviez le temps ce soir, je vous aurais menés dans un bal d'Allemands ; cela en vaut la peine.

– Un bal payant ? demanda Victor, toujours pratique.

– Oui, une *gesellschaft*, comme ils disent, un club, comme nous appelons cela, nous autres. L'entrée n'est pas chère, le niveau n'étant pas très relevé ; qu'en dites-vous ?

Victor regarda Démiane en hésitant : pour sa part, il ne se sentait aucune envie d'aller voir danser qui que ce soit ; mais son frère s'était levé avec une certaine animation.

– Combien l'entrée ?

– Trente kopecks ; ce sont les employés de Miller qui m'y ont introduit ; ils vous présenteront, car il faut être présenté, mais cela n'engage pas à grand-chose. Vous pouvez vous griser, à condition que vous ne ferez pas de bruit ; si vous faites du bruit, on vous mettra à la porte, – avec peu de précautions, j'en conviens, – mais pas tout à fait sans égards.

Démiane regarda Victor, puis baissa les yeux ; il avait grande envie de voir un bal, ce bal fut-il une *gesellschaft* allemande, lui qui n'avait jamais lancé le plus petit coup d'œil dans le monde, même par une porte entrebâillée ; mais il n'osait le dire.

– On se moquera de moi, dit Victor avec hésitation ; il comprenait le désir de son frère, mais il avait si peur d’être tourné en ridicule ! Vas-y sans moi, Démiane.

– Non, répondit fermement celui-ci, je n’irai nulle part sans toi.

– Pendant que vous vous livrez à cet assaut de générosité, dit André, je vais broser mes plus beaux habits : le frac n’est pas de rigueur, vous savez... chez les Allemands !

Sa tête disparut, et Victor regarda son frère d’un air suppliant.

– Je t’en prie, dit-il, va t’amuser, je resterai ici à lire un livre qu’André m’a prêté il y a un mois, et que je n’ai pas pu commencer jusqu’à présent.

D’un signe de tête bien décidé, Démiane répondit non. Ce bal avait pour lui une sorte d’attrait qu’il n’eût jamais osé définir et qu’il ne se sentait pas capable d’affronter seul. Il avait peur de ce qu’il éprouverait, il croyait deviner là quelque chose d’un peu malsain en quelque sorte, et il ne voulait pas emporter toute la

responsabilité d'une pareille démarche. Non qu'il redoutât de se griser ou de se voir en société de gens ivres : il avait vu des ivrognes au village, bien des flacons se vidaient chez son père à la fête de la paroisse, et il avait été témoin paisible et non scandalisé de petites scènes comiques qui eussent excité la verve d'un autre. Ce qu'il craignait, c'était le mot *bal*, c'était l'image qu'il se faisait d'un tourbillon où passaient des femmes en robes décolletées, avec des fleurs dans les cheveux, comme il en avait vu une fois chez madame Roussof, quand il était tout petit, à l'occasion du baptême de Benjamin.

Victor n'entrevoyait point de choses semblables ; il avait une peur horrible de s'entendre tourner en dérision à cause de son infirmité. Il disait volontiers : Je suis bossu, et cela ne lui coûtait rien ; il allait et venait dans les rues, insoucieux de sa difformité parce qu'il la savait inévitable, parce qu'il fallait bien aller dans les rues, et que d'ailleurs il ne regardait jamais que droit devant lui ; puis, le peuple est naturellement charitable, et les mauvais cœurs disposés à railler une infirmité sont peut-être plus

rare que partout ailleurs en Russie, où le respect des défaillances de la nature est presque une religion.

Il continua son rangement silencieux et un peu triste ; à tout moment son regard croisait celui de Démiane ; leurs mains se rencontraient sur le même objet, mais ni l'un ni l'autre ne voulait parler, et ce silence leur pesait lourdement. Ce n'était pas une bouderie cependant, bien loin de là ; mais chacun éprouvait des sentiments qu'il ne voulait pas communiquer à l'autre, Démiane par pudeur, Victor par fausse honte.

Celui-ci, voyant que son frère ne voulait pas revenir sur sa résolution, se plongea dans un courant nouveau de pensées. Il leur faudrait un jour ou l'autre quitter la solitude dans laquelle ils vivaient. Aurait-il le triste courage de laisser Démiane affronter seul les angoisses de son premier concert ? M. Rousof avait dit que le jeune violoniste devrait entrer l'hiver suivant au Conservatoire ; Victor se refuserait-il toute la vie le plaisir d'aller l'y chercher, d'assister à ses examens, de l'entendre proclamer premier prix,

ce premier prix dont ils rêvaient tous deux dans leurs heures d'abandon ? Le jeune homme se dit que jamais il ne se pardonnerait de priver son frère d'une sympathie si chère à ce moment solennel.

Ce point acquis, Victor se demanda pourquoi il ne commencerait pas le jour même à brûler ses vaisseaux et à tuer son amour-propre, puisqu'il faudrait en venir là un jour ou l'autre, et son hésitation ne fut pas longue. Avec un héroïsme dont il était loin d'avoir conscience, il mit le pied sur ce qu'il appelait son égoïsme, et, non sans une secrète douleur, il décida que le jour même il viderait d'un trait la coupe de l'humiliation.

– Cela vaut mieux, se dit-il, pour se persuader que jusque-là il n'avait été qu'un lâche : – au moins après cette épreuve, je n'aurai plus peur ; je saurai ce que c'est. Et puis, il faut bien en passer par là ! Je suis un homme, il faut être brave et ne pas craindre de se jeter à l'eau quand on veut savoir nager.

Après s'être encouragé de la sorte, le jeune homme leva hardiment les yeux sur son frère ;

mais celui-ci évitait son regard, ne voulant pas lui laisser lire de regret dans ses yeux, et il fut forcé de l'interpeller.

– Démiane, lui dit-il, tu sais, il faut aller à ce bal. J'ai réfléchi, j'avais tort. Nous ne savons rien du monde ; il est nécessaire d'apprendre comment font les autres ; ce n'est pas en restant dans notre coquille que nous le saurons jamais. Si tu n'es pas d'avis contraire, nous irons avec André.

– Et s'ils se moquent de toi ? reprit son frère, ému à son tour à la pensée d'une humiliation possible pour son cher aîné... Sans vouloir écouter les protestations de Victor, qui lui assurait que ce n'était jamais arrivé et que cela n'arriverait pas, Démiane agita ses bras robustes :
– Si quelqu'un se moque de mon frère, il n'y reviendra pas deux fois, j'en réponds !

Et aussitôt nos amis commencèrent leurs préparatifs pour ce qu'ils appelaient avec la hardiesse de l'innocence : « Aller dans le monde. »

XVII

La *gesellschaft* se tenait au quatrième étage d'une maison haute et laide, dans une des plus belles rues du quartier allemand ; basses de plafond, enfumées au possible, mal éclairées par des bougies qui ressemblaient prodigieusement à des chandelles, ces deux salles de bal communiquaient à un restaurant décoré du nom de « buffet », où se débitait en abondance de la charcuterie arrosée de bière et de schnaps. Comme l'étiquette et l'élégance sont les premières lois de vie mondaine, toutes ces pièces, y compris un corridor décoré du nom de « fumoir », étaient garnies de rideaux aux embrasures des portes ; mais les portes avaient été enlevées pour faciliter les communications, et le parfum du saucisson à l'ail se mêlait agréablement à celui des pipes de Hambourg et des cigares horriblement forts que les Allemands préfèrent aux tabacs parfumés.

La première impression fut pénible pour les nerfs olfactifs de nos amis, peu habitués à des mélanges si compliqués, et puis – on se fait à tout – ils cessèrent d’en souffrir au bout de quelques instants. Victor était ébahi, Démiane désappointé ; il trouvait le plafond bas, l’air lourd, l’éclairage mesquin, les femmes rouges et les hommes mal mis. Il avait rêvé autre chose... Hélas ! combien de fois en notre vie trouvons-nous la réalité à la hauteur de notre rêve ! Il en est tant qui s’en vont avec toutes leurs désillusions !

La musique résonna, et les hommes se précipitèrent vers les dames, qui, assises le long des murailles, sous la clarté jaune des chandelles, étaient menacées d’un déluge de suif, – heureusement le majordome prudent n’avait pas ménagé les bobèches, – et tout le monde se mit à tourner méthodiquement aux sons d’une valse de Strauss.

Ô Strauss ! roi de la valse, est-ce pour des pieds teutons que vous avez donné des ailes au *Beau Danube bleu*, aux *Feuilles du matin* et à tant d’autres filles de votre cerveau ? N’aviez-

vous pas pensé que les Viennoises seules danseraient sur ces mélodies du bout de leurs orteils agiles ? Les valse de Vienne ont fait le tour du monde ; elles se dansent à contretemps à Paris et en mesure à Moscou, comme à Berlin et même à Potsdam ; mais là de larges pieds plats tournent sur eux-mêmes tout d'une pièce, comme des pieds d'éléphant, et la mélodie a beau faire, elle ne parvient pas à détacher du sol les corps qui se balancent avec la grâce d'un ours blanc qui fait sa digestion, mais toujours en mesure ! Or, que vaut-il mieux au point de vue de l'esthétique : valser en mesure et de la façon la plus disgracieuse, ou bien à contretemps, en dépit du bon sens, comme à Paris, mais avec cette désinvolture souriante des gens qui se trouvent parfaits et ne soupçonnent pas l'existence du mieux ?

Ce n'est pas Démiane qui aurait pu résoudre la question ; il regardait gravement les couples passer devant lui, et se demandait comment ils s'y prenaient pour ne pas se marcher réciproquement sur les pieds. Ayant trouvé ce problème trop difficile, il se borna à regarder les

femmes qui l'entouraient. C'étaient pour la plupart de bonnes grosses cuisinières, dont les mains rouges faisaient craquer leurs gants à bon marché : les femmes de chambre se reconnaissaient à leur mise plus élégante et à leur air impertinent ; jamais on ne pourra se rendre compte de la distance qui sépare une femme de chambre allemande de la cuisinière, sa compatriote ; du reste, ces dernières sentent leur infériorité, et se contentent de s'enrichir plus vite, ce qui est une notable compensation.

Il y avait là aussi quelques Russes, mariées à des Allemands, et passablement dépaysées ; mais, quand on danse, la langue importe peu, et ces dames valsaient d'aussi bon appétit que si elles savaient Goethe par cœur.

– Eh bien, dit André à notre ami, est-ce que vous n'allez pas danser ?

– Oh ! fit Démiane effrayé, je ne sais pas !

– Qu'est-ce que cela fait ? On ne sait jamais la première fois ! Est-ce que vous vous figurez que tous ces braves gens ont eu un maître de danse ? Faites comme les autres !

La valse terminée, le quadrille s'organisait, et l'on voyait partout des messieurs inquiets entrer en pourparlers au sujet d'un vis-à-vis.

– Allez donc ! fit André en poussant le jeune homme.

– Je ne connais personne.

– Moi non plus, en fait de dames, au moins ; mais qu'à cela ne tienne, je vais vous présenter. À laquelle ? En voici deux très gentilles...

– Je ne sais pas l'allemand, presque pas...

– On parle russe dans ce coin, à peu près aussi bien que vous pouvez parler allemand ; en voici une rousse, une brune et une blonde filasse ; à laquelle désirez-vous que je vous présente ?

Démiane hésitait, son compagnon l'entraîna devant la jeune fille brune, et dit à haute voix :

– Monsieur Markof ! Après quoi il lui tourna le dos et alla rejoindre Victor, qui regardait d'un air enchanté, à moitié caché par un rideau.

La jeune brune avait salué et souri ; Markof se hasarda à l'inviter pour la contredanse, tout en avouant à demi-voix qu'il ne savait pas danser.

– Oh ! cela ne fait rien, répondit sa partenaire ; parlez-vous allemand ?

– Bien peu ; et vous, parlez-vous russe ?

– Pas beaucoup. Mais ça ne fait rien.

Puisque rien ne faisait rien, tout était pour le mieux, et Démiane, prévenu par sa danseuse, se mit en quête d'un vis-à-vis ; il en trouva un qui parcourait les groupes pour le même motif, et deux minutes après, Démiane débutait dans le monde, poussé et tiré par sa danseuse, qui le faisait tourner exactement comme un toton.

C'est avec un vif soulagement qu'il vit arriver un temps de repos ; pendant que les danseurs placés sur l'autre côté du carré exécutaient à leur tour la première figure, il s'adressa à la demoiselle, qui s'éventait avec énergie :

– C'est ennuyeux, lui dit-il, de ne pouvoir exprimer ce qu'on pense.

La jeune fille eut l'air de croire qu'il y a mille manières d'exprimer ce qu'on pense, et qu'on peut toujours bien en trouver une ; mais elle ne savait pas assez de russe pour le dire avec

modestie, ni son cavalier assez d'allemand pour l'entendre à demi-mot. Elle se contenta de lui lancer une œillade coquette et de rire assez haut, sans se gêner.

– Comment vous nommez-vous ? dit tout à coup Démiane encouragé.

– Caroline Neuman ; et vous M. Markof ?
Votre petit nom ?

– Démiane.

– C'est joli.

– Caroline est plus joli.

– Je ne trouve pas.

– À vous donc, là-bas ! s'écria la voix du directeur des danses. Et Démiane se précipita tête baissée dans le quadrille, provoquant un fou rire dans les rangs des danseurs. Honteux de sa mésaventure, il s'arrêta court, et Caroline fut obligée de le prendre par la main pour le ramener aux pas réglementaires. Cet incident mit une grande intimité entre eux, et quand le quadrille se termina, Démiane obtint la promesse d'une seconde contredanse.

– Il faudrait aussi valser et polker, dit la demoiselle avec un sourire engageant.

– Je ne sais pas !

– Je vous apprendrai. Venez me chercher pour la première polka.

C'est ainsi que Démiane se trouva tout à coup avoir un professeur de danse et d'allemand tout à la fois.

Enchanté de ce brillant début et ne songeant pas à s'assurer d'autre danseuse, il alla rejoindre son frère.

– C'est amusant, n'est-ce pas ? lui dit-il en s'épongeant le front, car il faisait horriblement chaud.

– Mais, oui ! répondit bénévolement Victor, qui commençait à avoir mal au cœur, grâce à l'odeur des victuailles et à celle du tabac combinées. Tu as dansé ? Tu t'amuses ? Allons, tant mieux.

– Et toi, tu ne danseras pas ?

– Y songes-tu ? Je m'amuse à vous voir faire ; c'est très joli, et puis tu danses bien.

Cet aveuglement de l'amour fraternel fit rire Démiane, et Victor se joignit à lui, après quoi il le renvoya jouir de ses succès. Enhardi par deux ou trois tours de valse qu'il avait ébauchés sans trop de vertige, grisé par l'air chaud, par la lumière, par ce je ne sais quoi toujours prêt à partir des cerveaux de vingt ans comme des bouchons de vin de Champagne, Démiane avisa une petite blondine qu'un cavalier venait de déposer sur sa chaise, il l'enlaça par la taille, et les voilà partis tous deux dans ce tourbillon, cognant sans pitié les autres valseurs, mais valsant tout de même, s'il vous plaît !

Quand l'orchestre se tut, Démiane retourna auprès de Caroline, qui lui fit une scène de jalousie.

– Comment ! dit-elle, c'est moi qui vous ai appris à danser, et voilà que vous dansez avec une autre ?

– Mais, répondit assez judicieusement Démiane, vous dansez aussi avec d'autres cavaliers !

– Oh ! moi ! ce n'est pas la même chose !

C'est pour ne pas être compromise par vous.

À la pensée qu'il pouvait compromettre une demoiselle, Démiane devint rouge de honte et de satisfaction. Cette idée lui ouvrait des perspectives nouvelles, et lui en eût ouvert bien d'autres, sans sa naïveté et son manque d'usage ; mais Caroline dut y suppléer. Ils commencèrent par se raccommoier, et puis Démiane apprit qu'elle était couturière, qu'elle sortait de l'atelier le soir à huit heures, qu'elle rentrait toujours seule chez elle ; conséquemment, il lui annonça qu'il irait voir si elle lui disait la vérité, dès le lendemain soir ; elle lui assura que jamais elle ne lui pardonnerait une pareille méfiance, et tous deux furent parfaitement certains qu'ils s'étaient donné rendez-vous pour le lendemain à huit heures, ce qui leur inspira la gaieté la plus communicative.

Il était environ dix heures, et la fête était dans tout son beau, sauf que les dames étaient toutes trop rouges, et que les messieurs parlaient trop haut, grâce aux rafraîchissements, lorsqu'un groupe de jeunes gens se forma sous le lustre ; ils

riaient et causaient à tue-tête, comme des gens qui n'ont pas de secrets ; c'était évidemment la fleur du club. L'orchestre se rafraîchissait aussi, et le violon vint les rejoindre. C'est lui qui remplissait les fonctions de chef d'orchestre et en même temps qui jouait la première partie, de sorte qu'il avait droit à une considération particulière. Après avoir causé un moment, il accepta une chope et se dirigea vers le buffet avec des amis. Cette libation n'était pas la première, et l'artiste titubait légèrement en regagnant le groupe. Le malheur voulut qu'il remarquât Victor, qui jusque-là s'était tenu à demi caché, mais qui, enhardi par l'inattention des assistants, s'était risqué à quitter l'abri tutélaire de son rideau.

– Qu'est-ce que cet Ésope ? s'écria le musicien en riant d'un gros rire blessant. D'où tombes-tu, l'ami ? Va-t'en cacher ta bosse, il ne faut ici que de beaux hommes comme nous !

Il redressait son torse avec satisfaction et passait ses doigts dans ses cheveux gras de pommade. Démiane s'élança au milieu du groupe

qui avait fait chorus :

– C’est mon frère ! s’écria-t-il, et je vous défends de le railler ; il vaut mieux dans son petit doigt que toi dans toute ta grosse personne !

Il avait parlé russe, mais tout le monde l’avait compris. Avec ses yeux flamboyants, ses cheveux rejetés en arrière, ses narines frémissantes, il était si beau que mademoiselle Caroline en tomba éperdument amoureuse, et que toutes les femmes s’écrièrent d’une seule voix :

– Il a bien raison ! les hommes sont des lâches !

– Un pauvre infirme ! hurla une voix si aiguë qu’elle domina le tumulte.

C’était celle de Caroline.

L’assemblée, soudainement houleuse, se partagea en deux camps ; le maître des cérémonies, car la *gesellschaft* en possédait un, ni plus ni moins que la cour, adressa un léger reproche au musicien, relativement à son manque de charité et de convenance. Celui-ci, non dégrisé, mais sentant sa faute, se fraya

brutalement un passage parmi les hommes, repoussant par la même occasion pas mal de femmes, qui se mirent à pousser des cris de paon.

– Ah ! on me blâme, s'écria-t-il, pour un méchant bossu qui s'est faufile parmi nous ? C'est bon, c'est bon, cherchez qui vous fasse danser.

Il plongea dans le vestibule, saisit sa pelisse et ses galoches, qui avaient une case à part, et disparut en grondant dans l'escalier.

Tout le monde se regarda avec stupeur. Plus de chef d'orchestre, plus de violon, partant plus de danse. L'opinion publique se retourna immédiatement contre Démiane.

– C'est ta faute, lui crièrent vingt voix enrrouées ; qu'es-tu venu faire ici ? À la porte les étrangers ! Nous voilà sans musique.

– Sans musique ? cria Démiane, sans musique, c'est cela qui vous gêne ? Il a laissé son violon, l'imbécile ! Je vais vous en faire de la musique, moi !

Il bondit sur l'estrade, saisit le violon que le

capell-meister avait laissé aux soins de ses subordonnés dans la précipitation de sa fuite, et attaqua vigoureusement une valse de Lanner, alors très à la mode et qu'il avait jouée cent fois. Machinalement, les autres musiciens sautèrent sur leurs instruments et le rattrapèrent de leur mieux ; les couples se formèrent et se mirent en branle pendant que l'opinion publique, revenant une troisième fois depuis cinq minutes sur un verdict irrévocable, acclamait Démiane d'un frénétique hourrah.

Impassible, ne daignant pas même sourire, tant il se sentait au-dessus de cette multitude fantasque, le jeune homme dirigeait ses quatre musiciens comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie. Le violon du fougueux *capell-meister* était un bon instrument, bien meilleur que l'office qu'on lui faisait remplir ; Démiane éprouvait une joie étrange à l'entendre résonner à son oreille, à le sentir vibrer sur sa poitrine ; il ressentait aussi un orgueil singulier à dominer cette foule tout à l'heure hostile, et que maintenant il sentait à sa merci. C'est avec regret qu'il vit finir la valse ; il eût voulu jouer ainsi toujours, perdu dans une

atmosphère enivrante de triomphe pour lui-même et de mépris pour les autres.

Quand il eut déposé son archet, il fut entouré par les assistants qui le suppliaient de continuer ; les musiciens eux-mêmes, enchantés de ce qui pouvait nuire à leur chef – n'est-on pas toujours enchanté de ce qui peut ennuyer son chef hiérarchique ? – offrirent leur hommage à Démiane.

– Vous avez beaucoup de talent, lui dit le maître des cérémonies. Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter un verre de bière ?

– À condition que mon frère sera invité avec moi, répondit fièrement Démiane.

Victor partagea l'ovation du jeune musicien, et deux heures après ils sortirent de là avec André, qui avait philosophiquement observé le tout, sans s'étonner de rien, et qui avait pas mal crié en faveur de ses amis.

– On m'a demandé votre adresse, dit-il à Démiane ; on viendra vous offrir demain le bâton de *capell-meister*. Soyez préparé à cette

proposition, et ne vous laissez pas éblouir par de si brillantes perspectives.

– Ce n'est pas possible ! fit Démiane ébahi.

– Puisque je vous le dis. Seulement, si vous acceptez, dans quinze jours vous serez dégommé par celui que vous remplacez aujourd'hui, et qui sera rentré en faveur. Vous aurez de la peine à percer, mon ami ; voilà trois mois que je vous étudie ; on ne fera rien de vous, vous n'êtes pas intrigant !

Il en fut comme l'avait prédit André, et Démiane, pour la première fois de sa vie, put s'accorder le plaisir royal de refuser une position.

XVIII

L'hiver s'acheva sans encombre. Démiane avait appris l'allemand, qu'il parlait fort convenablement, et Victor commençait à confectionner proprement une guitare à bon marché, à l'usage des amateurs de fortune modeste, lorsque le printemps revint couvrir Moscou de ce voile de poussière qui lui est aussi naturel que les feuilles aux arbres des forêts. Le jeune musicien se préparait à passer l'examen d'entrée au Conservatoire, mais une crainte nouvelle paralysait ses doigts sur les cordes grinçantes : il commençait à sentir l'insuffisance de ses premières études, et se demandait si jamais on admettrait aux leçons des maîtres un élève doué d'un doigté si bizarre, d'un coup d'archet si audacieux. Plus d'une fois M. Roussof lui avait procuré des billets de concert, et il avait pu comparer le jeu des artistes avec le sien : c'était parfois la même véhémence passionnée, c'était

même de loin en loin un sentiment moins profond, plus conventionnel ; mais la délicatesse des nuances, la perfection du rendu décourageaient le jeune homme, qui en savait déjà assez pour apprécier la distance qui le séparait de ces virtuoses.

Un soir de printemps, il attendait Victor qui s'était un peu attardé ; pour jouir de la douceur d'une première soirée tiède et claire, après les longues nuits pluvieuses du mois précédent, il avait ouvert sa fenêtre, récemment débarrassée de son double vitrage d'hiver. Les lilas maigres qui garnissaient le jardinet bourgeonnaient hâtivement, et déjà l'on voyait les petites grappes brunes s'allonger au milieu des feuilles vert pâle ; c'était une promesse, et Démiane aspirait délicieusement l'odeur de la sève renaissante que lui apportait le vent des campagnes voisines. En bon élève, il avait pris son violon, et pour charmer l'attente il joua quelques études ; puis inconsciemment ses doigts quittèrent les mouvements connus pour former des sons capricieux qu'il laissait se grouper au hasard. Une mélodie se dessina ; elle ressemblait à celles qu'il

avait jouées cent fois ; mais au bout d'un moment ce chant s'éleva, quitta les banalités connues, et s'envola dans l'espace avec les pensées du jeune homme. Il jouait, et son esprit prenait des ailes immenses qui l'enlevaient tout entier, corps et âme, aux choses mesquines et vulgaires de ce monde.

Démiane se voyait dans l'espace, il planait au-dessus de cette maisonnette grise, tranquille et assoupie, où nulle lumière artificielle ne troublait la douceur du jour expirant. La place paisible où nul ne passait, excepté aux heures des trains pour rejoindre la gare peu fréquentée, n'était pas éclairée non plus ; dans la pénombre adoucie, dans la poussière moelleuse et muette, les petits droschkis de louage roulaient lentement, au pas des chevaux fatigués, conduits par des cochers endormis, et cette procession silencieuse semblait à Démiane le défilé d'une Théorie. Était-ce un jour plus doux, une lumière plus atténuée qui baignait le soir les bas-reliefs du Parthénon ? Orphée avait-il eu des prières plus attendries pour appeler les pierres à se grouper en masses harmonieuses ? Le jeune homme jouait, et tout,

en lui, hors de lui, prenait une pureté idéale et divine : il avait bien oublié Caroline et les vulgarités de sa demeure, – la jeune Allemande n’existait plus pour lui, qui voyait tourner lentement au-dessus du sol, à la hauteur de ses yeux demi-clos, les groupes mystérieux et symboliques des Panathénées.

Pourquoi la Grèce visitait-elle ainsi cet enfant obscur et inculte, qui l’ignorait presque tout entière, qui ne connaissait d’elle que quelques photographies, quelques dessins, quelques lignes lues çà et là, au hasard d’un livre entrouvert chez un élève pendant un moment d’attente ? C’est peut-être l’antique fiction d’Orphée qui avait éveillé en lui le rythme sacré des danses antiques ; il jouait, oublieux du monde, inconscient de l’obscurité croissante, les yeux perdus dans le gris adorable du crépuscule, et il s’arrêta pour écouter la voix intérieure qui lui dictait sa mélodie.

– Que c’est beau, mon frère ! dit Victor arrêté devant lui, les mains jointes, en extase.

Il s’était approché, n’avait osé entrer de peur

de troubler le musicien, et l'écoutait dehors, appuyé sur la haie du petit jardin.

– C'est beau ? Écoute encore.

Démiane recommença ; mais le mode avait changé. Il pressentait sa gloire future ; plein d'orgueil et d'enthousiasme, il dominait le monde. Continuant son rêve, il était Alexandre, entrant dans les villes conquises sur un char traîné par six chevaux blancs. Les rois vaincus marchaient à ses côtés dans la poussière, et les lyres à quatre cordes chantaient sa gloire et son omnipotence. Le monde était à lui ! Puis son inspiration lassée redescendit vers la terre, et après quelques notes indécises, il commença avec une fougue incroyable la célèbre polonaise de Veniavsky. Tous ses vœux, tous ses désirs se concentrèrent dans cette inspiration vraiment extraordinaire, qui dans son genre n'a pas de rivale, et Victor enthousiasmé battit des mains au premier temps de repos.

Le train de Nijni venait d'arriver, et quelques rares voyageurs traversaient la place, en droschki ou à pied ; mais Démiane n'y prenait pas garde.

Son inspiration personnelle eût pu être troublée par un retour à la vie réelle ; l'exécution de l'œuvre d'un maître, dominant les bruits vulgaires, lui semblait au contraire une affirmation de sa force et de la puissance de l'art.

Dans la demi-obscurité de ces belles nuits de printemps, deux voyageurs, dont l'un portait une boîte à violon, traversaient la place sans se presser, quand le plus jeune s'arrêta pour écouter cette musique, si extraordinaire à cette heure et en ce lieu.

– C'est la *Polonaise*, la vraie et unique *Polonaise* ! dit-il à son compagnon, et ce n'est pas mal joué du tout ! C'est absurde, cela ne ressemble à rien, et celui qui la joue n'est pas le premier venu ! Qui diable peut être cet olibrius ?

Marchant dans la poussière, ils s'approchèrent de la vieille maison, et aperçurent Victor qui écoutait de toute son âme, appuyé sur la balustrade. Les sons sortaient de la fenêtre obscure, et l'on ne pouvait rien voir du dehors.

– Qui est-ce qui joue là-dedans ? demanda le voyageur à Victor, qui tressaillit.

– C’est mon frère, répondit le jeune homme avec une fierté mêlée d’inquiétude.

Peut-être n’avait-on pas le droit de jouer du violon si tard, les fenêtres ouvertes ? S’ils avaient contrevenu à quelque règlement de police ! s’il y avait une amende ! Ciel ! qu’allaient-ils devenir ?

– Démiane, dit le pauvre garçon d’une voix étranglée, mon frère, finis...

– Non pas, non pas ! qu’il continue au contraire ! dit le nouveau venu. C’est très curieux, ce qu’il fait là. Qui lui a appris ?

– Personne, monsieur ; il a étudié sa méthode.

– S’il veut travailler, il peut devenir un grand artiste.

En entendant parler, Démiane avait cessé de jouer ; il s’approcha de la fenêtre pour appeler son frère.

– Jeune homme, dit le voyageur, venez ici, je voudrais vous parler.

Surpris et aussi un peu inquiet, comme Victor, le musicien obéit.

– Je viens de donner un concert à Nijni, dit l'inconnu ; je passais par ici à pied, car je ne demeure pas très loin ; votre musique m'a surpris. Il y a longtemps que vous jouez ainsi tout seul ?

– Bientôt quatre ans, répondit Démiane, sentant tout à coup qu'il était en présence d'un arbitre de son destin.

– Voulez-vous entrer au Conservatoire ?

– Je n'ai pas d'autre ambition.

– Venez me voir demain. Voici ma carte.

L'obscurité empêchait Démiane de lire, et peut-être aussi le tremblement nerveux qui venait de s'emparer de lui.

– Je m'appelle Verlomine, dit l'étranger en souriant légèrement.

À ce nom illustre, qui avait renouvelé au Conservatoire l'enseignement du violon, tombé en enfance, Démiane voulut exprimer sa joie et sa reconnaissance ; mais les deux voyageurs s'étaient déjà confondus dans l'ombre grise du soir, et l'on distinguait à peine leurs silhouettes

sur le fond de poussière de la place.

– Voilà une aventure ! dit Victor quand il eut recouvré la parole.

– L’avenir est à moi ! s’écria Démiane en brandissant son archet.

XIX

Le lendemain, le jeune musicien revint de sa visite, à la fois battu et content. Il était admis par grâce à suivre les cours du Conservatoire comme auditeur, afin de se pénétrer de l'importance de la méthode, et le célèbre professeur lui avait déclaré qu'il ne savait rien, que tout était à recommencer depuis l'ABC de la musique.

– Pense un peu, Victor, recommencer tout ! depuis le commencement ! Il a dit que c'est bien pis que si je n'avais rien appris... Mais je ne le crois pas, par exemple ! Il me l'a dit pour m'empêcher de me croire trop savant ; mais si à mon âge je ne savais rien, ce ne serait pas la peine de m'y mettre !

Un certain contentement perçait à travers le désappointement de Démiane ; il avait deviné sous les paroles décourageantes du maître la certitude de son talent naissant ; ce seul fait

d'avoir été admis à écouter les cours pendant les deux mois de classes qui restaient à s'écouler, était par lui-même un encouragement, et le jeune homme l'avait compris. C'est ce que lui dit M. Roussof, quand il lui fit part de l'aventure ; et à la satisfaction de son protecteur, Démiane se sentit confirmé dans l'idée qu'on attendait beaucoup de lui s'il voulait travailler.

Ce n'est pas le travail qui effrayait notre ami. Sa nature rêveuse et indomptable s'était tout à coup pliée à la nécessité de l'effort continu. Son père eût été bien étonné de voir combien ce garçon, si revêche au joug de la maison paternelle, s'était assoupli sous la discipline qu'il s'était imposée à lui-même ; il n'eût pas manqué de se récrier sur l'inconstance des caractères en général, et en particulier sur la perversité de son fils, qui consentait maintenant à subir toutes les remontrances, alors que chez lui il n'en supportait aucune.

C'est en effet avec une grande philosophie que Démiane accepta les quolibets des élèves du Conservatoire, qui le regardaient comme une bête

curieuse, et les remarques caustiques du professeur qui à tort ou à raison passait pour posséder le sarcasme le mieux aiguisé de tout Moscou ; il subit non seulement avec une résignation stoïque, mais avec une sorte d'enthousiasme ascétique, les humiliations de tout genre que lui attirait sa position d'élève non classé ; et même, au bout de quelques jours, il trouva cette vie charmante, plus sans doute en raison de ce qu'elle lui promettait que pour ce qu'elle lui offrait déjà.

L'époque des examens arriva. Démiane fut reçu avec toutes sortes d'admonestations et de remarques ironiques de la part de son professeur : mais il était reçu, et cette idée lui faisait pousser des ailes. Il régala encore une fois Victor d'une sérénade de sa composition ; mais, était-ce l'influence des leçons journalières ou une disposition d'esprit spéciale ? il n'atteignit pas les hauteurs éthérées qu'il avait abordées le jour qui avait décidé de son sort.

— Je ne sais ce que j'ai, dit-il à son frère ; ce que je joue ne vaut rien !

– Eh bien, Démiane, tiens-t'en à tes leçons, cela vaudra mieux en attendant !

Le conseil de ce Mentor fut suivi ponctuellement, et pendant les mois d'été la petite mesure auprès du chemin de fer ne résonna plus que d'exercices acrobatiques exécutés par Démiane sur toutes les cordes de son instrument.

– Ah ! soupirait-il de temps en temps, si j'avais seulement un violon passable !

Victor soupirait aussi, plus profondément peut-être ; mais la gaieté revenait bientôt dans leur intérieur, et même ils étaient parfois si folâtres que Petit-Gris, devenu avec les mois un chat presque sérieux, ne condescendait pas toujours à partager leurs ébats, les trouvant au-dessous de sa dignité féline.

André avait pris à gré ses nouveaux voisins, que d'abord il avait voulu connaître, un peu par curiosité, un peu par bonté d'âme, et un peu aussi pour jouir de sa supériorité sur eux. On a beau être revenu de bien des erreurs sociales et professer la philosophie la plus stoïcienne, on est toujours bien aise de pouvoir faire dire à

quelqu'un : Voilà un homme d'esprit ! – ce quelqu'un fût-il votre bottier, votre boulanger, ou la dame qui vous vend un cigare au bureau du coin. André vivait depuis si longtemps avec des êtres si absolument différents de lui par leurs mœurs, leurs goûts, leur niveau intellectuel, qu'un peu d'amour-propre lui était bien permis.

Au bout de quelques jours, il avait trouvé du plaisir dans la société de Démiane, et une sorte de tendresse s'était révélée en lui à l'égard de Victor ; il l'avait pris en pitié pour son infirmité et en affection pour son caractère bon enfant. Cette tendresse était devenue bien vite de l'estime ; la profonde abnégation de ce pauvre être que son infortune eût pu rendre morose et quinteux, la simplicité avec laquelle il s'était retranché pour ainsi dire du monde des vivants, se jugeant tout au plus bon pour les rôles de comparses, l'avaient touché jusqu'au fond de l'âme ; André savait que les hommes vraiment bons sont rares et mériteraient qu'on leur élevât des statues sur les places publiques, qui ne seraient pas encombrées, disait-il. Au lieu de se divertir au dehors, comme il le faisait jadis, après

avoir infructueusement essayé une fois ou deux d'entraîner nos amis dans un café, en promettant de se charger de la dépense, il avait pris l'habitude de partager leur thé le soir, ou de leur faire partager le sien. Ce petit cénacle à trois entendit énoncer des propositions bien bizarres pendant le long hiver de stage que fit Démiane avant son entrée au Conservatoire. C'est peut-être la haute portée de ces entretiens qui mûrit avant l'âge le caractère de Petit-Gris, las d'entendre moraliser sur son cas personnel ainsi que sur celui de beaucoup de bipèdes ; toujours est-il que vers neuf heures on était presque sûr de trouver les trois amis autour de la table, le samovar a une extrémité et le chat à l'autre, faisant pendant.

L'été avait enfin fait son apparition, torride, poussiéreux, faisant tirer la langue aux chiens errants, presque aussi nombreux à Moscou qu'à Constantinople, et donnant aux gens peureux des cauchemars effroyables où l'hydrophobie jouait le principal rôle. La petite maisonnette de bois s'écaillait au soleil.

– Elle prendra feu un de ces beaux matins,

disait André, qui sortait de temps en temps pour s'assurer qu'aucune fumée insolite ne s'exhalait encore du toit ; mais on se chauffe gratis, et la propriétaire est contente.

Les trois amis trouvaient cela charmant, et Petit-Gris encore bien plus. Étalaé tout le jour à l'endroit le plus exposé aux rayons du soleil, il en perdait le boire et le manger. Tous les soirs, André le retrouvait sur sa fenêtre, ivre de lumière et de chaleur.

– Il sent le roussi, il est plus d'à moitié cuit, disait le luthier en le prenant par la peau du cou pour le remettre sur ses pattes. Ce doit être un chat qui a inventé le soleil, et qui l'a enseigné aux hommes avec l'art d'attraper les souris ; les religions peuvent se perfectionner en se transformant, mais on n'a encore rien trouvé de supérieur au chat en ce qui regarde les souris.

Victor s'était accoutumé à ces boutades et souriait de bonne foi, sans trop comprendre, parce que Démiane riait. Celui-ci avait attrapé un peu du tour d'esprit de leur ami, et Victor le comprenait presque toujours, ce dont il était

extrêmement fier ; d'ailleurs, il trouvait plus d'esprit à son frère qu'à n'importe qui sur le globe, étant donné principalement que sur le globe il ne connaissait qu'un nombre infiniment restreint de personnages.

Un soir plus brûlant encore que les autres, au moment où André, rentrant avec Victor, annonçait qu'il serait propre à faire du café le lendemain, parce qu'il était torréfié, Démiane, rentré avant eux, leur montra par la fenêtre une enveloppe carrée. Ils pressèrent le pas et s'approchèrent du jardinet pour apprendre plus vite les nouvelles.

– Victor, dit le jeune musicien, figure-toi que notre sœur se marie et que le père nous invite à sa noce !

– Et moi, on ne m'invite pas ? disait André. Il se tut brusquement et étendit le bras pour retenir Victor, qui avait bel et bien failli tomber à terre. Qu'est-ce que c'est ? une faiblesse ? une pâmoison ? comme disaient les marquis français du dix-huitième siècle ; des vapeurs ? comme disait la grande Catherine.

Tout en parlant, il avait saisi Victor par le collet avec une force extraordinaire, et l'avait plus porté que conduit dans la chambre, au risque de l'étouffer avec sa cravate.

– Merci, dit Victor d'une voix douce, quand il eut repris haleine et qu'il se fut assis. C'est la joie, voyez-vous.

– La joie de voir ta sœur se marier, grand nigaud ?

– Non, pas cela, ça m'est égal ; c'est-à-dire ça me fait plaisir, mais...

– Oui, je connais cela ; ça te fait plaisir, mais ça t'est bien égal ; la plupart des choses qui nous font plaisir ici-bas rentrent dans cette catégorie-là. Quelle joie, alors ?

– Revoir le père, murmura le jeune homme ; et il nous invite, c'est qu'il n'est plus fâché. Oh ! Démiane, est-ce que tu n'es pas content ?

Ses mains serraient fiévreusement celles de son frère, et ses yeux noyés de larmes de joie cherchaient son regard.

– Oui, je suis content, répondit Démiane avec

un bon sourire. Je suis très content ; d'abord parce que le père nous invite, et qu'en effet c'est qu'il n'est plus fâché ; et puis parce qu'il va avoir un gendre qui travaillera pour lui, et qu'il pourra se reposer.

– C'est cela, mes amis, fit André qui les regardait les bras croisés avec une certaine moiteur dans son œil bleu faïence, qu'il n'eût pas voulu avouer pour un empire ; c'est très gentil ; mais savez-vous ce que vous gagnez à cela ?

– Un beau-frère ? hasarda Démiane en souriant ; il était vraiment touché, encore plus de la joie de Victor que pour son propre compte.

– Vous y gagnez la plus noble indépendance, mes amis ! À partir du jour qui verra les noces fortunées de votre sœur, l'allocation paternelle des dix roubles par mois passera au rang des choses qui furent et qui ne sauraient plus être, parce qu'elles ont cessé d'exister, telles que les vieilles lunes et les bougies consumées jusqu'à l'extrémité.

– Pourquoi ? fit Démiane, un peu ahuri par ces paroles prophétiques.

– Naïveté des belles âmes ! Est-ce que vous enverriez dix roubles par mois à votre beau-frère ?

– Je n'en sais rien, mais ce n'est pas lui qui les envoie, c'est mon père.

– Et du jour où il aura pris possession de la cure, qui est-ce qui en touchera les revenus ?

– Lui, naturellement, répondit Démiane avec moins d'assurance, car il commençait à comprendre.

– Eh bien, mes amis, mangez beaucoup des victuailles paternelles à ces noces splendides, tâchez de vous faire des provisions pour l'hiver, sous forme de graisse et de chair succulente ; car vous serez réduits l'an prochain à vos propres ressources, ou je ne suis plus qu'un âne.

– Cela ne se peut pas ! s'écria Victor, recouvrant la parole. Le père ne nous abandonnerait pas !

– Vous l'avez bien abandonné, mes bons amis !

Les deux frères baissèrent la tête à cette

parole, si cruelle dans sa concision.

– Et remarquez bien, mes chers enfants, que je ne vous dis pas cela pour vous faire de la peine ! Vous avez le droit de me faire une scène et même de m’appliquer des épithètes désagréables, je ne le prendrai pas en mauvaise part, étant donné la circonstance. Je vous le dis parce que c’est ainsi que les prêtres marient leur fille, quand ils n’ont pas de fils, ou quand ceux-ci ne veulent pas leur succéder. Si la jeune demoiselle n’avait pas été aussi impatiente de subir le joug du mariage, vous auriez pu vous trouver à flot au moment où la pénible nouvelle vous serait parvenue. Elle brûlait de se donner un maître ; je le regrette pour elle encore plus que pour vous, mais il n’y a rien à y faire. Vous allez probablement trouver que votre père a eu tort ; eh bien, non pas ! il est dans son droit d’abord, et ensuite on ne peut résister à un gendre qui va vous débarrasser de votre fille. Je sens, moi, André Ladof, que si j’avais une fille et qu’il se présentât un gendre... Voyons, mes enfants, ne prenez pas un air si lamentable ; vraiment, il n’y a pas de quoi !

– Que faire ? demanda Victor pendant que Démiane, les sourcils contractés, subissait une de ces révoltes intérieures qui lui avaient procuré jadis la réputation d’avoir un caractère difficile.

– Accepter de bonne grâce votre nouvelle situation ; ne pas faire de récriminations, qui entre autres torts auraient celui d’être parfaitement inutiles ; aller même, si l’effort ne vous coûte pas trop, au-devant d’un aveu qui vous serait très pénible pour votre père et qui amènerait entre vous une tension désagréable ; lui déclarer que vous renoncez volontairement au sacrifice qu’il s’imposait pour vous, et que vous vous suffirez désormais à vous-mêmes.

– Tu as raison ! dit Démiane en relâchant ses sourcils qui retournèrent à leur place.

– Mais, objecta Victor, si André se trompe ?

– Si je me trompe, tant mieux ! Votre père sera content de voir que vous pouvez en effet vous suffire à vous-mêmes.

– Mais nous arrivons bien juste avec ce qu’il nous donne, murmura timidement le jeune

infirmes, qui en sa qualité de caissier connaissait mieux les ressources du ménage.

– Vous vous priverez un peu plus ! Vous êtes trop heureux, mes amis ; vous ne connaissez pas la misère, vous êtes des nababs en comparaison de ce que j’ai été dans un temps. N’est-il pas honteux d’accepter les pauvres dix roubles de votre père, quand vous avez de quoi manger tous les jours, et plusieurs fois par jour ? Savez-vous que dans ces dix roubles-là, il entre plus de privations en un mois que vous n’en subissez en toute une année ? Mais vous aimez vos aises, mettons que je n’ai rien dit. J’ai eu tort de me mêler de ce qui ne me regarde pas.

Il tournait les talons pour aller chez lui, un peu contrarié d’avoir à rabattre de la bonne opinion que lui avaient inspirée ses amis, quand Démiane l’arrêta en lui mettant la main sur l’épaule.

– Tu as raison, André, lui dit-il ; si nous avons continué à accepter cet argent, c’est que nous n’avions pas pensé combien le père le gagnait péniblement. Nous y renonçons de bon cœur, et dès aujourd’hui, n’est-ce pas, Victor ?

– Oui, frère, répondit bravement celui-ci, électrisé par la grandeur d'âme de son puîné.

– Heureusement, conclut André, que c'est aujourd'hui le 5, et que vous avez touché vos dix roubles le 1^{er} !

On invite les gens, c'est très bien sans doute, et cela prouve un excellent naturel ; mais les véhicules coûtent quelque chose ; en général ils coûtent très cher. Nos amis tinrent une grande consultation sur les moyens d'aller à Gradovka et d'en revenir sans vendre leurs habits, chose également impraticable. Ils possédaient bien à peu près la somme nécessaire pour aller ; mais avec quoi revenir ?

– Le père y a sans doute pensé, dit Victor, optimiste par tempérament.

– Et s'il n'y a pas songé ? Tu sais bien que nous n'avons pas encore pu rendre à M. Roussof l'argent qu'il nous a prêté pour venir. Il n'y a pas à penser à lui en emprunter d'autre.

Le cas était fort grave, et les deux frères seraient restés dans un cruel embarras sans

l'intervention d'André, pour lequel ils n'avaient pas de secrets, et qu'ils prirent pour confident dès sa première question.

– C'est de l'argent qu'il vous faut ? dit-il en clignant son œil clair avec malice. J'ai la chose. Combien vous faut-il ? Parlez, et nous sortirons d'ici la somme demandée.

Il frappait la poche de côté de son veston avec tant d'emphase, que ses amis commencèrent par rire ; puis Démiane dit d'un air incrédule :

– Tu as de l'argent, toi ?

– Certainement ! Je n'ai pas mis le Pactole en bouteilles, mais j'ai dans mon grenier quelques petites poires pour la soif ! D'ailleurs, je suis propriétaire ! J'ai des rentes ! Vous ne le saviez pas ?

– Qui nous l'aurait dit ? fit Démiane très surpris, pendant que Victor, les yeux écarquillés, regardait leur ami avec une vénération nouvelle et une stupeur profonde.

– C'est trop juste. Mes chers enfants, – car je vous considère tous les deux comme des enfants

en bas âge, grâce à votre candide ignorance de la vie, – je possède sur le Don, tout près de son embouchure, un bien phénoménal, immense, que m’a légué mon oncle cosaque, – car j’ai du sang de Zaporogue dans les veines ; il n’y paraît guère, n’est-ce pas ?

– Non, pas du tout, répondit naïvement Victor, songeant aux cheveux bruns et aux yeux noirs que la tradition attribue aux Cosaques du Don.

– Ça n’empêche pas que j’en ai tout de même, mais probablement c’est tout à l’intérieur, au milieu ; ça doit être ce coquin de sang qui m’a joué le tour que vous savez, quand j’étais étudiant. Nous disions donc que je possède un domaine immense, des verstes, mes amis, des verstes carrées de terrain ! La steppe dans toute sa beauté !

– Alors tu es riche ? fit Démiane, un peu froissé de savoir si tard qu’André était propriétaire.

– Pas du tout ! J’ai la terre, mais il n’y pousse rien ! C’est-à-dire qu’il y pousse de l’herbe et des buffles, l’un mangeant l’autre.

– Des buffles, ce sont des biens, cela a une valeur commerciale.

– Oui, mes bons amis ; mais mon excellent oncle, qui me savait la tête chaude, – ce coquin de sang, vous savez ! – m’a aussi légué un intendant pour protéger son bien contre mon incurie, quand il ne serait plus. Je ne sais pas si l’intendant protège mon bien contre autre chose que moi-même, mais il habite ma maison, boit le lait de mes vaches et m’envoie bon an mal an...

Il s’arrêta pour contempler la figure de ses amis, qui l’écoutaient bouche bée, rit un moment et continua :

– Deux cent cinquante roubles argent en moyenne !

– Mais c’est un voleur ! s’écria Démiane pendant que le visage de Victor exprimait une compassion peu ordinaire.

– Eh non ! c’est un brave homme à sa façon ; je crois qu’il a un enfant, fille ou garçon, je ne sais quoi : il lui ramasse une petite pelote, tout doucement. Dans son idée, à ce bonhomme, cela

ne fait tort à personne ! Suivez mon raisonnement, ou plutôt le sien : mon oncle est mort ; c'est lui qui était possesseur ; moi, je ne suis qu'un héritier de raccroc, un intrus ; mon oncle pouvait aussi bien léguer son bien au bonhomme qu'à moi ; donc, il a commis une grave erreur en me préférant ; donc, il n'y a ni crime ni délit à réparer l'injustice d'un vieillard quinquex, qui s'est souvenu de moi bien mal à propos. Et la morale de tout ceci est que voilà cinquante roubles, que vous me rendrez quand vous pourrez.

– C'est une grosse somme, fit Démiane avec hésitation ; mais Ladof avait refermé son portefeuille d'un air si convaincu, que le jeune musicien prit le billet de banque sans autre objection. Au bout d'un instant il ajouta :

– Dis-moi, André, si ma demande n'est pas indiscreète, comment il se fait que tu vives ici, pauvrement, quand tu pourrais être mieux logé, mieux nourri...

– Alors, mon cher, je n'aurais pas d'argent à ma disposition pour me passer une fantaisie,

comme aujourd'hui. Et puis, à vrai dire, je demeurais ici, et j'avais peine à joindre les deux bouts quand cette fortune m'est inopinément survenue ; j'y suis resté, et j'en suis bien aise, puisque je vous y ai rencontrés.

Le mardi suivant, les deux frères prirent la diligence ; leur bagage tenait peu de place, mais leur joie était aussi grosse qu'une montagne. Quand le véhicule eut franchi les dernières limites de Moscou, quand la route entra dans la forêt, cette éternelle forêt qu'on retrouve partout en Russie dans le voisinage d'une ville, grande ou petite, Démiane parut sortir d'un rêve et se mit à rire :

– Tiens ! dit-il à demi-voix, j'ai oublié de parler de ce voyage à Caroline.

Ce fut tout ce qu'il accorda de regrets à son aimable professeur d'allemand.

XX

Paracha avait mis près de dix ans à confectionner son trousseau, mais aussi quel trousseau ! Pas un point qui n'eût été accompagné d'une pensée de colère ou tout au moins d'impatience à l'égard de quelque membre de sa famille. Pas une maille de ses bas qui n'eût dû lui rappeler ses griefs contre l'humanité en général et le célibat en particulier. Heureusement les pensées ne paraissent pas sur le linge, et la maussade fiancée put faire admirer tout son avoir aux jeunes filles accourues dans ce but, la veille des noces. Les réjouissances en usage dans le peuple ne sont pas de mise dans le clergé ; le mariage y perd en grâce et n'y gagne rien en durée ni en solidité. Les jeunes filles, sur des chaises alignées le long de la muraille, se faisaient vis-à-vis et se regardaient dans le blanc des yeux, suivant l'expression populaire, mais sans prononcer une parole ; c'est au milieu de

cette auguste assemblée que tombèrent les jeunes gens, fort maltraités par le voyage, et payant peu de mine.

Les embrassades d'usage furent échangées en présence de vingt personnes étrangères, plus ou moins hostiles à ces vagabonds de fils qui avaient déserté la maison paternelle on ne sait pourquoi. Ces braves gens méprisaient tellement la musique qu'elle n'existait pas pour eux. On n'est pas plus musicien de profession qu'on ne se balance sur une balançoire en guise de position sociale ! Le pauvre Victor avait le cœur bien gros ; il eût voulu serrer sa mère dans ses bras, la câliner comme au temps de son enfance, baiser et rebaiser avec effusion la main paternelle qui lui rouvrait la porte longtemps fermée. Il fallut renoncer à ces joies naïves, et s'asseoir devant un repas qu'on leur offrit en toute cérémonie. Paracha les servait avec une modestie qui chez elle n'était pas plus une grâce que le reste, mais qui parut bien extraordinaire aux deux frères. Elle avait la figure aussi luisante qu'un pot de pommade, effet du savon employé à des lotions exagérées et des frottements réitérés destinés à

compléter l'effet du savon ; elle portait une robe d'un gris jaunâtre, qui fut à la mode il y a quinze ans, et qui est allé péniblement s'échouer sur tous les rivages inexplorés des petites localités de province.

Malgré cet extérieur trop brillant, les jeunes filles, nous n'oserions dire ses amies, ni ses compagnes, ni même ses voisines, car les filles de prêtre n'ont pas d'amies, ni de compagnes, ni de voisines, – ce sont des êtres isolés, que leur mariage seul peut rapprocher du genre humain, – les jeunes filles la regardaient avec envie : dans cette loterie de l'existence n'avait-elle pas tiré un mari ? Un mari, ce qu'il y a de plus difficile à se procurer sous le ciel !

Ce mari n'était pas beau, cependant, et n'eût pas dû exciter de jalousie ; son seul mérite était d'être d'une croissance exagérée, qui, prise aux dépens de son embonpoint par la nature capricieuse, lui donnait beaucoup de ressemblance avec une asperge sauvage. Sa figure n'avait rien de particulier, ses yeux gris n'étaient ni clairs ni foncés, ni grands ni petits ; il

était plutôt laid, et à coup sûr fort disgracieux. Mais c'était un bel homme, puisqu'il ne pouvait passer sous la porte sans se baisser, et l'opinion générale se déclara satisfaite.

– Qu'est-ce que tu dis du beau-frère ? demanda Victor à Démiane quand, tout le monde étant couché, ils s'évadèrent dans le jardin pour causer un peu librement.

– Rien du tout ; c'est l'être le plus insignifiant que j'aie jamais vu. Juste ce qu'il faut à Paracha pour le mener à sa guise.

– Le père a vieilli, reprit Victor avec un soupir. C'est notre faute.

– Oui, mon frère. Mais c'est aussi la faute à notre sœur. Je ne m'étais jamais aperçu combien elle est peu aimable.

– Si nous étions restés... commençait Victor.

– Nous serions malheureux, et le père ne le serait pas moins. Notre place est ailleurs, mon frère. Hormis le père et la mère, tous ces gens qui sont là me semblent sortis d'une ménagerie !

Que dut-il penser le lendemain, quand la

ménagerie composa le cortège nuptial et se rendit à l'église sous un beau soleil de juillet ! Les hommes étaient superbes ; les beaux prêtres et les beaux diacres sont recherchés par les bonnes paroisses. D'ailleurs, le costume du clergé russe, qui permet les couleurs riches et sombres, et dont la coupe flottante donne tant de gravité au maintien, est généralement bien porté. Les robes aux larges manches violet sombre, vert foncé, marron, mordoré, toutes neuves et d'une coûteuse étoffe de soie ou de laine, donnaient à l'œil une impression particulière de noblesse et de dignité. Mais leurs femmes ! La crinoline n'avait pas encore fini de régner, et les jupes de soie à grandes rayures s'étalaient pompeusement sur de larges ballons, déployant au grand jour l'énormité des carreaux et la crudité des nuances. On fabrique exprès en Russie des étoffes de soie chères et lourdes, destinées aux femmes et aux filles de prêtre, et qui ne trouvent jamais d'acheteurs en dehors de cette classe ; le mariage de Paracha en offrit un remarquable assortiment.

La mariée portait elle-même une robe à basques d'un superbe damas broché, groseille sur

vert émeraude, et tout le monde admira la richesse de son ajustement. Là-dessus elle laissait flotter le voile classique de tulle illusion, surmonté de la couronne de fleurs d'oranger. Un bouquet pareil, au corsage, complétait sa toilette, que toutes les dames s'accordèrent à déclarer irréprochable.

Le Père Kouzma était ému en bénissant sa fille. Pendant la courte allocution qu'il fit aux époux avant de procéder à la cérémonie, ses yeux se tournèrent plus d'une fois vers sa femme, qui pleurait à chaudes larmes. Pourquoi pleurait-elle ? Sa fille ne devait pas la quitter, et d'ailleurs toute autre qu'elle eût considéré son départ comme une bénédiction. Peut-être pleurait-elle parce que c'est l'usage ; peut-être aussi parce qu'elle se rappelait les émotions qu'elle-même avait éprouvées autrefois sous la couronne nuptiale, et les déboires, les douleurs, les découragements des années qui avaient suivi. Le regard du Père Kouzma se porta aussi sur ses fils, qui l'écoutaient respectueusement, et leur vue sembla réveiller en lui une certaine amertume.

– Élevez bien vos enfants, dit-il aux époux ; ne craignez pas de les corriger pour leur enseigner l’amour du devoir et la soumission à la règle. Qu’ils soient des fils soumis, et Dieu vous accordera en récompense ses faveurs et ses bénédictions.

Démiane tira doucement Victor par la manche ; mais celui-ci n’y prit pas garde : il regardait la petite porte située auprès du chœur, et par laquelle madame Moutine venait d’entrer ; le jeune musicien suivit son regard.

Elle était bien pareille à elle-même, mais de plus en plus reposée ; elle semblait entrée définitivement dans la vie et y avait pris la place qu’elle devait toujours occuper. Sa toilette très simple faisait un contraste étrange avec les oripeaux voyants qui l’entouraient, et cependant, avec sa robe de toile grise, elle avait l’air d’une reine au milieu de sa cour. Pendant que Victor s’absorbait dans la contemplation de son idole, Démiane comprit soudainement en quoi le luxe diffère du goût, et la morgue de la distinction. De temps en temps il avait de ces illuminations

subites, et cette fois il resta si frappé de sa découverte, qu'il oublia de suivre la cérémonie et se fit rappeler à l'ordre par Victor au moment de tenir la couronne de métal au-dessus de la tête de son beau-frère, office pour lequel il avait été désigné comme étant le plus grand de toute la société.

La promenade des époux eut lieu autour du pupitre, dans l'ordre consacré ; de temps en temps les jeunes gens qui suivaient le couple en tenant les couronnes au-dessus de leur tête, à bras tendu, marchaient sur la robe de la mariée, ce qui leur faisait exécuter des gambades bien bizarres ; mais personne ne sembla considérer cette gymnastique comme insolite, et tout se termina suivant le rite accoutumé.

Les jours suivants se passèrent en festins, puis peu à peu la maison se désemplit, les nouveaux mariés allèrent rendre visite au père du jeune homme, et la cure se retrouva comme par le passé, avec Paracha en moins, ce qui ne sembla affliger beaucoup aucun de ses habitants.

La maison paternelle n'eut pas pour nos amis

tout le charme qu'ils avaient rêvé ; et il leur fallut s'avouer qu'ils se l'étaient fort surfaite en imagination. Il n'est aucun de nous auquel il ne soit arrivé de rêver longtemps d'un site entrevu jadis, d'une maison autrefois visitée, de gens qu'on aurait voulu mieux connaître, et soudain, par le hasard des circonstances, de se trouver porté vers ce qu'on désirait revoir. Combien peuvent dire que ce rapprochement n'a pas été pour eux une désillusion, petite ou grande ? C'est que le mirage de l'imagination, si puissant faute de point de comparaison dans le présent, nous faisait paraître le site plus pittoresque, la maison plus vaste, les gens plus beaux ou plus intelligents, et la réalité est bien pâle auprès de nos rêveries.

Démiane et Victor s'aperçurent pour la première fois de ce que leurs absences précédentes avaient laissé inaperçu jusque-là : la pénurie des meubles, le désordre de la maison, l'effronterie de la servante, le laisser-aller de leur mère, la sévérité toujours bourrue et parfois intempestive de leur père ; et tous ces traits inobservés leur inspirèrent le désir d'améliorer

autant que possible l'existence de ces braves gens, pleine de tiraillements, en grande partie dus à la pauvreté.

– André avait raison, dit un jour Victor à son frère, l'argent que le père nous envoie lui coûte bien cher !

– Veux-tu que nous allions lui en parler tout de suite ? fit Démiane, content de voir cette idée tout à fait acceptée par son frère, qui jusque-là ne s'en souciait qu'à moitié.

Ils exposèrent au Père Kouzma leur plan de réformes, et celui-ci n'en parut pas autrement surpris, ce qui fut un désappointement pour nos amis. Quand on est animé par une pensée généreuse, il est très dur de se voir accueillir froidement ; un peu de sympathie serait si bonne ! Mais le père Kouzma ne se rendait pas compte du sacrifice que faisaient ses enfants. Grâce à l'idée fautive qu'ont de la valeur réelle de l'argent les gens qui tirent presque tout de la terre et qui n'ont d'argent monnayé que comme appoint à leurs revenus, le prêtre se figurait qu'avec une quarantaine de roubles par mois à

dépenser, ses fils devaient rouler sur l'or. Il les loua, mais sans effusion, et les deux frères le quittèrent l'oreille un peu basse.

– Je crois, dit Victor, que nous avons fait un sacrifice inutile ; on ne nous en saura pas gré.

– Je pense comme toi que personne ne nous en sait gré, répondit Démiane ; mais regarde autour de nous, les robes de la mère sont vieilles, le linge s'en va... Je t'assure que le sacrifice n'est pas inutile.

Victor pensa à la belle robe de sa sœur ; mais il avait pris son parti de ce côté-là, et en sa qualité d'optimiste, il l'eut bientôt pris tout à fait.

Après quinze jours de villégiature, nos amis sentirent qu'il était temps de retourner à Moscou. On a parfois de ces intuitions : on est chez des amis ou des parents, tout semble s'y passer pour le mieux ; tout à coup un courant d'air plus frais vous glace moralement. Le premier jour, on se dit : C'est une porte qu'on aura laissée ouverte ; mais la porte ne se ferme plus, et c'est alors qu'on éprouve soudain le besoin de rentrer dans ses foyers. Pour les fils de Kouzma, la porte était

une vraie porte cochère, et le courant d'air un ouragan ; ils demandèrent à leurs parents une bénédiction qui leur fut accordée, et la permission de partir, qu'on ne leur refusa pas davantage. Le prêtre se sentait mal à l'aise devant ses fils ; ils étaient devenus trop citadins, trop au-dessus de lui-même ; Démiane surtout avait rapporté de ses auditions au Conservatoire une élégance nouvelle, qui le mettait sur l'échelle sociale bien plus près des Roussof que de sa propre famille. L'intimité journalière qui installait les jeunes gens sur le pied de l'égalité chez les seigneurs du village faisait sentir au vieillard combien ses fils se détachaient peu à peu de la souche paternelle, et, sans leur en vouloir, il ne fut pas fâché de les voir partir.

XXI

La vie recommença pour les jeunes gens semblable à celle de l'hiver dernier, avec beaucoup de travail en plus et quelques douceurs en moins : Victor chez son luthier le jour et près de Benjamin Roussof jusqu'à neuf heures ; Démiane au Conservatoire le matin, donnant des leçons particulières l'après-midi, et s'escrimant tout seul comme un possédé sur son violon, le soir, en attendant son frère.

André leur avait arraché l'aveu de leur déconvenue dans la maison paternelle, et c'est avec un sourire bienveillant qu'il écouta les doléances de Victor.

– Tu te figurais, lui dit-il, qu'on te saurait gré de ta générosité ? Erreur, mon bon ami ! Je ne sais pas pourquoi l'on parle de sacrifices inutiles ! L'essence même du sacrifice est d'être inutile ; c'est pourquoi, quand on fait de ces

sortes de choses, il ne faut pas les parer du nom de sacrifices, parce qu'alors on veut de la reconnaissance, ce qui est une prétention totalement ridicule ; il faut leur donner leur véritable nom : le devoir ! Sous cette dénomination, ils ne demandent rien à personne, et l'on est content de les avoir produits au monde !

Cette maxime était l'une de celles qu'André mettait en pratique, et nos amis eurent plus d'une fois l'occasion de s'en apercevoir. Ils eurent des moments pénibles à passer, mais leur allègre trinité supporta les plus mauvais jours avec une sérénité de bon aloi.

Deux années s'écoulèrent de la sorte ; Démiane faisait de rapides progrès ; son professeur ne se moquait plus de lui et le donnait en exemple aux autres quand il n'était pas là. Cependant il n'avait pas voulu lui procurer beaucoup de leçons particulières, ce qu'il eût pu faire très facilement. Cet homme bizarre prétendait que si mourir de faim est une chose contraire au développement de l'artiste, sentir de

temps en temps une petite crampe d'estomac est un bon stimulant pour le génie. Démiane arriva au bout de la seconde année d'études sans se douter qu'il possédait un talent hors ligne.

Quelques jours avant l'examen final, son professeur Verlomine lui remit un de ses violons :

– Tu ne peux pas jouer à l'examen sur ton crin-crin, lui dit-il ; essaye un peu ce que tu pourras faire de celui-là.

Démiane, dans un ravissement sans bornes, se familiarisa pendant huit jours avec le nouvel instrument, et le jour de l'examen venu, c'est presque avec assurance qu'il se présenta devant le public choisi qui assiste à ces solennités intimes.

Comme il saluait les chaises, – celles du premier rang ne se remplissent que sur le tard, et malgré son bel aplomb, beau pour un débutant, mais fort imparfait s'il se fût agi d'un autre, notre ami ne voyait pas plus loin que la troisième rangée, – une dame, la seule qui occupât un fauteuil de premier rang, assit carrément son lorgnon sur son nez, et le contempla comme s'il

eût été l'Apollon du Belvédère, – en marbre, – au lieu d'être Démiane Markof en chair et en os, et même en fluides plus ou moins magnétiques, dont quelques-uns sortaient par ses yeux troublés qui paraissaient ivres d'orgueil ou de joie.

Il était ivre, en réalité, ivre de son triomphe assuré, et de l'avenir qu'il voyait poindre, quand il commença la polonaise de Véniaivsky, la même qui lui avait valu la faveur d'être écouté par Verlomine. Il se sentait jeune, plein de défauts et de fautes, bourré d'inexpériences, et cependant il croyait n'avoir qu'à frapper la terre du pied, comme Antée, pour bondir plein de force dans l'arène de la vie, et défier les plus fiers lutteurs.

Il jouait avec une animation que dix ans plus tard il eût trouvée de mauvais goût, et son visage, mobile à l'excès, exprimait mille choses diverses et confuses. Pendant qu'un frémissement de satisfaction courait dans l'auditoire, expert en auditions de ce genre, la dame avait laissé tomber son lorgnon, sans pour cela baisser son regard, et elle examinait à l'œil nu le jeune violoniste avec la même aisance que tout à l'heure, à l'abri de

son lorgnon ; seulement, pour mieux le voir, elle clignait légèrement de l'œil droit que par une anomalie elle avait plus faible.

Un homme d'environ cinquante ans, mince, élégant, un peu fané, mais encore très beau, traversa sans se presser la longue allée de fauteuils et vint s'asseoir auprès de la dame en question, qui lui accorda un léger signe de tête, sans se déranger dans sa contemplation.

– Joli coup d'archet, n'est-ce pas, princesse ? dit à voix basse le nouveau venu d'un ton négligent. C'est un inconnu ; ils l'ont tenu sous cloche jusqu'à présent ; c'est leur coup d'éclat, et je présume qu'il va avoir le premier prix. Regardez les figures épanouies de ses juges ! Et lui, le pauvre diable, il n'a pas l'air de se douter de l'effet qu'il produit ! C'est ce que nous autres diplomates nous appelons l'aplomb de l'innocence. Vous ne dites rien, princesse ; est-ce que vous ne lui trouvez pas de talent ? Vos arrêts font loi, vous savez ! Voudriez-vous casser celui de cet aréopage ? Vous le pouvez à vous toute seule.

– Il a du talent ! dit la princesse en reprenant son lorgnon.

– Un peu trop théâtral dans la pose, eh ?

– Il est beau.

Ces trois mots produisirent un effet singulier sur le diplomate ; il était légèrement incliné sur le bras de son fauteuil, vers la jeune femme ; il se redressa et se pencha sans affectation sur le bras opposé, et lui parla d'un peu plus loin, quoique de cette voix diplomatique et contenue qui sait si bien détacher les paroles tout en les rendant perceptibles pour un seul.

– Oui, princesse, il est beau, beau comme Antinoüs ; c'est un jeune demi-dieu, et il a des yeux magnifiques. La femme qui mettra un éclair dans ces yeux-là aura peut-être découvert un filon d'or... Mais il y a tant de métaux précieux qui finissent par n'être que du cuivre vulgaire, décoré du nom pompeux d'une composition quelconque !

– C'est à l'usage qu'on s'en aperçoit, quand ils deviennent vieux ! répondit la princesse d'une

voix brève, en appuyant cruellement sur le mot *vieux*. Mais son adversaire n'était pas de ceux qu'un mot démonte. Il sourit et reprit sur le même ton :

– Comment va le prince ?

– Merci, mon cher, toujours la même chose. On lui ordonne les eaux du Caucase.

– C'est bien loin !

– Qu'est-ce que cela me fait ! Autant là qu'ailleurs.

– Et puis c'est du nouveau, le Caucase ; vous aimez le nouveau, n'est-ce pas, princesse ?

Elle ne répondait pas, il continua comme au hasard d'une conversation à bâtons rompus.

– Il a du talent, ce jeune homme ; le connaissez-vous ?

La princesse fit un signe de tête négatif et se remit à cligner de l'œil droit.

– Il s'appelle Démiane Markof.

– D'où le savez-vous ? fit-elle en se retournant avec une certaine vivacité.

Il lui présenta le programme où le nom de Markof en suivait un autre, connu de tous les amateurs par une quantité de concerts, fort patronnés par un des professeurs.

Elle prit la feuille, la laissa retomber dédaigneusement, si bien que le papier bleu clair alla rouler au pied de l'estrade, où il attira le regard de Markof.

– Démiane ! C'est un nom du clergé, dit-elle presque à haute voix.

Le jeune musicien prenait haleine en ce moment pendant une mesure de silence ; ses yeux attirés par le papier remontèrent jusqu'au visage de la jeune femme.

– Bravo, dit le diplomate à demi-voix en applaudissant sans bruit du bout des doigts, et en fixant son regard légèrement ironique sur l'exécutant.

La princesse avait saisi le mouvement et l'intention. Elle frémit et se pencha en avant.

– Bravo, cria-t-elle à pleine voix, en applaudissant vivement de ses mains nerveuses

qui déchirèrent leurs gants.

La salle entière, suivant l'usage immémorial et moutonnier de toutes les salles, applaudit à tout rompre. Pâle, ébloui, prêt à chanceler sous le poids d'une émotion qu'il n'avait jamais éprouvée, Démiane salua ; mais son regard rencontra les yeux de la princesse, qui applaudissait encore, et c'est à elle que s'adressa ce salut de débutant, gauche, timide et charmant.

Il reprit aussitôt, mais avec une inspiration différente ; les nuances si consciencieusement travaillées avec le professeur s'étaient fondues au feu d'une impétuosité nouvelle, et il joua la fin du morceau comme jamais peut-être on ne l'avait jouée, mais contrairement à la tradition.

– Vous lui faites perdre son premier prix, princesse, dit le diplomate à la belle voisine. Vous lui devez une compensation.

Elle jeta un regard moitié flatté, moitié dédaigneux à ce causeur indiscret, et cessa de regarder le débutant.

Vainement il essaya de rencontrer encore ces

yeux magnétiques que tant d'autres avaient interrogés avant lui ; la princesse, impassible, ne lui accorda plus le moindre coup d'œil, tant qu'il eut à subir d'autres épreuves, et Démiane, redevenu maître de lui-même, s'en tira de la façon la plus brillante.

Il fut en effet proclamé premier prix ; la princesse, qui n'attendait que cela pour partir, se leva et resta un moment, s'offrant au regard du jeune homme, qui instinctivement s'était porté sur elle ; il y lut mille choses : encouragement d'artiste, sympathie un peu dédaigneuse, admiration pour la beauté matérielle, tant de choses, qu'en si peu de temps il ne put parvenir à les déchiffrer toutes ; et puis elle lui tourna le dos lentement et regagna la porte de sortie pendant que les autres noms frappaient vainement l'oreille de la belle indifférente.

– C'est pour moi qu'elle était restée ! pensa-t-il en rougissant plus encore de la hardiesse de sa pensée que de la joie de son premier prix.

– Elle croit avoir trouvé une mine d'or vierge ! songea le diplomate, en scrutant le visage de

Démiane, et peut-être y va-t-elle creuser un abîme sans fond.

– Tu ne m’as donc pas vu, frère ? dit Victor à Démiane quelques instants après, quand à la sortie il put se cramponner à son bras. Lorsqu’on t’a proclamé, j’avais le cou tendu vers toi, il me semblait que ma tête allait arriver jusqu’à ta joue pour t’embrasser.

– Je ne t’ai pas vu ! dit Démiane, un peu honteux de se souvenir qu’à ce moment il regardait la princesse, une femme dont il ignorait absolument tout !

XXII

« Démiane Markof, premier prix de violon au Conservatoire, aura l'honneur de donner un concert dans l'Assemblée de la Petite Noblesse, le mercredi 20 mai 186., à huit heures du soir. »

Cette affiche, placardée partout, n'eût pas attiré un nombre suffisant d'auditeurs, si madame Roussof et le professeur Verlomine n'avaient placé des billets avec un acharnement remarquable, surtout pour cette époque de l'année où le public amateur de musique émigre en grandes masses vers l'intérieur. C'est peut-être parce que ce concert était le dernier, peut-être aussi parce que jusque-là on n'avait pas fait grand bruit de Markof, que la salle se trouva presque pleine, lorsque le jeune homme apparut sur l'estrade. Instinctivement il porta son regard sur le premier rang de fauteuils ; il y vit des gens de toute espèce, jeunes, vieux, laids, beaux, – peu de

ceux-ci – mais pas la moindre boucle de cheveux qui lui rappelât la dame dont les yeux l’avaient tant interrogé au Conservatoire. Comme il achevait son examen, un peu désappointé, il aperçut le visage fin et ironique du diplomate, qui sourit imperceptiblement. Ce sourire acheva de désorienter le pauvre garçon, et son premier morceau reçut le contrecoup de ses émotions intérieures ; on se dit dans la salle, en divers endroits, que « ces messieurs du Conservatoire n’en font jamais d’autres ! Il n’est pas de charlatanisme qui leur coûte pour lancer un fruit sec dont ils se sont toqués ! »

Pendant qu’un pianiste connu exécutait la Rhapsodie hongroise, et faisait assez de bruit pour couvrir celui d’un tremblement de terre, Verlomine attaqua Démiane dans le salon des artistes.

– Malheureux, lui dit-il, tu nous tournes en ridicule. Tu trahis l’engagement moral que tu as contracté avec nous ! Tu joues comme un chef d’orchestre de guinguette ! À quoi penses-tu ? Ne peux-tu te secouer ?

– J’ai peur, dit Démiane, l’oreille basse.

– Ça n’est pas vrai ! Tu n’as pas peur ! Tu n’as pas eu peur en entrant ! Tu n’as pas eu peur l’autre jour à l’examen !

– Je suis triste, fit Démiane, incapable de mentir, incapable aussi de contenir l’amertume qui lui montait du cœur aux lèvres.

Elle aurait du être là, cette femme ! Elle le devait ! Elle savait certainement qu’il jouerait ; pourquoi n’était-elle pas venue ? Mais c’était une chose impossible à dire.

– Tu es triste ? parce que tu vas gagner de l’argent gros comme toi ? Deux mille roubles de recette, tous frais payés ; et monsieur n’est pas content ? Pas de poésie, je t’en prie ! pas de mélancolie non plus, je déteste les grimaces. Va de l’avant, et tâche d’avoir du nerf.

Démiane ainsi encouragé se dirigea vers la salle ; son entrée ne fut pas brillante, il avait désappointé le public, et les plus indulgents, ceux-là mêmes qui parlaient de la gêne « inséparable d’un premier début », n’osaient trop

l'applaudir. Il s'avança résigné à tout, même à un échec complet, qui eût mis à néant les espérances qu'il caressait depuis plusieurs années ; il était dans la situation d'esprit d'un homme qui voit arriver un train sur lui et qui ne peut pas quitter la voie, retenu par la terreur, paralysé par la vue de la catastrophe imminente.

– Le *la*, s'il vous plaît, dit-il à l'accompagnateur.

Celui-ci donna la note demandée, tout en s'étonnant que Démiane n'eût pas la précaution d'accorder son violon avant d'entrer. Le jeune homme fit résonner la corde à son oreille, pour gagner un peu de temps... Soudain, son visage s'éclaira, une force nouvelle, une joie triomphante l'envahirent tout entier : l'inconnue du Conservatoire s'avançait lentement vers l'estrade, la tête haute, légèrement rejetée en arrière ; les traits de son visage n'exprimaient que la satisfaction de l'orgueil, l'assurance du dédain ; elle traînait derrière elle les flots d'une superbe toilette, et marchait seule, comme pour affirmer son indifférence à l'égard du monde

entier. Elle alla droit à son fauteuil, près du diplomate, et s'y laissa tomber sans avoir jeté un regard autour d'elle.

Démiane posa l'archet sur la corde, et une joie frissonnante, une vibration intense passa du violon dans tout son être, jusqu'à l'extrémité de ses cheveux soulevés légèrement par un courant électrique. Aussitôt, l'archet chanta divinement, comme porté par des ailes invisibles, et le jeune homme, tout en exécutant pour le commun des auditeurs une sonate classique, fit entendre à l'oreille exercée de quelques-uns un hymne magnifique à l'amour et à la jeunesse.

Elle ne le regardait pas ; la tête baissée, elle jouait avec le gland de son éventail, et paraissait indifférente à la musique comme à tout le reste. Qu'importait à Démiane ? sa protectrice mystérieuse, la bonne fée qui lui avait fait obtenir son premier prix était venue, – venue pour lui, cette fois, parce que son nom l'avait frappée sur l'affiche ; – n'était-ce pas assez d'orgueil et de bonheur ?

Démiane s'arrêta, l'allegro était fini. On

l'applaudit avec frénésie, comme sait applaudir ce bon public russe, le plus enthousiaste et le meilleur des publics. Il s'inclina en relevant son archet prêt à attaquer l'andante... *Elle* leva doucement sa tête altière et attacha sur lui un regard profond et pénétrant qui le fit frissonner de la tête aux pieds.

Pour elle, il fit chanter l'instrument comme une voix humaine ; c'est le bois sonore qui était chargé de lui exprimer toutes les caresses d'une âme neuve, soudain ouverte à l'amour le plus enivrant, le plus éthéré, celui d'un être mortel pour une étoile inaccessible, amour d'autant plus fou qu'il ne craint pas de blesser celle qui en est l'objet ; elle est si haut que rien ne peut l'atteindre.

– Vous voulez donc l'ensorceler ? demanda le comte Raben à sa belle voisine, qui était retournée à son éventail.

– Cela ne vous regarde pas, répondit-elle sans le regarder.

– Est-ce qu'il vous plaît vraiment, ce jeune adepte du crincrin ?

Elle secoua légèrement les épaules, et la frange de son burnous tomba sur le bras du diplomate.

– Avez-vous lu *Dalila*, princesse ? continua celui-ci sans se déranger.

– *Dalila* ? je crois que oui. Eh bien ?

– Souvenez-vous de Roswein ! N’allez pas briser dans sa fleur ce lis superbe, qui n’a pas l’intention de filer et qui néanmoins veut être superbement vêtu, comme tous les lis.

– Et vous, vous me faites assez l’effet de Carnioli, jeta la princesse avec un accent de colère concentrée qui fit ressembler cette parole à un soufflet.

Le comte Raben s’inclina légèrement.

– De la part d’une dame, de la vôtre, princesse, un mot incisif n’a rien que de flatteur pour celui qui le reçoit. Quand on a affaire à un adversaire tel que vous, c’est un honneur que d’être touché.

– Laissez-moi tranquille ! fit la princesse avec humeur.

L'andante déroulait lentement ses péripéties passionnées ; il allait et revenait sur lui-même, enlaçant le thème d'une étreinte de plus en plus serrée ; enfin le motif s'éleva jusqu'aux cieux, pendant que Démiane, transporté hors du monde, y mettait toute son âme pour le déposer aux pieds de son inconnue.

– Remerciez-le donc ! fit Raben avec son sourire sarcastique, vous lui devez bien cela !

– Vous m'en défiez ? dit la princesse ; avec un geste superbe d'insolence, elle releva la draperie qui cachait ses mains gantées, elle les souleva légèrement et applaudit sans bruit, mais de la façon la plus ostensible.

– Ce n'est pas assez, dit Raben.

– Soit ! fit-elle avec hauteur. Et comme Démiane, tout en saluant le public, abaissait vers elle un regard suppliant, elle prononça distinctement, quoique à voix basse, le mot : Merci.

– Alors, c'est dit, vous vous chargez de le rendre immortel ? dit Raben à sa belle ennemie

pendant qu'elle attachait sur lui un regard de défi.

– Ce n'est pas vous qui serez jamais immortel ! lui dit-elle avec ironie.

– Parce que vous n'aurez pas voulu, répliqua-t-il avec une galanterie exquise.

– Oh ! mon cher, n'est pas immortel qui veut ! Il faut d'abord avoir du génie !

Tout ceci se passait courtoisement, à voix basse, non avec des gestes, mais des ombres de gestes, des aperçus de mouvements, comme il convient entre gens d'un monde choisi, où le moindre frémissement prend une importance. Ils échangeaient ces paroles, aiguës comme des glaives, et derrière eux personne ne s'en doutait. Démiane, devenu pâle, les regardait avec inquiétude, devinait qu'il s'agissait de lui. Elle le regarda – ce regard n'eut même pas la durée d'un éclair, tant il glissa rapidement entre les paupières baissées de la jeune femme, – mais il y saisit une force nouvelle et termina la sonate avec un brio qui enleva le suffrage des plus récalcitrants. Rappelé trois fois, il revint saluer le public son maître, qui pour le moment ne demandait pas

mieux que de devenir son esclave ; puis il rentra dans le salon des artistes, où il fut comblé de louanges par ceux qui, une demi-heure avant, l'avaient si rudement secoué. Il les écoutait machinalement, souriant, remerciant, donnant des poignées de main à droite et à gauche, n'entendant en réalité qu'un mot, ce merci dont ses yeux avaient deviné le mouvement sur les lèvres de la princesse, mais dont son oreille n'avait pas perçu le son.

– La princesse Rédine te fait de l'œil ! dit Verlomine sans cérémonie, presque à haute voix. Elle fera ta réputation, pourvu que tu sois aimable avec elle, avec son chien, sa femme de chambre, et même avec son mari.

– Elle est mariée ? demanda Démiane, qui, de tout ce discours, n'avait entendu que le nom de la jeune femme et le mot « mari ».

– À trente-cinq ans ! si elle ne l'était pas, elle aurait peu de chance de l'être jamais.

– Trente-cinq ans ? Qui est-ce qui a trente-cinq ans ? fit le jeune homme, pensant qu'il se méprenait.

– La dame qui est assise là dans le coin à droite ; tu peux la voir d’ici, en te penchant un peu, des perles au cou, le beau Raben à son côté.

C’était elle-même ! Comme ces marauds la traitaient avec irrévérence ! Fort scandalisé, Démiane allait formuler quelque absurde protestation ; Varlomine le prévint :

– Elle te dira qu’elle en a vingt-huit, et ce sera vraiment gentil de sa part, car elle n’en paraît pas plus de vingt-sept. Sois aimable avec son mari, c’est une condition essentielle.

– Elle l’aime beaucoup ? fit Démiane avec un vague serrement de cœur.

Le caustique professeur laissa poindre un sourire.

– Cela ne nous regarde ni l’un ni l’autre, mon cher enfant. Dans tous les cas, contrairement à la plupart des femmes, – des femmes de son espèce, – elle témoigne au vieux prince des égards tout à fait touchants et donne ainsi le ton à son entourage. C’est d’un excellent exemple et d’un goût irréprochable, et c’est la preuve d’une

intelligence peu commune.

– Le prince est vieux ? demanda Démiane, qui écoutait sans comprendre, ou plutôt sans vouloir comprendre.

– Il a soixante-huit ans ; il a été blessé à la tête en 1855, et son intelligence en a été assez sérieusement atteinte ; mais les soins admirables que lui prodigue sa femme ne peuvent manquer de lui conserver très longtemps le peu de lucidité que la Providence lui a laissé.

Démiane regarda le professeur : celui-ci était imperturbable : jamais personne n'avait pu savoir s'il plaisantait, quand il était résolu à paraître sérieux ; d'ailleurs le pauvre garçon avait bien autre chose en tête, et il se précipita à la poursuite d'un artiste qui faisait mine de vouloir s'en aller, prétextant que jamais il n'aurait le temps de jouer son morceau, au train dont marchait le concert, et qui était attendu dans une soirée où il avait promis de jouer. Avec beaucoup d'instances, Markof finit par obtenir qu'il resterait, à condition de jouer immédiatement après l'exécutant qui se faisait entendre pendant ce

temps. Cet arrangement désorganisait toute la suite du concert ; mais mademoiselle K... n'était pas venue, et d'une façon comme de l'autre, il fallait tâcher de combler ce vide sans que le public pût se plaindre.

– Quelle corvée, mon Dieu ! quelle corvée que de donner un concert ! soupira Démiane, quand les difficultés furent aplanies.

– Plains-toi ! Nous avons fait le plus difficile pour toi ! répliqua Verlomine. Tu verras ce que ce sera quand tu seras tout seul ! Ordinairement, mon ami, quand tout est organisé, quand la salle est éclairée, le public arrivé et les artistes en retard, le roi de la fête est dévoré par une migraine effroyable et n'a d'autre rêve que d'aller se coucher.

Quand Démiane revint dans la salle, la princesse était partie ! Il sembla au pauvre garçon que tous les lustres s'étaient simultanément éteints, et que le monde sautait à travers l'espace au sein des ténèbres les plus opaques. Il se redressa néanmoins contre ce coup imprévu ; l'attitude de la jeune femme lui avait inspiré la

conviction qu'il la reverrait, et cette conviction lui donna le courage d'accomplir le reste de sa tâche sans trop de lassitude.

Quand tout fut fini, quand il eut reçu les félicitations de tout le monde et donné des pourboires à une quantité incalculable de mains sales, qui semblaient se multiplier d'une façon désordonnée, Démiane se trouva seul dans la rue avec Victor, qui pendant toute la soirée n'avait ni fait un geste ni prononcé une parole. Blotti dans un canapé, derrière un gros tas de foulards et de paletots, il s'était contenté de regarder son frère avec des yeux soumis et heureux de chien qui contemple son maître.

– Ah ! fit Démiane, je suis moulu ! Je voudrais me coucher là, sur le pavé, et dormir jusqu'à demain midi !

– Rentrons, dit Victor joyeusement en le prenant par le bras ; rentrons bien vite ; donne-moi le violon, je le porterai.

Démiane se laissa faire ; ils montèrent sur un droschki et s'en allèrent cahin-caha par les rues mal pavées du vieux Moscou, puis du Moscou

jeune, aussi cahoteuses les unes que les autres. Au-dessus de leurs têtes, l'azur gris de lin des nuits de l'été boréal était piqué de faibles lueurs d'étoiles. C'est une de ces nuits du Nord que le poète a dû pressentir, quand il a dit :

*Et l'aube douce et pâle, en attendant son
heure,*

Semble toute la nuit errer au bas du ciel.

En effet, près de l'horizon, flottent des clartés mystérieuses, dorées, qui parlent de soleil couchant ou d'aurore prochaine, et qui font rêver à mille choses futures, à mille espérances inavouées. Ces nuits bannissent l'image du passé ; elles débordent de pensées d'avenir.

Le jour n'était plus loin, – il vient si tôt à cette époque ! – l'Orient blanchissait déjà lorsque les deux frères descendirent devant leur maisonnette. Une lumière brillait à la fenêtre d'André, la seule qu'ils eussent vue depuis longtemps sur leur passage à travers les rues endormies, où, l'été, le

gaz ne s'allume jamais.

– André n'est pas couché, fit Démiane en bâillant.

– Il veut savoir comment le concert a réussi, répondit Victor avec une joie mystérieuse.

Le droschki s'éloigna lentement, et nos amis entrèrent chez eux. André les attendait dans leur propre chambre, une bougie à la main.

– Eh bien ! dit-il laconiquement.

– Superbe ! répondit Victor, qui semblait avoir retrouvé sa langue, à mesure que son frère perdait la sienne.

– Je te félicite ! dit André en serrant énergiquement la main de l'artiste.

– Je te remercie, mais je suis à moitié mort ! fit Démiane, qui chancelait véritablement de fatigue et de sommeil.

Il allait se jeter sur son lit, tout habillé ; les deux jeunes gens l'arrêtèrent avec un geste d'effroi.

– Tant pis pour mon bel habit neuf ! fit

Démiane en voulant leur résister : il y a dix heures que je suis sur pied, il faut que je me vautre.

– Ce n'est pas cela, dit Victor, toujours avec son sourire triomphant ; il y a quelque chose sur ton lit.

Il souleva une serviette, et Démiane aperçut couchée à sa place, la tête sur l'oreiller, la forme bien connue d'une boîte à violon.

– Qu'est-ce que c'est que cela ? dit-il réveillé par l'étrangeté de cette vision. Ces boîtes d'instruments à cordes ont une vague ressemblance avec un petit cercueil.

– Regarde ! dit Ladof. Victor retenait son haleine.

Démiane avança la main avec précaution, toucha l'objet et attira à lui la boîte ; elle était lourde ; il l'emporta sur le vieux petit piano, l'ouvrit et resta immobile.

Dans son écrin de drap rouge, soigneusement capitonné, un superbe violon reposait sur le dos ; l'archet d'ébène avait sa place dans le couvercle,

et le chiffre de Démiane se lisait sur les deux objets.

– Qu'est-ce que c'est ? dit-il en recouvrant le souffle.

– C'est pour toi, mon frère ; c'est ton violon, s'écria Victor, incapable de se contenir ; c'est ton vrai violon, avec lequel tu deviendras célèbre !

Fiévreusement, sans répondre, Démiane saisit l'instrument, accorda machinalement deux cordes et promena deux fois lentement l'archet sur la même note, qui rendit un son grave, plein, doux et vibrant comme la plus belle voix de ténor :

– Il est bon, j'en répons ! dit Ladof, jusque-là muet.

Démiane reposa le violon, le regarda, puis regarda ses amis :

– Je ne comprends pas, dit-il. Ce violon doit valoir une somme folle.

– C'est pourtant bien simple ! dit Ladof avec son sang-froid ordinaire. Tu n'avais pas le moyen d'acheter un stradivarius, ni nous de t'en faire cadeau ; alors ton frère t'a fait un markof ! Voilà

tout.

– C'est toi, Victor, qui as fait cela ? dit Démiane pâle d'émotion. Il commençait à comprendre.

– André m'a beaucoup aidé ! répondit modestement Victor, rose comme la rose des champs, et aussi petit qu'une petite souris dans l'excès de son humilité.

– De mes conseils, rectifia Ladof.

Démiane resta silencieux, puis soudain son visage se couvrit de larmes ; il le cacha d'abord dans ses mains ; mais, abdiquant toute fausse honte, il le laissa voir sans vergogne et tendit une main à chacun d'eux :

– Oh ! mes amis ! dit-il, mes amis !

Il ne trouva pas autre chose à leur dire ; et que pouvait-il ajouter à ce cri de l'âme ? n'étaient-ils pas vraiment ses amis ?

– Nous y avons travaillé longtemps, dit Victor ; la boîte est faite depuis quinze mois ; elle a séché pendant un an, et nous avons mis trois mois à l'achever. Et, vois-tu, Démiane, j'avais

une idée, mais je ne la comprenais pas...

– Je l’ai bien comprise, moi, interrompit André. Nous avons des violonistes, mais nous n’avons pas de violons ! Tous nos instruments sont faits par des Allemands, et il y a longtemps que cela me vexé ! Mais, moi, je n’ai pas d’ambition ; un jour j’irai manger mes buffles sur les bords du Don, et je ne ferai plus de violons que pour mes enfants si j’en ai, pour ceux des autres si je ne me marie pas. Victor, lui, est dévoré d’ambition ! Tel que tu le vois, il a plus d’ambition dans sa petite forme que toi, mon grand Démiane, dans tout ton corps qui n’en finit plus ! Il voyait dans ses rêves des violons allemands, des altos de Nuremberg s’asseoir sur son estomac et lui tirer la langue, ce qui lui procurait des cauchemars affreux ! Alors, il a voulu faire un violon russe, tout à fait russe, et je crois qu’il a réussi.

Démiane reprit l’instrument et joua les trente premières mesures de l’allegro de la sonate.

– C’est une perle ! s’écria-t-il, sans défaut ! Oh ! Victor, tu vaux mille fois mieux que moi !

Victor souriait ; sa joie s'épanouissait autour de lui ; il avait l'air d'être porté sur un pavois de roses.

– À un artiste russe, dit-il, il fallait un violon russe. Nous avons l'artiste et l'instrument. Vive la Russie ! Vive la patrie ! Hourra !

La vieille maison frissonna au cri d'allégresse de nos amis, et l'on entendit dans la soupenle la propriétaire, qui avait le sommeil dur, se retourner et geindre, croyant sans doute qu'il tonnait.

– Allons nous coucher, dit André, en soufflant sa bougie ; il fait grand jour.

Une heure après, Victor, se réveillant en sursaut, aperçut les yeux ouverts de son frère qui, couché, mais très éveillé, regardait attentivement la boîte à violon, placée en face de lui.

– Tu ne dors pas ? lui dit-il ; tu étais si fatigué ?

– Je ne suis plus fatigué, frère, dit Démiane d'une voix douce, comme dans un rêve ; la vie est bonne, je suis heureux.

XXIII

Le lendemain, vers une heure de l'après-midi, comme les deux frères achevaient de prendre leur thé, un grand escogriffe à la mine importante apparut sur l'horizon de la place. Après avoir sonné à deux ou trois maisons d'une apparence plus convenable, il se décida à aborder enfin la vieille petite mesure ; le nom de la propriétaire se trouvait pourtant bien écrit sur la lettre qu'il tenait à la main, et il l'avait regardé en passant au-dessus de la porte ; mais cet homme, imbu de principes aristocratiques, avait mieux aimé faire plusieurs démarches inutiles que d'admettre la possibilité de contaminer ses nobles pieds de valet de chambre au seuil d'une demeure aussi misérable ; la personne que ses maîtres daignaient honorer d'une missive ne pouvait pas, ne devait pas habiter un si pauvre logis. Contraint cependant de se rendre à l'évidence, il carillonna d'une main ferme, et du coup, Petit-Gris effrayé

prit son vol au travers de la table, de façon à compromettre sérieusement l'équilibre de la théière sur le samovar. La propriétaire descendit l'escalier de bois avec une prestesse non moins caractéristique, ouvrit la porte et entra en pourparlers avec ce magnifique messenger, qui se retira peu après d'un pas majestueux.

– Une lettre pour M. Markof, de la part de la princesse Rédine ; il n'y a pas de réponse, dit la bonne femme en se retirant.

M. Markof ne pouvait être que Démiane. Il allongea le bras et ouvrit l'enveloppe sans que Victor eût pensé à réclamer.

– Qui est la princesse Rédine ? demanda naïvement le brave garçon, et qu'est-ce qu'elle peut te vouloir ?

– C'est de l'ouvrage pour l'hiver prochain, répondit Démiane en posant sur la table le papier anglais, épais, lourd et mat, dont les plis avaient résisté à la pression de l'enveloppe et qui s'ouvrait tout seul.

– Des leçons ?

– Non, pas tout à fait, des auditions d’accompagnement, si tu veux. C’est pour jouer des sonates, piano et violon.

– L’hiver prochain, c’est loin ! fit Victor, qui eût mieux aimé tout de suite.

– Oui, c’est loin ! répéta Démiane avec un soupir.

– Une princesse ! Montre son écriture.

Il saisit la lettre, non sans qu’un léger mouvement de son frère eût indiqué le désir de la garder pour lui seul ; mais Victor n’y fit pas attention et lut tout haut en russe :

– La princesse Cléopâtre Rédine, partant ces jours-ci pour les eaux de Piatigorsk, prie M. Markof de lui réserver quelques heures l’hiver prochain afin d’exécuter de la musique d’ensemble. La princesse compte être de retour vers le mois de novembre. Suivait l’adresse.

– Le mois de novembre ! s’écria Victor.

– Les calendes grecques ! dit Ladof, sur le seuil de la porte ; il n’était pas allé au travail ce jour-là, se réservant de prendre un congé avec ses

amis.

– Non, répliqua Démiane avec fermeté, pendant que ses yeux brillèrent d'un feu étrange, moitié colère, moitié triomphe ; c'est sérieux.

– Qu'en sais-tu ?

– Je l'ai vue ; elle était hier au concert, elle était au Conservatoire...

Il s'arrêta et se mordit la langue ; que pouvait-il dire de plus ?

– Une protectrice, alors ? C'est parfait. Jeune ou vieille ?

– Jeune, répondit Démiane à contrecœur.

– Belle ou laide ?

– Belle, à ce qu'il m'a semblé.

– Hourra pour la beauté ! fit Ladof, d'un ton froid qui contrastait fort avec ses paroles enthousiastes.

– Et elle demeure... ?

Victor relut l'adresse.

– Mon bon, dit Ladof, toujours froidement, ta

fortune est faite.

– Hein ? fit Démiane en se cabrant comme sous un coup de fouet.

– Une princesse jeune, belle, qui protège les arts et qui prend rendez-vous six mois d'avance, ne peut manquer d'avoir à ton endroit les intentions les plus généreuses.

– Tu la connais ? fit le jeune artiste, blessé instinctivement par le ton d'André.

– De réputation.

– Eh bien, quoi ? Qu'est-ce qu'il y a à dire ? continua Démiane avec un peu d'aigreur.

– Rien du tout ! À mon point de vue, rien du tout. Quand on est riche et puissant, on fait ce qu'on veut ; c'est à vrai dire le principal mérite de la richesse et de la puissance.

Démiane s'était levé et se promenait par la chambre, au risque de heurter la table et de marcher sur la queue agitée de Petit-Gris, qui le regardait d'un air mécontent.

– Quelle chose singulière, dit-il après avoir fait deux ou trois tours, que ce besoin de dénigrer

les gens qu'on ne connaît pas ! Il suffit qu'une femme soit aimable et riche pour qu'aussitôt la calomnie l'attaque...

Ladof mit la main sur le bras de l'artiste et l'arrêta court dans sa phrase, aussi bien que dans sa promenade.

– Tu la connais donc bien, dit-il tranquillement, que tu parles de calomnie ?

– Moi ? pas du tout !

– Tu ne la connais pas du tout, et voilà que pour cette femme que tu ne connais pas, que tu as vue deux fois, tu accuses de calomnie ton ami de plusieurs années, celui qui partage avec ton frère le droit de t'aimer, de t'encourager, de te conseiller...

Démiane secoua la main qui tenait son bras, et voulut se détourner.

– Tu ne me mettras pas en colère, dit Ladof toujours calme ; je te dis que tu me traites comme un fâcheux, comme un précepteur, comme une vieille bête, et cela pour une femme que tu ne connais pas ; elle t'a regardé dans le blanc des

yeux, n'est-ce pas ? Et tu as perdu l'esprit. Eh bien, va, mon ami, va où le destin te pousse ! Après tout, le destin ne s'occupe peut-être pas de toi. Elle a du bon sens, cette femme, elle s'en va... Quand elle reviendra, tu en auras une autre dans la tête !

Il rit doucement, de son rire paisible qui dénotait une si parfaite possession de lui-même, et ce rire calma l'irritation de Démiane.

Il avait retenti bien des fois au milieu de leurs discussions esthétiques, politiques et autres, ce rire d'homme qui connaît la vie et qui sait excuser toutes les faiblesses. Que de fois, après un bel exposé de théories, André avait ri de ses utopies et de lui-même, avec la même simplicité qu'il riait d'autrui à l'occasion ! Ce rire bienveillant avait accueilli tous les projets grandioses de Victor, toutes les chimères poétiques de Démiane, et toujours ils avaient fait chorus, irrésistiblement gagnés par sa franchise et sa bonhomie.

L'effet fut le même cette fois encore. Démiane tendit la main à Ladof et lui dit : – Je suis un

imbécile.

– Certainement, répondit le jeune homme, mais je dois avouer qu’il faut une certaine dose de bon sens pour le reconnaître. Prends garde aux ondines, mon ami, prends garde aux fées protectrices, – les Carolines sont moins dangereuses ; – à vrai dire, elles ne sont pas dangereuses du tout : une femme qui sent l’oignon et qui met à ses cheveux de la pommade à la rose, ne peut être un danger que pour un apprenti bottier. Victor, comprendrais-tu un apprenti bottier qui ferait un trou à la caisse de son patron pour enlever une Caroline ?

– Je ne connais pas de Caroline, dit naïvement Victor.

– Ton frère en a connu.

– Veux-tu te taire ! fit Démiane, tu vas scandaliser ma femme de ménage.

– Oh ! moi, dit Victor, je ne me scandalise pas, il faut bien que jeunesse se passe.

XXIV

– Qu’allez-vous faire, à présent, mes deux nababs ? dit M. Roussof aux jeunes gens quand ils vinrent lui rendre visite deux jours après le concert.

– J’ai une idée, fit Démiane avec hésitation en regardant son frère du coin de l’œil ; Victor aussi...

– Deux idées !

– Non, la même ; si nous restons à Moscou, nous allons manger tout notre argent.

M. Roussof fit signe qu’il n’en doutait pas.

– Alors nous avons pensé à faire comme les autres artistes une petite tournée en province : il me semble qu’un premier prix du Conservatoire a des chances de gagner un peu d’argent partout ; quand cela ne ferait que de nous défrayer, ce serait déjà très suffisant.

– Et puis cela nous ferait voir du pays, appuya Victor de l’air convaincu qu’il prenait toutes les fois qu’il exprimait les idées de son frère ; il était moins hardi pour énoncer les siennes.

– Sagement raisonné ! dit M. Roussof. Et, sans indiscretion, de quel côté vous dirigez-vous ?

Démiane rougit ; il n’avait pas encore étudié la diplomatie.

– On prétend, dit-il, que le long du Volga, il se rencontre beaucoup de villes où la musique est en grand honneur ; j’ai envie de commencer par Iaroslav.

– Soit. Et jusqu’où irez-vous ?

– Tant que la terre voudra bien nous porter ! dit joyusement Victor.

– Allons, c’est très bien.

L’œil scrutateur de M. Roussof gênait Démiane ; il lui semblait que son protecteur devait connaître le motif de sa préférence pour le Volga. Le fleuve n’était-il pas la route naturelle du Caucase ? n’était-il pas permis d’espérer que d’escale en escale il arriverait à Bakou et de là à

Piatigorsk, sans que personne pût se douter du motif qui le poussait vers les montagnes ? Un moment notre ami crut bien que M. Roussof avait deviné, car il sourit en lui disant :

– Vous partez seuls ?

– Nous deux ! répondit Victor ébahi.

– J’entends. Et qui est-ce qui accompagnera Démiane au piano ?

– À la grâce de Dieu ! répondit Démiane, soulagé d’un grand poids en voyant que son machiavélisme n’était pas éventé. On trouve des accompagnateurs partout.

– Des mauvais et des bons, dit M. Roussof. Vous n’emmenez personne ? pas de chanteuse habile, pas de pianiste consommée ? Ordinairement les artistes vont par troupes.

– Nous n’avons pas d’amis, fit Démiane avec insouciance ; nous sommes des bohémiens, libres sous le ciel, sans entraves et sans devoirs envers d’autres que nous-mêmes – et vous, ajouta-t-il en saluant M. Roussof. Avant de partir, monsieur, je vous ai rapporté les cinquante roubles qui nous

ont permis, il y a trois ans, de venir à Moscou et d'arriver où j'en suis aujourd'hui. C'est à vous à qui je devrai ma fortune, je m'en souviendrai, monsieur Roussof, et je ne serai jamais quitte envers vous.

Il posa le billet de banque sur la table avec un léger tremblement dont il n'était pas maître, et son regard chercha celui du brave homme.

– Tu tiens à me rendre cet argent ? tu ne veux pas de bienfaiteurs ? dit celui-ci en souriant.

– Ce n'est pas cela, monsieur ; la reconnaissance m'est douce, mais je vous avais dit que je vous le rendrais, et ma parole vaut ma signature.

– Tu m'avais dit cela aussi, mon ami, je m'en souviens ; c'est bien, tu es un honnête garçon. Et ton argent, tu l'emportes ?

– Il va me rester mille roubles que je voudrais vous prier de garder, monsieur. Je crains de ne pas m'arrêter à temps si je les emporte, et je voudrais les retrouver à mon retour...

– Je ne demande pas mieux que d'être ton

banquier. Ici ou à Gradovka, tu me trouveras toujours prêt à toute réquisition.

Les deux frères prirent congé de leur ami. Quand ils l'eurent quitté, M. Roussof leva son doigt dans la direction de la porte :

– Chevalier, mais homme d'affaires... il y a en toi, mon ami Démiane, un mélange curieux d'hidalgo et de teneur de livres... lequel l'emportera ? Y aura-t-il lutte, ou bien les deux éléments te conduiront-ils tout doucement au tombeau, sans te quitter ? Il court après un jupon, c'est écrit sur sa figure ; je voudrais savoir s'il finira par l'attraper.

En effet, Démiane avait beaucoup couru, non après un seul jupon, mais après la masse empesée et garnie de dentelles des jupons de la princesse enveloppés dans du papier de soie et couchés de toute leur longueur dans des malles énormes, de ces malles que le chemin de fer de Trouville – mal appris – refusait d'accepter aux bagages, parce qu'elles ne pouvaient pas entrer dans les wagons. Il avait appris que ces heureux jupons s'en allaient tout doucement, par la voie d'eau,

qui n'est pas pressée, rejoindre leur maîtresse à Astrakhan, de là à Bakou, de là à Tiflis, et de Tiflis à Piatigorsk, où l'on peut arriver par la voie de terre, qui d'ailleurs n'est pas plus active. La princesse avait quitté Moscou le matin même du jour où Démiane annonçait son projet à M. Roussof, accompagnée de son mari, dans une berline, de sa femme de chambre, d'une seconde femme de chambre ; – une troisième, spécialement attachée au service des jupons, les suivait dans leur navigation volgienne ; – de deux valets de pied, du premier valet de chambre du prince, du second valet de chambre, qui à vrai dire servait surtout le premier ; de Pouf, le king-charles du prince ; de Frisette, la levrette de la princesse, avec une femme pour leur service. Le cuisinier avec ses deux aides, le majordome avec son secrétaire, chargé d'écrire les menus sur une carte unique de bristol vert pâle destinée à la princesse, étaient partis par un autre convoi, et pour le reste de la domesticité, on espérait trouver là-bas ce qui ferait défaut.

Drapé, non dans un manteau couleur de muraille, mais dans un joli paletot gris sable, ce

qui était la mode pour le moment, Démiane avait vu partir toutes les voitures ; il n'avait pas vu la princesse, ne sachant où la chercher dans cette Babel d'équipages et de chevaux ; mais elle l'avait fort bien vu, et s'était soigneusement gardée de le lui laisser deviner.

Quand arrive l'automne, quand le moment est venu de dépouiller les vergers de peur que les pluies et les premières gelées ne corrompent les plus beaux fruits, les amateurs soigneux ne se reposent sur personne du devoir de trier les belles poires de leurs arbres favoris. Les unes sont bonnes tout de suite, d'autres le seront dans huit jours, d'autres encore révéleront leur saveur vers le premier de l'an ; le connaisseur en trouve une, la plus belle de toutes, la flaire, la retourne et se dit : Celle-ci peut attendre ; elle ne fera que gagner à passer l'hiver sur la planche du fruitier ; c'est à peine si en mars elle aura atteint le degré de maturité nécessaire pour donner toute sa saveur et tout son parfum. Après s'être assurée qu'il ne lui manquerait pas, certaine de le tenir par un fil solide, la princesse avait mis Démiane sur la plus haute planche du fruitier.

L'imprudent ne se doutait pas qu'en poursuivant sa fée, il courait risque de rompre les jolis réseaux de fils de la Vierge dont les fées aiment à s'entourer ; la magicienne elle-même n'avait pas prévu un zèle si beau et surtout si voyageur. Heureusement, elle n'en savait rien, et le mal qu'on ignore n'existe pas, au moins tant qu'on l'ignore. Démiane, d'ailleurs, n'avait pas un but bien arrêté en se mettant ainsi à la recherche de la princesse ; il sentait vaguement un encouragement dans l'indication qu'elle lui avait donnée de Piatigorsk ; il se disait qu'elle n'eût pas désigné si clairement cette ville si elle n'avait pas pensé qu'il pourrait l'y rejoindre ; mais le Caucase était bien loin, et la saison des eaux bien courte. Qu'importait ? Démiane était jeune, ambitieux, impatient ; il serait mieux n'importe où qu'à Moscou pour attendre ce que lui promettait le destin.

XXV

La vue de Iaroslav est une des plus belles de Russie, non par la voie de terre – de ce côté elle ressemble à une infinité d'autres – mais du côté du Volga. Avec ses hauts remparts crénelés, ses églises aux coupoles dorées, avec la falaise verdoyante qui se prolonge en amont, il est difficile, au printemps, de s'imaginer quelque chose de plus allègre et de plus original.

– On doit aimer la musique ici ! s'écria Démiane, du haut des remparts, quand le soir de leur arrivée il contempla le fleuve, couvert de voiles blanches et rousses, animé par les bacs qui transportaient, d'une rive à l'autre, animaux, voitures, charrettes, et jusqu'à de simples piétons. Des groupes de paysannes, les jeunes coiffées du kakochnik d'étoffe pailletée, les vieilles, la tête entourée de linges comme les saintes femmes des tableaux italiens ; des enfants aux chemises de

couleur claire ; des hommes, fièrement campés sur leurs jambes entourées de laine retenue par des lanières d'écorce, l'ancien bonnet de feutre roux sur leurs boucles châtaines, se groupaient sur les bacs carrés, mus par de robustes bateliers qui manœuvraient tantôt à la perche, tantôt à la rame ; on échangeait des appels, des cris de ralliement ; les chevaux piaffaient, grattant du sabot les planches sonores ; les moutons bêlaient, se pressant avec effroi les uns contre les autres, et là-dessus le beau soleil de sept heures jetait à torrents des rayons d'or rouge, qui donnaient au loin aux longues pièces de toile fine étendues à blanchir dans les prairies, l'apparence d'oriflammes embrasées par la lueur des batailles.

– C'est un pays riche, répondit Victor, moins enthousiaste et plus positif. La vie a l'air d'y être facile, et l'argent n'y semble pas rare.

En effet, dans tous les traktirs, toutes les hôtelleries, on entendait des chansons et des rires : une troupe de Tziganes faisait sonner des tambourins dans la grande salle du principal

hôtel, et tout le monde semblait prendre plaisir à écouter leurs refrains et leurs mélodies bizarres. Dans un cabaret, deux beaux garçons riverains du Volga dansaient une *trépaka* insensée, frappant le sol de leurs talons, bondissant, se relevant, puis continuant à danser presque à ras de terre, les jambes repliées, dans une position qui brave toutes les lois de l'équilibre.

– Quel dommage, dit Démiane en souriant, que mes dignités nouvelles m'empêchent de faire comme eux ! Il me semble que j'aurais dansé avec plaisir pendant une heure au moins.

– Dans une ville si joyeuse, il doit y avoir quelque bal en permanence, suggéra Victor.

– Ah ! mon ami, les beaux jours de la *gesellschaft* sont passés ! Un premier prix du Conservatoire ne doit se montrer qu'en habit noir et en gants blancs.

Ils allèrent se coucher sans danse, mais non sans musique ; car, appuyés sur la terrasse qui couronne la fière ceinture de remparts aujourd'hui inutile, ils écoutèrent bien avant dans la nuit tiède et pâle les chœurs des bateliers qui

descendent le fleuve en se laissant bercer par les vieilles chansons à quatre voix d'hommes, dont l'origine est inconnue et qui font rêver du pays des songes.

Le lendemain, les deux frères firent leurs visites officielles, et apprirent que rien n'était plus facile que de donner un concert. À Iaroslav, tout le monde cherche à s'amuser ; un concert n'est pas plus ennuyeux qu'autre chose, surtout si on le prend comme un prétexte à montrer une jolie toilette ou à ne pas aller au bureau. Une seule difficulté surgit : l'accompagnateur ordinaire des concerts était au lit, fort malade, et avant un mois il ne serait pas en état de se présenter devant le public, si ce bonheur devait lui être jamais accordé en ce monde.

– Qu'a-t-il donc, le pauvre diable ? demanda Démiane au jeune paperassier mélomane qui lui faisait ces confidences dans la salle de la mairie.

L'autre leva le coude vers le ciel, et porta sa main à demi fermée à ses lèvres. Dans toutes les langues parlées et mimées, ce geste a la même signification.

– Il boit ? On n’en est pas malade un mois !

– Il a bu ! répliqua le jeune homme ; à vrai dire, il est à l’hôpital avec le *delirium tremens* ; mais n’allez pas raconter cela dans les autres villes.

– Soyez tranquille, répondit Démiane, je serai muet, d’autant plus que je ne crois pas à la suprématie de Iaroslav en ce genre ; il doit y avoir partout des musiciens qui aiment à lever le coude. Dites-moi seulement comment on fait quand cet être intéressant est à l’hôpital et qu’on veut donner un concert.

– On est bien embarrassé ! Les dames de la ville y mettent beaucoup de complaisance ; plusieurs d’entre elles sont bonnes musiciennes et accompagnent volontiers les amateurs ; mais pour un étranger...

– On me présentera ! fit Démiane, qui ne doutait de rien. Nous sommes des gens bien élevés, nous autres ! Et puis, j’ai des lettres de recommandation...

On parcourut ces lettres. Une d’elles donnerait

accès chez un général goutteux qui jouait de la clarinette avec une perfection étonnante. Sa femme était coquette et grognon, ce qui n'est pas aussi rare qu'on pourrait le supposer ; sa fille était laide et encore plus coquette, mais moins grognon.

– Ça m'est bien égal, dit notre ami ; je ne suis venu ici ni pour me marier ni pour faire collection de cœurs enflammés. Trouvera-t-on chez ces gens-là quelqu'un pour m'accompagner ?

– La fille ne joue pas mal ; elle accompagne très bien, mais elle n'a jamais joué en public ; je ne sais pas si elle voudra s'y risquer...

– Bah ! fit Démiane, pour un premier prix de violon !

Ils se rendirent tous trois chez le général goutteux, qui fut enchanté de voir un musicien émérite breveté du Conservatoire.

– Nous jouerons mon duo pour clarinette et violon, dit-il ; j'en trouve rarement l'occasion. Ces messieurs de la ville le trouvent trop difficile,

et je vous racolerai un public aussi nombreux qu'aimable : toutes les amies de ma femme et de ma fille, et elles ont pour amies toutes les dames de la ville ! Eh ! Pingouin !

Pingouin apparut sous la forme d'un vieillard aux cheveux gris, trapu, bourru, vêtu de gris souris, avec des moustaches barbouillées de tabac, et une main derrière le dos ; l'autre pendait à son côté, et il avait les bras si courts qu'elle atteignait à peine à la hauteur de sa poche.

– Vous voyez comme il a les bras courts, dit le général ; c'est pour cela que je l'appelle Pingouin. – Pingouin ! va dire à madame la générale que nous avons ici un premier violon de Moscou pour un concert ; qu'elle vienne tout de suite.

Le personnage ainsi admonesté grogna une sorte d'assentiment et disparut. On entendit derrière les portes un bruit assez prolongé d'altercations, sur lequel la voix enrouée de Pingouin revenait comme un thème dans une sonate avec ces mots : Le général l'a ordonné.

– Cela dérange peut-être votre épouse ? fit

poliment Démiane.

Le fonctionnaire mélomane, dont rien ne troublait la quiétude, agita la main pour indiquer que ceci n'avait pas la moindre importance.

– N'y faites pas attention, dit le général ; elle fait toujours comme cela.

Victor pensa qu'avec un semblable intérieur, le général était deux fois malheureux d'avoir la goutte ; mais au moment où il levait sur son frère un regard expressif, la générale parut avec un bonnet à rubans paille et une broche en triptyque, représentant son mari, sa fille et son fils, actuellement sous les drapeaux, ces derniers fort jeunes et avec une bouche de travers ; mais l'artiste était seul coupable de ce défaut, qui exposait les pauvres enfants à des commentaires désobligeants de la part de ceux qui ne les avaient jamais vus.

En voyant Victor, l'élément grognon de madame la générale lui fit ébaucher une grimace ; mais la présence de Démiane stimula l'élément coquet, et la grimace devint un sourire, sans gagner beaucoup à la transformation.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

– Ces messieurs veulent nous donner un concert ; Verlomine me les envoie...

– Pas moi ! fit Victor, toujours honnête et scrupuleux.

– Ça ne fait rien, continua le général ; je jouerai mon duo. – La générale haussa visiblement les épaules. – Madame Bradof pourrait chanter un air, et Vilsky un autre, ou bien tous les deux ensemble un duo. Mais qui est-ce qui va accompagner ? Est-ce que Mavroucha ne pourrait pas ?...

– Mavroucha ne *peut* pas, affirma madame la générale, passer le meilleur de son temps à faire des répétitions avec des jeunes gens !

Son œil de mère impeccable se promena avec fermeté sur le fonctionnaire mélomane, avec dédain sur Victor, et avec une admiration tempérée de sévérité sur Démiane.

– Eh bien, la petite Hélène ?

– La petite Hélène, c'est autre chose ! Sa mère la tient si mal ! On la laisse aller avec tout le

monde !

– Madame... la maman de... la maman de cette demoiselle consentira ? demanda Démiane très embarrassé pour désigner convenablement la mère de la petite Hélène.

– Oh ! celle-là consent toujours ! fit madame la générale en haussant plus que jamais les épaules, ce qui faisait danser le triptyque à son cou..

Victor prit aussitôt mauvaise opinion de la maman de la petite Hélène ; mais c'était un moraliste sévère, et Démiane n'y entendit pas de malice.

– Quand peut-on la voir ? dit-il.

– Monsieur vous y conduira, fit la générale en indiquant le fonctionnaire avec son menton.

– Vous viendrez me raconter ce que vous aurez décidé, n'est-ce pas ? cria le général au moment où les jeunes gens franchissaient le seuil de la porte. Tu aurais dû les inviter à prendre le thé, dit-il à sa femme quand ils furent seuls.

– Des gens qu'on ne connaît pas ! fit-elle

dédaigneusement.

– Mais si Verlomine les envoie ici...

– Vous ne savez pas, général, ce que c'est que de veiller sur une jeune fille, repartit la générale. Quand on verra ce qu'ils sont, on les invitera peut-être.

– Oui, murmura le général, quand ils seront partis.

XXV

La maman de la petite Hélène demeurait tout au bout de la ville, presque dans un faubourg ; sa maison, construite en bois, vaste et nue, appuyée sur des colonnes horriblement fendillées, peinte en jaune avec des couronnes de laurier en relief peintes en blanc, suivant le style du premier empire, était une vilaine maison, sans contredit, mais une demeure fort noble en apparence. Un jardin assez vaste, planté de vieux tilleuls, allait jusqu'à la falaise, dominant le Volga et les parterres des remparts. Les visiteurs sonnèrent ; une femme de chambre accorte et fraîche, mais singulièrement accoutrée, vint leur ouvrir ; elle était pieds nus et leur rit au nez.

– On lave, dit-elle, c'est une fantaisie de madame. En se réveillant de sa sieste, il y a une heure, elle a dit qu'elle avait rêvé qu'on lavait les planchers. Par ici, messieurs.. ne vous mouillez

pas les pieds. Sautez un peu ici, et vous vous trouverez dans la salle à manger, qui est sèche en effet.

Pendant cette recommandation singulière, les trois jeunes gens sautèrent l'un après l'autre par-dessus une mare d'eau de savon déjà fort noire, et se trouvèrent dans la salle à manger, qui était sèche en effet.

Madame n'avait pas eu si grand tort de faire laver les planchers, à en juger par celui de la salle à manger, qui depuis la Noël dernière ne devait pas avoir connu la brosse. Nos amis s'entre-regardèrent en souriant, puis le fonctionnaire dit à demi-voix, d'un ton indulgent :

– Drôle de maison, mais bonne musique.

Un pas léger se fit entendre, puis quelqu'un sauta par-dessus la mare d'eau de savon, et la petite Hélène se trouva dans la salle.

– Maman va venir, dit-elle d'une voix douce, sans paraître troublée par son exercice chorégraphique. Son jupon empesé, encore mal redescendu, laissait voir deux jolis petits pieds

chaussés de pantoufles communes. Elle avait un ruban bleu dans ses cheveux châtain, et une robe de mousseline blanche à petits pois noirs, pas très propre. Ses traits étaient mignons, trop fins pour être encore bien formés ; ses bras, maigres et enfantins, ses petites mains rouges, ses yeux bruns, grands et un peu tristes ; toute sa personne semblait résignée à quelque calamité prochaine, et évidemment il était impossible de lui donner un autre nom que celui de « la petite Hélène ».

– C’est à vous que ces messieurs ont affaire, dit le mélomane avec un geste gracieux de son coude arrondi vers les deux frères.

– À moi ? fit la jeune fille en regardant d’abord Démiane, et puis Victor, et puis décidément Démiane, qui était plus gentil.

– Oui, mademoiselle, répondit celui-ci allant droit au but. Je veux donner un concert ; on m’assure qu’il y aura un public, mais il n’y a pas d’accompagnateur.

– Je sais, il est à l’hospice, fit la petite Hélène en secouant la tête avec compassion.

– Précisément, et si vous vouliez bien m’accompagner, et les autres artistes aussi, vous nous tireriez d’un grand embarras.

Hélène regarda alternativement les trois hommes ; ses joues rougirent, puis pâlirent, puis rougirent encore.

– Un grand concert ? dit-elle.

– Je l’espère bien ! fit orgueilleusement Démiane.

– Je n’oserai pas, répondit Hélène en baissant la tête avec un accent résigné.

– Rien n’est plus aisé. Vous avez déjà joué en public ?

– Oui, mais il n’y avait pas beaucoup de monde.

– Plus ou moins, cela ne fait rien ; l’essentiel est de pouvoir jouer en mesure et en présence d’étrangers. Vous avez du talent, m’a-t-on dit ?

La jeune fille rougit et regarda une tache noire qui se faisait remarquer sur le devant de sa jupe.

– Je joue du piano comme je peux, dit-elle.

– C’est parfait. Je vous enverrai la musique, vous travaillerez demain, nous répéterons une première fois après-demain, une seconde fois vendredi ou samedi, et nous donnerons le concert dimanche.

Hélène ne parut pas troublée d’un délai si rapproché, mais elle laissa errer son regard autour de la salle.

– Je n’ai pas de robe prête, murmura-t-elle avec embarras ; ma robe blanche n’est pas propre.

– Nous vous la laverons, mademoiselle, cria la servante réjouie, qui apparut en ce moment à quatre pattes dans l’eau de savon, sur le seuil de la porte, une brosse à la main et ses cheveux sur les yeux. On la lavera bien blanche. Ce n’est pas un coup de savon qui nous fait peur !

La tête ébouriffée disparut, et la brosse gratta le plancher avec frénésie.

– Votre maman n’y mettra pas d’opposition ? demanda poliment Démiane.

– Oh ! non. Elle aime que je joue du piano

devant le monde. Elle veut que je sois une artiste.

– Si vous m’assurez de son consentement... dit Démiane en se levant.

– Attendez, je vais lui en parler, fit rapidement Hélène.

Elle se dirigea vers la porte, et franchit si vivement la mare et le corps de la servante, que personne ne put dire comment elle s’y était prise ; pendant que les trois visiteurs se regardaient en souriant, on entendit un pas pesant sur le plancher.

– Tu es folle, dit une voix somnolente, de pousser toute ton eau dans le corridor.

– Eh ! madame, où voulez-vous que je la mette ? répliqua la servante en cessant de frotter.

– Et toi, par où veux-tu que je passe ? riposta la voix avec plus de vivacité.

– Faites comme mademoiselle, dit la grosse fille en riant, sautez ! Les messieurs aussi ont sauté.

– Sotte ! fit la voix. Essuie ça tout de suite.

La main rouge de la servante apparut avec un torchon, et soudain le liquide épars se précipita dans la salle, jusque sous les chaises des visiteurs, mais personne n'y prit garde ; la maman de la petite Hélène entra et salua d'un signe de tête assez majestueux les trois hommes, qui s'étaient levés. Sa fille s'était glissée derrière elle et resta debout.

– Vous voulez ma fille pour vous accompagner ? dit-elle à Démiane. Bonjour, monsieur Mozine, ajouta-t-elle en aparté à l'adresse du fonctionnaire.

– Si ce n'est pas impossible, madame, répondit l'artiste, appelant à lui toute sa jeune science d'homme du monde.

– Oh ! c'est très facile, seulement elle n'a pas de robe.

– Puisqu'on vous dit, madame, qu'on la repassera ! fit la tête de la servante en se montrant dans la porte, mais cette fois à la hauteur de l'œil.

– Alors c'est très bien ; vous jouez du violon ?

– Premier prix du Conservatoire de Moscou,

madame, fit Démiane avec modestie.

Hélène rougit et parut troublée. Elle n'avait jamais joué avec un prix du Conservatoire. Sa mère sourit, enchantée.

– Prépare-toi bien, petite, dit-elle, vous répéterez dans la salle du concert.

– Oh ! non, maman, dit timidement Hélène, pas la première fois.

– Soit ; ici, alors ? Après-demain, c'est entendu.

Les jeunes gens se levèrent et se trouvèrent dans la rue sans avoir eu à sauter ; la grosse servante avait fait disparaître tous les encombrements.

– N'est-ce pas qu'elle est drôle ? dit Mozine, quand ils eurent fait quelques pas.

– La maman ?

– Non, la fille.

– Je ne sais pas, je ne l'ai pas bien remarquée, répondit Démiane.

– Elle ressemble à madame Moutine, fit Victor

à demi-voix, mais sa robe était bien sale !

– C'est une maison comme ça, répliqua philosophiquement le mélomane.

XXVII

Le jour, entrant à flots par les quatre grandes fenêtres du salon de la maison à colonnes, tombait désagréablement sur les murs ornés d'un très vilain papier gris à dessins jaunes, un de ces papiers qu'on chercherait vainement ailleurs qu'au fond des provinces les plus reculées.

Quatre fenêtres cintrées, c'est déjà beaucoup pour éclairer une seule pièce ; mais quand à ces baies énormes ne s'adjoint pas le plus petit rideau, pas le moindre brin de verdure, quand le jour cru se reflète encore dans un parquet verni miroitant et dans une glace qui vous fait un nez de travers, on est en quelque sorte excusable d'éprouver une impression semblable à la migraine.

Démiane posa son archet, s'essuya le front, et dit à la petite Hélène :

– Est-ce que vous ne trouvez pas qu'il fait trop

clair ici ?

Hélène rougit et feuilleta nerveusement le cahier de musique placé sur le pupitre du piano.

– On lave les stores, dit-elle d'un air embarrassé ; ils étaient sales.

Démiane pensa qu'on lavait beaucoup dans cette maison, et que cependant elle n'en paraissait pas plus propre.

– On peut avoir un paravent, dit Hélène en quittant son tabouret avec la prestesse d'un sylphe. Avant que Démiane eût eu le temps d'ouvrir la bouche, elle avait disparu. Il s'épongea le front une fois de plus, et regarda autour de lui.

Quel voyageur en Russie ne l'a connue, cette salle immense, où quelques chaises cannées adossées aux murs se regardent tristement dans d'énormes trumeaux encadrés d'acajou horriblement massif, supportés par des consoles aussi lourdes que les pierres d'une forteresse, lesdites consoles soutenues par des pieds chantournés qui font songer à ceux des éléphants

qui portent les palais ruinés d'Angkor ? Les glaces sont vertes, mais souvent biseautées ; étroites, mais indéfiniment longues ; on n'est guère tenté de s'y regarder, car elles vous embellissent peu ou même point. Un lustre en cuivre doré, style premier Empire, pend au plafond, vêtu de gaze jadis blanche si la maison est soignée, ce qui procure au moins l'avantage de ne pas le voir tout nu et fortement outragé par les mouches, si la maison est négligée ; celui de la maman d'Hélène était tout nu et pas beau. Un grand piano, souvent neuf, toujours à queue, tient heureusement beaucoup de place dans ce vaste désert, et quand la maison est bien posée, on y voit encore quelques banquettes en damas jaune ; des rideaux de mousseline blanche, attachés à des galeries en cuivre repoussé et doré, ornent les fenêtres, généralement garnies de stores blancs et de plantes au riche feuillage ; le tout a un aspect, sinon hospitalier, au moins assez noble. C'est la salle par excellence, c'est-à-dire la salle de danse.

La salle de cette maison à colonnes, de tant d'agrément, ne possédait que le nécessaire, et d'ailleurs les stores étaient à la lessive, comme

l'avait dit Hélène ; puis à quoi bon ces vains ornements ? la musique en est-elle meilleure ?

Le piano du moins était excellent, mais c'était le seul meuble moderne que contînt cette vaste demeure.

Pendant que Démiane clignait des yeux pour échapper au miroitement du parquet verni, Hélène rentra suivie de la servante réjouie qui portait à bras tendus un léger paravent formé de petites lattes de bois peint en noir, et d'ornements d'osier, le tout doublé de percaline verte. Ce meuble à bon marché se retrouve dans toutes les demeures russes, le plus souvent chez la femme de chambre ; mais celui-ci appartenait en propre à la maîtresse de la maison.

– Où faut-il vous le mettre ? demanda la grosse fille en riant. Elle riait toujours, par principe, sans doute.

– Devant le monsieur, entre la fenêtre et son pupitre.

– Voilà une idée ! Un paravent, ça se met derrière le dos, pour empêcher les vents coulis ;

mais on n'a jamais entendu parler d'un paravent qu'on met devant soi !

– Fais ce que je te dis, insista Hélène d'un ton triste, qui était chez elle l'expression de la sévérité.

La servante obéit, se recula d'un pas pour jouir de l'effet, puis haussa les épaules et s'en alla.

– Re commençons, voulez-vous ? dit le jeune homme en assujettissant son violon.

Hélène répondit d'un signe de tête, et frappa aussitôt le premier accord. Elle était toujours prête, ne faisait attendre personne, et ne demandait jamais rien. Elle joua tout d'une haleine, presque sans respirer, tout l'allégo, et à la dernière note se tint la tête basse, immobile, comme si elle attendait un reproche.

– Vous allez bien ! fit Démiane en riant ; j'ai peine à vous suivre.

– C'est trop vite ? dit Hélène en tournant un peu la tête vers lui avec une sorte d'inquiétude.

– Non pas ! Mais je n'ai pas l'habitude d'être si bien accompagné !

– Vous plaisantez ! fit la jeune fille en se détournant légèrement. Tous ses mouvements étaient à peine indiqués, et s’accomplissaient avec une sorte de crainte de faire du bruit ou de tenir de la place. Elle semblait réduire sa petite personne, afin d’occuper sur la terre le moindre espace possible.

– Je ne plaisante pas du tout ! Les accompagnateurs sont détestables, c’est une chose reconnue. Ah ! si j’étais toujours accompagné comme aujourd’hui, je soulèverais le monde !

Il soupira et pinça une corde de son violon.

– Le concert sera très beau, reprit-il l’instant d’après. Je suis sûr que je jouerai bien.

– Que Dieu le veuille ! prononça la petite à demi-voix en retirant son haleine.

Démiane releva son archet, et ils commencèrent l’andante avec une précision extraordinaire ; le piano et le violon semblaient ne faire qu’un instrument, tant les accords sonnaient juste ; ils continuèrent ainsi, se laissant

entraîner tous deux à mettre toute leur science, tout leur sentiment dans cette musique, qui d'un devoir se transformait en une jouissance exquise.

Démiane ne songeait plus qu'à son art, grisé par la satisfaction nouvelle, inconnue jusqu'alors, de pouvoir oublier complètement la partie de piano ; il se permettait de jouer avec accompagnement comme il n'avait jusqu'alors joué que pour lui seul ; le résultat de cette épreuve est qu'il entendait pour la première fois de sa vie, telle que le musicien l'avait conçue, la musique qu'il exécutait. Le public ne sait pas qu'à moins de circonstances particulièrement heureuses, l'exécutant n'entend bien que sa propre partie, et n'a de l'ensemble qu'une impression vague ; tout le plaisir est pour les auditeurs, et toute la peine est pour l'artiste ; celui-ci n'est réellement satisfait que lorsqu'il joue pour lui seul ou pour des amis dont il ne craint pas le jugement.

– C'est superbe ! dit le jeune homme quand ils eurent fini ; j'ai bien joué cent fois cette sonate, voilà la première fois que je l'entends.

– Pourquoi ? demanda Hélène, dont les mains rouges reposaient alanguies sur le clavier.

– Parce qu'on exécutait la partie de piano comme une corvée, et que vous, vous l'exécutez comme une artiste ! Voilà la différence ! Et avec vos petites mains, encore ! Comment faites-vous ?

Hélène baissa la tête et regarda ses mains ; elle les trouva fort rouges et pas très propres. Les mains disparurent sur ses genoux, l'une dans l'autre.

– Ne les cachez pas ! Ce sont de braves petites mains. Vous n'êtes pas fatiguée ?

– Non. Je ne suis jamais fatiguée.

– Alors, le second morceau !

La musique recommença ; le jour devenait moins cru, le soleil s'en allait derrière les forêts voisines, et au dehors les ombres s'allongeaient dans les rues ; mais le temps ne paraissait pas long aux virtuoses, qui travaillaient avec une ardeur étonnante pour quiconque n'a pas passé par là. Quand ils eurent tout répété, quand ils

furent complètement satisfaits tous les deux, la maman de la petite Hélène fit son apparition dans la grande salle vide.

– Eh bien, dit-elle, êtes-vous content, monsieur Markof ?

– Enchanté, madame, enchanté. Votre fille est une véritable artiste, une personne hors ligne ; jamais je n’ai entendu accompagner de la sorte. Ce sera une grande artiste, je vous le répète.

– Entends-tu, petite Hélène ?

– Oui, maman, dit la jeune fille en baissant la tête et en fermant le cahier de musique.

– Vous allez bien prendre un petit morceau de n’importe quoi avec nous, monsieur Markof ? dit la maman d’un air de royale mansuétude. Vous devez avoir faim.

Démiane avait faim, et il l’avoua sans honte ; en conséquence de quoi il suivit le majestueux peignoir de la dame dans une pièce presque aussi grande que la salle et tout aussi peu meublée. Le mobilier se composait de onze chaises de paille, – la douzième avait un pied en moins et gisait dans

un coin, les trois autres pieds en l'air, – et d'une table à rallonges en noyer, très vieille, si déjetée que plusieurs de ses supports étaient constamment entre ciel et terre. Ni buffet, ni dressoir, ni quoi que ce soit qui puisse faire présumer qu'une table et des chaises ne suffisent pas à meubler une salle à manger. Nous autres Occidentaux, qui avons la manie de nous encombrer de bibelots, nous ne pourrions comprendre cette simplicité primitive, mais elle ne choqua point Démiane, d'autant plus que la table boiteuse était assez bien servie.

– Faites attention, je vous prie, lui dit l'hôtesse, de ne pas cogner la table en vous asseyant ; vous pourriez renverser le samovar.

Démiane fit attention, et comme chacun peut s'y attendre, il cogna le pied de la table, mettant en danger par là l'équilibre du samovar ; mais la main d'Hélène avait prévu l'accident et retenu l'objet par une de ses anses, de sorte que tout malheur fut conjuré.

– Vous devriez faire arranger votre table, dit-il à la dame en riant.

– Oh ! il y a si longtemps qu'elle est comme cela ! Nous y sommes accoutumées.

– Vous ne renversez jamais rien ?

– Presque tous les jours ; mais nous y sommes accoutumées.

Puisque ces dames s'étaient fait une si douce habitude de pareils accidents, Démiane pensa qu'il y aurait de l'indélicatesse à insister, et il accorda toute son attention à un plat couvert qui trônait au milieu de la table.

– C'est du poisson du Volga, monsieur Markof, lui dit la dame en suivant son regard ; j'espère que vous le trouverez à votre goût.

Du thé et du poisson frit ! C'était un menu discutable ; cependant Démiane ne fit pas d'objection, et le tout, agrémenté de hors-d'œuvre variés, se trouva excellent.

Tout en savourant ce repas bizarre, il accorda un coup d'œil à son hôtesse. La maman de la petite Hélène n'avait pas d'âge, c'est-à-dire qu'elle flottait entre trente-cinq et cinquante-cinq ans. Son embonpoint assez prononcé n'était pas

un signe de santé, car le teint était jaune et fatigué ; les yeux bleus avaient dû être très beaux ; ils n'étaient plus que lassés, et moins ternes que cernés ; de petites rides autour de la bouche contrastaient avec l'air de jeunesse du front et des cheveux bruns, magnifiques et lourds, qui forçaient leur propriétaire à rejeter légèrement la tête en arrière. Elle portait une jupe de soie claire, usée, défripée, mais à longue traîne, et par-dessus un petit paletot de drap chamois très clair, garni de galons d'argent, le tout terni et plein de taches. L'expression du visage était celle d'une douce somnolence à peine interrompue par le soin des repas, et de temps en temps quelque verte remontrance à tout un clan de servantes qui apparaissaient les unes après les autres pour enlever ou donner des assiettes.

– Vous aimeriez peut-être mieux du café ? dit la dame, quand Démiane eut avalé deux grands verres de thé. Pacha, Macha, Glafira, faites du café, vite !

– Non, merci, s'écria Markof ; impossible, madame, je vous en conjure !...

Mais les servantes s'étaient précipitées vers la cuisine, et le bruit du moulin à café se faisait déjà entendre ; la dame rassura son hôte du geste.

– Je l'aime beaucoup, dit-elle, mais il ne me convient pas ; aussi je n'en prends que lorsqu'il vient du monde.

– Si c'est pour vous rendre service, fit Démiane, qui dissimulait à grand-peine une bonne envie de rire, je ne puis pas vous refuser.

La dame sourit et croisa placidement ses mains potelées sur son estomac. Elle entendait fort bien la plaisanterie.

– Quand répéterez-vous pour la seconde fois ? dit-elle d'une voix douce et très agréable.

– Je ne vois pas la nécessité de répéter davantage, répondit Démiane ; cela va aussi bien que possible.

La petite Hélène adressa au jeune artiste un regard reconnaissant, mais si fugitif qu'il atteignit à peine le nœud de sa cravate.

– Mais, reprit-il, si mademoiselle pouvait me donner encore une heure ou deux, j'aurais eu bien

du plaisir à jouer avec elle d'autres morceaux, de ceux que je ne jouerai pas ici, mais qui serviront pour les concerts que je donnerai cet été, le long du Volga.

– Rien n'est plus facile, dit la maman avec grâce ; la petite Hélène sera enchantée de s'exercer avec un artiste aussi éminent.

On échangea de part et d'autre des saluts pleins d'urbanité, et la jeune fille, toujours droite sur sa chaise, regarda ses mains rouges avec une ombre de tristesse.

– Remercie, Hélène, remercie monsieur qui veut bien contribuer à ton perfectionnement.

– Et au mien propre, ajouta le jeune homme sans regarder la petite pianiste.

Le café parut très à propos ; quand on s'est fait des compliments, il n'y a plus qu'à se séparer, à moins d'une interruption favorable, et Démiane, un peu engourdi par un si bon repas, ne se sentait pas disposé à s'en aller tout de suite. Malgré ses protestations, il accepta une tasse de café, et le festin recommença sur de nouveaux frais.

– Il faut vraiment venir en province pour avoir si bon appétit, dit enfin l’artiste, pour excuser une gourmandise dont il était honteux.

– C’est l’air, dit la dame.

– Probablement. Qui est-ce qui a enseigné le piano à mademoiselle votre fille ? demanda-t-il, un peu par curiosité et beaucoup par politesse.

– C’est le chef de musique du régiment ; quand le colonel, mon mari, vivait encore, nous avions un excellent chef de musique : il jouait du piano dans la perfection, et il composait des valse étonnantes ; il a pris la petite Hélène en affection, et dès l’âge le plus tendre, il lui a enseigné ce qu’il savait.

– Il a fait une bonne élève.

– Elle a profité de ses leçons et elle a bien fait, dit la maman en soupirant, car il faudra qu’elle s’en fasse un gagne-pain. J’ai une pension du gouvernement, cette maison m’appartient ; mais à quoi sert-elle ? et un tout petit bien, un peu au-dessus de la ville, dans les terres ; tout cela ne fait pas un gros revenu.

Elle soupira encore, et la fille leva sur elle ses yeux tristes, plus tristes que jamais. La petite Hélène avait entendu raconter cette histoire bien des fois sans doute, et dans les mêmes termes, mais elle ne s’y accoutumait pas, pas assez du moins pour y rester indifférente. Démiane comprit pourquoi elle ne souriait jamais.

– Comme elle doit s’ennuyer ! pensa-t-il tout bas. Mais mademoiselle joue dans les concerts qui se donnent ici, reprit-il tout haut ; je pense que ce n’est pas gratuitement ?

– Je vous demande pardon, c’est pour l’honneur, ou le plaisir, comme vous voudrez, reprit la mère avec quelque amertume, et encore on ne la trouve pas assez élégante ; il leur faudrait des robes neuves ! Et avec quoi les acheter, grand Dieu !

Démiane se dit que si le concert réussissait, avant de quitter la ville, il enverrait quelque joli présent à la jeune virtuose.

– Savez-vous, continua la dame, quand vous serez de retour à Moscou, tâchez de nous trouver des leçons. Quand je dis nous, c’est à elle, vous

comprenez ? Si vous pouvez lui dénicher quelques élèves, je quitterai cette ville sans regret, je vous assure.

– Vous l’habitez depuis longtemps ? demanda machinalement Démiane.

– J’y suis née et je m’y suis mariée. Mon père aimait trop les cartes ; il a tout perdu, et mon mari n’avait pas le sou. Nous nous adorions !

– Ô prévoyance ! pensa l’artiste.

– Je n’ai été mariée que huit ans. Depuis la mort de mon mari, je n’ai plus de goût à rien. C’est alors que je suis revenue ici.

Hélène allongea le cou et baissa la tête tout doucement, si bien que ses lèvres se trouvèrent sur la main de sa mère et s’y appuyèrent avec tendresse.

– C’est une bonne enfant, monsieur Markof, reprit la dame, et elle fait ce qu’elle peut. Tâchez de lui trouver des leçons, nous vous en serons bien reconnaissantes.

– Je tâcherai, répondit-il, et j’espère réussir.

XXVIII

Le concert fut superbe, comme on dit sur les rives du Volga. Démiane connut ce jour-là l'ivresse de ces triomphes absurdes, où la race slave semble mettre toute l'exubérance qu'elle économise le reste du temps. Victor savourait modestement le nectar généreux qui débordait de la coupe, et se grisait absolument comme s'il eût été le triomphateur.

Pendant qu'un monsieur de la ville exécutait sur la cithare un morceau aussi insipide que l'instrument lui-même, – mais il avait placé cent vingt billets ! – la petite Hélène se glissa auprès de Victor, et entama le siège en règle du brave garçon. Sa victoire fut prompte et facile : la clef du cœur du jeune infirme était son frère Démiane, et la serrure allait toute seule.

– Vous l'aimez beaucoup ? dit-elle comme conclusion, quand elle eut obtenu un certain

nombre de renseignements.

Victor hochâ la tête avec énergie.

– C'est vous qui avez fait son violon ?

– Oh ! pas moi tout seul ! Notre ami André m'a beaucoup aidé ; il est très habile, notre ami André.

La petite Hélène resta songeuse.

– Je n'ai pas d'amis, dit-elle, ni frères, ni sœurs, rien !

– C'est bien dommage, fit affectueusement Victor.

Il était le frère-né de tous ceux qui avaient à se plaindre de la destinée.

– Maman est très bonne, mais...

Elle baissa la tête.

– Elle n'est pas assez jeune pour vous ? suggéra Victor.

– Ce n'est pas cela. Elle n'aime pas à se déranger.

– Vous aimeriez à aller dans le monde, peut-

être ?

– Pas du tout ! Je n’aime que la musique.

– Quoi, alors ? demanda le brave garçon, pour lequel les convenances mondaines avaient encore une infinité de secrets.

– Pas grand-chose !... Nous ne sommes pas riches, voilà le malheur !

– Nous ne sommes pas riches non plus ! fit Victor en riant. Qu’est-ce que ça fait ? Figurez-vous qu’autrefois nous avons demeuré dans des *coins*.

– Des coins ?

Il fallut expliquer à la petite Hélène ce que c’était qu’un coin ; elle sourit un instant, dit : – C’est drôle ! et reprit son air préoccupé.

– Je voudrais gagner de l’argent, dit-elle en levant les yeux sur l’estrade, qu’elle voyait de profil, dans la salle même. Comment fait-on pour gagner de l’argent ?

Victor indiqua du geste la salle et le public.

– Voilà ! dit-il ; le moyen n’est pas mauvais.

La jeune fille soupira.

– C’est si difficile ! dit-elle.

– Pas pour vous, toujours ! Vous jouez du piano comme un ange ! On vous paierait cher à Moscou, allez !

– Vous croyez ?

– J’en suis sûr ! Quel dommage que vous ne puissiez pas venir avec nous le long du Volga ! Nous ferions des merveilles !

Le monsieur à la cithare rentra, son instrument à la main, avec toute la joie d’un succès mérité, peinte dans l’espace compris entre ses oreilles rouges, ses cheveux blonds et sa barbe rousse.

– À nous ! fit Démiane qui rentrait par la porte opposée. Il était allé respirer au dehors, car la chaleur était vraiment intolérable.

Il rentra dans la salle, la petite Hélène sous son bras, et fut salué par des applaudissements frénétiques. Il sourit, remercia, se rengorgea, pendant que la jeune fille arrangeait tranquillement la musique sur le piano. Elle éprouvait une joie paisible à entendre acclamer

cet artiste, né dans un village, et arrivé à un premier prix du Conservatoire par la seule force du travail et de la volonté. Le succès de Démiane lui paraissait un acte de justice du sort ; après avoir habité un *coin*, ce héros pouvait prétendre à un palais.

Le concert terminé, Démiane eut à peine le temps de remercier sa jeune partenaire ; elle s'éclipsa discrètement, escortée de la grosse fille réjouie, qui, pour la circonstance, avait mis sur ses épaules un fichu vert à fleurs jaunes, d'un effet vraiment surprenant, et elle retourna vers la maison à colonnes, faire du thé à sa maman, qui ce jour-là avait eu des palpitations de cœur et s'était tenue au lit.

Pendant qu'elle rentrait dans sa vaste et maussade demeure, Démiane avait fort à faire pour se défendre contre les amabilités des gens de la ville. On le pressait de donner un second concert. Tous les amateurs lui promettaient leur concours ; madame la générale, escortée de sa fille, lui faisait promettre de venir prendre le thé le soir même, et tous les jeunes gens, l'appelant

par son nom, poussaient à ses oreilles une clameur qui l'assourdissait. Il fallut promettre un second concert pour le jeudi suivant, et la foule enthousiaste se dispersa pour colporter dans tout Iaroslav la grande nouvelle, et vexer convenablement, par le récit du triomphe, ceux qui n'avaient pas pu ou qui n'avaient pas voulu y assister.

Madame la générale avait invité pour ce soir-là tout ce qu'il y avait de mieux à Iaroslav. Les motifs de son changement d'humeur étaient d'une extrême simplicité. Démiane ne s'était pas représenté chez elle depuis sa première visite ; le général, ayant eu la goutte, n'avait pu répéter son duo, et notre ami avait eu bien autre chose à faire que d'aller prendre de ses nouvelles, comme il l'eût dû. Madame la générale grillait d'envie de revoir ce beau garçon, et de plus, elle avait eu vent du repas bizarre accepté par lui chez la maman de la petite Hélène ; une jalousie cruelle s'était emparée de son âme, et elle avait résolu de montrer Démiane chez elle, à toute la fleur de la ville ! À quoi tient le destin des empires !

Démiane avait grande envie d'aller se coucher, quoiqu'il fût à peine quatre heures de l'après-midi ; mais Victor avait grand-faim, attendu qu'il n'avait rien mangé depuis la veille, tant le cœur lui battait d'angoisse et d'espérance. Les deux frères ayant décliné une douzaine d'invitations à dîner, sous prétexte de fatigue, se dirigèrent vers leur hôtel, où ils se firent servir dans leur chambre un repas quelconque. Démiane regarda les victuailles avec dédain, fit trois tours dans la vaste pièce tapissée de papier bleu, brun et blanc, à grands ramages, et aussi peu favorable au sommeil que n'importe quelle chambre d'hôtel, et se jeta sur son lit. Victor arrêta à mi-chemin la cuillerée de soupe qu'il portait à ses lèvres, et le regarda d'un air inquiet.

– Va toujours, dit le musicien ; ne t'occupe pas de moi. Il paraît qu'à chaque concert j'aurai la même courbature ! Bah ! on s'y fait peut-être ; nous verrons au dixième.

Il bâilla, se retourna et essaya de dormir, mais le bruit du dehors rendait le sommeil difficile. La joyeuse animation des traktirs allait en

augmentant depuis le matin, et l'air frémissait partout sous la vibration des balalaïkas, des tambourins tziganes, des accordéons et de tous les instruments portatifs en usage dans le peuple.

Après quelques vaines tentatives pour trouver le sommeil, Démiane s'assit sur le bord de son lit, se frotta les yeux et dit à son frère : – Sais-tu ce que le concert nous a rapporté ?

Victor tira son calepin et lut :

– Frais : quatre-vingt-douze roubles ; recette : cinq cent vingt et un roubles ; bénéfice net : quatre cent vingt-neuf roubles, qui sont dans ma poche de côté.

– Tant que cela ? fit Démiane, tout à fait réveillé et sautant sur ses pieds.

– Certainement ! penses-tu que j'y aie mis du mien ?

Le jeune artiste s'approcha de la table.

– Fais voir, dit-il, l'argent des Jaroslavtsi. Il est pareil à celui des Moscovites, ajouta-t-il après avoir feuilleté les billets de banque. Qu'est-ce que nous allons donner à la petite Hélène ?

– Donne de l’argent à sa maman. Elles ne sont pas riches, la petite me l’a dit tantôt.

– Soit. Nous donnerons. Combien ?

– Vingt-cinq roubles ?

Démiane haussa les épaules.

– Tu plaisantes, dit-il, cinquante ne seraient pas trop. Tu crois qu’elle acceptera ?

– Je n’en doute pas ; la maman, veux-je dire. La jeune fille me paraît très désintéressée.

– Eh bien ! je vais commander un bouquet pour la demoiselle. Donne une enveloppe pour mettre l’argent de la maman.

Pendant que cette opération s’accomplissait, Démiane sifflait un air populaire.

– C’est dommage, dit-il, qu’on ne puisse pas avoir un accompagnateur avec soi : cela éviterait bien du temps perdu, bien des répétitions inutiles ! Mais c’est un luxe que je ne puis pas encore me donner.

– Sans compter, fit observer Victor, qu’on se donne parfois un maître de cette façon-là ! Il y a

des gens qui ont un caractère si désagréable !

– Pour cela, oui ! Viens-tu ? dit le musicien en prenant son chapeau.

– Si tu n’as pas besoin de moi, j’aimerais autant achever mon dîner !

Démiane sortit en riant, et se dirigea vers la demeure d’un horticulteur qu’on venait de lui indiquer à l’hôtel. Le bouquet commandé, notre ami se donna le plaisir de le regarder faire. Les hommes se blasent sur les plaisirs d’envoyer des bouquets ; il paraît que les femmes se blasent aussi parfois sur celui d’en recevoir, bien que cette assertion nous paraisse plus hasardée ; mais les premiers, qu’on les reçoive ou qu’on les envoie, ont une saveur particulière : c’est une jouissance d’élite, une chose qui rappelle à l’esprit ou qui évoque dans le souvenir tout un ordre d’idées fines et délicates. Il n’y a pas plus d’égalité réelle chez les fleurs que chez les hommes : aucune loi ne fera qu’un riche lourdaud soit devant le monde l’égal d’un être élégant et sans fortune, pas plus qu’un bouquet de tulipes ne produira le même effet qu’une poignée de

muguets, et le gardénia ne fera pas songer aux mêmes choses qu'un bluet, si charmant que puisse être le bouquet des champs. Grâce aux associations d'idées, il y a désormais une aristocratie parmi les plantes.

Quand le bouquet fut fini, Démiane le regarda avec plaisir ; c'étaient les premières fleurs qu'il offrait à une femme, et il savait bon gré à la petite Hélène de lui faire goûter cette jouissance nouvelle.

– À qui faut-il l'envoyer ? demanda le jardinier avec un sourire qui voulait être fin.

Au nom de la jeune virtuose, le sourire tomba : la petite Hélène n'était pas une personne intéressante. Cependant un garçon fut dépêché, avec la carte de Démiane.

Au moment où celui-ci allait suivre son envoi, un rayon de soleil enfile la rue avec tant d'audace, que le jeune homme lui tourna le dos, cherchant l'ombre, et ses pas le conduisirent bientôt dans les champs. Il y retrouva le soleil, mais derrière un bouquet de grands bouleaux dont les branches échevelées formaient un écran

très convenable. C'est à l'ombre de ces beaux arbres que notre ami fit une courte sieste, pleine de rêves et de visions.

Quand il se réveilla, le soleil se cachait derrière la forêt voisine, laissant flotter dans l'air assez de clarté pour que les objets parfaitement éclairés ne projetassent point d'ombre sur le sol. Cette lumière douce porte aux impressions agréables, et c'est avec un esprit dégagé de tout souci que Démiane se dirigea vers la maison à colonnes.

Comme il approchait, des sons bien connus frappèrent son oreille. C'était la réduction pour piano de la quatrième symphonie de Mendelssohn, qui est tout simplement un hymne à la joie ; les appels empressés des notes élevées, le frissonnement des timbres graves, qui semblent accourir vers un but de fête, donnent à l'oreille l'impression d'un beau jour de printemps, clair, ensoleillé, une de ces journées où l'on ne peut pas être triste, et où, coûte que coûte, il faut aller courir sous les feuilles encore à peine sorties du bourgeon.

Comme elle la jouait, la petite Hélène, cette symphonie joyeuse ! Comme elle y mettait cet accent intime et personnel que *les forte, piano, accelerando, rallentando* des partitions gravées ne remplaceront jamais, quelque soin qu'on prenne à les noter ! Elle jouait comme si elle avait composé elle-même à mesure cette musique qu'on dirait emportée par un vol de papillons, et les sons s'envolaient dans l'air du soir, lumineux et calme ; on eût dit qu'ils allaient rejoindre quelque grand foyer d'harmonie invisible, tout en haut du ciel bleu, où les hirondelles décrivaient leurs cercles fantastiques.

Démiane ralentit le pas et finit par s'arrêter ; les fenêtres de la maison étaient grandes ouvertes, mais personne ne s'y montrait ; il attendit que l'allégo fût fini, et alors il sonna. La petite Hélène repoussa son tabouret et parut sur le seuil du salon au moment où il pénétrait dans l'antichambre. À la vue du jeune homme, son visage mignon se couvrit d'une teinte rose, et elle fit vers lui un léger mouvement aussitôt réprimé.

– Vous avez un talent extraordinaire, lui dit

Démiane, sans prendre le temps de lui faire la moindre politesse.

– Quel beau bouquet vous m’avez envoyé ! répondit-elle, comme s’il existait une corrélation nécessaire entre ces deux idées.

Ils entrèrent ensemble dans le salon, et Démiane vit sur le grand piano son bouquet dans un vase commun, placé de façon qu’on pût le voir tout en jouant, par-dessus le pupitre.

– C’est vrai qu’il est joli, dit-il en souriant, mais c’est le jardinier qu’il faut en remercier.

– Je n’avais encore jamais reçu de bouquet, dit la petite Hélène en se penchant sur les roses pour les respirer.

– Et moi, je n’en avais jamais envoyé ; comme cela se rencontre ! fit Démiane en riant. Continuez donc votre symphonie.

– Cela vous fera plaisir ?

– Certainement ! sans cela je ne vous le demanderais pas.

Elle se mit au piano sans hésitation, et commença le petit allegretto, si modeste, si

mélancolique et si simple, ombre atténuée et discrète de ce tableau de plein soleil. Pendant qu'elle jouait, mille impressions diverses se peignaient sur son joli petit visage, aussi modeste et aussi doux que la musique ; elle sentait ce qu'avait voulu le maître, et chose plus rare, elle savait le rendre.

– Encore ! fit Démiane quand elle eut fini.

Elle continua, et le minuetto sous ses doigts reprit l'allure fantasque et ondoyante des papillons dans l'air de juin ; la joie était revenue aussi bien sur ses traits délicats que dans l'atmosphère du salon, et Démiane se déclara satisfait quand elle eut fini.

– C'est très bien, très bien, dit-il pendant que la virtuose se reposait en plongeant son petit nez dans son bouquet. Vous avez grand tort de ne pas jouer toute seule en public. Vous avez de quoi vous faire une réputation dans vos dix doigts.

– Je n'oserai jamais ! dit Hélène en le regardant d'un air effaré.

– Je vous réponds que j'en ai entendu qui ne

vous valaient pas, tant s'en faut !

Elle secoua la tête.

– Ici, on ne voudra jamais admettre que je joue toute seule dans un concert ; je ne suis bonne que pour accompagner, et ils le savent bien. Moi aussi, je le sais bien !

– Ce n'est pas mon idée, reprit Démiane.

À propos, quand est-ce que nous donnerons notre second concert ?

– C'est donc vrai, qu'il y a un second concert ? J'en suis bien contente ! Nous jouerons tout ce que vous voudrez ! dit Hélène avec une expression de joie enfantine.

Démiane la regarda attentivement pour la première fois.

– Quel âge avez-vous donc ? lui dit-il avec un certain étonnement.

– Dix-neuf ans. N'est-ce pas que j'ai encore l'air d'une petite fille ?

– Oui et non ; cela dépend. Je vous croyais plus jeune, cependant.

– Tout le monde me croit plus jeune et m'appelle la petite Hélène, parce que je n'ai pas su grandir.

Démiane la mesura de l'œil ; elle n'était pas petite, cependant, mais elle était si menue, si fluette, si délicate ; ses pieds, ses mains, son visage avaient tant de finesse qu'elle avait l'air d'une enfant. En se voyant ainsi l'objet de l'attention du jeune homme, elle parut se troubler et retourna à son bouquet, son grand consolateur et son ami.

– Je suis contente aujourd'hui, dit-elle ; il y a bien longtemps, oh ! bien longtemps que je n'avais été si contente. C'est parce que le concert a si bien réussi.

– Tiens, fit Démiane, et votre maman ? J'allais oublier de vous demander de ses nouvelles.

– Elle ne va pas plus mal ; elle est restée couchée. Cela lui arrive souvent.

– D'être malade ?

– Oui, et de rester couchée. Mais je puis jouer du piano tout de même, cela ne la dérange pas.

– J’avais quelque chose pour elle.

– Je vais le lui porter, dit Hélène avec empressement ; qu’est-ce que c’est ?

Démiane introduisit deux doigts dans la poche, puis il hésita et rougit.

– J’aimerais mieux, dit-il, l’envoyer par la femme de chambre.

Hélène appela la grosse fille, qui se présenta aussitôt. Elle avait quitté son fichu vert, mais sa figure savonnée était encore aussi luisante.

– Portez cela à madame, dit-il à cette soubrette champêtre, en lui remettant l’enveloppe fermée.

Hélène suivit des yeux le message et la messagère, et une ombre s’étendit sur son visage ; elle regarda ensuite le jeune artiste avec un air de crainte et de reproche, mais sans oser parler.

À son tour, Démiane, décontenancé, s’approcha du bouquet et respira un brin d’héliotrope.

– Madame voudrait vous parler, dit l’Iris en revenant.

Il la suivit dans une chambre bizarre, meublée plus bizarrement encore. Un lit de camp très bas tenait le milieu de la pièce, et sur ce lit, tout habillée, couverte d'une vieille pelisse de petit-gris, la maman d'Hélène prenait une tasse de thé. La cendre et les débris d'une quantité prodigieuse de cigarettes encombraient le plateau posé sur une chaise auprès d'elle. Le petit paravent d'osier, qui avait précédemment garanti les yeux du jeune homme de l'éclat trop cru du jour dans le salon, avait repris sa place devant le lit ; deux ou trois chaises, encombrées d'objets de toilette ; un lavabo, dont le pot à eau dépourvu d'anse était en outre légèrement écorné ; une paire de pantoufles brodées sous le bord du lit, et un jeu de cartes éparpillé sur une table, complétaient l'ameublement.

– Asseyez-vous, monsieur Markof, dit la dame en indiquant au pied de son lit une chaise que la servante épousseta avec son tablier avant de la lui offrir ; il faut que je vous remercie pour la générosité que vous avez déployée à notre égard. Le bouquet suffisait.

Démiane sourit ; ce point de vue lui paraissait original, mais il était si surpris de ce qu'il voyait autour de lui, qu'il n'eut que le temps de formuler une réponse quelconque.

– J'espère, continua la maman, que vous porterez bonheur à ma petite Hélène ; c'est la première fois que son talent lui rapporte quelque chose !

– Il l'enrichira promptement, je l'espère, fit poliment Démiane.

– J'en doute ! Nul n'est prophète en son pays, vous savez, monsieur Markof ; il faudrait quitter Jaroslav ; et sans amis, sans protection, où voulez-vous que deux femmes seules puissent aller ?

Démiane hocha la tête approbativement.

– Et puis, dit-il, sans doute vous tenez à cette maison, à vos habitudes ?...

– Mes habitudes, grand Dieu ! il y a longtemps que je n'en ai plus ! Je couche sur un lit de camp, vous le voyez ; c'est celui de mon défunt mari, quand il accompagnait son régiment. Je me suis

mariée ici, monsieur, mais j'ai suivi le colonel dans toutes ses garnisons, et je ne suis revenue ici qu'à sa mort. Je vous assure qu'à cette vie-là on ne se fait pas d'habitudes !

– Vous aimez donc beaucoup Jaroslav ?

– Pas du tout ! C'est une ville horrible ; l'aristocratie y est d'une hauteur insupportable ; jamais ces gens-là n'ont voulu me traiter en égale, et cependant, par la naissance, je les vauz tous ; mais colonelle, ce n'est pas un grade, il faudrait être générale, et puis je ne suis pas riche. C'est égal, monsieur Markof, vous vous êtes bien conduit, et je tenais à vous en remercier.

L'artiste se leva, salua et retourna au salon, où Hélène l'accueillit avec ce même air de reproche incertain ; mais en voyant le calme de Démiane, elle reprit son expression ordinaire.

– À demain, lui dit-il en lui tendant la main ; je viendrai à midi, et nous choisirons nos morceaux.

– Vous partez ? Je pensais que vous alliez rester pour prendre le thé !

– Je suis invité chez madame la générale.

Vous y serez sans doute ?

– On ne m’a pas invitée, dit-elle en baissant la tête ; on ne m’invite jamais quand il y a du monde.

– Tant pis pour eux ! fit le jeune homme en fronçant le sourcil : cela ne fait pas honneur à leur bon goût. À demain, alors.

– Amenez votre frère, dit-elle timidement en le reconduisant.

– Ah ! vous avez fait connaissance ?

– Il est si bon ! Je crois que je l’aimerai beaucoup. Il viendra, n’est-ce pas ?

– Il sera trop heureux de vous obéir.

La porte se referma sur Démiane, et Hélène, de la fenêtre, le vit s’éloigner la tête haute, beau et fier comme Apollon. Lorsqu’il eut disparu, elle retourna au piano, l’effleura du bout des doigts, et sentit son bouquet ; puis tout à coup une idée lui revint, et elle alla trouver sa mère.

– Petite, dit celle-ci en la voyant, devine

combien M. Markof nous a donné pour le concert.

Les yeux de la petite se dilatèrent étrangement, et elle ne répondit pas.

– Cinquante roubles, ma mignonne ! C’est le premier argent que tu gagnes ; fais le signe de la croix avec pour qu’il te porte bonheur !

Hélène obéit machinalement, puis rendit le billet de banque à sa mère.

– Nous allons te faire une robe neuve pour l’autre concert, une belle robe de tarlatane rose ?

– Blanche, maman, s’il vous plaît.

– Comme tu voudras. Envoie-moi la servante avec ta vieille robe, que je voie ce qu’il faudra d’étoffe.

Hélène sortit et exécuta l’ordre de sa mère ; mais au lieu de retourner près d’elle pour assister au conciliabule, elle s’en alla droit à son bouquet.

Le jour baissait, sans s’assombrir tout à fait, comme à cette époque de l’année sous cette latitude ; le salon, moins éclairé, paraissait aussi moins triste et moins nu ; la petite Hélène pouvait

y rêver à son aise ; elle se mit à marcher lentement d'une extrémité à l'autre de la vaste pièce, s'arrêtant un peu chaque fois qu'elle passait auprès des fleurs, et bientôt, sans qu'elle sût pourquoi, son visage se trouva inondé de larmes. La sérénité de cette journée venait d'être troublée. Par quoi ? C'était bien beau pourtant d'avoir gagné tant d'argent. Gagné ! Le premier argent qu'on gagne fait naître tant d'émotions et de pensées nouvelles chez celui qui débute dans la vie !... Oui, mais il n'aurait pas fallu qu'il fût donné par Démiane ! Elle eût été si heureuse de jouer avec lui sans salaire, pour l'honneur... Elle saisit soudain son bouquet, y plongea son visage tout entier, et laissa couler ses larmes sur les roses.

XXIX

Chez madame la générale, Démiane fut tout simplement l'objet d'une ovation ; cette dame, qui d'ailleurs ne se piquait pas de logique, proclama le jeune artiste « le premier homme de son temps » ! On ne sait d'ailleurs trop ce qu'elle entendait par là. L'assemblée était brillante ; la bonne dame avait convoqué tout ce qu'il y avait de mieux à Jaroslav, ses meilleurs amis et ses pires ennemis ; les uns pour se réjouir avec eux, les autres pour les humilier de sa supériorité. Fort laide et fort parée, elle allait d'un groupe à l'autre, et le résultat de tous ces efforts fut la demande générale d'un morceau de violon.

Démiane n'était pas très disposé à jouer ; outre la paresse naturelle à la suite d'un effort comme celui du jour même, il partageait avec nombre d'artistes une idée que le vulgaire combat de toutes ses forces, et qui prend néanmoins du

terrain chaque jour, à savoir, qu'un musicien n'est pas plus forcé de payer son écot en donnant un échantillon de son savoir-faire, qu'un peintre n'est contraint par les bienséances à brosser une esquisse toutes les fois qu'il vient passer une heure dans un salon. Cependant la jeunesse enthousiaste l'ayant acclamé à plusieurs reprises, il envoya chercher à l'hôtel l'instrument de son supplice, et se laissa conduire au piano.

Mademoiselle Mavroucha, la propre fille de S. Exc. madame la générale, vêtue de soie bleue et très décolletée, l'attendait sur le tabouret, avec ses épaules jaunes sortant outrageusement de sa robe, et ses bras rouges pendant sur ses genoux. Elle jeta à l'artiste un regard pathétique, et indiqua du doigt le titre du morceau ouvert sur le pupitre. C'était précisément un de ceux que Démiane avait joués avec Hélène le matin même. Sans s'occuper de son accompagnement, le jeune homme, qui n'y entendait pas malice, se donna le *la* à lui-même, et la musique commença.

Ce que peut souffrir un artiste de talent quand il est accompagné de travers, et quand, le piano

étant tenu par une femme, il ne peut pas lui adresser à demi-voix quelqu'une de ces bonnes injures qui soulagent une âme opprimée, aucun de ceux qui n'ont pas passé par là ne le saura jamais. Le morceau s'acheva au milieu de l'admiration des uns et de la mauvaise humeur des autres, car partout, en Russie, on rencontre des gens de goût, bons connaisseurs en musique, et qu'il est impossible de tromper sur ce point.

– Que dites-vous de ma fille ? demanda la générale en venant remercier Démiane.

– Encore un peu inexpérimentée ; mais à l'âge de mademoiselle, c'est un charme de plus ! osa répondre l'artiste, qui pensait à la réussite de son second concert et qui se proposait de se faire payer ce mensonge impudent en billet placé par la mère.

Mavroucha leva sur le jeune homme des yeux pleins d'une flamme discrète, et sourit en rougissant ; il alla plus loin recueillir des compliments, et la jeune fille se retira à l'écart dans un petit coin isolé du salon par des plantes vertes, pour méditer une idée qui venait de

germer dans sa cervelle obtuse.

Ce jeune homme lui trouvait des charmes, – et elle ! que ne lui trouvait-elle pas ! Or, mademoiselle Mavra – Mavroucha par diminutif, non abrégatif, de même que la plupart des diminutifs – s’était bourré la tête de romans à l’Institut de Kazan où elle avait été élevée ; dans tous ces romans, une jeune fille de bonne maison, après mille vicissitudes, devenait l’épouse d’un beau jeune homme sans fortune, qui se trouvait être ensuite un prince richissime. Mais qu’importaient le rang et la fortune à mademoiselle Mavra ? L’essentiel pour le moment était de se voir aimée d’un beau jeune homme, différent de tous les autres et visiblement élu pour des choses extraordinaires. Démiane réunissait toutes ces qualités, et la jeune fille, avec cette promptitude d’impressions qui distingue de toutes les demoiselles du globe les demoiselles élevées dans les Instituts, se déclara instantanément amoureuse du violoniste.

C’est déjà quelque chose que d’être amoureuse d’un jeune homme extraordinaire ;

mais encore faut-il qu'il vous paye de retour. Or comment vous paierait-il de retour s'il l'ignore ? Un violoniste de talent, mais sans fortune, oserait-il lever les yeux sur la fille d'un général, sur une héritière, sur la fleur de la noblesse du pays ? Évidemment non. D'ailleurs, le vrai mérite est modeste et a besoin d'être encouragé. Donc, il fallait encourager Démiane ; c'était clair comme le jour.

Pendant que madame la générale, qui venait de parler d'une contredanse à organiser, cherchait sa fille, si bien gardée contre les indiscrets, – à l'opposé de la petite Hélène, qu'on laissait parler avec tout le monde, – la jeune personne griffonnait dans sa chambre, sur un petit carré de papier rose, les paroles suivantes, écho de ses pensées : « Démiane, vous avez du génie, et je vous aime ! *Signé* : MAVRA. »

– Mavroucha ? cria la maman, qui cherchait partout.

– Maman ! répondit la demoiselle en apparaissant.

– Où te caches-tu ? Il faut arranger les danses.

Mon Dieu, que tu es rouge !

– C’est la chaleur, maman, répliqua la jeune dissimulée.

– Viens vite, je vais prier M. Markof de danser la première contredanse avec moi. Je pense qu’il aura l’esprit de t’inviter pour la seconde.

– Oui, maman.

Le bal s’ouvrit d’une façon brillante. Markof avait fait des progrès depuis le jour de son entrée dans le monde sous le patronage de la Gesellschaft, et il se tirait à son honneur du quadrille et même du cotillon. À la seconde contredanse, il invita mademoiselle Mavra, comme c’était prévu ; mais ce qu’il n’avait pas prévu, c’est le coup de tonnerre dans un ciel serein, qui devait clore le cours de ses succès pour ce jour-là.

La première figure terminée, pendant le moment de silence où chacun, revenu à sa place, attend le signal du piano pour commencer la seconde, il tendait la main à sa danseuse ; elle fit un mouvement maladroit, et le papier rose, plié

en quatre, qu'elle venait de tirer de son gant, tomba à leurs pieds sur le parquet.

On ne se figurera jamais, si on ne l'a entendu, le bruit que peut faire un petit papier plié qui tombe par terre, quand tout le monde, immobile et silencieux, est dans l'attente du signal. De plus, la robe de Mavra était bleue, le parquet était fauve, le billet était rose, écrit sur un papier lourd aux plis récalcitrants. L'assemblée entière tourna les yeux vers le couple ; Mavra poussa un cri de désespoir, et tomba sur sa chaise en pâmoison, mi-feinte, mi-réelle.

– Un billet ! Ce mot courut par toute la salle en un chuchotement très haut, et devint soudain le signal d'un orage.

– Ma fille ! s'écria la générale en volant vers son enfant.

L'infortuné Démiane, auquel Caroline n'avait pas révélé tous les secrets du machiavélisme féminin, s'était baissé sans penser à mal pour ramasser le billet. La générale, qui se doutait de la vérité, – son flair était probablement aidé de quelques antécédents du même genre, – ne pensa

plus qu'à sauver les apparences.

– Un billet à ma fille ! s'écria-t-elle ; vous osez faire passer un billet à ma fille, et en ma présence ! en présence de cette honorable assemblée ! Ah ! monsieur ! vous n'êtes qu'un misérable insensé ! Sortez !

– Moi ! cria Démiane en bondissant sous l'insulte imméritée. Moi, un billet ! Que le diable m'emporte si le billet n'est pas tombé de la main de votre fille !

Les deux tiers de la société se mirent à rire. L'humeur romanesque de mademoiselle Mavra n'était un secret pour personne, et sur quarante assistants, il y en avait au moins trente-neuf qui étaient parfaitement convaincus de la véracité de Démiane. Mais l'honneur d'une jeune fille, disaient les uns, le respect des apparences, disaient les autres, exigeaient un bouc émissaire, et Démiane venait de perdre sa cause en la plaidant avec trop de simplicité. Un autre plus malin se fut confondu en humbles excuses, tout en clignant de l'œil à droite et à gauche, et il eût eu la ville entière de son côté. Dans l'état où

étaient les choses, notre ami n'avait qu'à prendre son chapeau et à se retirer, ce qu'il fit, pendant qu'une dame trop bien attentionnée versait le contenu d'une carafe sur la robe bleue de Mavra, et tirait ainsi la jeune fille de son évanouissement.

Victor sorti de la bagarre, suivit son frère sans mot dire, et ils rentrèrent à leur hôtel fort désenchantés.

– Que va-t-il arriver ? demanda tristement le pauvre Victor, quand ils se furent assis chacun sur son lit. Il n'est personne qui n'ait remarqué combien, dans les grandes catastrophes on s'assied plus volontiers sur le bord de son lit que sur une chaise, quand toutefois la hauteur du lit s'y prête.

– Le second concert est flambé ! répondit Démiane, en accompagnant cette conclusion d'une épithète peu flatteuse à l'adresse de mademoiselle Mavra, dont il ignorait le nom.

– Alors c'était elle qui t'avait donné le billet.

– Te figures-tu par hasard que je suis assez bête. Si seulement elle avait su s'y prendre

adroitement ! Mais elle est aussi sotte qu'elle est laide !

– Qu'allons-nous faire ?

– Qu'est-ce que j'en sais ? Nous coucher d'abord et tâcher de dormir, car il est minuit. Nous aurons le temps de grogner demain et même les jours suivants !

XXX

Ce qui arriva le lendemain fut un ordre du maître de police d'avoir à quitter la ville dans les vingt-quatre heures. Un tel coup de massue, un affront aussi immérité étaient bien faits pour abattre le timide Victor. Démiane n'était pas du même tempérament ; à peine avait-il appris la fatale nouvelle, qu'il courait déjà de maison en maison, essayant non d'en atténuer l'effet, mais de s'assurer des amis. Les amis ne lui manquaient pas ; mais chacun, en donnant tous les torts à madame la générale et à sa sottise fille, reconnaissait la nécessité de s'incliner devant les arrêts de l'autorité. On voulait bien rire sous cape de la mésaventure arrivée au billet rose, et personne n'avait songé à croire Démiane coupable ; mais personne ne voulait se charger d'intercéder auprès du maître de police, du gouverneur ou de qui que ce fût.

– Le plus vexé, dit Mazine en reconduisant Démiane jusqu’au seuil de son bureau, c’est le général, qui ne pourra pas jouer son fameux duo pour clarinette et violon ; c’est la neuvième fois qu’il manque l’occasion ; il doit être furieux, car il n’en retrouvera pas une semblable.

Le jeune artiste n’était pas beaucoup mieux disposé que le général, mais il n’avait pas le droit de se plaindre, – tout haut, du moins, – et reconnaissant l’inutilité de ses efforts, il prit le parti de céder à la destinée au lieu de lutter avec elle.

– Que me conseillez-vous ? demanda-t-il au mélomane.

– D’aller donner un concert dans une autre ville, un peu loin d’ici ; on est si cancanier en province ! À votre place, j’irais jusqu’à Nijni sans m’arrêter. Nijni est assez loin pour que les bruits de Jaroslav s’éteignent avant d’arriver jusque-là.

– Nous partons, dit Démiane à Victor quand il rentra à l’hôtel. Je viens du bord de l’eau, il y a un bateau pour Nijni ce soir à dix heures. Nous le

prendrons.

– Tant mieux ! soupira le pauvre garçon.

Depuis que la police s'est mêlée de nos affaires, je n'ose plus seulement m'approcher de la fenêtre. Les garçons de l'hôtel me jettent des regards soupçonneux ; je suis sûr qu'on croit ici que nous avons volé quelque chose !

Démiane haussa les épaules, et se mit à empiler ses effets dans sa valise. Victor en fit autant de son côté, mais avec des gestes affligés qui mettaient à une rude épreuve les nerfs de son frère. Quand ce fut fini, ils se regardèrent mutuellement, et la mauvaise humeur du violoniste se fit jour.

– Quand tu aurais l'air d'une fontaine à qui l'on a enlevé son bassin, cela n'empêcherait pas la générale d'être une oie, sa fille d'être une buse et le général d'être un âne ! sans compter le maître de police et le gouverneur, qui sont deux buffles !...

– Démiane, au nom du ciel, tais-toi. Tu vas nous faire mettre en prison ! s'écria Victor,

devenu audacieux par l'excès même de sa frayeur.

– J'en ai fini avec cette ménagerie, conclut Démiane, un peu calmé par les paroles qu'il venait de proférer ; ce que je voulais te dire, c'est que tu as réellement l'air d'avoir commis quelque délit, et que ta figure va nous faire fusiller si tu n'en changes pas ! Secoue-toi, et viens avec moi.

– Sortir ! balbutia Victor devenu tout blême ; dans les rues ?

– Où veux-tu qu'on sorte, si ce n'est dans la rue ? Vraiment je crois que l'air de cette ville est particulièrement abêtissant ! je ne te reconnais pas !

– Dans la rue, Démiane ; mais on va nous montrer au doigt !

– Eh bien, ça les occupera. Je crois qu'ils sont devenus idiots à force de n'avoir rien à faire. Ce sera une occupation pour eux jusqu'à ce soir, et demain ils se reposeront.

– Où veux-tu aller ?

– Chez la petite Hélène ! Nous ne pouvons pas

partir sans leur dire adieu ! Et puis nous allons voir si elles sont aussi stupides que les autres. Ça m'étonnerait pourtant.

Victor ne craignait pas beaucoup la petite Hélène, et s'il avait pu se rendre chez elle sans passer par les rues, il eût déployé un empressement sans égal. Malheureusement, c'était impossible, et il lui fallut sortir sous les regards curieux, narquois ou effarés, suivant les tempéraments, des différents garçons de l'hôtel.

Au moment où ils allaient franchir le seuil, le propriétaire se présenta, un papier à la main.

– Si ces messieurs veulent régler leur petite note, dit-il sans trop de politesse.

– Mais nous ne partons que ce soir, fit observer Victor, qui ne comprenait pas.

– J'aimerais mieux faire porter vos bagages au bateau tout de suite, reprit le personnage.

Victor allait discuter ; son frère lui mit la main sur le bras.

– Tu ne comprends pas, lui dit-il tranquillement, que ce brave homme nous met à

la porte. Il se figure que nous avons volé la cloche de la cathédrale. Montrez votre compte, mon ami, dit-il à l'hôte, qui ne savait trop quelle contenance faire.

Il prit le papier, le posa sur un pupitre à hauteur d'appui qui se trouve dans tous les péristyles d'hôtels russes, probablement pour ce travail de la révision des comptes, et vérifia l'addition avec le même sang-froid que s'il eût été à l'école.

– Vous avez compté deux fois le thé d'avant-hier matin, et deux dîners de trop ; voyez vous-même.

– C'est vrai, balbutia l'hôte, permettez, je vais l'effacer.

– Je l'effacerai bien moi-même. Voilà votre compte. Quant à nos effets, ne vous en inquiétez pas, nous les porterons nous-mêmes. Voulez-vous voir dans nos valises si nous n'emportons pas votre mobilier ?

– Permettez, monsieur, jamais semblable idée... murmura l'hôte abasourdi par cette

manière d'agir.

– Rien de semblable ? Allons, tant mieux !

Démiane grimpa lestement dans leur chambre, pendant que l'hôte faisait des excuses prolixes à Victor, qui n'écoutait pas, et descendit aussitôt portant les deux valises d'une main et son violon de l'autre, dans sa boîte.

– Allons, frère, dit-il, ne contaminons pas plus longtemps l'honorable maison de M. l'hôte, Bonsoir, monsieur l'hôte, bonne chance !

Il s'éloigna sans se retourner, suivi de Victor, qui lui prit à la hâte une des valises.

Quand ils eurent tourné le coin de la première rue, Démiane s'arrêta pour changer de main les fardeaux qu'il portait.

– Ce n'est pas par là qu'on va à la rivière, lui fit observer Victor en le voyant continuer sa route d'un pas délibéré.

– Puisque je te dis que nous allons chez la petite Hélène ! gronda Démiane en pressant le pas.

XXXI

Au coup de sonnette de l'artiste, – il avait sonné fort sans s'en douter, – la grosse fille arriva pieds nus en courant, et ouvrit d'un air joyeux ; la vue des valises la fit pouffer de rire ; elle courut annoncer à sa maîtresse la visite extraordinaire de ces hommes chargés de paquets. Son récit dut être éloquent, car la maman de la petite Hélène apparut sur-le-champ suivie de sa fille, dont le visage inquiet s'éclaira en voyant Démiane.

– Qu'est-ce qu'il y a ? dit la mère.

– On nous chasse d'ici, répondit le jeune homme ; la police nous trouve dangereux.

– La police ? Vous rêvez !

Démiane raconta en quelques mots l'esclandre de la veille et son résultat fâcheux. Quand il en fut au billet rose, il surprit sur le visage de la petite Hélène un sourire qui l'arrêta court.

– Cela ne vous étonne pas ? dit-il brusquement.

– Non ! fit la jeune fille en secouant doucement la tête, mais cela ne fait rien.

Il continua son récit, et termina par la scène avec l'hôtelier.

– Vous allez dîner avec nous, dit la maman aussitôt qu'il eut fini de parler. Et puis, nous causerons. Mon Dieu ! quel malheur ! Je m'étais figuré que vous alliez peut-être vous fixer ici ! Ma fille aurait tant profité avec vous !

– Et moi, dit le jeune homme avec regret, je ne retrouverai nulle part un accompagnement comme celui-là ! C'était un plaisir de faire de la musique avec elle, oui, un plaisir tel que je n'en avais pas encore éprouvé.

La petite Hélène le regarda furtivement pour le remercier. À l'annonce de ce brusque départ, elle se sentait toute bouleversée, prête à pleurer sans savoir pourquoi : il lui semblait que la terre manquait sous ses pieds, l'air à ses poumons ; la vie devenait une souffrance, et elle ne pouvait

s'expliquer la cause de cet étrange malaise.

– Où allez-vous ? dit la maman.

– À Nijni.

– Et de là ?

– Je n'en sais rien ! Peut-être au Caucase !

– Au Caucase ! Si loin !

Victor regarda son frère avec étonnement ; il n'avait jamais parlé du Caucase. D'où lui venait cette fantaisie subite ? Mais Démiane n'y prit pas garde.

– Quel dommage, reprit la maman, que je n'aie pas dix ans de moins ! Je serais partie avec vous. J'adore les voyages, et la petite Hélène vous aurait aussi bien accompagné à Nijni qu'ici.

– Madame ! s'écria Démiane transporté, c'est la Providence qui vous a inspiré cette idée. Partez avec nous ! Nous donnerons des concerts excellents, et nous gagnerons des masses d'argent !

La maman se mit à rire. La fille avait rougi.

– Quelle plaisanterie ! dit la dame avec

bonhomie. Ce n'est pas sérieux.

– C'est très sérieux. Quand vous en aurez assez, vous serez bien libre de vous en retourner.

– Que dirait-on dans la ville ?

– Que ne disent-ils pas maintenant ! Est-ce que cela vous fait quelque chose ?

La maman hésita un instant.

– Qu'en dis-tu, Hélène ? Ce n'est pas sérieux ? fit-elle en se tournant vers sa fille.

– J'aimerais bien descendre le Volga, maman, répondit-elle de sa voix tranquille, mais en détournant la tête.

– Oh ! madame, venez, dit Victor, nous ferons une famille ; ce sera mille fois plus charmant, et puis nous aurons aussi l'air plus respectable.

Victor, on le voit, avait des idées à lui sur la respectabilité ; mais ses idées ont peu d'importance en ce qui nous concerne ; la dame souriait d'un air indécis.

– Madame, je vous en prie ! dit Démiane. Je suis prêt à vous offrir la moitié des recettes ; cela

nous dispensera d'avoir recours à ces artistes de rencontre qu'on est obligé de subir dans les villes, et envers lesquels, quoi qu'on fasse, on n'est jamais quitte. Est-ce que vous ne voulez pas, mademoiselle ? ajouta-t-il en se tournant vers Hélène.

Elle se leva et s'appuya sur le piano ; sa tête se trouvait tout près du bouquet de la veille encore très frais et parfumé.

– Je le veux, répondit-elle fermement d'une voix si claire, que tous la regardèrent, surpris de cette netteté.

– Allons, alors, fit la mère avec un soupir.

– Vrai ?

– Tout ce qu'il y a de plus vrai !

– Mais c'est que nous partons ce soir, fit remarquer Victor.

– Eh bien ! nous partirons ensemble ! nous ferons ta robe neuve à Nijni, n'est-ce pas, petite ?

Hélène approuva du geste. Elle était redevenue muette depuis l'annonce de sa résolution.

– Je vais faire la malle, dit sa mère ; viens-tu ?

– Je fais mal les paquets, maman, dit-elle sur le ton de la prière.

– Répétons, mademoiselle, répétons, dit Démiane avec empressement. Qui sait quand nous aurons un bon piano pour nous exercer ! Ce sera notre second concert.

– C'est cela, répétez, dit la maman en disparaissant.

Victor, devenu le public à lui tout seul, se carra de son mieux sur une chaise désobligeante, et quelques instants après nos musiciens, perdus dans l'ardeur de l'étude, avaient oublié la police, madame la générale, et jusqu'à leur départ projeté.

Vers minuit, car un bateau qui n'est pas en retard sur le Volga n'est plus un bateau, les quatre voyageurs, qui ne s'étaient pas quittés, se trouvèrent à bord d'un de ces superbes paquebots si commodément aménagés ; ils trouvèrent de la place dans les salons, et s'installèrent sur les divans pour y passer la nuit. Au moment où

Démiane fermait les yeux, Victor s'approcha de lui et lui dit à l'oreille :

– Est-ce que tu sais le nom de la maman de la petite Hélène ?

– Non, et toi ?

– Moi non plus, il faudrait le lui demander.

La dame allait et venait encore, faisant l'aménagement de ses nombreux petits paquets.

Démiane se mit sur ses pieds et s'approcha poliment :

– Je vous prie de m'excuser, dit-il, mais je n'ai pas l'honneur de connaître votre nom de famille.

Elle se mit à rire, et Hélène, déjà étendue sur le divan, se tourna de son côté pour voir ce qui l'amusait si fort.

– C'est curieux ! dit la dame. Nous voilà si bons amis, nous voyageons ensemble, nous sommes liés pour quelque temps au moins, et vous ne savez pas mon nom ! Comment m'appeliez-vous donc entre vous ?

Victor sourit.

– La maman de la petite Hélène, dit-il.

– Entends-tu, petite ?

Hélène souriait aussi, et son sourire se distinguait sur son doux visage, malgré la lueur incertaine de la bougie qui éclairait très mal le salon désert qu'ils occupaient seuls.

– Je me nomme madame Mianof, dit la maman en s'allongeant à son tour. Bonsoir, mes chers amis. Bonne nuit sur le Volga, et que Dieu protège notre voyage.

– Amen ! répondirent les trois jeunes gens avec cette effusion de sentiment religieux qu'on retrouve partout en Russie.

XXXII

Quand on a voyagé ensemble en bateau pendant vingt-quatre heures, il semble qu'on s'est connu toute la vie : le soleil du lendemain se leva sur la colonie de formation récente avec aussi peu de cérémonie que s'il eût déjà brillé vingt ans sur leurs têtes réunies. La première impression de Démiane, au réveil, fut un peu étrange ; d'abord, il ne s'était pas encore trouvé sur un bateau à vapeur ; ensuite, il n'avait jamais dormi en si nombreuse société. Son premier regard rencontra les pieds de madame Mianof ; elle sommeillait paisiblement, absolument comme si elle eût été dans sa vilaine maison à colonnes ; rien qu'à voir ce sommeil, on comprenait combien peu l'idée de voyager pouvait l'inquiéter. Elle avait l'air d'une personne qui a passé son existence sur les divans de bateaux à vapeur, et qui a appris à en tirer le meilleur parti possible au point de vue du confortable.

Démiane se mit sur ses pieds, et essaya de rassembler ses idées ; c'était à coup sûr une chose fort extraordinaire que de naviguer vers l'inconnu avec des gens qu'il ne connaissait guère ; mais les Russes ne s'étonnent pas pour si peu ; il finit par se rappeler nettement tout ce qui s'était passé depuis deux jours, et chercha du regard sa boîte à violon. Elle était à portée de sa main, en lieu sûr ; alors il s'inquiéta de son frère. Ni Victor ni la petite Hélène n'étaient dans le salon ; Démiane monta l'escalier qui conduisait sur le pont, et le premier objet qui frappa ses yeux fut un foulard blanc qu'il avait vu la veille et qui pour le moment couvrait les cheveux de mademoiselle Mianof.

Elle causait avec Victor, et ils paraissaient tous les deux fort affairés.

– Que complotez-vous là ? fit Démiane en les surprenant par derrière.

Hélène rougit et sourit ; Victor se mit à rire.

– Nous méditons de transformer le bateau en un atelier de lingerie. Mademoiselle Hélène se propose d'employer les loisirs du voyage à

raccommoder nos effets, qui en ont bon besoin.

– Ah bah ! dit le jeune artiste avec indifférence en s’asseyant sur un pliant qu’il était allé chercher. Laissez ces vétilles ! Les doigts sont faits pour jouer du piano ou du violon !

– Il y a longtemps que maman et moi nous n’aurions plus de robes, dit Hélène en souriant, si j’adoptais vos principes, monsieur Démiane !

– Qu’est-ce que vous dites du voyage ? reprit celui-ci.

– Je suis contente, oh ! oui, bien contente ! Que de fois j’ai regardé les bateaux qui descendaient la rivière en me demandant si un jour je ne ferais pas comme eux ! C’était mon grand rêve, monsieur Démiane ! Je vais en ce moment vers ma terre promise !

– Vraiment ? Comment s’appelle votre terre promise ?

– C’est le Caucase, dit Hélène en joignant les mains. J’ai rêvé le Caucase toute ma vie. Il me semble que si je pouvais le voir, je mourrais sans rien regretter !

Démiane troublé se leva et fit quelques pas sur le pont. L'air du matin fouettait le foulard blanc d'Hélène et jetait de temps en temps dans ses yeux les petits cheveux bruns qui frisaient doucement sur son front. Le regard de la jeune fille, dirigé vers le sud, semblait vouloir percer la distance et deviner dans le lointain la cime neigeuse du Kazbek. Il la regarda avec cette sorte de pitié bienveillante qu'ont les gens sensés pour les poètes.

– Où avez-vous pris cet amour pour le Caucase ? lui demanda-t-il.

– C'est dans Lermontof, répondit-elle avec une sorte de honte ; j'ai lu et relu ses vers sur ce beau pays, et j'en rêve toujours. Est-ce que vous ne l'aimez pas ? Vous ne voudriez pas y aller ?

Démiane fit un brusque mouvement.

– Iriez-vous vraiment, si je vous le demandais ? dit-il avec une expression singulière.

– Je... je ferai tout ce que vous voudrez, dit Hélène avec une soumission enfantine.

– Nous irons peut-être, reprit Démiane ; il y a

quelque temps que j'y pense.

– Tu ne m'en avais rien dit ! s'écria Victor ébahi.

– C'est une idée que j'avais en dedans, répondit froidement le jeune artiste. Je pense qu'il y a quelque chose à faire là-bas. Les artistes ne doivent pas y aller souvent. C'est loin.

– Cela coûte cher, fit observer l'homme pratique, le caissier de la troupe.

– Et l'on gagne beaucoup d'argent, répliqua victorieusement Démiane. Du reste, ce n'est qu'un projet en l'air.

Après une chaude journée, le soir descendit peu à peu sur le fleuve élargi ; la rive droite, haute et escarpée, devenait presque noire, pendant que l'autre, basse et couverte de prairies, semblait garder encore quelques clartés du jour évanoui. Les étoiles d'argent commençaient à piquer le ciel çà et là, vers le zénith bleu, et un brouillard d'un gris rosé montait lentement de l'horizon, noyant les lignes et confondant les masses sombres des forêts lointaines. Tout à

coup, à un détour du fleuve, les jeunes gens, debout sur le pont, poussèrent une exclamation joyeuse :

– Un feu d’artifice ! dit Démiane.

– Une illumination ! fit Hélène.

– Le port de Nijni-Novgorod, dit le capitaine en passant derrière eux.

Le Volga en cet endroit mesure deux kilomètres de largeur ; l’Oka, qui vient s’ y jeter, dessine des anses dans son estuaire, et sépare la ville en deux parties distinctes. La falaise de droite sert d’abri aux barques de toute taille, et sur le côté opposé la vieille cité étale sa ceinture de remparts crénelés, ses tours bariolées et ses églises aussi nombreuses que petites et diverses dans leur architecture. La nuit tombante cachait les formes et ne laissait voir que la silhouette des tours et des jardins sur le ciel encore clair de l’Occident, mais le port était une merveille. Deux mille barques ancrées dans le golfe immense portaient chacune un fanal blanc au haut de leurs mâtures de hauteurs variées ; les signaux de la navigation étaient indiqués par des lanternes

rouges ou vertes, et le pont qui relie les rives de l'Oka, sillonné par d'innombrables voitures, formait une chaîne de lumière entre les deux villes, diverses de forme et d'apparence.

Rien ne peut rendre l'effet de ces fanaux suspendus dans l'air par des mâts invisibles, et qui semblaient se déplacer à mesure que le bateau à vapeur avançait lentement vers le port ; les combinaisons de ces lumières aériennes se transformaient à chaque instant, charmant le regard sans le fatiguer, et formaient un coup d'œil peut-être unique au monde. L'époque prochaine de la foire annuelle motivait cette abondance de barques, dont quelques-unes venaient des affluents les plus éloignés du Volga vers l'est, et amenaient des Tartares presque tout à fait sauvages.

Au milieu d'une centaine d'autres bâtiments, avec des coups de sifflet multipliés que les échos des rives répétaient au loin, le bateau se fit un passage, et vint aborder près du pont de l'Oka. Nos amis descendirent à terre, et se virent au milieu d'une foule agitée dont tous les éléments

étaient divers, où pas un homme n'était vêtu comme un autre, où l'on entendait toutes les langues de l'Orient, et même le russe !

– C'est un rêve, dit la petite Hélène en s'accrochant à la manche de Victor. C'est un rêve des *Mille et une Nuits*.

– Prenez garde aux quarante voleurs, dit madame Mianof en français ; car ici c'est par milliers qu'ils se comptent.

De leur hôtel, qui regardait le faubourg où se tient la foire, les voyageurs eurent le spectacle bizarre de ce vaste espace absolument noir, car on n'y allume jamais de lumière. Couronnant le fleuve et la rivière étincelants de feux, le silence de cette ville, morte la nuit, bruyante et grouillante le jour, contrastait singulièrement avec l'animation de Nijni proprement dite, qui à cette époque ne s'éteint guère qu'une heure ou deux chaque nuit, avant le lever du soleil. Ils se couchèrent, et leur sommeil fut bercé par les sons lointains des instruments les plus bizarres.

Le premier concert, promptement organisé, ne fut point particulièrement brillant ; nos amis,

absolument inexpérimentés dans l'art de la réclame, s'étaient contentés de se servir de leurs lettres de recommandation pour les amateurs éclairés de la ville. Ceux-ci prêtèrent leur concours, mais la saison n'était pas très favorable ; on ne s'occupait que de la foire prochaine, et la recette fut maigre.

– Vous auriez dû vous adresser aux gros marchands, dit un de ceux qui les avaient aidés à organiser la soirée manquée ; ceux-là sont riches, et si vous aviez quelque chose à leur dire qui pût flatter leur fibre patriotique, vous seriez sûr de réussir. Ils sont las des musiciens allemands ; vous devriez leur faire comprendre que vous êtes de vrais Russes...

– De vrais Russes, s'écria Victor, je le crois bien !

L'amateur se fit raconter la légende du violon.

– Eh bien, dit-il, voilà l'affaire trouvée.

Mettez sur vos affiches que M. Markof se fera entendre sur un violon russe, fabriqué à Moscou par son frère Victor Markof, et puis allez dès ce

soir au Moskovski Traktir¹, où vous jouerez un petit air de violon avec l'agrément du propriétaire de l'établissement, qui sera enchanté, et vous ferez salle comble dimanche.

Tout ceci ne plaisait pas beaucoup à Démiane, qui n'aimait guère le charlatanisme.

– Battre la grosse caisse n'est pas mon fort, dit-il ; je suis bon pour jouer tout ce qu'on voudra ; mais me faire de la réclame à moi-même avec des sentiments que je considère comme sacrés...

– Il ne faut pas alors donner de concert en province ! dit l'amateur en souriant avec bienveillance.

Démiane avait le don de conquérir les gens, en disant les choses les plus simples, peut-être grâce à sa grande simplicité.

– C'est moi qui battrai la grosse caisse, s'écria Victor avec une pétulance inusitée ; il faut bien que je sois bon à quelque chose ! Tu joueras, toi, Démiane, et moi, je ferai les affiches ; tu peux te

¹ Restaurant de Moscou.

fier à moi !

– N’oubliez pas les journaux, dit l’amateur.

– Tout cela sera de mon département ; et toi, mon fils de roi, tu n’auras qu’à te présenter devant le public et à charmer les âmes.

En effet, du jour au lendemain, Victor, toujours actif, devint prodigieusement retors. Cette métamorphose, moins étonnante dans un Russe que chez un autre, grâce à la prudence instinctive et à l’esprit de commerce innés dans sa nation, était préparée longtemps d’avance, et n’avait été retardée que faute de circonstances favorables.

Victor avait longtemps médité le rôle qu’il serait appelé à jouer près de son frère ; il s’était rendu compte de l’indifférence de celui-ci pour les choses extérieures.

Démiane ignorait les comptes de la blanchisseuse ; en revanche, quand il fallait la payer, il exigeait un reçu, ce qui avait consterné d’abord la pauvre femme, ignorante de l’art d’écrire, et convaincue qu’on l’enverrait en

prison à cause de ce papier signé d'une croix. Victor s'était dit que toute sa vie serait consacrée désormais à visiter les journalistes, traiter avec les propriétaires de salles, chercher des artistes, etc., et le moment lui sembla propice pour se lancer résolument dans cette nouvelle carrière.

Vers huit heures du soir, les deux frères entrèrent dans le Moskovski Traktir, superbe restaurant où se réunissait l'aristocratie marchande de la ville. Il n'y a presque pas de noblesse à Nijni : le peu de propriétaires voisins qui essayent d'y passer les hivers restent sous leur tente, et s'y ennuiant avec dignité. La vraie population de la ville, à part les employés du gouvernement qui ne méprisent point tant les marchands auxquels ils ont affaire tous les jours, se compose des gros bonnets du commerce. Ce sont des hommes qui portent un cafetan de drap bleu foncé, un bonnet de fourrure, des gants de tricot l'hiver, et qui de leur petite boutique du bazar, le moment de la foire venu, remuent des millions de caisses de thé, des caravanes de fourrures précieuses, des tonneaux de lingots d'or sibériens, et des boisseaux de perles. Ces gens ont

le sentiment de leur valeur commerciale aussi bien que personnelle, et veulent être traités en conséquence. Ils savent que leur retrait des affaires, s'il leur prenait fantaisie de liquider, serait un désastre pour leur pays ; sans ambition, car ils ne veulent ni grade ni positions brillantes, ils se bornent à posséder tout : chemins de fer, usines, canaux, mines et capitaux, et vont tranquillement dans les rues de leur *ville de bois*, se saluant jusqu'à mi-corps quand ils se rencontrent, et conservant dans leurs familles la plus stricte discipline.

C'est une notable partie de cette élite qui se réunissait tous les soirs au Traktir pour y prendre le thé. Quelques-uns y dînaient, – les veufs et les célibataires ; les hommes mariés y venaient entre leur dîner de trois heures et leur souper de neuf. Là, on arrête les affaires, on prend des rendez-vous, parfois même on modifie le cours des marchandises, et pendant ce temps les garçons de service, agiles et muets, courent d'une table à l'autre en pantalon de velours noir, à demi recouvert par une chemise d'étoffe de coton rouge pour les premiers garçons, blanche bordée

de rouge pour les autres, les mains propres, sans tablier ni serviette. Leurs pas ne se font pas entendre sur les tapis épais qui garnissent le parquet ; une espèce de solitude est assurée à chacun par l'organisation des tables séparées par des cloisons à hauteur de l'épaule, et deux cents personnes prennent leur repas et traitent de leurs intérêts sans faire plus de bruit qu'un vol de perdrix.

De temps en temps, un surveillant, placé au fond de la plus belle salle, juge que le moment est propice pour régaler les consommateurs d'un peu de musique, et il tire une petite ficelle. Un orgue magnifique, haut de cinq ou six mètres, résonne alors avec une sonorité extraordinaire, et joue les morceaux les plus brillants des opéras célèbres, et surtout la *Vie pour le Tsar*, aussi populaire en Russie que la *Muette* le fut longtemps en France.

Nos amis commencèrent par demander quelques consommations choisies parmi les plus chères, et les payèrent immédiatement, suivant l'usage. Puis Victor posa négligemment sur la table l'étui à violon, tout neuf et reluisant, qui

attira l'attention de ses voisins. Au bout de quelques instants, un gros homme, vêtu du plus beau drap, taillé en long cafetan, d'après l'ancienne mode des marchands, s'approcha des jeunes gens et s'assit auprès deux :

– Permettez-moi de vous demander, dit-il, si c'est un violon qui est là-dedans ?

– Oui, répondit Victor, saisissant l'occasion par les cheveux, et un bon violon russe, le premier qui ait été fait en Russie, avec du bois russe, par un Russe !

– C'est vous qui en jouez ? fit le marchand sans se douter de l'humiliation qu'il infligeait à Démiane par cette simple question. Tout individu qui arrive à la célébrité, même dans un genre restreint, se figure aussitôt que son nom et son visage sont connus de l'univers entier, et il éprouve une déception amère toutes les fois qu'il s'aperçoit combien l'univers est resté étranger à sa gloire.

– C'est mon frère, dit orgueilleusement Victor en montrant Démiane. Un artiste russe aussi ; oui, messieurs, fit le bossu en s'adressant à l'auditoire

qui se formait peu à peu autour de lui ; nous ne voulons rien que de national ! Trop longtemps nous avons demandé à l'étranger nos instruments, nos artistes, nos professeurs ; la Russie a de quoi se suffire à elle-même, et nous ne voulons plus rien emprunter à des gens qui, au bout du compte, ne valent pas mieux que nous.

– C'est vous qui avez donné un concert l'autre jour ? dit un nouveau venu qui avait remarqué la belle figure de Démiane sur le seuil de la salle de concert.

– C'est moi, répondit notre ami, assez honteux du boniment que venait de débiter son frère.

– Vous avez joué de la musique qui n'était pas russe ? fit observer l'épilogueur.

– C'était pour les Allemands qui sont ici, répliqua aussitôt Victor. Vous n'en manquez pas d'Allemands à Nijni ! Vous ne manquez de rien, du reste ; votre ville, en ce moment, c'est le rendez-vous du monde entier.

Un murmure d'approbation parcourut les rangs désormais pressés de l'auditoire.

– Figurez-vous, continua l’orateur, qu’on nous avait dit une bourde ! On avait prétendu que vous autres, marchands de Nijni, vous n’aimez pas la musique !

– Voilà une bêtise ! dit un personnage respectable, orné d’une barbe blanche ; pourquoi alors aurions-nous le gros orgue que voilà ?

– Précisément, c’est une bêtise, reprit Victor imperturbable ; mais on nous l’avait dite, et nous l’avons crue ; aussi, quand nous avons appris la vérité, nous sommes venus ici vous demander votre concours. Est-il possible que vous refusiez d’aider un artiste russe à se faire entendre à un public russe ? Nous voulons donner un second concert, et cette fois nous ne jouerons que de la musique nationale : nous n’aurions jamais dû faire autrement !

L’affaire ainsi engagée ne pouvait manquer de réussir ; tous les marchands qui se trouvaient là offrirent leur concours sous des formes variées, et Démiane, pour les récompenser de leur bon vouloir, leur montra le fameux violon russe, et leur joua une brillante improvisation sur des

motifs populaires, qui réjouit tout le monde.

En rentrant à leur hôtel, vers dix heures, ils s'empressèrent de frapper à la porte de madame Mianof, pour lui faire part de leur succès ; la petite Hélène vint leur ouvrir sur la pointe du pied. Sa maman avait envie de dormir, et il ne fallait pas la déranger. Le conciliabule eut lieu dans le corridor à demi obscur, et fut promptement clos par ces paroles, qui sortirent de la chambre sur un ton dolent :

– Hélène, viens me gratter le dos, je ne pourrai jamais dormir sans cela.

– Tout de suite, maman, répondit la jeune fille. Quand répétons-nous ? demanda-t-elle à Démiane.

– Demain, à une heure, dans la salle de l'hôtel de ville. Est-ce que votre maman a l'habitude de se faire gratter le dos ?

– Elle ne s'endort jamais sans cela, dit Hélène en disparaissant, sur une nouvelle injonction de sa maman, moins dolente et plus impérieuse.

Victor et Démiane retournèrent à leur

chambre, et le premier émit en route cette réflexion irrévérente :

– Je ne m'étonne pas que la petite Hélène ait les doigts agiles ; si elle a passé sa vie à gratter le dos de sa maman, elle a dû en effet y gagner quelque souplesse.

– Bah ! fit Démiane, il y a bien des gens qui pour s'endormir se font gratter la plante des pieds !

Victor frissonna de tout son corps, comme si c'eût été la propre plante de ses propres pieds dont il était question, puis il haussa les épaules.

– Voilà tout de même un concert qui s'annonce bien ! dit-il. Qui aurait deviné que j'avais en moi l'étoffe d'un orateur ?

Démiane sourit avec condescendance. Il ne lui déplaisait pas d'avoir du succès, pourvu qu'il n'eût pas à préparer les voies. C'était un dilettante d'orgueil.

XXXIII

Le concert *russe* réussit au-delà de toutes les espérances. Les journaux l'avaient prôné, les marchands l'avaient garanti, et les femmes de ces messieurs, qui ne sortent jamais de leurs gynécées, avaient eu la permission de se servir des billets achetés par leurs maris, ce qui avait mis dans la ville une activité extraordinaire. Démiane eut le plaisir probablement unique de se voir un auditoire féminin entièrement composé de douchagrèikas en soie des couleurs les plus brillantes, surmontées de mouchoirs de tête dont une pointe pendait dans le dos, tandis que les deux autres, pincées étroitement sous le menton, venaient se joindre sur la poitrine. Et il ne faudrait pas croire que toutes ces bonnes âmes, arrachées à l'obscurité des gynécées, ne surent pas apprécier le talent du jeune artiste ! Plus d'une en l'écoutant se rappela l'époque où, jeune fille, elle entendait la nuit les rossignols se

répondre dans le jardin de ses parents. Les aspirations de leur jeunesse leur revinrent à l'esprit, et si leurs yeux furent mouillés de larmes, ce n'était peut-être pas uniquement un effet nerveux produit par le frémissement de l'archet sur les cordes. Dans ces thèmes simples de chants populaires se cache une poésie mélancolique, appréciable par ceux-là seuls qui ont vécu de la vie contemplative des champs ou des vieilles demeures russes, et qui l'ont aimée et sentie dans sa beauté patriarcale.

La petite Hélène, vêtue pour la circonstance d'une robe de percale blanche tout unie, avec ses cheveux divisés en deux nattes sur ses épaules modestement recouvertes d'un fichu de mousseline, fut l'objet d'une ovation. Elle avait l'air si simple, si enfantin, que toutes les mères de l'auditoire furent prises de pitié pour elle.

– Si jeune, et déjà gagner sa vie ! se disaient les bonnes âmes.

Avant la fin du jour, elle vit sa chambre remplie de cadeaux de toute espèce ; les matrones attendries par sa grâce et son air sérieux lui

envoyèrent les objets les plus divers : des pièces d'étoffes, des bijoux à l'ancienne mode, une pièce de toile blanche et fine pour faire du linge, une caisse d'oranges, une pelisse de fourrure ; si bien qu'il fallut acheter une malle.

– Oh ! monsieur Markof, dit-elle quand Démiane vint lui dire bonjour, c'est à vous que je dois tout cela, jamais je ne pourrai m'acquitter !

Avec un geste fort noble, l'artiste écarta l'idée de reconnaissance, et se contenta de sourire ; décidément, cette petite fille était gentille. Il ne savait pas si elle était jolie – pour cela il eût fallu la regarder plus attentivement qu'il ne l'avait encore fait ; – mais elle avait un sentiment des convenances qui rendait la vie en commun facile et même agréable. Madame Mianof était peu gênante ; avec du thé, des cigarettes et des cartes, on en obtenait la paix infailliblement ; elle n'exigeait même pas qu'on jouât aux cartes avec elle ; dans sa somnolence tranquille, elle préférait les *patiences*, qui laissent à l'esprit le loisir de s'arrêter quand les combinaisons deviennent par trop émouvantes. On ne gagne pas communément

des maladies de cœur à faire des patiences.

Victor était enchanté. L'heureuse réussite de cette entreprise lui présageait pour l'avenir une série de concerts plus beaux les uns que les autres, d'où Démiane sortirait illustre et riche. Ils avaient d'ailleurs résolu ensemble d'envoyer au Père Kouzma un petit souvenir sous forme d'argent, et cette résolution leur donnait la joie paisible qui, quoi qu'on en ait dit, accompagne les pensées généreuses. Les deux frères sentaient vaguement que, du moment où leur sœur tenait les cordons de la bourse, leur père ne devait pas rouler sur l'or. Aussi M. Roussof fut-il chargé dès le lendemain de remettre discrètement au prêtre la somme relativement considérable que ses fils lui faisaient parvenir ; le tout s'accomplit de façon à satisfaire tout le monde, car, sans avoir parlé, chacun savait fort bien que ce don devait être remis et accepté en silence, sous peine de perdre immédiatement son effet.

La lettre qui emportait ainsi le souvenir des enfants de Kouzma vers la maison paternelle se croisa avec une autre, écrite par M. Roussof, et

qui apportait de grandes nouvelles aux jeunes gens. Le médecin des eaux de Piatigorsk étant mort subitement, sa place avait été offerte à Valérien Moutine. Après quelques hésitations, le jeune médecin l'avait acceptée. Sans doute, il était dur de s'expatrier ainsi pour plusieurs années, mais le traitement offert était considérable, et les ressources éventuelles qu'apporte dans les villes d'eaux la présence de riches malades pouvaient permettre au jeune couple de réaliser en peu de temps une aisance qui ressemblerait fort à la fortune. Ils avaient donc pris le parti de quitter M..., et au moment où M. Roussof écrivait, ils étaient déjà à moitié route.

Démiane lut cette lettre et resta rêveur. Superstitieux comme les trois quarts des gens, il voyait dans cette coïncidence de départs pour le Caucase une force mystérieuse qui le poussait aussi vers les hauts sommets du Sud.

– Madame Moutine s'en va à Piatigorsk, dit-il à Victor quand celui-ci rentra de ses courses matinales.

Les bras tombèrent au pauvre garçon. Il ne voyait guère l'ancienne idole de son adolescence, mais elle n'était pas trop loin, et il lui semblait qu'il pourrait la voir s'il en avait bien envie ; mais au Caucase ! dans un pays perdu ! les larmes lui vinrent aux yeux.

– Veux-tu que nous allions l'y voir ? fit Démiane avec un demi-sourire. Son frère le regarda avec étonnement. Il avait bien oublié, et depuis longtemps, la lettre de la princesse Rédine, et ne pouvait trouver aucune cause appréciable à cette idée de Caucase que l'artiste omettait pour la seconde fois.

– Si loin ? fit-il faiblement, comme s'il combattait en lui-même le désir d'aller rejoindre Groucha par delà la mer Caspienne.

– Pourquoi pas ? Elle y va bien, et d'autres aussi ! nous ne serons pas les premiers explorateurs d'un pays vierge, fit Démiane, les yeux baissés, en jouant avec l'enveloppe de la lettre. Nous donnerons encore un concert à Saratof, un autre à Astrakhan, peut-être, – si les pêcheurs d'esturgeons aiment la musique, – et

nous ferons à Piatigorsk une demi-saison. Je suis sûr qu'il y a un bon orchestre ; pense donc ! c'est la résidence d'été du grand-duc, gouverneur Général du Caucase ! Il y a une mine d'or dans ce pays-là.

Victor fut fort étonné d'entendre parler son frère à ce point de vue pratique, lui qui ordinairement s'occupait si peu des choses matérielles ; mais ses étonnements n'étaient jamais de longue durée, grâce à sa philosophie inconsciente, qui lui faisait accepter avec résignation tout fait accompli.

– Alors, tu veux aller à Piatigorsk ?

Démiane cessa de jouer avec l'enveloppe ; sa main, arrêtée sur le bord de la table, trembla légèrement, puis resta immobile. Il regardait en dedans de lui-même et décidait de sa vie. On a dit que nous tenons parfois notre destin dans nos mains, et qu'à certaines heures c'est à nous-mêmes qu'il appartient de choisir notre voie. C'était vrai en ce moment pour le jeune artiste, et il le sentait, non pas confusément, comme il arrive, mais très nettement : il savait qu'en se

rapprochant de la princesse, il rompait avec sa vie passée ; il avait compris que cette femme, quels que fussent ses sentiments réels, lui avait témoigné une attention peu ordinaire ; il se disait qu'elle l'avait peut-être oublié ; mais il était sûr de ne pas lui être indifférent le jour où elle le reverrait. Fallait-il se lancer sur la pente d'une passion inconnue ou rester tranquillement dans l'ornière battue, pour attendre que le hasard vînt l'en tirer ? Démiane avait en lui autant du calculateur que du poète, et les deux routes lui paraissaient également dangereuses ; la vingtième année, le souvenir des yeux de la princesse, de sa voix magique, de tout son être enivrant et provocant, eurent le dessus, et d'une voix ferme, il dit :

– Je veux aller à Piatigorsk.

– C'est une excellente idée ! s'écria Victor.
Pour ma part...

Il s'arrêta brusquement, et d'un ton tout différent :

– Qu'est-ce que nous allons faire de la petite Hélène ? dit-il.

– Si elle veut venir avec nous jusqu’à Saratof, j’en serai bien aise ; c’est une ville de musiciens enragés : il doit y avoir une bonne moisson à récolter par là. Et ensuite, elle sera libre de retourner chez elle.

– Ou de venir avec nous ? suggéra timidement Victor.

Il s’était attaché à la jeune fille, et l’idée de la quitter sitôt lui paraissait attristante.

– Ou bien de venir avec nous ! répondit Démiane avec indifférence. Elle accompagne très bien, et elle n’est pas gênante du tout. On dirait que nous sommes encore seuls.

– Mais nos chaussettes n’ont plus de trous, fit remarquer Victor, et c’est bien quelque chose.

– C’est elle qui les raccommode ?

– Tu ne supposes pas que ce soit sa maman ?

Les deux frères se mirent à rire, et ainsi fut tranchée la question du voyage à Piatigorsk.

XXXIV

« Mes chers amis, vous me croyez à Moscou, occupé à fabriquer des violons ou même des altos, et de plus, à mes moments de loisir, à perfectionner l'éducation de Petit-Gris ? Erreur ! J'habite les bords du Don, j'ai retrouvé mes pâturages, mes buffles, mais non pas mon intendant, car le brave homme est mort, et me voici enfin propriétaire du bien dont mon pauvre oncle – que Dieu ait pitié de son âme ! – me croit en possession depuis le jour de sa mort. Je me suis dit plus d'une fois que les anciens, qui avaient inventé le Léthé, n'étaient pas si bêtes ; si dans l'autre monde on se souvient de ce qu'on a désiré de son vivant, et si l'on peut voir la façon dont les autres se comportent avec vos dernières volontés, on doit se faire plus d'une pinte de mauvais sang ; et alors, qu'est-ce que nous faisons des délices éternelles du Paradis ? Mais ce n'est pas pour vider cette question que j'ai pris

la plume, c'est pour vous faire part de mes embarras.

« Oui, mes amis, je suis l'homme le plus embarrassé du globe, et la cause de mon embarras a seize ans, des cheveux blonds toujours emmêlés, des yeux bleus toujours pleins de larmes, des mains rouges, des pieds nus qui marchent dans la poussière et qui ont l'air de se moquer amèrement de mes bottes.

« Figurez-vous que mon vieux coquin d'intendant avait une fille. Je crois vous avoir entretenus jadis de ce personnage original qui s'était bâti toute une cathédrale dans mon fromage, et qui me nourrissait parcimonieusement des déchets de son travail, et je crois même vous avoir dit qu'il avait un enfant quelconque. Cette fille est la demoiselle ci-dessus décrite, que j'ai trouvée en arrivant, montée au plus haut diapason et prête à me poignarder. Le vieux scélérat avait laissé cette innocente dans l'idée que mon bien lui appartenait. Avait-il développé cette idée ? je ne le suppose pas ; elle était née dans le cerveau fantasque de

mademoiselle Mouza, et il n'a rien fait pour l'en extirper, peut-être n'en a-t-il jamais eu connaissance. Le digne homme meurt subitement l'autre jour, – de trop boire, m'a-t-on dit, et la justice, lente en tous pays, particulièrement sur les bords fortunés du Don, vient mettre les scellés sur ce qui m'appartient. Des scellés ? s'écrie Mouza, qu'est-ce que c'est que cela ? Je n'en veux pas ! On les met pourtant, et comme chacun pouvait s'y attendre, on en confie la garde à la fille de mon intendant. C'était indiqué. Ce qui était également indiqué, c'est que ma jeune sauvage, qui de sa vie n'avait entendu parler de ruban de fil ni de cire à cacheter, n'a rien de plus pressé que d'enlever tous ces petits cordons qui l'empêchaient d'agir à sa guise dans sa maison. Notez bien, mes amis, que cette maison était indubitablement la sienne, personne du vivant de son père ne lui ayant jamais suggéré le contraire. Là-dessus j'arrive, et je trouve sur le seuil la jeune personne qui m'accueille avec un : – Que venez-vous faire ici ? des moins avenants. – Je viens, lui dis-je, prendre possession de mon domaine. Elle me rit au nez et me dit : – Vous

n'entrerez pas. Je veux l'écarter, elle tire un fort joli couteau et le manie si adroitement qu'elle se taille le mieux du monde une ouverture dans la paume de la main. Le couteau tombe, elle se met à pleurer ; je veux m'approcher d'elle et je reçois un beau coup de poing sur le nez, dont je me ressens encore quand je ferme les yeux. Cependant nous étions entrés, ce qui était déjà quelque chose, et la servante de ma belle ennemie, plus au fait de la situation, avait traîné ma petite valise dans la maison. J'étais au cœur de la place. Il s'agissait d'y rester. Mouza s'assied dans un coin, me regardant d'un air sombre, pendant que je furetais un peu partout. Le bris des scellés m'amusa beaucoup ; grâce à ma rhétorique, je prouvai aux fonctionnaires que si la petite avait agi sans discernement, ils n'en avaient pas témoigné beaucoup plus en commettant leur garde à une personne aussi peu capable de les conserver qu'un jeune singe en liberté ; comme je ne réclamais pas, l'affaire s'est arrangée toute seule. Mais je ne faisais que commencer mon apprentissage. Quand je demandai à mademoiselle Mouza ce qu'elle

comptait faire, elle me regarda d'un air effaré. – Rester ici, répondit-elle. – Toujours ? – Toujours ! Est-ce que vous n'allez pas bientôt vous en aller ? – J'avais d'autant moins l'intention de m'en aller que mon domaine est fort joli et en très bon état. Je soupçonne le père de mademoiselle Mouza d'avoir placé sur la tête de la fille une trentaine de mille roubles, tout en ne se refusant rien. Le vieux avait un notaire, un conseil, un homme d'affaires, enfin, à qui il a bien graissé la patte de son vivant, et qui n'a garde d'en dire plus qu'il ne faut. Je l'ai fait chercher pour sortir de ce pétrin. Il m'a dit que Mouza a de quoi vivre du bien de sa mère – sa mère était une paysanne – et qu'elle peut aller où il lui plaira. Point de parents, pas d'amis, aucune relation. – Voulez-vous l'emmener ? dis-je au chicanous. – Je ne demande pas mieux, répondit-il en clignant de l'œil intérieurement ; ma femme s'en chargera, et je gérerai sa fortune. Mais quand il fut question de partir, Mouza s'accrocha à la porte, déclarant qu'elle aimait mieux mourir que de quitter la vieille maison. – Laisse-la, dis-je au chicanous, qui n'était pas content. Mouza me jeta

un regard mi-bourru, mi-reconnaissant.

« L'idée que je suis le maître finira sans doute par entrer un jour dans cette cervelle-là ; en attendant, sa servante fait mon ménage, car vous comprenez bien que je n'ai pas amené de personnel avec moi. Mouza habite l'aile gauche, j'habite l'aile droite ; nous avons fini par manger ensemble, grâce à la rhétorique de la servante, qui ne voulait pas faire deux repas différents et qui a eu gain de cause, et je me demande combien de temps cela va durer. Voilà, mes bons amis, où j'en suis pour le moment, et je voudrais bien vous voir à ma place ! Écrivez-moi ce que vous feriez si vous étiez en semblable embarras ; non que j'attende de vous le moindre secours, votre expérience de la vie n'est pas supérieure à la mienne ; mais les bêtises que vous me direz feront peut-être jaillir dans mon esprit une source de lumière. Je vous serre les mains au hasard. – Votre ami, André LADOF. »

« P.-S. J'oubliais de vous dire que désormais et étant donné mes besoins, je suis riche comme Crésus. Si vous le pouvez, dans vos voyages,

venez passer quelque temps chez moi. J'espère qu'alors, par quelque miracle de cette excellente Providence, d'une façon ou d'une autre je serai délivré de mon kobold aux pieds nus. »

La lecture de cette lettre fit pâmer Démiane. L'idée de voir son ami André, si positif, si sceptique et si philosophe, aux prises avec cette petite fille insaisissable comme un feu follet, lui paraissait d'un comique achevé. Victor, moins porté à la raillerie, trouvait Ladof fort à plaindre. Madame Mianof resta assez indifférente à cette histoire, qui ne la touchait pas directement ; cependant, elle fit plusieurs patientes dans le but de savoir si Ladof se débarrasserait de son lutin domestique, et les cartes consultées ayant répondu non autant de fois que oui, elle cessa d'interroger le sort pour un objet si peu digne d'intérêt.

La petite Hélène prit autrement la chose.

– La pauvre enfant ! dit-elle. Je comprends qu'elle ait l'esprit bouleversé ! Son père est bien coupable de ne pas lui avoir donné des notions plus justes sur l'avenir qui l'attendait.

– C’est que, voyez-vous, il ne pensait pas mourir subitement, fit Victor avec une naïveté qui provoqua la gaieté de toute l’assistance.

– Elle doit être horriblement malheureuse, reprit Hélène en croisant ses mains mignonnes sur la chaussette qu’elle raccommodait ; elle a tout perdu à la fois : son père, sa propriété, puisqu’elle la croyait à elle, les idées de toute sa vie, – c’est une destruction complète de tout autour d’elle, il ne lui reste plus que des ruines. Je la plains beaucoup – beaucoup ! répéta-t-elle en secouant la tête et en reprenant son ouvrage.

– Vous raisonnez comme une petite femme, mademoiselle Hélène, dit Victor ; où avez-vous appris tout cela ?

Elle sourit et secoua la tête encore une fois. Depuis son départ de Iaroslav, elle avait l’air moins triste, mais peut-être encore plus grave. Une responsabilité nouvelle était entrée dans sa vie avec celle d’accompagner les concerts de Démiane, et elle ne s’en faisait pas un jeu. La petite Hélène avait une de ces âmes pour lesquelles tout est sérieux, et qui n’envisagent

aucun devoir sans une sorte de frayeur de ne pouvoir pas le remplir suffisamment.

– C’est demain que nous partons ! dit-elle à Démiane, qui regardait distraitement par la fenêtre.

Victor réglait tous les détails de leur existence, mais c’est à Démiane qu’elle s’adressait, sans s’en apercevoir.

– Demain ?... Oui. Décidément, venez-vous avec nous ?

Hélène regarda sa mère, puis la chaussette qu’elle raccommodait, puis Démiane encore.

– Si cela ne vous dérange pas, fit-elle avec hésitation.

– Jusqu’au Caucase ? Faites-y bien attention, c’est pour la saison entière.

– Si cela ne vous dérange pas, répéta-t-elle d’un ton triste et soumis.

– Me déranger ? Il ne peut être question de cela ! Je vous ai dit et répété que je n’aurais jamais un accompagnateur comme vous. Cela dépend de vous seule.

– Allons-y, Hélène, dit madame Mianof en battant ses cartes, qui ne voulaient pas se mêler convenablement.

Cette conversation avait lieu à Saratof, où nos amis avaient passé huit jours dans une orgie musicale dont les amateurs du lieu ne se montraient pas encore fatigués ; mais les artistes éprouvaient le besoin réel de se reposer après cet excès d'harmonie. C'était le lieu où il fallait se séparer, si l'on ne devait pas faire définitivement route ensemble pour le Caucase.

– Comme vous voudrez, maman, répondit la jeune fille en s'appliquant à réparer un tout petit trou sous la semelle de la chaussette.

– Alors, Victor, va retenir quatre places, dit Démiane en se retournant vers son frère ; le bateau part demain matin.

– En route, les voyageurs pour le Caucase ! cria Victor en agitant triomphalement son chapeau au-dessus de sa tête.

Depuis que leur société s'était accrue de l'élément féminin, il se sentait extraordinairement

joyeux. La petite Hélène lui rappelait madame Moutine, disait-il à tout moment pour expliquer sa joie. À vrai dire, il n'existait pas la moindre ressemblance entre les deux femmes : Groucha était grande et imposante ; Hélène, petite et menue ; le visage de la première était rond, un peu plat, remarquable par une extrême blancheur ; celui de la seconde était allongé, d'une pâleur mate et dorée ; il en était de même pour tout le reste, et pourtant Victor s'entêtait à proclamer la ressemblance. Il avait raison sur un seul point, et c'est ce que les autres ne pouvaient voir : la douceur clémente des yeux chez les deux femmes, la tendre compassion du regard, la bonté du sourire, un grand fonds de patience et de résignation leur donnaient à toutes deux une expression analogue ; ce n'étaient pas leurs visages qui se ressemblaient, c'étaient leurs âmes.

Le soir venu, Démiane alla faire un tour à l'assemblée de la noblesse, où se donnait une soirée ; il voulait prendre congé en bloc de tous ceux qui lui avaient témoigné de la sympathie pendant son séjour à Saratof. Les dames et Victor restèrent au logis pour faire leurs préparatifs de

voyage. Au moment où ce dernier allait fermer la malle qui contenait leurs effets, il vit entrer Hélène les bras chargés de linge. Elle avait l'air troublé, et sa voix était mal assurée.

– Monsieur Victor, dit-elle, je voudrais vous demander quelque chose.

– À votre service, mademoiselle Hélène.

– Il faudrait mettre ceci dans la malle de votre frère.

– Nous n'en avons qu'une, répondit naïvement Victor.

– Je voudrais qu'il se servît des chemises que voilà. Mais il faudrait lui dire que c'est vous qui les lui avez fait faire.

Victor examinait le linge que la jeune fille avait posé sur la table auprès de la lumière.

– Quelle toile magnifique ! dit-il avec étonnement. C'est aussi fin que de la batiste ! Que veut dire tout ceci ?

– Voyez-vous, dit-elle en surmontant son embarras, c'est une dame de Nijni qui m'avait donné une pièce de toile pour me faire du linge ;

mais moi, je n'en ai pas besoin, et puis c'est trop beau pour moi ! tandis qu'un jeune homme, un artiste, n'est jamais assez bien mis ; alors j'ai fait faire les douze chemises ici ; on travaille très bien à Saratof, je pense qu'elles lui iront bien.

– Comment pouvez-vous le savoir ?

– J'avais gardé un modèle en raccommodant le linge, balbutia Hélène, aussi honteuse que si elle eût été surprise en flagrant délit de vol, – et je suppose que celles-ci n'iront pas plus mal...

Victor regardait la jeune fille, qui évitait ses yeux ; soudain il la prit par les épaules et l'embrassa résolument sur chaque joue sans qu'elle essayât de s'y refuser.

– Ô ma sœur Hélène, dit-il d'une voix émue, nous l'aimons bien, notre Démiane, n'est-ce pas ? Nous sommes prêts à tous les sacrifices pour qu'il soit heureux ?

Elle fit un signe de tête affirmatif, et deux larmes brûlantes qu'elle ne pouvait plus retenir coulèrent sur ses mains que Victor avait prises.

– Vous l'aimez autant que je l'aime, continua

le jeune homme, en cherchant avidement sur le visage de la jeune fille ce qu'elle s'efforçait en vain de cacher ; et moi je l'aime depuis le berceau. Vous jouez avec lui, pour lui, comme pour nul autre ; je vous ai entendue accompagner les amateurs, ce n'est pas la même chose ! Il est un dieu pour vous, n'est-ce pas, ma sœur Hélène ? Vous voudriez arracher votre cœur de votre poitrine et le mettre sous ses pieds, pour lui tenir chaud quand il ira dans la neige ? Vous l'aimez à la fois comme votre enfant et comme votre maître, assez pour lui pardonner de ne vous avoir jamais regardée, de ne pas savoir quand vous êtes là, de ne pas se douter que vous l'aimez ?

Elle hocha énergiquement la tête, et ses larmes tombèrent plus rapides et plus chaudes.

– Je sais bien comment on aime, reprit Victor, éclairé soudain sur ce qui se passait dans son âme par la douleur qu'il ressentait ; mais je ne suis qu'un pauvre bossu, et je n'ai pas le droit d'aimer. Nous l'aimerons à nous deux, n'est-ce pas, ma sœur Hélène ? et quand il sera

malheureux, c'est nous qui le consolerons, qui le guérirons du mal que lui auront fait les autres !

– Oui, dit Hélène à voix basse ; puis, se dégageant soudain, elle cacha sa tête sur l'épaule de Victor, qui caressa doucement ses cheveux rebelles.

– C'est entendu, dit-il, quand une seconde après elle releva la tête et essuya ses yeux. Je lui dirai que c'est moi qui ai fait faire les chemises.

– Je vous en prie ! murmura-t-elle avec l'expression la plus touchante.

– Et il ne saura pas ce que vous avez fait pour lui ; c'est juste ! C'est ainsi qu'on aime.

XXXV

La musique jouait dans le jardin de l'établissement des eaux à Piatigorsk, et les malades, ceux à qui leur état permettait la promenade, jouissaient de la beauté de l'après-midi. L'ombre bleue des hautes montagnes descendait tout autour dans les vallées, où le soleil avait jeté des paillettes jusqu'au fond des ruisseaux, et sa fraîcheur reposait les plantes et les hommes de la chaleur d'un jour de juillet.

On a beau se trouver au Caucase, dans un des plus beaux pays du monde, à des centaines de lieues de l'Occident et de la vie mondaine, une ville d'eaux n'est jamais qu'une ville d'eaux ; on y porte les mêmes costumes, on y apporte les mêmes vices, on en emporte les mêmes impressions que de la première station venue de France ou d'Allemagne. Qu'importe en effet que les fins visages des Tcheremesses aux

moustaches noires, aux yeux de gazelle, aient remplacé les plates figures des *Ketters* ou les cheveux trop pommadés des *Garçons* ? Qui regarde ces figures, simples objets de nécessité commune, et qui regarde le paysage, après les deux premiers jours où il est convenu qu'on doit s'extasier sur la nature ?

Et à ce propos, on ignore peut-être combien il est dangereux de ne pas s'extasier sur la nature aux heures et aux jours où il est séant de le faire. Malheur à celui qui, préoccupé de quelque chagrin, de quelque souffrance morale ou physique, néglige de célébrer la splendeur de l'astre des nuits ou le charme des forêts, quand les autres jugent à propos de les célébrer. L'infortuné, fût-il poète, eût-il versé à pleines mains le trop-plein de son âme dans ses tableaux, dans sa musique, dans ses poèmes, sera accusé d'avoir l'âme froide, de rester indifférent aux beautés de la nature, et par une duplicité épouvantable, de s'exalter à froid, enfin, pour employer un mot d'argot parisien, de faire de chic, ce qui, on n'en ignore, est le comble de l'ignominie.

La princesse Rédine, dès le jour de son arrivée, et même le lendemain, avait chanté aux vieilles montagnes l'hymne obligatoire ; cette formalité accomplie lui avait laissé beaucoup de liberté dans l'esprit, et elle avait aussitôt organisé sa maison sur un pied fort convenable. Elle habitait une belle villa, ornée de jardins en pente, avec des sources, des rochers, des arbres, des pelouses, et tout ce qui constitue une demeure aristocratique. Elle donnait de bons dîners trois ou quatre fois par semaine, se montrait extrêmement sévère sur le chapitre femmes, et n'admettait chez elle que des vertus notoirement constatées, soit par leur âge, soit par leur laideur, soit par une insignifiance qui les mettait à l'abri de tout soupçon.

En fait d'hommes, elle voyait à peu près tout le monde, par la raison bien simple qu'il est facile, sous mille prétextes, de ne plus recevoir un homme qu'on ne veut pas voir, tandis qu'avec les femmes on se fait des inimitiés sanglantes si l'on adopte cette manière d'agir. La princesse Cléopâtre ne voulait recevoir à Moscou que des femmes de son monde, et la mise en action de ce

principe faisait passer bien des soirées solitaires aux pauvres petites épouses d'officiers et de fonctionnaires, bannies d'un Éden où l'habit noir avait droit de cité.

La princesse Cléopâtre venait de veiller à l'installation du prince à l'endroit le plus ombragé, le plus frais, le plus parfumé de tout le jardin de l'établissement des eaux : c'était un soin qu'elle ne confiait à personne. Le prince avait à sa portée de bons cigares, et son valet de chambre particulier prêt à satisfaire à toutes ses exigences ; d'ailleurs, il avait l'air assez content de son sort, et sa femme pouvait bien prendre un moment de répit, après avoir déployé tant de zèle pour le bien-être de son époux. Aussi se promenait-elle en toute sécurité de conscience, avec l'air indifférent qui lui était propre, mais avec cette noblesse de port et de tenue qui la mettait bien au-dessus de tous les jugements, favorables ou non. Le comte Raben marchait à côté d'elle ; ils ne se parlaient guère, s'étant dit trop de choses pour qu'une conversation banale pût les intéresser.

C'était une situation singulière que celle du comte Raben auprès de Cléopâtre ; elle l'avait caractérisée elle-même un jour par ces mots : – Vous êtes venu trop tôt sur la terre, ou bien c'est moi qui suis venue trop tard ; le monde vous a communiqué son expérience, et vous me jugez avant de m'aimer ; c'est ce que je ne puis admettre.

– Vous voulez être adorée les yeux fermés ? avait demandé le diplomate.

– Mon cher, quand on adore, c'est toujours les yeux fermés ; non seulement les vôtres sont toujours ouverts, mais vous faites encore usage d'un pince-nez !

C'est peut-être ce pince-nez qui avait empêché Cléopâtre d'accueillir les soupirs du comte. Celui-ci d'ailleurs n'avait pas soupiré dans le sens ordinaire du mot ; la cour qu'il faisait à la princesse ressemblait fort à une bataille réglée ; il sentait du reste que si jamais il devait triompher, c'est ainsi qu'il avait quelque chance de réussir. La jeune femme estimait son esprit, qu'elle sentait au moins égal au sien, et même de temps

en temps elle avait un peu peur de l'œil perçant de son adorateur ; ils traitaient ensemble de puissance à puissance. Si jamais ils avaient pu s'aimer, c'eût été pour ne pas se haïr ; comme ils ne s'aimaient pas encore, il y a tout lieu de supposer qu'ils se haïssaient.

Raben était arrivé depuis quelques jours seulement, mais il ne lui en fallait pas si long pour déshabiller de la tête aux pieds, corps et âme, les êtres qui composaient la société des eaux. Deux seulement avaient arrêté sa verve critique ; c'étaient Valérien Moutine et sa femme. Ceux-là aussi venaient à peine de prendre langue, mais le calme de Groucha et la noble assurance du docteur ne fournissaient pas matière à commérages.

– Recevez-vous ces gens-là ? demanda Raben.

– On est toujours forcé de recevoir le médecin des eaux, répondit la princesse ; il est fort bien. j'irai lui rendre sa visite un de ces quatre matins.

– Au docteur, ou à sa femme ?

Cléopâtre haussa les épaules.

– Je ne vous parle pas de sa femme, dit-elle ; une femme de docteur, cela n'existe pas.

– Celle-là existe pourtant assez pour qu'elle se défende si vous tentez de lui prendre son mari !

– Vous croyez ? fit Cléopâtre avec un accent hautain. Je voudrais bien voir cela ! ajouta-t-elle avec un rire dédaigneux.

– Voyons, princesse, laissez ce joli petit ménage ajouter une foule de quartiers à sa lune de miel ! Quand vous aurez détruit encore ce bonheur-là, en serez-vous plus avancée ?

– Je me soucie bien du bonheur des autres ! fit-elle avec mépris. Le bonheur des autres ! la belle affaire !

Raben la regarda en dessous ; elle reprit avec orgueil :

– Vous me trouvez cynique ? Osez dire que sur cent individus vous m'en garantissez un qui ne pense pas de même ? vous le premier, surtout vous ! La seule différence entre tout le monde et moi, c'est que les autres le cachent par hypocrisie, et que moi, je vous le dis tout haut,

par franchise.

– Cette franchise-là, princesse, s'appelle aussi du cynisme, fit Raben, d'une voix douce comme la soie.

– Cynisme, soit ! Cela vaut mieux que l'hypocrisie.

– Certainement ! fit le diplomate avec une exquise courtoisie. Ce qui m'étonne, puis-je vous le dire, princesse, sans encourir votre colère ?

– Vous pouvez dire tout ce que vous voudrez, répondit-elle avec ce dédain qui était une de ses originalités ; après ce que nous nous sommes dit de vérités désagréables, je ne vois pas pourquoi vous avez besoin de précautions !

– L'habitude ! fit Raben pour s'excuser. Eh bien, chère princesse, ce qui m'étonne, c'est que votre respect pour la vérité, votre...

– Cynisme ! dit tranquillement la princesse.

– C'est vous qui l'avez dit cette fois.. se borne à des professions de foi ; c'est que dans la vie vous ayez un tel souci des convenances, c'est que vous soyez pour le prince une épouse accomplie.

Elle s'arrêta, mit sa main nerveuse et souple sur le bras du diplomate, et le serra à lui faire mal.

– Si tout le monde était de notre force, mon cher, dit-elle, pendant qu'un rose passager montait à ses joues pâles, ce serait trop beau ! C'est à la face des gens intelligents qu'il faudrait jeter le masque et agir selon ses pensées ; mais le monde est composé de niais, incapables de juger, capables tout au plus de se grouper comme des moutons effarés et de faire le vide autour d'une brebis galeuse... galeuse pour n'avoir pas mis ses pieds dans leurs empreintes, et caché ses opinions comme ils cachent leurs vices... Le monde est bête, mon cher, et voilà pourquoi je vous dis à vous ce que je pense, et pourquoi je leur cache à eux ce que je fais.

Elle retira sa main, et la rougeur de ses joues disparut subitement, l'expression hautaine revint à ses lèvres, et elle sourit avec la supériorité d'une femme qui n'a jamais eu de maître.

– Est-ce vous qui m'en blâmez ? continua-t-elle en reprenant sa marche, vous dont la vie

entière est un mensonge.

– La politique ! fit Raben en souriant.

Elle secoua la tête avec dédain.

– Vous mentez, reprit-elle, par habitude, par goût, pour vous former la caractère probablement, bien qu’à l’heure présente il doive être formé ou jamais ! Combien de fois m’avez-vous dit que vous m’aimez... et avec un accent pathétique encore !...

– Ah ! princesse, il y a longtemps que j’ai renoncé à l’accent pathétique, qui ne vous touchait pas !

– Le reste non plus, allez ! Mensonge que tout cela ! Vous me haïssez ; je ne vous aime guère, et nous sommes les meilleurs amis du monde. N’êtes-vous pas venu tout exprès pour moi ?

– Vous êtes digne de tous les hommages !

– Y compris les voyages... Allons, mon cher, laissons-nous tranquilles mutuellement ; je n’irai pas ravager votre diplomatie, permettez-moi de vivre à ma guise.

Raben s’inclina : la discussion était close. Ils

continuèrent de marcher dans les jardins, rencontrant de temps à autre un visage de connaissance, échangeant un salut sans s'arrêter. Jamais la princesse ne s'arrêtait pour parler à personne ; elle trouvait cela du dernier bourgeois. Soudain, comme ils se rapprochaient de l'orchestre, Raben assujettit son lorgnon, et sans changer de voix, sans indiquer la moindre surprise :

– Vous êtes digne de tous les voyages, princesse, sans contredit ; voici quelqu'un qui vient de Moscou tout exprès...

Cléopâtre suivit la direction de son regard et aperçut Démiane. Debout, tournant le dos à l'orchestre, il scrutait les rangs du public avec le soin d'un homme qui ne veut pas se tromper. Ce qu'il cherchait n'était évidemment pas la princesse ; il avait pu s'assurer du premier coup d'œil qu'elle n'était pas là ; c'était quelque indice de sa présence, un visage de sa suite, de ceux qu'il avait vus au moment du départ et qu'il était sûr de n'avoir pas oubliés.

– Beau garçon, dit le diplomate, toujours

tranquille. Lui aviez-vous dit de venir ?

Elle fit un geste négatif, et prit son lorgnon pour examiner Démiane.

– Plus beau que jamais ! Qu'est-ce que vous allez en faire, princesse ?

Elle tourna le dos à l'assemblée et reprit le chemin de sa villa sans que personne se fût aperçu de sa présence.

– Il est convenu, comte, que nous ne nous mêlerons pas des affaires l'un de l'autre, lui dit-elle de sa voix calme et un peu chantante.

– À moins que ce ne soit pour notre plus grand bien réciproque ! conclut-il, et jamais sans permission.

– C'est ainsi que je l'entends, répondit-elle en poussant la petite porte de son jardin.

XXXVI

Pendant deux jours Démiane chercha vainement à voir la princesse ; celle-ci resta invisible. Elle avait promptement connu la composition de la petite caravane, jugé Hélène laide et nulle, attribué à madame Mianof le rôle des grandes utilités ou plutôt inutilités, toisé dans Victor un impresario vulgaire, soucieux uniquement de faire valoir sa troupe. Le jeune artiste dominait cet entourage, – que la princesse dédaignait souverainement, – de toute sa hauteur propre, additionnée de toute l’humilité des autres. D’ailleurs, l’apparition de ce joli garçon avait révolutionné toute la société, et chacune avait déclaré qu’il était beau comme Apollon.

L’opinion des dames de l’endroit importait peu à Démiane : c’était la princesse qu’il voulait voir ; dès la première heure, il en avait appris par M. et madame Moutine plus peut-être qu’il n’eût

désiré en savoir sur son compte. Valérien s'était abstenu de toute critique trop directe ; mais à travers la discrétion du jeune docteur, Démiane, si peu expérimenté qu'il fût, avait saisi une méfiance dont il s'était senti blessé, comme si elle lui eût été personnelle. Il accusa intérieurement Valérien de se laisser émouvoir par des bruits mensongers, des calomnies, qu'un homme de son espèce n'eût pas dû accueillir. Madame Moutine ne parlait de la princesse qu'avec une extrême réserve ; elle tenait visiblement à ce qu'aucun mot sorti de sa bouche, en bien ou en mal, ne pût être rapporté à l'étoile de Piatigorsk ; cette discrétion de ses deux anciens amis aiguïsa l'impatience de Démiane et lui inspira une sourde colère contre ceux qui attaquaient son idole, – la même colère qu'il avait déjà ressentie jadis contre Ladof ; mais, cette fois, l'esprit net et incisif de son ami ne devait pas l'éclairer.

Le troisième jour enfin, comme Démiane, rongé par son frein, passait pour la dixième fois sur la route devant la villa Rédine, il vit apparaître à un détour du jardin une chaise

roulante, poussée par un domestique ; auprès, abritant de son ombrelle doublée de rose le prince heureux et presque assoupi, la princesse Cléopâtre marchait doucement, se penchant de temps à autre sur son mari pour lui parler avec un sourire divin. Le vieil impotent sortait alors de sa somnolence, et répondait à sa fée protectrice par un sourire hébété, puis recommençait à regarder les arbres défiler le long de l'allée, comme s'il eût craint d'en perdre le compte.

– Quelle femme admirable ! pensa Démiane, fasciné par cette apparition ; bravant toutes les bienséances, il s'était arrêté près de la grille, comme un mendiant, et il attendait que le hasard amenât les promeneurs plus près de lui, pour s'écarter, si c'était nécessaire.

La chaise roulante et l'ombrelle firent plusieurs fois le tour de la pelouse ; puis, se penchant sur le prince, Cléopâtre parut lui demander son avis. – Ici ou là ? semblait dire sa main en indiquant tour à tour le parc et la route. Le vieillard fit un geste vague, et aussitôt la petite voiture roula vers la grille avec une rapidité

extraordinaire. Démiane eut à peine le temps de faire quelques pas en arrière et de revenir pour passer devant la porte, au moment où la chaise sortirait.

Le cœur lui battait bien fort ; les tempes serrées par l'émotion, les yeux brûlants, s'efforçant de prendre un air aisé, mais, malgré sa bravoure, horriblement pâle, Démiane exécuta le mouvement qu'il avait projeté, si bien qu'il faillit recevoir la petite voiture en pleine poitrine, au moment où elle tournait sur le chemin. Il recula d'un pas et n'osa lever les yeux, se croyant ridicule ; mais il n'était pas timide, son hésitation ne dura pas un millième de seconde ; il releva la tête et regarda la princesse bien en face.

— À droite ou à gauche ? dit celle-ci sans s'inquiéter de lui, en s'adressant à son mari.

D'un air indolent, celui-ci fit un geste quelconque, et la voiture passa devant Démiane stupéfait.

Comment ! elle ne le reconnaissait pas ? C'était bien la peine d'avoir fait cinq cents lieues pour la retrouver, si elle ne se souvenait pas de

son visage ! Avait-elle oublié le regard velouté qu'elle lui avait jeté avec ce merci qui acceptait l'hommage de toute la passion juvénile du violoniste ? Si elle l'avait oublié, si Démiane avait poursuivi une chimère, les calomnies étaient donc vraies ? Cette femme se jouait de l'amour qu'elle inspirait ? Les hommes n'étaient pour elle que des pantins dont les mouvements grotesques l'amusaient un instant, et qu'elle rejetait après en avoir cassé les fils ?

Notre ami n'était pas patient ; un flot de sang lui monta au visage, et il allait peut-être interpellé la princesse quand celle-ci se retourna à moitié, comme frappée par un souvenir ; ses yeux à demi fermés jetèrent à Démiane un regard étrange. – Je crois te connaître, disait ce regard, mais je n'en suis pas sûre ; apprends-moi discrètement si tu m'as vue autrefois ou si tu n'es qu'un inconnu.

Les yeux de Démiane firent à cette question la réponse la plus nette. Alors le regard indécis se fixa soudain, et un éclair jaillit des prunelles noires. – Je t'ai reconnu, dit cet éclair, puis le

clignotement des yeux myopes revint aussitôt. La princesse s'arrêta. Sous le reflet de son ombrelle doublée d'incarnat, son teint, ses cheveux magnifiques prenaient un éclat extraordinaire ; elle avait l'air d'une rose superbe qui s'ouvre impudemment au soleil de midi. La voiture s'arrêta.

– Monsieur Markof ? dit-elle avec cette hauteur qui était un de ses charmes irritants.

Démiane s'inclina en silence. Il ne pouvait pas répondre, car sa gorge sèche ne lui eût permis de proférer aucun son.

– Je vous croyais à Moscou, dit-elle de sa voix légèrement traînante ; vous êtes venu donner des concerts ici ?

Il ne put encore que s'incliner.

– Nous ferons de la musique ensemble, si vous le voulez bien, dit-elle avec un geste de tête tout à fait royal et qui ressemblait à un salut ; je reçois le soir.

Elle se retourna vers le prince, qui grognait, impatienté de cet arrêt pourtant si court ; la petite

voiture se remit en marche, faisant crier le gravier de la chaussée fraîchement macadamisée, et l'ombrelle rose s'inclina du côté du soleil avec une tendresse enjouée, au-dessus de la tête du vieux malade, pendant que la princesse exposait sans crainte au soleil un teint éblouissant qui ne craignait pas le hâle.

– Je suis ridicule ! se dit tout à coup Démiane avec une secousse intérieure ; si elle se retournait, elle me prendrait pour un échappé du collègue. Et il tourna le dos au groupe qui s'éloignait.

Il eût pourtant bien voulu la voir se retourner, et il s'arrêta plus d'une fois sur le chemin dans l'espoir qu'elle songerait à lui, qu'elle jetterait encore un coup d'œil en arrière ; mais il ne la connaissait pas : la princesse ne regardait jamais en arrière, ni dans la rue ni dans la vie.

Rentré à l'hôtel, il annonça sa rencontre à ses amis d'un air négligent, et leur demanda leur avis sur la conduite qu'il fallait tenir. Convenait-il d'aller chez la princesse le soir même, ou bien serait-il plus séant d'attendre au lendemain ?

Victor et Hélène étaient pour le soir même ;

madame Mianof penchait pour le lendemain ; mais il faisait si chaud ! C'est probablement la chaleur qui lui ôtait le courage pour les autres aussi bien que pour elle ; du moins, c'est ce que prétendit Victor.

– J'irai demain, déclara Démiane d'un air digne, pour clore la discussion.

Mais le soir, vers huit heures, il fit plusieurs tours dans le salon, regarda par la fenêtre, dit qu'il faisait étouffant dans ces pièces étroites, qu'il ne comprenait pas qu'on restât enfermé, et que pour sa part il irait se promener.

– Allons-y tous ! s'écria Victor.

Madame Mianof aimait mieux rester à la maison ; Hélène se mit à la recherche de son chapeau, et Démiane passa dans sa chambre d'un pas solennel. Les amis l'attendirent dix minutes, puis quinze, puis Victor impatienté voulut entrer chez son frère, mais il trouva la porte fermée.

– Eh bien, Démiane, qu'est-ce que tu fais ? dit-il en frappant.

– Je m'habille, répondit la voix du jeune

homme.

– Cela en vaut bien la peine ! murmura Victor, il fait noir comme dans un four, et l'éclairage de ce pays laisse considérablement à désirer.

Il alla rejoindre la petite Hélène, qui, son chapeau sur la tête, assise auprès de la fenêtre, regardait les étoiles faire des diadèmes de diamants aux montagnes voisines. Il maugréait ; mais elle, toujours calme et grave, lui fit observer que cela ne servait à rien, et il se tut, se bornant à regarder aussi les étoiles.

Au bout d'un autre quart d'heure, Démiane fit son entrée ; son paletot d'été couvrait sa toilette, il tenait son chapeau à la main, et le salon étant peu éclairé, personne ne s'inquiéta de remarquer sa cravate blanche.

– Enfin ! gronda Victor.

Ils partirent, et leur promenade se dirigea naturellement vers l'extrémité de la ville ; ce n'était pas au centre qu'il fallait chercher la fraîcheur et l'isolement. Ils prirent ensuite le boulevard extérieur, bordé de villas, dont les

arbres dépassaient les murailles et jetaient leur ombre noire sur le chemin. Ils marchaient lentement, séparés l'un de l'autre par une petite distance, pénétrés par la fraîcheur calme de la nuit. Cette fraîcheur était particulièrement douce à Hélène, qui y trouvait une affinité secrète avec sa propre nature. Ils ne se parlaient presque pas, chacun étant absorbé par ses pensées ; Hélène jouissait de son rêve accompli, et se sentait parfaitement heureuse. Avoir atteint le Caucase, et contempler les cimes neigeuses des hautes montagnes ; marcher ainsi sous les étoiles, baignés par le parfum des grands arbres résineux et des roses épanouies dans ces jardins qui ne sentent jamais si bon que la nuit ; avoir Démiane tout près d'elle, à portée de la main et de la voix, c'était tout ce qu'elle demandait à la vie, et pourvu qu'un semblable rêve durât longtemps, elle ne réclamait pas au destin d'autre bonheur.

Victor supputait dans son esprit les avantages que ce séjour aux eaux pouvait leur rapporter à tous, au double point de vue moral et matériel. D'abord, c'était bien quelque chose que d'avoir gardé avec eux la petite Hélène, dont la présence

mettait tant de paix et de douceur dans leur vie. Depuis leur conversation à Saratof, ni lui ni elle n'avaient jamais fait d'allusion à leur secret commun ; mais il était assez descendu dans son propre cœur pour se rendre compte de ce qu'était devenue pour lui, en si peu de temps, cette jeune fille silencieuse et calme. Il savait qu'elle aimait son frère, et c'était tout naturel. Démiane n'était-il pas par excellence l'homme fait pour être aimé ? Sa beauté, son talent, son intelligence supérieure ne devaient-ils pas lui rallier tous les cœurs ? Et la petite Hélène, qui partageait avec lui le pain quotidien de la musique, qui s'enivrait de la même ivresse à la coupe sacrée de l'harmonie, n'était-elle pas désignée par le sort pour partager son existence ? Un jour ou l'autre, Démiane, visiblement indifférent jusqu'à cette heure, s'apercevrait du trésor modeste qu'il négligeait, et le bonheur des deux jeunes gens ne connaîtrait aucun obstacle.

C'est la pensée de ce bonheur, c'est le retour amer qu'il avait fait sur lui-même qui avait appris à Victor combien son cœur s'était laissé prendre aux grâces mélancoliques de la jeune fille. Mais

lui, que pouvait-il rêver ? N'était-ce pas déjà beaucoup que sa difformité n'inspirât à Hélène aucune répugnance, qu'elle lui permît en plaisantant de l'appeler petite sœur ? Il savait bien qu'aucune femme n'éprouverait d'amour pour un pauvre être disgracié comme lui ; mais le bonheur de ceux qu'il aimait ne serait-il pas sa joie ? Certes ! Et pourtant, l'excellent garçon avait senti des larmes brûlantes rouler sur ses joues à la pensée de ce bonheur. Mais le renoncement était fait, renoncement facile, pensait-il avec ironie, puisqu'il renonçait à ce que personne ne lui offrait. C'était donc beaucoup que d'avoir emmené la petite Hélène au Caucase. Dans ce contact journalier, il faudrait bien que Démiane ouvrît enfin les yeux. Au point de vue matériel, c'était fort bon aussi ; car les jeunes gens apprenaient vite et bien la langue française avec les deux dames, langue indispensable pour fréquenter la bonne société ; et puis les dépenses étaient moindres, proportionnellement, et les concerts ne pouvaient manquer d'être excellents.

Les promeneurs avaient amené ces rêveries jusqu'à la porte où Démiane s'était si longtemps

arrêté le matin, et ils retombèrent brusquement dans la réalité lorsque celui-ci d'un ton délibéré leur dit :

– Rentrez seuls, mes amis, je vais chez la princesse.

– Chez la princesse ? s'écria Victor ; mais on n'y va qu'en habit.

Démiane sourit d'un air de supériorité, sans répondre.

– C'est donc ça que tu as été si longtemps à t'habiller, monsieur le mystérieux ! Tu ne pouvais pas nous le dire à la maison ?

– Je n'étais pas décidé ; et puis, est-ce que je suis forcé de vous dire tout ce que je veux faire ? dit l'artiste d'un ton piqué.

– Ah ! Dieu ! non ! dit Victor avec tristesse, tu n'es forcé à rien du tout. Bonsoir.

– Bonsoir, monsieur Démiane, fit la voix douce d'Hélène.

Il leur répondit brusquement de même, et entra dans le jardin. La grille était grande ouverte ; comme ils le regardaient s'éloigner, une voiture

attelée de deux chevaux faillit les écraser en tournant pour franchir la porte. Ils se saisirent mutuellement la main par un mouvement instinctif, et reprirent le chemin de leur domicile.

– Avez-vous vu la princesse ? demanda Hélène au bout d’un moment.

– Non.

– Est-elle jeune ou vieille, laide ou belle ?

– Elle est jeune et belle, répondit Victor ; du moins on me l’a dit.

Hélène soupira.

– Nous sommes bien peu de chose pour lui, dit-elle tristement ; le voilà qui va dans le monde !...

– Il faut bien aller dans le monde pour donner des concerts, fit observer Victor.

– Oui, mais... ce n’est pas la même chose.

Ils rentrèrent tristes et découragés. Démiane avait coupé les ailes à leurs chimères.

XXXVII

Pendant que ses amis retournaient chez eux, pleins de mélancolie, Démiane ne faisait pas brillante figure chez la princesse ; son nom, jeté par le valet de pied, n'avait paru frapper personne, son visage non plus. Quatre généraux d'un âge raisonnable faisaient une partie de *préférence*, un cinquième attendait son tour ; le prince, assis dans un fauteuil à roulettes, moins volumineux et plus riche que celui du matin, trônait auprès d'une table spécialement dressée pour lui et couverte de friandises qu'il mangeait lentement, avec une satisfaction visible ; deux vieilles dames jetèrent un regard indifférent sur ce nouveau venu, qui n'était ni titré ni gradé, et la princesse, entourée de gens aimables, militaires pour la plupart, ne parut accorder à la visite du jeune artiste qu'une attention médiocre. Après les premières paroles de politesse, après deux ou trois présentations, elle ne s'occupa plus de lui, et

partagea tous ses soins entre les vieux généraux et son mari, qui mangeait des bonbons à en mourir, et auquel elle retira son assiette, malgré ses velléités de protestation. Elle lui versa une tasse de thé, s'assura qu'il la buvait convenablement, passa près de la table de jeu, donna un conseil à l'un des joueurs, s'assit un instant entre les deux vieilles dames, et retourna à son cénacle de jeunes gens.

Raben entra alors sans être annoncé, comme un ami de la maison, et le prince salua son apparition par la phrase la plus longue qu'il eût prononcée de la journée.

– Ravi de vous voir, comte. Vous vous portez bien ?

Après quoi le vieux perroquet chercha du regard son assiette de bonbons, et ne la trouvant pas, eut recours pour se consoler à une seconde tasse de thé que lui versa le valet de chambre attaché à sa personne, et qui de la pièce voisine suivait des yeux tous ses mouvements.

Après avoir baisé la main de la princesse, échangé quelques mots avec chacun, Raben

s'assit dans une bergère, ni trop près ni trop loin de tout le monde, et s'adonna à un examen déguisé, mais attentif, de la personne de Démiane.

– Il fait bonne figure dans une sottise situation, pensa le diplomate : c'est bon signe, et cela parle en sa faveur. Faut-il qu'elle soit mauvaise pour lui faire jouer ce rôle ! Après tout, elle espère probablement l'en dédommager bientôt.

Cette pensée inspira au comte Raben le désir de faire connaissance avec l'heureux garçon auquel tant de compensations étaient réservées, et il se leva pour le rejoindre ; mais la princesse passa devant lui, et alla tomber dans un grand fauteuil, tout contre la chaise de Démiane.

– Bien joué ! dirent les yeux de Raben, en réponse au regard de défi malicieux que lui jeta sa belle amie ; puis il se dirigea vers le prince ; – c'était un moyen infallible, il le savait, d'empêcher la princesse de s'attarder dans sa conversation avec le jeune artiste. Le nombre des choses auxquelles elle ne croyait pas était presque infini, mais elle avait une foi aveugle,

absolue, dans un fétiche, un porte-bonheur qu'elle devait garder pour elle seule ; ce fétiche était son mari.

Jeune fille, la princesse Cléopâtre avait éprouvé des chagrins ; l'homme qu'elle avait aimé le premier, celui qui eut peut-être pris sur elle l'influence irrésistible, n'avait pas seulement daigné voir l'amour qu'il lui avait inspiré ; elle avait mis des années à vaincre assez ses sentiments pour pouvoir lui parler en souriant, comme on se parle dans le monde ; elle avait pris tant d'empire sur elle-même qu'on l'accusait de détester cet homme ; du reste, elle le détestait en effet ; elle avait passé de l'amour à la haine, comme on passe l'eau sur un pont, sans secousse, sans révolte ; assurée d'être dédaignée, elle ne désirait plus qu'une chose : la mort de celui qui l'humiliait ainsi, sans le savoir. C'est dans cette épreuve qu'elle avait puisé son énergie ; elle y avait puisé aussi un grand dédain, un grand mépris pour l'humanité, si bête !

Puis elle avait épousé le prince, de vingt-cinq ans plus âgé qu'elle, de plusieurs millions plus

riche, et sa vie avait changé d'aspect. Tout le bonheur que peut donner le luxe, toute l'indépendance que donne le mépris des hommes, tous les succès qu'apportent un grand nom et une haute position s'étaient soudain abattus autour d'elle, faisant litière pour son orgueil et ses caprices. Le prince, blessé dix-huit mois après son mariage, avait fait une effroyable maladie où son intelligence avait sombré. À partir du jour où, guéri, mais rayé du nombre des vivants, il s'était assis sur la terrasse de son palais pour dévorer les friandises qui seules lui procuraient désormais quelque jouissance, la princesse Rédine avait ressenti une joie féroce en regardant autour d'elle.

– Tout m'appartient ! tout ce que la vie peut donner, s'était-elle dit. Et en effet elle avait eu tout ce que la terre produit de plus exquis et de plus rare, tout, excepté l'amour d'un honnête homme ; mais ceci lui importait peu, elle n'y croyait pas.

En revanche, elle croyait que son mari, dans l'état où il se trouvait réduit, était la providence

visible de sa vie : par quelle fêlure du crâne cette idée s'était-elle introduite dans le cerveau puissamment organisé de la princesse ? Peu importait ; elle y croyait fermement, et c'est pour cela qu'elle était bonne épouse, qu'elle n'avait pas de soin qui ne cédât devant celui de satisfaire à toutes les exigences enfantines de ce vieillard insensé ; elle tenait tant à sa vie qu'elle avait le courage et la patience de résister pendant des heures entières à des fantaisies de gourmandise qui eussent pu compromettre sa précieuse existence. Elle le promenait, l'amusait, l'endormait au son de la musique lointaine, tous les soirs, et quittait son salon pour s'informer si son sommeil n'était point troublé.

En voyant Raben s'approcher de son fétiche, la princesse fit un mouvement d'impatience ; elle avait une vague frayeur de ce qu'il pourrait dire, et de ce que l'autre pourrait comprendre. C'était là l'épée de Damoclès d'un bonheur sans cela trop insolent ; cette femme, qui ne craignait rien, avait peur d'un réveil dans l'esprit de son mari ; elle savait le comte assez habile pour susciter parfois en lui de fugitifs retours de mémoire ou

d'intelligence, et cela lui causait un malaise insurmontable ; ce qu'elle redoutait de ce réveil était une crise qui pouvait finir par la mort, – et le prince devait vivre. Pendant qu'elle adressait à Démiane quelques paroles insignifiantes sur l'art et la poésie, son regard ne quittait pas la chaise roulante. Tout à coup, elle se leva et fit deux pas vers le prince, interrompant ainsi son entretien.

– Mon ami, lui dit-elle avec une grâce enchanteresse, voici M. Markof, un jeune homme d'un talent très remarquable, une de nos gloires de l'avenir ; sachant combien vous aimez la musique, je l'ai prié de venir vous voir ; je suis certaine que vous m'en saurez bon gré ! et à lui aussi. – Le prince mon mari ! ajouta-t-elle en se tournant à demi vers Démiane, qu'elle enveloppa de son regard magnétique ; puis elle passa lentement devant lui, et les flots de sa robe de soie lourde et chargée de garnitures montèrent presque jusqu'aux genoux du jeune homme, retombèrent, et la suivirent à distance, sur le tapis persan aux couleurs douces et effacées.

– La musique, dit le prince, j'aime la musique.

Après cet effort, il s'enfonça dans son fauteuil d'un air enchanté ; il avait presque toujours cette apparence satisfaite. Démiane, fort embarrassé, ne savait que répondre. Raben vint à son secours, lui offrit une chaise, en prit une pour lui-même, et sur-le-champ le naïf jeune homme crut avoir trouvé un ami.

Au bout d'une demi-heure, Raben se leva, et Démiane jugea qu'il était temps de se retirer. Il s'approcha de la princesse ; celle-ci le reçut d'un air aimable et indifférent :

– Quand voulez-vous, lui dit-elle, que nous fassions un peu de musique ?

– Quand il vous plaira, madame, répondit-il, soudain joyeux.

– Le matin, cela vous convient-il ?

– Sans doute.

– Demain... non ; après-demain matin, dix heures, voulez-vous ?

Il s'inclina et se retira aussitôt.

– Encore un peu gauche, dit négligemment Raben, quand le jeune artiste eut disparu, mais

une assurance fort convenable... et puis on se corrige de la gaucherie avec le temps... et des leçons.

– Il est un peu jeune, répliqua la princesse. Mais la jeunesse est un joli défaut. On s'en corrige aussi avec le temps.

Raben continua de sourire. Les épigrammes glissaient sur lui. Il en avait tant décoché aux autres, que pour lui elles n'avaient plus de pointes acérées.

XXXVIII

Démiane faisait de la musique avec la princesse depuis huit jours, et toutes les fois qu'il rentrait chez lui, c'était avec un découragement complet. Il ne vivait plus que de cette femme, de l'air qu'elle respirait, des fleurs qu'en passant elle frôlait de sa main, des plis de sa robe qui le touchaient parfois et qui le faisaient frissonner de la tête aux pieds ; le matin, dans l'atmosphère du salon de la princesse Rédine, il aspirait une fièvre qu'il emportait chez lui pour tout le jour, et qui lui tenait lieu de tout le reste. Il ne mangeait presque plus, prétextant avoir pris du thé *là-bas*, – là-bas, c'était à la villa, qu'il ne désignait plus autrement ; – il ne faisait plus d'exercices sur son violon, qu'il laissait sur le coin du grand piano à queue, et passait sa journée à fumer des cigarettes, en compagnie de madame Mianof ; ces deux êtres ne se troublaient pas mutuellement : l'une dans sa somnolence, l'autre dans sa rêverie

enfiévrée, ils passaient des heures sans s'adresser la parole, et sans faire de mouvement.

Après une semaine de cette existence, Hélène et Victor, très soucieux, avaient fini par ne plus se parler non plus ; ils ne se regardaient guère davantage, craignant de se comprendre trop bien. Ils avaient vu la princesse à la musique, au Casino, et la même certitude avait déchiré le voile qui avait longtemps couvert leurs yeux prévenus. Victor s'était rappelé la scène singulière où Ladof avait presque dû user d'autorité pour ramener Démiane à des sentiments raisonnables, puis les mille incidents de leur voyage s'étaient groupés dans son esprit, et il avait compris que le Caucase avait toujours été le but de leur excursion musicale. Dès la première vue, la princesse lui avait inspiré une antipathie profonde et irréfléchie : la beauté de cette femme n'avait pas de prise sur son âme simple, et il l'avait déclarée laide, mais à Hélène seulement, en confidence. Cléopâtre lui faisait l'effet d'une sirène, d'un être fabuleux et malfaisant qui devait nécessairement engloutir Démiane quelque jour, s'il se laissait séduire ; et

comment l'empêcher de se jeter dans la gueule du loup ! Et puis il était blessé au cœur du silence qu'avait gardé son frère sur ce point délicat. Il se croyait des droits à sa confiance.

Hélène ne s'en était pas dit si long ; elle ne savait pas pourquoi ils étaient venus à Piatigorsk ; et si elle l'avait su, cela n'eût pas changé grand-chose à ce qu'elle éprouvait. Démiane aimait cette femme, n'était-ce pas assez ? Elle ne partageait pas l'avis de Victor ; plus mondaine, plus au courant des mœurs modernes, elle reconnaissait l'incontestable supériorité de la princesse, sa beauté étrange, son charme provocant ; et l'abîme où tombait la pauvre petite, quand elle se comparait à cette brillante étoile, n'en était que plus profond.

Hélène n'avait pas de grandes ressources au service de ses sentiments ; elle ne savait ni ne pouvait lutter avec une telle rivale ; elle se contenta de pleurer. Ses yeux se cernèrent un peu, son visage s'amincit légèrement. Elle devint cent fois plus jolie, et c'est Victor seul qui s'en aperçut.

Un jour, au lieu de rentrer vers midi, comme il le faisait d'ordinaire., Démiane se fit attendre pour le déjeuner ; au bout d'une heure, nos amis, se décidèrent à prendre leur repas sans lui, et comme ils finissaient, le retardataire entra le front haut, l'œil triomphant :

– Nous donnons un concert la semaine prochaine, dit-il en déposant son chapeau avec une sorte de solennité sur une patère vacante. Êtes-vous prête, Hélène ?

C'était la première fois qu'il omettait le mot mademoiselle, et cette marque involontaire de familiarité fit grand bien au cœur endolori de la petite pianiste.

– Je suis toujours prête, vous le savez bien, dit-elle avec joie.

– Je ne parle pas de votre piano, reprit Démiane du même air prophétique : c'est de votre toilette qu'il est question. Le concert sera très beau : Son Altesse Impériale nous fera l'honneur d'y assister avec sa suite.

– Des Altesses ! fit Victor avec un geste tragi-

comique. Faudra-t-il retirer ma bosse ?

– Cette plaisanterie est de mauvais goût, dit l’artiste avec un geste de dédain extrêmement comme il faut, appris depuis peu à la villa Rédine ; mais Hélène peut orner sa personne ; elle le doit pour faire honneur à l’auguste public.

– Et à vous ! dit la jeune fille en levant ses yeux ingénus vers son idole.

Il daigna sourire avec bonté, et son regard s’abaissa sur la modeste accompagnatrice, afin de s’assurer que vraiment elle ne lui ferait pas honte dans la société de gens si bien élevés ; il avait sans doute appris à apprécier les lignes pures et les contours délicats, car il fit un geste de surprise.

– Mais, dit-il, vous êtes prodigieusement embellie ; je ne vous reconnais plus ! votre teint clair, vos cheveux..., votre sourire... Savez-vous que vous êtes très jolie ?

Hélène sourit et releva la tête avec un peu d’orgueil bien naturel.

– Je ne le savais pas, dit-elle ; mais j’en suis

contente, contente que ce soit vous qui me l'avez dit.

– Voyez-vous, la petite coquette ! Il vous faut des compliments ?

– Non, monsieur Démiane, reprit la jeune fille en baissant ses jolis yeux pleins de confusion ; mais c'est que personne ne me l'avait encore dit.

– Ne gêtez pas les jeunes filles, dit madame Mianof, qui crut nécessaire de faire intervenir le sentiment du devoir enté sur la prudence maternelle ; les jeunes filles doivent ignorer les avantages naturels que la providence leur a accordés ; et surtout n'en pas tirer gloire. Quelle robe faut-il que ma fille mette pour ce concert ? Je vous demande avis, monsieur Démiane, parce que vous allez dans le grand monde ; vous savez mieux que nous...

– Je ne sais absolument rien ! déclara Démiane en toute sincérité.

– Mais vous voyez des dames chez la princesse...

– Ce sont des vieilles dames. Cela n'a pas le

moindre rapport...

– La princesse elle-même ?...

– Oh ! la princesse... ce n'est pas la même chose, elle s'habille comme personne !

Hélène étouffa un soupir, et Victor réprima un mouvement d'impatience.

– Je ne crois cependant pas qu'elle mette ses chapeaux en guise de pantoufles, fit-il d'un ton acerbe.

– Non, elle ne va pas jusque-là, répliqua Démiane, trop heureux ce jour-là pour prendre en mauvaise part ce qu'il considérait comme une plaisanterie. Vous avez bien quelques robes, Hélène ; montrez-les-moi.

– Je n'ai pas une seule robe bonne à vous montrer, répondit timidement la jeune fille ; il faut m'en faire faire une.

– Une robe blanche, suggéra timidement madame Mianof.

– Non, non, dit vivement Démiane, pas de blanc, c'est rebattu.

Hélène et sa mère se regardèrent d'un air perplexe. Elles ignoraient que le blanc étant la couleur favorite de la princesse, le jeune homme ne voulait pas le voir porter à d'autres.

– N'avez-vous pas de pièces de soie de Nijni ? suggéra-t-il.

– Ah ! c'est vrai ! je n'y pensais plus, s'écria Hélène en courant à sa malle.

Elle plongea sa tête mignonne jusqu'au fond de l'abîme et revint triomphante, les bras chargés d'étoffes extraordinaires, des couleurs les plus brillantes, très propres à faire des meubles magnifiques.

Nos amis éclatèrent de rire à la vue de cet arc-en-ciel, et prirent un véritable plaisir à remuer ces lourds brocarts et à les faire chatoyer ; c'était inadmissible comme toilette. Cependant, tout à fait en dessous, Hélène trouva une étoffe d'un gris clair parsemée de petites étoiles brochées en soie jaune d'or ; c'était singulier, mais très joli, et la jeune fille l'indiqua du doigt à son juge, avec quelque timidité.

– C’est très gentil, dit celui-ci ; il faut voir ce que dira madame Moutine.

Madame Moutine avait pris Hélène en amitié. D’abord un peu inquiète au sujet de ces deux femmes dont ses amis s’étaient embarrassés, inquiète de leur moralité et des projets qu’elles pouvaient avoir conçus, elle s’était promptement rassurée ; certainement, elle ne rendait pas tout à fait justice à madame Mianof, qu’elle croyait moins digne d’estime qu’elle ne l’était en réalité ; mais la petite Hélène lui inspirait une douce sympathie mêlée d’une compassion sans bornes pour la pauvre créature jetée si tôt et si seule dans toutes les difficultés de la vie. Elle trouva l’étoffe jolie, et voulut procurer une couturière.

– Non, dit Démiane avec quelque embarras, la princesse désire que ce soit sa femme de chambre qui fasse la robe.

Hélène, humiliée, baissa la tête. Elle ne voulait rien devoir à cette arrogante princesse, même la façon d’une robe ; mais Démiane insista, et il fallut céder. La femme de chambre vint, emporta l’étoffe, et rapporta à sa maîtresse tout ce que

celle-ci voulait savoir ; après quoi la grande dame ne songea plus à la petite pianiste qu'avec l'intérêt qu'elle portait aux banquettes du concert. Sa femme de chambre lui avait dit qu'elle était laide.

XXXIX

– Laide ? dit à demi-voix Raben lorsque, le jour venu, la jeune fille parut sur l’estrade. Ceux qui vous ont dit cela ne l’avaient pas regardée ! Quels cheveux ! quels yeux ! quel joli visage fin et doux ! Ce Démiane est un heureux coquin !

– Eh ? fit la princesse en se tournant vers lui avec un éclair de fureur dans ses yeux étranges.

Raben sourit d’un air calme et remit son pince-nez.

– Voyez plutôt, princesse, comme elle devine ses moindres intentions, comme elle suit le mouvement de son archet ; il ne s’occupa pas plus du piano que s’il n’existait pas ; c’est elle qui veille à tout et qui semble faire partie du violon même. Il faut joliment aimer un homme pour s’identifier de la sorte avec lui !

– Bah ! fit Cléopâtre qui avait repris son sang-

froid un instant troublé, il n'y a pas d'amour là-dedans ; c'est purement machinal.

– Vous croyez ? Regardez ; on applaudit son héros, et c'est elle qui rougit de plaisir. N'ayez pas peur qu'elle prenne pour elle la moindre parcelle de son triomphe ! Elle ne songe même pas qu'elle a droit à des éloges ; elle savoure ceux que la foule idolâtre – amenée par vous, chère amie – prodigue à l'homme qu'elle aime. Et ce regard innocent, timide, heureux, qu'elle jette sur lui au moment où il lève son archet pour recommencer, ce n'est pas de l'amour ? Après tout, j'ai peut-être tort de vous prendre pour juge ici ; c'est une sorte d'amour que vous ne pouvez comprendre, un amour stupide et immatériel qui vit de lui-même et n'attend rien de l'être aimé !... les imbéciles aiment ainsi ; mais vous êtes trop intelligente...

– Prenez garde, dit la princesse très bas et avec le plus charmant sourire, ne me persiflez pas, car je pourrais avoir envie de me débarrasser de vous... les Tcherkesses de ces montagnes ne s'inquiètent pas beaucoup de la vie d'un homme.

– Vous n’oseriez pas, répondit Ruben avec le même calme ; vous savez que je puis vous être très utile ; mon dévouement vous est trop précieux... Mais nous entendons tous deux admirablement la plaisanterie, n’est-ce pas ?

Elle sourit, et ce sourire découvrit ses dents blanches et féroces. Hélène, qui la regardait à la dérobée tout en jouant, ressentit un tel frisson en voyant l’expression de ce visage, qu’elle manqua une note. Un mouvement d’impatience très léger, mais presque brutal, échappa à Démiane. Elle baissa humblement la tête et s’appliqua à jouer de son mieux.

– C’est vrai, dit Cléopâtre ; elle l’aime à sa façon moutonnière ; mais lui ne l’aime pas.

– Comment pourrait-il l’aimer ? Il a bien autre chose en tête ! Pour lui, elle n’existe seulement pas.

La princesse sourit une seconde fois ; mais son visage avait changé d’expression et portait désormais l’empreinte de la satisfaction paisible d’une femme qui adore la musique.

À la sortie du concert, Démiane reçut les félicitations de plusieurs personnages marquants, et se sentit enfin maître du terrain. C'était un succès qu'il devait à la princesse. Il voulut le lui dire et la remercier ; mais elle avait disparu dans les jardins. Un peu vexé, il se retourna vers Hélène, qui rangeait la musique ; elle avait déjà couché le violon dans sa boîte, et Victor le tenait sous son bras, prêt à partir.

– Viens-tu ? dit celui-ci en se dirigeant vers la porte.

Démiane haussa les épaules avec un mouvement de colère.

– Ne dirait-on pas que je ne puis sortir seul ? Pour l'amour de Dieu, laissez-moi en repos ! C'est intolérable d'être ainsi gardé à vue !

Dès les premiers mots de ce discours, Hélène avait quitté la salle ; sa longue traîne relevée par sa main gauche, un petit bachlik de dentelle blanche sur les cheveux, elle marchait lentement dans le jardin, désert à cette heure, où chacun rentrait chez soi pour dîner. Le soleil se cachait derrière les arbres, et d'ailleurs elle ne craignait

pas le soleil, pas plus que la princesse Cléopâtre. Elle marchait la tête basse, tournant autour du parterre, et attendait Victor qui venait pour la première fois de sa vie de répondre vertement à son frère. Son sens de la justice lui disait que Démiane avait bien mérité quelques reproches, et cependant, comme une mère qui châtie en pleurant son enfant rebelle, le cœur lui saignait pour le coupable. Tout à coup un pas rapide fit crier le sable, elle leva les yeux, et vit devant elle la princesse Rédine qui s'arrêta.

– Mademoiselle Hélène ? dit la grande dame avec bienveillance.

– Oui, madame, répondit la jeune fille en s'inclinant légèrement.

– Voulez-vous bien venir faire un peu de musique ce soir chez moi, si M. Markof n'est pas trop fatigué, toutefois ? Pensez-vous qu'il puisse venir ?

Hélène regarda la princesse dans les yeux et répondit de sa voix claire et douce : – Je pense qu'il sera heureux de se rendre à vos ordres, madame la princesse.

– Et vous ?

– J’accompagne M. Markof toutes les fois qu’il lui plaît de jouer, répliqua la jeune fille sans hauteur, mais sans enjouement. Après un très court silence, elle reprit : – Puisque j’ai l’honneur de vous parler, madame, permettez-moi de vous remercier pour la peine que vous avez prise de m’envoyer votre femme de chambre...

– La robe vous va très bien, fit la princesse, en examinant sa rivale de la tête aux pieds : un peu étrange, mais très jolie.

– Madame la princesse est bien bonne, répondit Hélène en détournant les yeux.

Cléopâtre regarda encore un instant celle qui recevait ainsi ses avances de grande dame, la salua d’un geste hautain, puis passa outre. Elle se sentait blessée sans savoir de quoi, car rien dans les paroles ni dans l’attitude de la jeune fille ne pouvait lui fournir un prétexte à quelque irritation. Elle se consola en pensant que cette petite sauvage était mal élevée, et elle se promit de lui apprendre à vivre si l’occasion s’en présentait.

Au même instant, Victor accourut très animé, et entraîna Hélène à travers le jardin, jusqu'à la voiture qui les attendait.

– Le violon ? dit la jeune fille en voyant que le précieux instrument n'était pas dans les mains du petit bossu.

– Qu'il le porte ! fit-il en s'asseyant dans la voiture dont il referma la portière avec colère ; qu'il le porte et qu'il revienne à pied ! Je ne veux plus lui servir de domestique ! Vous non plus, Hélène, vous ne raccommodez plus son linge ; il devient intolérable avec ses airs de hauteur : c'est chez la princesse qu'il a attrapé cela, comme une maladie ! Et c'est pis que la peste, bien sûr ! Mais je suis son aîné, et je ne souffrirai pas qu'il me toise ! Dès ce soir...

– Ce soir, nous allons chez la princesse, dit Hélène en mettant sa petite main suppliante sur le bras de ce vengeur du droit d'aînesse ; je vous en supplie, mon bon Victor, ne le grondez pas ce soir ; il jouerait mal, et vous savez le tort que cela peut lui faire ! il a les nerfs sensibles...

– Le diable emporte ses nerfs ! J'ai les miens

aussi, au bout du compte ! Et vous, est-ce que vous n'en avez pas ?

– Mon bon Victor, reprit Hélène, je vous en conjure, si vous m'aimez, ne lui dites rien., c'est un moment à passer ; il nous reviendra, il nous aime.

À ce mot, elle fondit en larmes et couvrit brusquement son visage de ses deux mains. Elle sentait si bien qu'il ne l'aimait pas ! La voiture s'arrêtait ; elle essuya bien vite ses yeux avec son petit mouchoir, et sauta à terre d'un air tranquille et résigné. Il y avait longtemps qu'elle avait appris à se composer ce visage. Mais qui, pour ce fait, eût osé l'accuser d'hypocrisie ?

XL

La princesse avait invité pour ce soir-là tout ce qu'il y avait de mieux à Piatigorsk ; elle savait fort bien que toutes les fois que la journée a été marquée par un événement quelconque, les nerfs sont plus tendus, les esprits plus animés, les hommes ont plus d'esprit, les femmes sont plus jolies ; il semble que chacun ait un excédant de vie à dépenser, chose rare dans la vie ordinaire ; aussi ouvrait-elle son salon presque régulièrement dans ces occasions. On n'avait pas besoin d'invitation spéciale ; deux grandes lanternes à la grille du jardin annonçaient qu'il y avait réception à la villa Rédine, et tous ceux qui y avaient accès à l'ordinaire pouvaient s'y présenter.

Démiane s'y rendit avec Hélène ; il eut préféré y aller seul, mais il se trouvait dans la période où les moindres désirs sont des ordres. Jusque-là il

flottait dans la plus vague incertitude ; parfois il osait tout espérer ; le plus souvent il retombait du ciel l'instant d'après, ramené à la réalité par un mouvement dédaigneux, un sourire absent, un regard glacial qui le jetait dans les perplexités les plus désolantes. Étant donné sa complète servitude morale auprès d'une femme qu'il aimait fiévreusement, et à laquelle il lui était impossible d'adresser un mot d'amour, il ne pouvait qu'obéir à ses caprices. Il arriva donc vers dix heures, inquiet et mécontent, mais espérant fermement qu'au moins pour son avenir cette soirée aurait un résultat. Le calculateur, qui dans Démiane côtoyait sans cesse l'artiste, lui soufflait à l'oreille que sa présence au milieu de tant de hauts personnages ne pouvait manquer de lui créer des relations utiles ; notre ami connaissait trop peu le monde pour comprendre qu'en engageant Hélène à l'accompagner, la princesse avait entendu le reléguer au rang d'un simple artiste venu pour charmer l'auditoire, non d'un ami reçu sur le pied de l'intimité.

Certaines femmes, dont les principes ne sont assurément pas plus étroits que ceux de la

princesse, et qui n'apportent pas plus de sévérité dans l'application de ces principes, peuvent aimer des hommes qui leur sont inférieurs comme position ; on a vu des reines épouser des bergers, – et même ne pas les épouser du tout, ce qui était bien plus embarrassant. Mais elles se font une sorte de code d'honneur à elles qui les oblige à élever autant que possible, à rapprocher d'elles à tout prix, celui qui a su les gagner à sa cause. Ce besoin de faire un piédestal à l'homme qu'elles ont choisi est pour elles une sorte de réhabilitation ; c'est même un aveu inconscient de leur faiblesse et un besoin de la réparer autant que possible, ou tout au moins de l'expliquer. La princesse n'éprouvait rien de pareil, et c'est ce qui la distinguait de toutes les Dalilas ; elle ne désirait pas voir grand celui qui lui plaisait ; à quoi bon ? qu'eût-elle pu y gagner ? Au contraire, l'élu devenu grand se fût peut-être arrogé des droits : la princesse se contentait pour eux d'une médiocrité dorée, d'une modestie pleine de charmes, qui n'attirait sur eux ni sur leur histoire l'attention de personne. Mais elle avait du goût et ne regardait jamais deux fois un imbécile, fût-il

beau comme Antinoüs.

Elle accueillit les deux artistes avec une grâce sans égale ; jamais Démiane n'en avait obtenu de si bonnes paroles ; il est vrai qu'Hélène en eut presque autant pour sa part, mais il est facile de supposer qu'on choie vos amis pour l'amour de vous, et c'est ce que notre modeste artiste ne manqua point de se dire.

– J'ai voulu, dit Cléopâtre en les conduisant au piano, que le prince, privé du concert de tantôt, eût aussi sa petite part de jouissances artistiques. Il eût été vraiment trop malheureux de nous entendre parler d'une semblable fête et de n'en avoir pas entendu le moindre écho.

Le prince grogna un assentiment ; avec les bonbons, la musique était ce qu'il aimait le mieux au monde, et l'on fit cercle pour écouter.

Hélène s'assit sur le tabouret, une véritable sellette, avec une résolution désespérée. Jusqu'alors, elle avait fait abnégation d'elle-même, s'oubliant pour Démiane, heureuse de le compléter et ignorant qu'elle dût avoir une valeur propre ; cette valeur, elle sentait qu'elle la

possédait, mais à quoi bon la mettre en lumière ? La nécessité de ne plus être une ombre, de devenir un astre aussi, lui était apparue au détour du sentier, dans le jardin, en même temps que la princesse. – On ne fait pas cas de moi, s'était-elle dit, je vais leur prouver que je ne suis pas ce qu'ils pensent ; et qui sait ? peut-être lui-même m'en aimera-t-il mieux ?

À la manière dont elle joua les quelques mesures de prélude, on s'entre-regarda dans le salon. Ce n'est pas ainsi qu'elle avait joué le matin ; qui eût cru cette petite accompagnatrice capable d'une telle décision, d'un accent si personnel ? Elle continua, et chose singulière, le talent qu'elle développait fut si grand qu'il rejeta momentanément celui de Démiane dans l'ombre. Il le sentit, et une sorte de colère lui monta au cerveau : – Ah ! tu veux jouer mieux que moi ? se dit-il, nous allons voir si tu en es capable.

Ce n'était plus l'accompagnement soumis, destiné à mettre en valeur le chant du violon : c'était la lutte des deux instruments, lutte passionnée et passionnante où Hélène eut le

dessus, car elle combattait pour sa dignité, pour son amour, tandis que Démiane ne combattait que pour son orgueil.

Ils furent couverts d'applaudissements sincères – on aime la musique jusqu'au délire en Russie, – et la princesse, s'adressant à Démiane, lui dit avec un accent qu'il n'avait jamais entendu :

– Vous vous êtes surpassé !

Raben, qui s'était approché doucement du piano, dit à la petite Hélène, tout bas, pendant que le bruit des voix couvrait la sienne :

– Vous avez un talent prodigieux ; jouez quelque chose à vous toute seule, vous ferez plaisir à la princesse.

Hélène le regarda d'un air indécis, puis reporta ses regards sur le groupe qui entourait Démiane, et secoua la tête.

– Non, monsieur, dit-elle ; je suis venue pour accompagner M. Markof, non pour me faire entendre.

Raben ôta son pince-nez, offrit une chaise à la

petite pianiste, et resta debout devant elle.

– Je vous fais compliment, mademoiselle, lui dit-il avec autant de déférence que s’il eût parlé à l’héritière d’un grand nom, vous faites preuve d’un tact et d’une modestie peu ordinaires.

Elle reçut l’éloge sans se troubler ; il y a des heures où la plus simple fillette se sent au-dessus de tout, critique ou louange : c’est quand le bonheur de sa vie est en péril.

– Vous avez beaucoup d’amitié pour M. Markof, n’est-ce pas ? continua Raben, vous devriez bien lui conseiller de ne pas s’abandonner aux plaisirs du monde ; plus d’un y a perdu son talent, sa foi en lui-même, et bien d’autres choses encore... Me comprenez-vous ?

Elle le regarda d’un air effrayé, et fit un signe de la tête.

– N’ayez pas peur, votre ami ne court aucun danger matériel, du moins ; mais le danger peut venir. À l’âge de M. Markof, il faudrait travailler beaucoup, ne pas se croire arrivé, chercher à faire mieux, et surtout vivre au sein de la famille, dans

un intérieur paisible, au milieu des joies honnêtes... Vous avez encore votre mère, à ce que je crois ?

Hélène fit un geste d'assentiment sans répondre : elle se sentait le cœur serré, et n'osait rien dire.

– Vous devriez former une seule famille, bien unie... vous qui avez de l'influence sur M. Markof...

– Non, dit-elle avec douceur, mais d'une voix ferme, je n'ai pas d'influence sur M. Markof.

Il la regarda avec une bienveillance nouvelle.

– Tâchez d'en prendre, dit-il, vous lui feriez beaucoup de bien... Excusez ma franchise, mademoiselle, je n'ai pas le droit de vous parler ainsi ; mais à mon âge, on peut considérer les jeunes filles du vôtre presque comme des enfants...

Jamais Raben n'avait parlé de son âge, et la princesse eût bien ri si elle avait entendu ce langage nouveau ! Nouveau en effet, à tous les points de vue, car Raben lui-même venait de

ressentir à la vue de la jeune fille un sentiment étrange qui ressemblait fort à une tendre pitié. On a beau être diplomate, il reste dans le cœur quelques sources non taries, qui sourdent tout à coup au moment où l'on y pense le moins, ravivant une fraîcheur qu'on croyait détruite... Raben venait de découvrir une de ces sources.

– Je passe pour un méchant homme, dit-il à Hélène, peut-être pour s'excuser de sa sensibilité inaccoutumée. Je le suis quelquefois, mais jamais avec les enfants et les faibles de ce monde.

Il se leva en souriant et alla rejoindre le groupe où triomphait Démiane, laissant la petite pianiste le suivre d'un regard inquiet et reconnaissant.

On recommença à faire de la musique ; mais Hélène n'avait plus l'animation qui l'avait exaltée la première fois ; elle s'acquitta de sa tâche avec goût, avec talent, mais de manière à se faire pardonner par Démiane le tort qu'elle avait eu précédemment. Vers minuit, avertie par un coup d'œil de Raben, Hélène dit au jeune artiste :

– N'est-il pas temps de nous en aller ?

Il regarda autour de lui, vit qu'on l'oubliait, et comprit que le moment de partir était venu. S'approchant de la princesse, il voulut lui adresser quelques paroles de remerciement, elle l'interrompit sans l'entendre :

– À demain matin, dix heures, dit-elle ; nous reprendrons nos études, n'est-ce pas ? Bonsoir, mademoiselle, je vous remercie.

Et elle leur tourna le dos avec une grâce sans pareille.

Le lendemain, à son réveil, Hélène trouva dans un écrin apporté pour elle par le valet de pied de la princesse, une bague d'or ornée de turquoises ; elle la regarda longtemps et l'offrit à Victor, en lui disant :

– Ce sera pour vous faire une épingle de cravate.

Il avait bonne envie de refuser, mais il réfléchit, se dit qu'on demanderait ce qu'elle était devenue, et la mit dans sa poche de son gilet sans plus de formalité.

XLI

Dix heures sonnaient lorsque Démiane, qui n'avait pas encore appris le grand art de n'être pas tout à fait exact, sans pour cela se faire trop attendre, franchit les marches du perron de la villa Rédine. L'antichambre était déserte, le salon aussi ; il fit quelques pas d'un air désœuvré, puis s'assit dans un fauteuil avec un peu d'impatience. Jamais il n'avait reçu semblable accueil ; la princesse était toujours là, l'antichambre était pleine de domestiques ; ce matin la maison semblait morte.

Au bout d'un instant, une femme de chambre fit son apparition.

– La princesse est un peu souffrante, elle vous prie de faire de la musique dans son boudoir.

Démiane prit sa boîte à violon et suivit la camériste à travers une enfilade de pièces diversement décorées, et qu'il ne connaissait pas.

Par une fenêtre donnant sur le jardin, il vit disparaître au loin la chaise roulante du prince qui allait chercher l'ombre et la fraîcheur dans les replis de la vallée ; enfin une dernière porte se présenta, la camériste frappa deux petits coups, et passa la première, suivie de Démiane, qui s'arrêta sur le seuil.

– Fermez donc la porte ! dit en souriant la princesse, vous faites un courant d'air !

Il obéit machinalement ; la camériste avait disparu on ne sait par où, et il était seul avec Cléopâtre, dans une pièce assez vaste, haute de plafond, tendue de soie brochée du Caucase, aux reflets changeants et harmonieux. Quelques dorures çà et là, une belle glace de Venise en cristal taillé, un piano droit, des meubles bas, variés de formes, composaient l'ameublement. Partout des vases, et dans ces vases d'énormes bouquets de roses fraîchement coupées, qui répandaient l'odeur particulière à ces fleurs quand on vient de les cueillir, odeur qui change bientôt et devient aussi fatigante qu'elle est douce durant la première heure.

Cléopâtre, à demi couchée sur sa chaise longue, entourée de dentelles flottantes, vêtue de flots neigeux de mousseline, les bras nus, le cou à demi voilé, paraissait accablée par la chaleur et la fatigue. Cependant il faisait frais dans le boudoir, et elle ne devait pas être incommodée par toutes ces mousselines. Elle leva les yeux sur Démiane, très troublé.

– Je ne suis pas malade, dit-elle, répondant à son regard ; mais je suis lasse d’être toujours sous les armes ; vous ne m’en voudrez pas de vous recevoir en négligé – en amie ? Asseyez-vous donc.

Il s’assit un peu loin, et resta fort embarrassé de sa personne. Cette aménité, la familiarité aimable de cette réception le laissaient interdit ; elles tranchaient singulièrement avec la manière dont il était accueilli jadis. Cependant il avait quelque chose à dire, que sa nature droite et honnête ne pouvait contenir plus longtemps, et il parla :

– Je vous dois beaucoup, princesse, dit-il ; vous m’avez encouragé, guidé, protégé ; la

journée d'hier marquera dans ma vie, et c'est à vous que je le dois. Permettez-moi de vous en exprimer ma reconnaissance.

Cléopâtre sourit.

– Enfant ! dit-elle, grand enfant ! On vous amuse avec un hochet ? Un peu de vanité satisfaite, n'est-ce pas là un beau titre à de la reconnaissance ?

Il voulait répondre ; elle l'arrêta du geste.

– Non, reprit-elle, parlons d'autre chose. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous êtes au mieux avec mademoiselle Hélène ?

– Moi ! s'écria Démiane en se levant et avec la véhémence la plus sincère ; je ne sais seulement pas de quelle couleur sont ses yeux !

– Elle sait fort bien de quelle couleur sont les vôtres ! répliqua la princesse en souriant ; si, comme vous paraissez désireux de me le faire croire, vous n'êtes pas d'accord...

Elle arrêta d'un mouvement de la main la défense passionnée que Démiane avait sur les lèvres.

– Vous ne devriez pas la laisser vous afficher ainsi ouvertement. Je comprends que dans l'intimité vous n'attachiez pas d'importance à des démonstrations qui ne sont après tout que des enfantillages ; mais en public, vous devriez lui conseiller un peu de prudence.

– La petite Hélène ? fit Démiane, trahissant ainsi son dédain pour la pauvre enfant ; elle m'affiche ? Pardon, princesse, je ne comprends pas !

– Vous n'allez pas prétendre, répondit la princesse avec une joie maligne dans le regard, que vous ignorez qu'elle vous aime.

– Elle m'aime ? Qui ? La petite Hélène ?

– C'est assez visible pour que je révoque en doute la bonne foi de votre étonnement ! répondit la princesse enchantée de son succès.

– C'est une sottise ! s'écria Démiane, partagé entre la satisfaction d'amour-propre que cause l'idée de se savoir aimé et la mortification d'avoir à offrir en sacrifice à sa déité aussi peu de chose que l'amour de la petite Hélène ; mais enfin on

offre ce que l'on a, et c'est déjà bien gentil !

– Pas si sotté ! fit la princesse avec un sourire si énigmatique, un regard si doux, que Démiane, soudain devenu très vaillant, quitta sa chaise et vint s'asseoir sur un pouf, au pied de la chaise longue. On ne s'imaginera jamais l'aplomb qu'il avait pris en se sachant aimé de la pauvre petite pianiste.

– Elle a su découvrir vos mérites ; c'est une preuve d'intelligence. Alors, vous ne l'aimez pas ?

– Jamais de la vie ! s'écria l'artiste avec conviction.

– C'est dommage !

– Pourquoi ?

– Parce que... parce que cela pose un homme de faire des victimes.

– Oh ! fit Démiane d'un air dédaigneux destiné à prouver que la petite Hélène et rien c'était bien la même chose. Enhardi par l'apparence de la princesse, il ajouta :

– Vous savez bien que je ne puis aimer

personne autour de moi.

– Vous ne m’aviez pas encore fait de confidences ? dit Cléopâtre d’un air ironique.

– Ne plaisantez pas avec moi, reprit-il, les lèvres tremblantes d’émotion. Si vous me jetez à la porte ensuite, ce sera mal, princesse, très mal ; vous le savez bien...

Elle sourit et le regarda encore ; elle s’était un peu soulevée sur ses coudes, et se tenait tout près de lui, ses yeux fixés sur les yeux du jeune homme, comme si elle cherchait à y lire une page encore neuve.

– Vous êtes un grand enfant, dit-elle presque tout bas, un grand artiste, un homme de génie, mais un enfant... que faut-il vous dire de plus ?

Il s’approchait fasciné ; elle ferma à demi les yeux et dit plus bas encore :

– Et c’est pour cela que je vous aime.

À combien d’autres Cléopâtre avait-elle dit qu’ils avaient du génie ? C’était sa manière de les convaincre, et cela lui avait toujours réussi.

XLII

Démiane passa le reste de cette journée à courir dans la montagne : il avait besoin d'air et de mouvement pour rétablir une sorte d'équilibre dans son esprit. Tant d'impressions diverses se heurtaient dans son cerveau, tant de sensations nouvelles faisaient battre son cœur et bruire ses artères, qu'il ne pouvait rentrer au logis sans avoir médité sur le tour que venait de prendre son existence.

Ce qui dominait tout en lui, ce qui produisait sur son organisation d'artiste l'effet d'une note discordante tenue avec une persévérance cruelle et implacable, c'était un mécontentement, un désappointement qu'il ne pouvait vaincre. Il avait jeté aux pieds de la princesse tout ce qu'il avait en lui de noble, de généreux, d'élevé, pendant les deux heures d'ivresse qu'il avait passées dans le boudoir plein de roses ; il avait versé son âme

débordante de joie et d'orgueil sur les belles mains que Cléopâtre lui laissait baiser avec un sourire de triomphe.

– Je serai grand par vous et pour vous, avait-il dit ; je ferai un chef-d'œuvre, et j'y mettrai votre nom ! Grâce à vous, je suis désormais un homme ; hier je n'étais qu'un enfant ; vous m'avez tout donné !

Elle l'écoutait sans l'interrompre, et paraissait heureuse ; mais au moment où la pendule sonnait midi, elle avait renvoyé le jeune artiste, malgré ses protestations ; pendant qu'il lui disait adieu, mettant tout son amour dans une parole, dans un regard, dans une étreinte, elle regardait distraitemment par-dessus son épaule, et ce regard froid avait glacé le cœur de Démiane. Il sentait que ce n'était pas elle qui était à lui ; c'est lui qui était à elle ; elle s'était réservée ou plutôt reprise, et même après ces deux heures, il sentait qu'il n'avait pas plus de droits sur elle que s'il ne fût jamais entré dans ce boudoir.

Cette pensée l'irritait, et en même temps lui inspirait un désir plus ardent de retrouver une

heure comme celles du matin ; mais la princesse n'avait rien promis ; tout restait aux chances du hasard ou du caprice de Cléopâtre, et Démiane se sentait humilié, après s'être abandonné tout entier, de ne rien avoir emporté en échange.

Rien, pas une promesse, pas une de ces paroles qui lient, pas même un parfum resté dans ses cheveux, dans ses vêtements ; les roses appartiennent à tout le monde ; dans ce pays des roses, la plus pauvre ouvrière peut en avoir sur sa table de travail ; Cléopâtre était prudente ; de peur d'indiscrétions involontaires, elle ne portait de parfums que hors de l'intimité.

Il marcha deux ou trois heures au hasard, puis s'assit sur un quartier de roche, à l'abri de quelques maigres buissons, dans un lieu solitaire et désolé. Il voyait une plaine devant lui, avec un ruisseau desséché dont le lit semé de cailloux faisait un large sillon grisâtre dans l'herbe courte et déjà jaunie. Il était las de sa longue course, mais plus las encore du poids qui pesait sur son esprit.

– Elle se méfie de moi, se dit-il en prenant sa

tête dans ses deux mains fiévreuses ; elle a accepté mon amour, et pourtant elle n'a pas confiance. Qu'ai-je fait pour démériter d'elle ? Quel ennemi a pu me calomnier ?

La silhouette fine et élégante de Raben passa dans ses pensées, et il tressaillit, croyant avoir fait une découverte. Raben lui déplaisait, parce qu'il était trop bien avec la princesse. Tout en se disant qu'elle ne pouvait jamais l'avoir aimé – les quarante-huit ans du diplomate paraissaient si prodigieusement vieux aux vingt-quatre ans de Démiane ! – il trouvait dans l'intimité évidente de ces deux personnes de quoi alimenter le besoin de jalousie qui fermente au fond de tout cœur d'amoureux. Il se dit que Rilben devait l'avoir desservi, et il le prit en grippe immédiatement avec ce flair extraordinaire qui distingue ceux qui font leur début dans le monde.

Il se dit et se répéta à satiété que la princesse ne l'aimait pas. Mais si elle ne l'aimait pas, pourquoi s'était-elle donnée ? Le problème qui s'offrait n'était pas de ceux que Démiane pouvait résoudre, et comme rien n'est plus humiliant que

de s'avouer qu'on ne sait pas, il se paya de fausse monnaie.

– Elle m'aime, pensa-t-il, mais elle connaît la fatuité ordinaire aux jeunes gens, et elle me cache sa tendresse afin de se faire chérir davantage.

Cette conclusion satisfaisait son amour-propre, et il s'en déclara content. Son cœur murmurait bien encore un peu ; mais Cléopâtre était si belle, si enivrante ; le moindre mot tombé de ses lèvres avait tant de prix, qu'il se reprocha ses chimères, et reprit plus paisiblement le chemin de la ville.

Il rentra au logis, préparé à une semonce, car la nuit tombait, et il n'avait pas reparu de la journée ; à sa grande stupéfaction, tout le monde le reçut comme s'il ne les eût pas quittés, sans question, sans surprise. Malgré son étonnement, il se prêta à cet accueil aimable ; mais vers dix heures, il ne put s'empêcher de courir à la villa Rédine. Il trouva la princesse en grande toilette, souriante comme à son ordinaire, pendant que lui tremblait intérieurement de la tête aux pieds en touchant cette main, qui peu d'heures auparavant caressait ses boucles brunes ; elle lui dit bonsoir

avec le plus grand calme, et ordonna au maître d'hôtel de lui apporter une tasse de thé.

Il avait bien pensé qu'elle aurait de l'empire sur elle-même, mais pas à ce point ; qu'elle jouerait l'indifférence, mais pas avec ce naturel, et la même impression de tristesse qu'il avait ressentie dans l'après-midi passa sur lui avec un frisson glacial. Tout aussitôt ses yeux se remplirent d'une douce lumière, la chaleur lui revint au cœur : la princesse portait une rose au corsage, – une des roses du boudoir, sans doute, – et c'était pour lui rappeler son rêve du matin.

– Vous avez l'air trop enchanté, monsieur Markof, lui dit négligemment Cléopâtre qui le voyait très bien, et qui craignait quelque sottise de la part de ce débutant dans la vie. Il doit vous être arrivé aujourd'hui quelque chose d'heureux.

– D'heureux en vérité, madame ! répondit-il avec une vibration dans la voix qui causa beaucoup d'ennui à la princesse.

– Il a l'air d'un mauvais jeune premier du théâtre Michel ! pensa-t-elle avec dépit. Mon Dieu, qu'il est bête de ne pas comprendre !

– Je parie, dit Raben qui les observait tous les deux du fond de son fauteuil, et qui venait de s’assurer qu’il y avait « du nouveau » au trouble et à l’exaltation du jeune homme, aussi bien qu’au pli d’humeur qu’avaient pris les lèvres de Cléopâtre ; je parie que vous avez fait une bonne recette hier ?

– Je crois que oui, répondit Démiane en rougissant de colère ; pourquoi ce courtisan venait-il rappeler ici qu’il gagnait sa vie avec son violon ? – Je n’en sais rien, à vrai dire, continuait-il ; c’est mon frère qui s’occupe de cela.

– Alors le schah de Perse, notre voisin, vous aura envoyé une décoration par le télégraphe, reprit la princesse, car on n’a pas l’air heureux comme cela, ma parole d’honneur !

Elle lui tourna le dos pour aller parler à son mari, et Raben s’approcha d’un air indifférent :

– J’ai été pour vous voir tantôt, dit-il à Démiane ; je ne vous ai pas trouvé, à mon grand regret ; il y aura bientôt un concert au profit des blessés du Caucase ; vous voudrez bien ne pas nous refuser votre concours ?

Démiane s'inclina en silence, et Raben l'examina de tout près sans pince-nez. Cet examen le satisfit sans doute, car il en abrégua la durée, et entama avec le jeune homme une conversation musicale dans laquelle il sut l'étonner par l'étendue de ses connaissances. Bien que notre ami se tînt sur la réserve en raison de son idée préconçue de voir un ennemi dans le diplomate, il ne put s'empêcher de reconnaître qu'un ennemi moins courtois lui eût laissé essayer la mauvaise humeur de Cléopâtre ; et s'il ne lui voua pas beaucoup plus de sympathie, il ne put se défendre de lui accorder quelque estime.

XLIII

Une opinion généralement accréditée donne à chaque jour un lendemain ; mais le rêve de Démiane paraissait devoir faire exception à cette règle, car pendant trois fois vingt-quatre heures il ne put arriver à rencontrer les yeux de la princesse autrement que de la façon la plus officielle et la plus réfrigérante. Le sens de l'indépendance, porté à un haut degré chez le jeune homme, se révoltait de cette sorte d'esclavage où Cléopâtre tenait sa passion amenée à son apogée, et l'amour de Démiane commençait à se mêler de beaucoup d'irritation.

Certaines passions coulent paisiblement comme les fleuves du pays de Tendre, entre des rives aimables, avec quelques accidents de terrain tels qu'une berge plus escarpée, un tronc d'arbre en travers, toutes choses innocentes, destinées plutôt à embellir le paysage qu'à troubler le cours

du fleuve ; quand ces passions-là débordent, c'est en ruisseaux de larmes, et cela ne fait de tort à personne ; avec un peu de batiste et quelques bonnes paroles, la réconciliation est bientôt faite. L'amour de Démiane n'était pas de celles-là. Moins encore il comprenait la soumission à la femme aimée ; dans les idées républicaines de ce révolutionnaire qui n'avait jamais songé à la politique, la princesse en lui ouvrant ses bras l'avait fait son égal. Désormais il n'y avait plus de princesse Rédine et de violoniste sans naissance et sans fortune ; il y avait Démiane et Cléopâtre, absolument comme autrefois Daphnis et Chloé.

Cette théorie pourrait rencontrer des contradicteurs ; mais Démiane ne s'en préoccupait guère. Aussi le soir du troisième jour adressait-il à la princesse une épître fulgurante, où il l'accusait de se moquer de lui et de n'avoir pas de cœur. À la lecture de ce singulier billet doux, Cléopâtre, au lieu de rire, rapprocha lentement ses sourcils l'un de l'autre, et resta plongée dans une méditation profonde. Ceci lui déplaisait ; elle n'entendait pas se donner de

maître, quel qu'il fût, et moins que tout autre ce musicien inconnu, qui pour tout droit alléguait avoir passé deux heures dans son boudoir ! Jamais semblable chose ne s'était encore présentée dans le cours de son existence ; mais c'est que jusqu'alors elle n'avait reçu les hommages que de gens bien élevés, des hommes du monde qui savaient au juste ce qu'on peut dire, ce qu'on peut demander, ce qu'on ne doit jamais exiger.

Démiane n'était pas bien élevé, lui ; il s'était superficiellement verni de civilisation. Il savait certainement entrer, sortir, parler, marcher comme tout le monde ; mais le garçon indiscipliné qui s'était enfui de la maison paternelle au lieu de retourner au séminaire, se retrouvait au moindre choc, et perçait l'enveloppe mondaine. C'est ce fond de sauvagerie qui faisait son originalité : – c'est peut-être cela qui l'avait fait distinguer par la princesse ; – mais ce qui était un charme pouvait devenir un danger, et Cléopâtre pendant un instant se repentit en toute sincérité de n'avoir pas prévu le cas. C'était la première fois de sa vie qu'elle éprouvait un

sentiment analogue à un regret, et elle en fut surprise ; mais son nouveau protégé lui réservait bien d'autres étonnements !

Le lendemain matin, convoqué comme la première fois à dix heures, il fut également conduit dans le boudoir, où il trouva la princesse debout, vêtue de soie de Perse aux couleurs sévères, enveloppée jusqu'au cou, l'air dédaigneux, et prête à lui adresser la plus verte semonce pour l'inconvenance de sa lettre. Elle croyait voir arriver un homme éperdu, fou d'amour, qui lui demanderait grâce pour sa cruauté, qui implorerait ses mains pour les baiser, qui lui donnerait enfin la jouissance rare et exquise de se sentir absolument maîtresse de ce malheureux, corps et âme. Son attente fut déçue.

– Comment avez-vous osé m'écrire cette lettre ridicule ? dit-elle en le voyant paraître.

– Et vous, riposta Démiane, comment avez-vous osé me traiter comme un étranger après ce qui s'est passé ici ?

Elle tressaillit, et le regarda en face avec le mouvement d'une vipère prise au nid ; elle

rencontra deux yeux flamboyants de colère qui n'avaient pas l'air de la craindre le moins du monde.

Ces deux regards se croisèrent pendant un instant, et celui de Démiane ne mollit pas ; ce n'est pas de la tendresse qu'il éprouvait pour elle, peu lui importait l'âme de cette femme ; ce qu'il voulait d'elle, c'était ce qu'elle lui avait déjà donné, la double ivresse de l'amour et de l'orgueil. Démiane était si beau dans son attitude menaçante, que la princesse n'eut pas le courage de lui tenir rigueur. Elle éclata de rire, et s'assit sur un fauteuil. Il s'assit en face d'elle.

– Vous êtes du dernier mauvais goût, mon cher, lui dit-elle en continuant à rire. On ne fait pas de ces choses-là !

– Qu'est-ce qu'on ne fait pas ? À mon idée on ne dit pas à un homme : Je vous aime ! pour le laisser à la porte, pendant trois jours, comme un chien.

– Je vous ferai observer que vous avez été reçu ici tous les soirs...

– Dans votre salon ! interrompit Démiane en haussant les épaules, comme vos amis, comme votre Raben, que je déteste...

– Tant d'honneur à ce cher comte ? Et pourquoi ? Parce qu'il fait la cour à mamzelle Hélène ?

Démiane étonné regarda la princesse d'un air stupéfait.

– Vous n'en savez rien ? On ne vous dit pas tout, mon cher ! Laissez-le donc tranquille ! Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

– Cela ne me fait rien, reprit-il avec son sang-froid reconquis. Vous me recevez dans votre salon comme un étranger ; c'est ici que je veux être reçu.

– Le roi dit : « Nous voulons », fit Cléopâtre, en français, avec un accent ironique.

– Vos finesses françaises, répondit brutalement Démiane, ne changeront rien à ce qui est ; je suis Russe, moi, et je vous parle russe. Vous vous moquez de moi, et je ne veux pas qu'on se moque de moi.

– Alors, ne soyez pas ridicule ! dit la princesse en souriant. Est-ce tout cela que vous aviez à me dire ?

– Cela d’abord ! gronda Démiane, qui se sentit faiblir à ce sourire irrésistible.

– Et puis ?

– Et puis, que je vous aime, que vous le savez bien, que vous vous amusez à me torturer. Je me suis demandé vingt fois, depuis l’autre jour, si je n’avais pas rêvé...

Elle se pelotonna dans son fauteuil en croisant les bras, et fermant à demi les yeux.

– C’est cela, dit-elle de la voix douce et comme endormie qui la rendait si différente d’elle-même, il faut toujours croire avoir rêvé...

– Pourquoi ?

– Parce qu’on peut se rendormir, et alors... le rêve recommence.

Démiane, à moitié fou, la prit dans ses bras, et la serra à la faire crier ; mais elle ne dit rien et continua de sourire.

Quand elle fut seule, la princesse fit deux ou trois fois le tour du boudoir en touchant machinalement aux objets que sa main rencontrait, puis elle s'arrêta devant son bureau et prit un petit couteau à papier en ivoire finement découpé, qu'elle fit plier comme une baleine souple entre ses deux doigts. Ce jeu semblait amuser son irritation nerveuse ; mais tout à coup l'ivoire trop tendu rompit avec un bruit sec, et les deux morceaux volèrent à droite et à gauche.

– Non, se dit-elle, presque à haute voix, sans accorder une pensée au bijou détruit, s'il se met sur ce pied-là, ce sera insupportable, je ne le veux pas.

Elle sonna, et on lui apporta son déjeuner.

XLIV

Démiane, plus calme à mesure qu'il s'accoutumait à l'étrangeté de sa situation, s'était mis à regarder autour de lui. Bien des choses qui avaient d'abord passé inaperçues dans le tumulte de ses pensées lui revenaient maintenant et provoquaient en lui des réflexions sérieuses. Un mot jeté par Cléopâtre au milieu de leur premier entretien dans le boudoir l'avait d'abord étonné, puis flatté, et ensuite, après un plus mûr examen, il en était venu à douter de la perspicacité de la princesse.

Il était aimé d'Hélène, avait-elle dit ? Certes, il n'y paraissait guère ! Depuis la fameuse soirée à la villa Rédine, la petite Hélène semblait au contraire porter en toute circonstance un aspect plus libre et plus indépendant ; elle n'avait pas cessé d'être douce et complaisante ; mais dans sa manière d'agir, comme dans son jeu, elle

affirmait une personnalité plus marquée. Si Démiane avait su d'où venait un tel changement, cela n'eût pas manqué d'accentuer encore son antipathie pour Raben ; heureusement il l'ignorait.

Dans la visite que le diplomate avait faite au logis de nos amis, il n'avait pas trouvé Démiane, que d'ailleurs il savait absent. Mais il avait longuement causé avec les trois autres membres de cette association bizarre, et il s'était convaincu de la parfaite honnêteté de tout ce monde bohème d'allures, bourgeois d'instincts. En présence de madame Mianof, qui pour la circonstance avait eu le courage de se tenir droite sur une chaise pendant une demi-heure environ, il avait conseillé à la petite Hélène de s'affranchir de sa timidité inutile ; il lui avait persuadé qu'elle avait en elle l'étoffe d'une pianiste distinguée, et qu'elle devait exécuter un solo au concert projeté pour les blessés du Caucase. Vainement la jeune fille alléguait son inexpérience et même son incapacité ; Raben n'avait pas passé vingt ans dans toutes les cours de l'Europe pour ne pas vaincre des scrupules si honorables ; il obtint la

promesse de son petit solo, et se retira enchanté. Il se sentait sur la voie d'une bonne œuvre, ou du moins de ce qu'il se plaisait à considérer comme tel, et cette occupation, différente de celles qui jusque-là lui avaient valu des décorations dans toutes les chancelleries, lui mettait dans l'esprit une fraîcheur fort douce.

Si Démiane n'avait pas eu connaissance de cet entretien, c'est que pendant la semaine qui l'avait suivi on l'avait à peine entrevu chez lui, et quand il avait daigné s'y montrer, c'était tantôt avec un front chargé d'ennuis, comme on dit dans les tragédies, tantôt avec une exubérance de gaieté qui ne laissait de place qu'à ses propres discours, tantôt avec une dignité pleine de morgue, et qui annonçait à ses amis combien il leur était supérieur. Mais quand il se fut fait une sorte d'équilibre, il s'aperçut que la petite Hélène restait beaucoup moins avec lui qu'autrefois, qu'elle travaillait beaucoup plus son piano, et qu'entre les trois amis régnait une sorte d'entente tacite, qui consistait à se passer admirablement de sa présence, et à lui faire sentir qu'elle n'était pas nécessaire du tout.

C'est Victor qui avait inventé ce moyen de prouver à Démiane qu'il avait des torts. Cela ne prouve rien du tout, par la raison que les torts se sentent et ne se prouvent pas ; mais le jeune artiste, fort piqué de se voir ainsi exclu de ce cercle de famille, essaya de reprendre son ancienne place, celle que les autres, par déférence pour son talent, lui avaient laissé prendre.

Il trouva une petite résistance fine et douce comme une de ces cordelettes de soie avec lesquelles les grands vizirs avaient l'honneur de s'étrangler par ordre du sultan. Les visages étaient toujours souriants, les paroles toujours affables, les actions pleines d'amitié et de prévenance ; mais tout cela lui disait clairement : « Tu as des amis ailleurs, va avec tes amis, mon cher Démiane ; ton absence ne nous gêne pas du tout, ne te contrains pas par politesse à nous donner un temps que tu pourrais mieux employer. »

Il avait beau démontrer que son temps lui appartenait, qu'il n'avait pas d'amis ailleurs... la cordelette de soie restait tendue entre lui et les

trois autres, qui paraissaient d'ailleurs parfaitement heureux.

Quand on lui apporta le projet de programme pour le concert, afin qu'il y inscrivît les morceaux qu'il comptait jouer, il y lut avec un étonnement sans bornes : « *Grande Polonaise* de Chopin, exécutée par mademoiselle H. Mianof. »

– Vous ? dit-il à la jeune fille, qui, son ouvrage dans les mains, attendait avec angoisse le mot qui sortirait de ces lèvres omnipotentes.

Elle répondit du geste, comme c'était son habitude.

– Vous n'y pensez pas ! Jouer un solo devant tout ce monde ?

– Croyez-vous que je n'en sois pas capable ? demanda-t-elle avec une sorte de coquetterie, qui, pour être nouvellement née en elle, n'en avait pas moins de charme.

– Je pense, répondit-il un peu mécontent, sans savoir pourquoi, que si vous n'en étiez pas capable, vous ne vous exposeriez pas à un *fiasco* public. Mais vous avez toujours protesté de votre

répugnance pour les solos. Je ne croyais pas que vous eussiez eu le temps de changer d'idée.

– Il ne faut pas si longtemps pour changer beaucoup d'idées ! riposta vivement Hélène, qui rougit aussitôt de son audace.

Démiane la contempla avec un trouble croissant dans l'esprit. Cette fillette avait-elle deviné ses sentiments à lui pour la princesse, ou bien faisait-elle allusion à un penchant qu'elle avait eu pour lui, et qu'elle avait dompté assez pour n'y plus songer ? La pensée qu'il pouvait avoir été aimé, même de la petite Hélène, et ne plus l'être, lui fut extrêmement désagréable. Il ne se souciait guère de cette petite fille, bien entendu ; mais si après l'avoir aimé elle s'était permis de lui retirer son cœur, il y avait là une impertinence notoire ! Qu'avait-il fait pour démériter de son accompagnatrice ? Un examen de conscience des plus succincts lui prouva qu'il n'avait pas démérité le moins du monde de qui que ce soit ! Ses sentiments pour Cléopâtre n'avaient absolument rien à voir avec ceux de ses amis, c'était clair comme le jour !

– Que voulez-vous dire ? demanda-t-il enfin, s’avisant que cette question était peut-être le seul moyen de s’éclairer.

– Mon Dieu ! reprit-elle très honteuse d’en avoir dit si long, on a des idées et l’on change, n’est-ce pas ? Ce n’est pas rare. Cela arrive à tout le monde, à vous-même...

– Il ne s’agit pas de moi, reprit Démiane avec cette gravité qu’il avait importée de la villa Rédine ; mes idées n’ont pas changé, ce sont les vôtres.

Une procédure aussi rigoureuse était bien faite pour déconcerter Hélène ; aussi fit-elle un plongeon désespéré, qui la mena tout à coup au fond d’une question brûlante.

– Eh bien, oui ! dit-elle, se trahissant sans s’en douter, on a quelquefois des idées... bêtes ! On s’en aperçoit, et alors on fait tout ce qu’on peut pour les ôter de sa tête... et...

– Et l’on réussit ? demanda Démiane en se rapprochant.

Un intérêt soudain venait de le prendre, à la

pensée que cette pauvre enfant avait pu concevoir la pensée héroïque de lutter avec l'amour qu'il lui avait inspiré.

C'est ici que la petite Hélène subit un combat cruel ! Mentir lui semblait odieux, et d'ailleurs impossible : dire la vérité était moins odieux, mais également impraticable ; elle essaya deux fois de prononcer un oui qui l'étranglait, et d'arrêter un non qui l'étouffait ; enfin, elle trouva sans le savoir un moyen terme.

– Oui, dit-elle hardiment pendant que tout son être doux et charmant, sa rougeur flottante, ses yeux qui demandaient grâce pour l'auteur de ce mensonge, disaient non, bien plus haut.

– Ah ! fit Démiane étrangement ému, vous êtes brave, Hélène.

– Oh ! non ! répliqua-t-elle bien vite en se détournant.

Il resta silencieux un moment ; elle était brave de toute façon, puisqu'elle mettait tant de courage à se défendre. Pauvre petite ! Il aurait dû y songer ! C'était écrit ! Comment eût-elle résisté à

la présence journalière de Démiane, Démiane qui séduisait des princesses... Au souvenir de la façon dont il était traité par sa soi-disant conquête, il ne put se défendre d'un serrement de cœur. « Voilà comme je devrais être aimé ! » se dit-il. Quel malheur que tout le dévouement soit ici, et tout le reste là-bas !

– Hélène, reprit-il au bout d'un instant, vous êtes une bonne créature ; j'ai beaucoup d'amitié pour vous... Je ne vous connaissais pas... Maintenant je serai plus juste avec vous.

Elle répondit un « merci » très faible et très doux.

– Vous avez raison, reprit Démiane, emporté par sa générosité, grandement raison de vouloir jouer seule ; il faut vous faire un nom. Vous donnerez un concert quand vous serez de retour à Moscou, et je jouerai pour vous comme vous avez joué pour moi.

Avec sa grandeur d'âme ordinaire, il tendit la main à Hélène. Il ne savait pas au juste à quoi il s'attendait, mais il n'eut pas été surpris de la voir baignée de pleurs de reconnaissance. Quel ne fut

pas son ébahissement en se sentant virilement secoué par la petite Hélène, qui lui donna une forte poignée de main en lui disant d'un ton joyeux :

– Merci, Démiane !

Démiane tout court ! un *shake-hands* à l'anglaise ! Il en fut tellement abasourdi, qu'il prit son violon et fit au moins une heure de gammes avant d'avoir recouvré ses esprits.

XLV

« Mon cher Démiane,

« Ce n'est pas à toi que j'écris, mais à ton frère ; car dans ta réponse tu n'avais oublié qu'un point : c'était de m'indiquer votre future adresse. Victor est un homme pratique, heureusement. Fais-moi le plaisir de me dire comment j'aurais continué la correspondance s'il n'avait pas eu l'idée lumineuse de m'écrire une seconde fois, dès votre arrivée à Piatigorsk !

« Mais avant tout, permets-moi de te féliciter du prodigieux hasard qui t'a conduit dans ces régions fortunées, au pied des plus belles montagnes du monde, et aux pieds de la plus belle princesse de l'univers.

« Là, calme-toi ! je n'en dirai pas plus long. Tu as déjà une fois voulu me dévorer à propos de cette grande et honnête dame : la leçon me sera profitable. Parlons plutôt de moi. Le moi est un

sujet inépuisable et charmant.

« Figure-toi, mon ami Victor, – c'est à Victor seul que je m'adresse, – figure-toi que ma situation n'a pas changé d'un iota depuis ma dernière lettre. Me voilà passé chien de faïence à perpétuité, car il n'y a aucune raison pour que cela finisse, au contraire ! Mademoiselle Mouza (la muse) fait preuve d'une fermeté de caractère véritablement admirable. Son mutisme absolu finit par m'inspirer du respect, et je n'aurai jamais le courage de rompre le premier un silence aussi digne. Les sauvages sont décidément très supérieurs à nous autres gens civilisés, qui nous croyons grands philosophes pour égrener du matin au soir un long chapelet de phrases creuses comme des perles de verre. Mais, ô Victor, quel service tu m'as rendu ! Sans toi, je serais mort d'un flux de paroles rentré.

« Pendant ces quinze derniers jours, j'ai eu le temps de parcourir mon domaine. Il est vaste, mon domaine ! J'ai attrapé une courbature à vouloir en faire le tour à pied. Mais qu'il est beau ! Je l'aime comme si j'y avais passé une

longue vie antérieure. Ma modeste maison est assez grande pour que l'on puisse vous y loger tous, y compris les dames qui vous accompagnent, et qui me feront peut-être l'insigne honneur de venir ici avec vous ; elle est en briques rouges ; le revêtement de plâtre blanc qui la gâtait jadis est tombé par plaques, et le peu qui en reste a pris des teintes grises superbes. Dans toutes les pièces du rez-de-chaussée, le plancher de terre battue est dur comme la pierre, et Mouza y répand tous les matins du foin, c'est-à-dire des brins d'herbes aromatiques de la steppe, dont l'odeur délicieuse me grise quelquefois. Derrière la maison, un jardin de cerisiers où chantent les rossignols ; tout autour un rideau d'arbres, luxe précieux dans le pays, et autour de ces arbres la steppe, la grande steppe, qui s'étend de tous côtés jusqu'à l'horizon comme une table ronde où le couvert ne serait pas encore mis : voilà en trois mots le nouvel univers où je vis heureux, où je mourrai peut-être, si Mouza ne m'en chasse pas silencieusement !

« J'ai oublié de vous dire que dans un repli de terrain, à trois ou quatre verstes de mon domaine,

se cache un tout petit village aux maisonnettes blanches. Ce village a des habitants ; ces habitants ont des enfants et des chiens très hargneux. La guerre est un phénomène naturel comme la pluie ; elle naît de peu de chose, elle naîtrait de rien du tout, plutôt que de ne pas exister. Le seul moyen de la détruire serait de n'avoir pas de voisins. La Grèce partit en guerre contre les Troyens à propos d'une femme ; moi, j'ai eu maille à partir avec les enfants du village à propos d'un crapaud. Voici comme :

« L'autre jour, l'autre soir pour mieux dire, car le soleil venait de se coucher, j'étais allé faire ma sieste en plein air, loin de la maison, pour épargner à mes oreilles l'impitoyable silence de la petite Mouza. Vous ne pourriez pas imaginer, sans l'avoir entendu, quel bruit font les insectes de la steppe, quand le soleil va se coucher et qu'on est étendu dans l'herbe. C'est un vacarme assourdissant. On dirait que les trompettes de Jéricho se sont mises à sonner toutes à la fois. Ah ! notre Gogol est un grand poète ; il a entendu et compris la musique de la steppe ! Son *Tarass Boulba* ne pouvait être l'œuvre que d'un Petit-

Russien.

« Mais il n'aime pas assez le crapaud. Connaissez-vous, mes amis, une chanson plus mélodieuse que la chanson du crapaud ? Elle n'a qu'une note, cette chanson, mais une note exquise, que j'étais incapable d'apprécier pendant mon cours de droit, et que l'art du luthier m'a rendu digne de comprendre. Cette note mélancolique me fait l'effet d'appartenir à une gamme mineure ; pourquoi ? Je n'en sais rien du tout. Démiane me l'expliquera peut-être. Elle est d'un timbre pur, non pas argentin, mais cristallin, comme le son du pic sur un bloc de granit que l'on taille, ou comme certaines notes harmoniques légèrement détachées sur la grosse corde d'un violon. Quand la voix du crapaud s'élève dans l'air calme du soir, je n'ai qu'à fermer les yeux pour me sentir transporté dans le royaume de la reine Mab, où l'on ne trouve ni chiens hargneux, ni enfants turbulents, ni petites-filles muettes.

« Donc, l'autre soir, j'achevais ma sieste en me frottant les yeux, lorsque j'entendis, non loin

de moi, quelque chose comme le gloussement d'un troupeau de dindons. Les aboiements d'un Gros chien faisaient la basse dans ce concert harmonieux. Je tourne la tête, et je vois Mouza, en silhouette grise sur le ciel clair, le bras levé, menaçant de son bâton trois ou quatre gamins déguenillés et un chien de belle taille.

« J'accours en toute hâte pour savoir de quoi il s'agit, et j'entends le dialogue suivant :

« – Vous n'y toucherez pas, entendez-vous !

« – Ah ça, es-tu folle ? répliqua le plus grand des garçons.

« – Folle ou pas folle, je vous dis que vous n'y toucherez pas.

« – Nous y toucherons !

« – Essaie un peu pour voir ! s'écria la petite amazone.

« Elle était jolie comme un cœur avec ses sourcils froncés et ses cheveux au vent.

« – Mais les crapauds sont à tout le monde, le bon Dieu les a faits pour ça.

« – Le bon Dieu les a faits pour que vous les laissiez tranquilles ; je ne veux pas que vous leur fassiez de mal ! Et d’abord celui-là est sur mes terres.

« Elle disait « mes terres » avec un accent de conviction qui me fit frémir. En ce moment j’arrivais sur le théâtre de la lutte, et j’aperçus derrière les talons de cette drôle de fille un crapaud d’assez belle venue, qui devait avoir déjà reçu quelque horion, car il restait là immobile, étourdi. Sans attendre d’autre explication, je ramassai une grosse motte de terre et je la lançai au chien, qui aboyait décidément de trop près. Il la reçut en plein museau et recula en hurlant. Pour achever mon œuvre, je saisis le bâton de Mouza ; ce que voyant, les garçons s’enfuirent, non sans me jeter quelques injures cosaques, une sorte d’injures qui n’est pas à l’eau de rose, je vous en réponds.

« Mouza me regardait fixement, d’un air moitié content, moitié vexé. Elle aurait peut-être mieux aimé se tirer d’affaire toute seule. Sans dire mot, elle tendit la main en regardant son

bâton d'un air qui voulait dire : « Rendez-le-moi tout de suite. » Je le lui rendis machinalement. Cependant le crapaud avait repris ses sens, il s'éloignait par bonds inégaux. Elle s'assura qu'il n'avait plus besoin de secours, et partit brusquement vers la maison.

« Vous vous imaginez peut-être qu'après une pareille équipée, la paix a dû être signée entre nous ? Pas le moins du monde. Nos déjeuners et nos dîners sont toujours aussi silencieux. Elle m'a permis une ou deux fois de lui verser à boire : voilà tout. Quel dommage que cette drôle de petite fille ait pris de travers mon arrivée dans « ses terres » ! Vous savez, mes amis, que j'ai la bosse du professorat : j'ai enseigné la philosophie à Démiane, l'art du luthier à Victor ; j'aurais enseigné à Mouza tout ce qu'une femme intelligente doit savoir, en commençant par lui apprendre ce que le maître d'école enseigne aux petites filles. Mais que voulez-vous ? Elle est trop grande ! Elle a l'air d'une petite femme, et par moments, d'une petite impératrice ! Je ne sais pas comment cela se fait, mais je me sens petit garçon à côté d'elle !

« Il faudra pourtant que cela finisse. La situation ne peut pas durer toujours. Me voilà parvenu à l'âge où l'on se marie ; et comment amener ma femme dans une maison hantée par ce lutin bizarre ? C'est à se casser la tête contre les murs !

« En voilà assez pour aujourd'hui. Si ma lettre vous paraît longue, souvenez-vous que je n'ai personne à qui parler, et écrivez-moi bien vite.

« Votre ami, ANDRÉ LADOF.

« P. S. – Elle m'a parlé ! Je venais de nettoyer mon fusil et je sortais, quand elle m'a arrêté sur le seuil : – Où allez-vous ? – Je vais chasser. – Chasser quoi ? – Les oiseaux, parbleu ! – Je ne veux pas qu'on tue les petits oiseaux. – Ah ! par exemple, c'est un peu fort ! me suis-je écrié. – Alors, me répond cette étonnante fille, pourquoi avez-vous empêché ces enfants de tuer le crapaud ?

« Ne trouvant rien à répliquer, je suis rentré, j'ai déchargé mon fusil, et je l'ai déposé dans un

coin. Je voudrais bien savoir ce qu'elle me défendra la prochaine fois. Accourez à mon secours avec vos dames : elles viendront peut-être à bout de l'emmener. »

XLVI

Hélène et Démiane répétaient un concerto dans la grande salle du bâtiment des Eaux ; ils étaient seuls, toutes les portes fermées, de peur de courants d'air, qui deux fois déjà avaient arraché les feuilles de musique des pupitres pour leur faire exécuter une course fantastique sous les chaises ; Hélène en riait, mais Démiane n'aimait pas beaucoup courir à quatre pattes. Après tout, il était dans son droit : un homme qui passe son temps aux genoux des princesses peut ne pas vouloir s'agenouiller devant des chaises vides qu'occupaient hier, qu'occuperont encore ce soir madame la capitaine ou madame la lieutenant, – autant dire rien du tout !

Les garçons de service, après avoir achevé de balayer la galerie supérieure tout en versant sur les artistes des flots de la poussière du Caucase, qui n'est pas plus propre qu'une autre, s'étaient

retirés en tapant les portes vitrées avec la désinvolture ordinaire aux gens qui ne payent pas le verre cassé, et nos amis étaient seuls, tout à fait seuls. Absorbés dans l'étude, ni l'un ni l'autre n'y prenaient garde ; ils ne songeaient guère non plus au jardin qui rutilait à travers les grandes portes, sous sa riche parure de fleurs d'août, dahlias et chrysanthèmes, précurseurs des jours d'automne qui ne pouvaient plus tarder bien longtemps. Les pages de musique succédaient aux pages, et les deux artistes semblaient avoir oublié qu'ils n'étaient pas d'acier, et que la fatigue est une chose existante et réelle. Enfin, ils arrivèrent aux derniers accords, et Démiane, posant son violon sur le piano, s'essuya le front en disant : Ouf !

La petite Hélène le regarda de côté d'un air moqueur, puis retourna son cahier de musique et celui de son collègue, les ouvrit à la première page pour recommencer, et ce devoir accompli, elle se permit le délassément de faire craquer les petites jointures engourdies de ses mains rouges et effilées.

– Est-ce que vous ne trouvez pas qu'il fait

chaud ? fit Démiane en s'étirant avec un soupir.

Hélène se dirigea vers une des portes, l'attacha au crochet destiné à cet usage, pour qu'elle ne fût pas tentée de se fermer, et revint s'asseoir sur le tabouret.

– Oh ! pardon, fit le jeune homme, devenu très poli par la fréquentation d'un monde si distingué, c'est moi qui aurais dû...

– Et c'est moi qui l'ai fait, répondit tranquillement Hélène ; oh ! cela ne fait rien, j'en ai l'habitude.

Il la regarda un peu surpris : elle ne l'avait pas accoutumé à des remarques de ce genre : il crut qu'elle était de mauvaise humeur ; mais pas le moins du monde ! Elle souriait paisiblement au jardin, qu'elle voyait par la porte ouverte, et exécutait de petits trilles très délicats avec sa main droite dans le haut du clavier.

Elle devenait étonnamment jolie. Était-ce la cuisine du Caucase qui convenait à son tempérament ou l'air pur des montagnes qui lui avait donné cet embonpoint léger ? Plus blanche,

plus rose, malgré le mat doré de son teint, elle paraissait calme et heureuse comme elle ne l'avait jamais été. Démiane ne pouvait pas savoir que la veille au soir la petite Hélène et madame Moutine avaient marché pendant deux heures sous les grands arbres du boulevard, et que la jeune femme avait appris à la jeune fille quelques-uns des secrets de la vie.

– Après avoir essayé du piment, avait-elle dit, il reviendra à la crème, parce que c'est la crème qui nourrit, et que l'homme ne peut pas toujours vivre d'excitants.

D'ailleurs, eût-il entendu cette conversation extraordinaire, il n'y eût pas compris grand-chose, pensant qu'il s'agissait de recettes de ménage pour faire des petits-gâteaux, et que probablement Valérien dans ces derniers temps avait montré un goût prononcé pour les épices.

Depuis cette causerie, Hélène sentait un soleil qui allait se lever dans sa vie ; elle avait passé la nuit sans dormir, et cependant elle s'était habillée dès l'aube avec une gaieté qui ne lui était pas ordinaire ; elle avait regardé sa mère endormie

avec une tendre pitié, et s'était dit que cette mère était pourtant bien bonne et bien indulgente ; puis elle s'était mise à l'ouvrage comme d'ordinaire, raccommodant ses vêtements, rajeunissant par des ruches neuves des robes presque fanées, et donnant à tout ce que touchaient ses doigts cet air sérieux et modeste qui était l'apanage de la petite Hélène.

Au parcours de ses travaux d'aiguille, elle avait trouvé dans sa corbeille un mouchoir déchiré, qui avait grand besoin d'une reprise, et une paire de chaussettes fort endommagées. Prête à les prendre en main, elle s'était arrêtée, puis, avec un sourire mystérieux, elle avait replié soigneusement le mouchoir, la déchirure en dedans, préparé les chaussettes pour les mettre, et comme dix heures étaient sonnées, elle avait reporté ces objets dans la chambre de Démiane, où Victor faisait le ménage, comme toujours.

– Encore du travail à vous ? avait dit le bon garçon d'un air de reproche.

À ce même sourire, un doigt sur ses lèvres, elle avait ouvert la commode, placé les deux

objets qu'elle apportait tout en haut, de façon qu'ils fussent pris les premiers, puis refermant le tiroir, et appuyant ses deux coudes sur la commode, elle avait ri de bon cœur, doucement, mais franchement.

– Qu'y a-t-il donc ? une surprise ? fit Victor.

– Oui, une surprise, répondit Hélène en s'en allant pour continuer de rire dans la solitude.

Mais Victor était curieux comme une chatte : il avait fouillé dans ce tiroir, et l'instant d'après il rejoignait la jeune fille.

– Je ne comprends pas... dit-il.

– Il sera furieux, n'est-ce pas ?

– J'en ai peur.

– Et moi, je l'espère.

Il la regarda plus ébahi que jamais.

– Vous l'avez gâté, Hélène, il sera furieux.

– Eh bien, nous nous amuserons un peu.

– Vous voulez le taquiner ?

– Je veux qu'il me compte pour quelque

chose. Et voyez-vous, mon bon ami, quand on ne fait pas apprécier ses services, personne ne vous en est reconnaissant.

– Oh ! Hélène, moi.

– Aussi, fit-elle en appuyant délicatement sa main sur le bras de Victor, je ne vous rapporterai pas de mouchoirs déchirés.

Il resta pensif un moment.

– Si nous conspirions ? dit-il enfin.

– Parfait ! c'est entendu.

Leurs deux têtes se rapprochèrent, et le résultat de leur conciliabule fut une douce gaieté pour le reste de la journée. C'est cette gaieté tranquille qui animait le visage d'Hélène quand Démiane s'avisa de la regarder, dans la grande salle des Eaux.

– Qu'est-ce que vous avez ? lui dit-il avec une aménité peu ordinaire.

– J'attends que nous recommencions, répondit-elle en tournant vers lui son regard innocent et calme.

Avec un geste d'impatience, il reprit son violon et l'accorda. Au moment de saisir l'archet, il s'arrêta, et demanda à sa partenaire :

– Vous trouvez que le concerto ne va pas assez bien ?

– Je trouve qu'il ne va pas du tout, répondit la jeune fille en faisant de petites cornes au coin de ses pages ; vous n'arrivez pas tout à fait en mesure au *staccato* de la seconde reprise.

Pour le coup, Démiane déposa son violon. Il n'arrivait pas en mesure ! C'est Hélène qui critiquait son jeu ! Au fond, il savait fort bien qu'il n'arrivait pas en mesure, et c'est précisément ce qui l'ennuyait. Plus d'une fois, semblable circonstance s'était présentée, et loin de lui en faire l'observation, sa fidèle accompagnatrice avait dissimulé ces légers défauts ; grâce à sa prévoyance, il avait même pu se relâcher un peu, et veiller de moins près à l'exécution de certains passages... Est-ce qu'elle allait se mettre à le morigéner à présent ? Il faudrait voir !

Mais au moment d'ouvrir la bouche, il la

referma, et prit son violon d'un air digne.

Ils commencèrent, et pendant trois pages tout marcha à souhait ; le passage le plus dangereux fut exécuté par Démiane avec une perfection rare, et Hélène approuva d'un mouvement de tête dont malgré lui le jeune homme fut très satisfait, si satisfait qu'il profita de son triomphe pour faire une note douteuse l'instant d'après.

– Aïe ! fit Hélène en s'arrêtant.

– Qu'est-ce qu'il y a ? grommela Démiane.

– Plus haut, votre *la*.

Incontestablement le *la* devait être plus haut ; mais qu'est-ce que ça pouvait faire à Hélène ? Est-ce qu'au jour du concert Démiane ne saurait pas jouer infailliblement ? Il le lui dit sans trop de cérémonie, et n'obtint en réponse que ceci :

– Quand on se permet quelques négligences dans l'étude, on n'est jamais sûr de se rattraper devant le public. Et si j'étudiais comme cela, je ne vous ferais pas honneur.

– Je le crois bien ! fit Démiane d'un air noble ; mais ce n'est pas la même chose.

– Je ne sais pas, dit Hélène en recommençant à jouer.

Il n'eut que juste le temps d'épauler son instrument et de saisir la mélodie au vol.

Il se tenait sur ses gardes, peu jaloux d'attraper encore quelque remarque du même genre, lorsque vint un solo de piano d'une grande expression, qu'Hélène joua admirablement, si bien que notre artiste se sentit charmé.

– Que vous avez fait de progrès, petite Hélène ! dit-il : entre votre manière de jouer d'il y a trois mois et celle d'aujourd'hui, il y a un monde !

Elle sourit de ce sourire énigmatique qui lui donnait tant de charme, et il resta préoccupé, pendant qu'elle achevait son solo.

– À vous, dit-elle, quand il fut temps.

L'artiste reprit sa partie ; mais Hélène jouait trop parfaitement la sienne, si bien que Démiane déconcerté sentit qu'il perdait du terrain.

– Vous jouez trop fort, dit-il, vous couvrez ma partie avec votre piano.

– Il y a écrit *fortissimo*, répondit-elle en indiquant l'endroit précis du bout de son index effilé.

Il reprit son archet d'un air d'humeur, et s'exécuta de la plus mauvaise grâce possible. Décidément Hélène devenait ennuyeuse de s'accrocher aux moindres vétilles.

Quand ils eurent terminé, il rangea soigneusement sa musique et son violon pendant qu'elle en faisait autant de son côté ; et après avoir accompli ce devoir, il se tourna vers elle avec un front semblable à celui de Jupiter, quand un reste de clémence le retient encore de lancer son tonnerre.

– Est-ce que par hasard, mademoiselle Hélène, dit-il de sa voix la plus majestueuse, vous auriez la prétention de me faire la leçon ?

– Moi ? répondit-elle avec un léger sursaut. Ah ! Dieu m'est témoin que je ne veux donner de leçons à personne ! Mais, mon cher Démiane, est-ce vous faire la leçon que de vous rappeler comme tout à l'heure au respect des textes ?

– Le respect des textes, murmura Démiane, les textes... que le diable les... Non, voyez-vous, Hélène, c'est que depuis quelque temps vous avez l'air de n'avoir plus d'amitié pour moi ; c'est tout au plus si vous me tolérez, et...

Le visage de la jeune fille perdit soudain sa sérénité, et d'un ton triste elle répondit :

– Ce n'est pas moi qui ai changé, vous le savez bien !

– Alors, vous avez toujours autant d'amitié pour moi ? fit Démiane dont la bonne humeur venait de renaître tout à coup.

– Autant d'amitié... certainement, repartit Hélène avec une certaine réserve ; une amitié proportionnée à vos mérites.

Démiane éprouva l'impression d'un homme qui reçoit une douche sans préparation, tout habillé, ce qui est une façon désagréable entre toutes de prendre cette chose désagréable qu'on appelle une douche.

– Mes mérites auraient-ils diminué, à votre idée ? dit-il d'un ton piqué.

– Oh ! vos mérites sont de bien des genres, reprit Hélène avec une sorte de raillerie ; je n'en suis pas juge, et puis je ne connais rien à rien, mais...

Elle se tut, roula sa musique et ferma le piano.

– Mais quoi ? insista Démiane en l'arrêtant par le bras.

Il était à la fois curieux et irrité ; il faisait peu de cas, en vérité, de ce que pensait de lui cette jeune fille sans fortune et sans position ; cependant il lui en coûtait de sentir une réticence dans l'opinion qu'elle pouvait avoir de lui.

– Vous voulez le savoir ? fit tout à coup la petite pianiste en se tournant vers lui et en le regardant bien en face, malgré l'honnête rougeur qui couvrait son visage. Eh bien, je pense que vous n'êtes pas assez soucieux de votre dignité ; qu'à la villa Rédine on vous traite le soir comme un violoniste gagé, fait pour amuser la société ; pendant que vous vous croyez un invité, comme les autres, vous n'êtes que le musicien ! Et cela n'est pas digne de vous, Démiane, je vous le dis.

L'artiste eut bonne envie d'apprendre à cette insolente de quel prix la princesse payait le matin la musique du soir, mais il n'osa ; cependant quelque chose dans son regard parla pour lui.

– Oui, oui, reprit Hélène, la... l'amitié de cette noble dame vous aveugle sur le rôle que vous jouez chez elle ! Est-ce que toute son amitié lui a jamais fait prendre votre bras pour traverser le jardin des Eaux ou pour entrer dans la salle de concert ? L'amitié qu'elle a pour vous est une amitié secrète – qu'elle rougirait d'avouer au grand jour... qu'elle niera jusqu'à la mort si quelqu'un lui en parle, – et ces amitiés-là, Démiane, n'ajoutent rien à la dignité d'un homme, au contraire !

Elle termina par une sorte de soupir étouffé, en baissant vers le sol ses yeux attristés.

Le jeune homme, qui avait failli dix fois éclater pendant ce petit discours, ne trouva rien à répondre quand elle eut fini. Il sentait dans ces paroles cruelles une vérité amère dont l'aiguillon l'avait piqué plus d'une fois. À bout de ressources, il eut une inspiration d'en haut :

– Vous êtes jalouse, Hélène, s'écria-t-il, avec la naïveté d'un homme qui se sait irrésistible.

– Jalouse ? de la princesse Rédine ? fit Hélène en relevant avec orgueil sa petite tête de statue grecque et en regardant son ami-ennemi dans les yeux. Je ne lui fais pas cet honneur, ajouta-t-elle avec un accent de dédain incomparable.

– Hélène, vous vous oubliez ! s'écria Démiane, qui reçut sur sa propre joue l'affront de la princesse.

– Je crois que c'est vous qui vous oubliez, Démiane, repartit la jeune fille d'un ton calme, et sans baisser les yeux. À quel titre mademoiselle Mianof serait-elle jalouse de la princesse Rédine ? Entre cette dame et moi il y a un gouffre, un gouffre que rien ne peut combler, continua-t-elle avec un mépris souverain, et sur lequel on ne peut pas jeter de pont !

Mais vous, monsieur Markof, si vous êtes soucieux de votre honneur, regardez ce qu'on fait de vous.

– Mon honneur ! Il n'a, Dieu merci ! rien à

faire ici ! dit le jeune homme avec une colère concentrée.

– Vous croyez ? Eh bien, monsieur Markof, si vous le croyez, continuez à vivre comme vous le faites ; si vous ne voyez pas qu'on vous traite à la villa comme un chien savant – elle poursuit sans s'inquiéter du geste irrité de Démiane, – c'est votre affaire ; mais pour notre part, nous, qui sommes solidaires de votre dignité, nous nous tiendrons à distance de votre gloire, nous tâcherons d'en vivre si loin qu'on ne puisse confondre nos existences avec la vôtre, jusqu'au jour où, lassé, vous reviendrez à nous, nous, vos vrais amis... que vous méconnaissez maintenant.

– Je crois, Hélène, que vous avez perdu la tête ! fit Démiane exaspéré.

– Voulez-vous être sûr de ce que je vous dis ?... Le soir du concert prochain, vous serez dans toute votre gloire, n'est-ce pas ? Les altesses vous auront félicité, complimenté... Essayez de dire à la princesse que vous êtes fatigué et que vous ne voulez pas jouer dans son salon, et vous verrez la mine qu'elle vous fera. Offrez-lui le

bras pour rentrer chez elle, vous verrez encore. Soyez libre d'esprit et causez avec elle comme le font les autres jeunes gens, vous verrez si elle vous remet à votre place !

– Ma place !...

– Celle qu'aux yeux du monde auquel elle appartient vous devez occuper près d'elle. Elle ne vous aime pas, Démiane, elle feint de vous aimer.

– Qu'en savez-vous ? gronda celui-ci, irrité jusqu'à la torture par cette voix qui lui expliquait si bien la cause de ses sourdes colères et de ses rages secrètes.

– Parce que ce n'est pas ainsi qu'on aime... Aucun sentiment élevé, de quelque nom qu'on le désigne, ne se plaît à laisser dans une ombre humiliante l'ami qu'on s'est choisi volontairement.

Il la regarda avec une arrière-pensée mauvaise.

– Vous parlez savamment de ces choses, dit-il ; qui vous a appris votre science ?

– Le chagrin ! répondit Hélène en passant fièrement devant lui, le chagrin des offenses

imméritées, et la douceur du pardon, ajouta-t-elle plus bas en franchissant la porte du jardin.

Il avait bien envie de courir après elle, de lui faire une scène, de lui dire des injures, peut-être de la secouer un peu par le bras, sans trop avoir l'air de la battre ; envie aussi de la faire s'expliquer ; il eût donné beaucoup de choses et beaucoup d'argent pour lui faire avouer qu'elle l'aimait ; mais il convint avec lui-même que les moyens ci-dessus indiqués n'étaient pas ceux qu'on emploie communément pour obtenir un aveu de ce genre, et dépité, furieux, il s'en retourna à la maison.

Le premier mouchoir de poche qui lui tomba sous la main fut celui qu'Hélène lui avait rapporté le matin même. Il profita de cette heureuse circonstance pour faire une scène effroyable à Victor, qui l'écouta d'un air placide en bourrant du tabac turc dans des moules à cigarettes, et qui ne lui répondit absolument rien.

XLVII

Pendant les quinze jours qui suivirent, Démiane rongea sa colère sous toutes les formes. Deux fois la princesse lui envoya dire de ne pas venir le matin à dix heures, et la troisième fois, c'est lui qui se donna le plaisir royal de lui faire savoir qu'il ne viendrait pas. Ce dernier trait de caractère lui parut digne de Plutarque, et pour mettre un peu de baume sur son amour-propre endolori, il s'assit dans un coin et se tressa glorieusement à lui-même une petite couronne de laurier. Les myrtes ne lui paraissaient pas de saison, – et en ce qui regarde les roses, il commençait à les avoir en médiocre estime depuis qu'il avait vu la princesse en porter ou n'en pas porter, suivant son caprice, – qu'ils se fussent vus ou non dans la matinée de ce jour. Une fois, il l'avait priée de mettre le soir à son corsage une de ces fleurs, en souvenir de leurs entretiens ; Cléopâtre avait beaucoup ri de cette

extravagance sentimentale.

– Ah ! mon cher, avait dit cette femme vraiment supérieure, ne soyez pas sentimental, je vous en conjure ; rien n'est plus ridicule, ni mieux fait pour me déplaire.

– Vous parlez toujours de vous déplaire, riposta Démiane, et vous ne songez jamais à vous demander si quelque chose ne me déplaît pas à moi !

– À vous ? fit la princesse avec hauteur ; est-ce que vous avez le droit de trouver quelque chose de déplaisant en moi ?

– En qualité de quoi, princesse ? avait dit le jeune ombrageux.

Au lieu de répondre, Cléopâtre lui avait passé sur les yeux sa main fine et soyeuse, et le différend s'était trouvé terminé. Mais la princesse était fort ennuyée de cette guerre intime. « Ces plébéiens n'ont pas d'usage, s'était-elle dit ; ils sont terriblement mal élevés, et l'on ne m'y reprendra pas. »

C'est pourquoi elle avait éloigné les entrevues

dans le boudoir. Mais si Démiane se permettait de ne pas venir, il fallait reprendre son empire, cet empire ressaisi par bravade dût-il n'avoir qu'un jour.

Le matin du jour fixé pour la « solennité musicale au profit des blessés du Caucase », Cléopâtre en se réveillant se dit que l'occasion était favorable pour ramener aux vrais principes du savoir-vivre ce jeune Markof, décidément trop indépendant, et elle le fit prier de passer chez elle.

Quand il reçut cette communication, Démiane s'occupait de sa toilette de l'après-midi – le concert avait lieu à deux heures – et se choisissait non sans peine une cravate parmi une assez belle collection de petits morceaux de batiste chiffonnés. Hélène ne disait rien, et dans la pièce voisine repassait avec beaucoup de soin quelques menues dentelles. Au moment où entra le messager, elle adressa la parole à Victor :

– Apportez-moi vos deux cravates, dit-elle, je vais leur donner un coup de fer.

Victor saisit avec empressement les deux

objets et les présenta à cette bienfaitrice modeste. Un regard échangé entre eux les renseigna sur leurs inquiétudes ; sans savoir pourquoi, ils craignaient ce message qui ne paraissait leur présager rien de bon. Démiane lut la lettre, regarda sa montre, hésita un instant, et après avoir jeté un regard furtif dans la pièce voisine où ses amis, immobiles, attendaient sa décision :

– Priez la princesse de m’excuser, dit-il, il faut que je sois à la salle de concert dans deux heures, je ne puis me rendre à ses... il chercha le mot, et avec quelque emphase, conclut : à ses ordres.

Le messager indifférent se retira, et Démiane, le front plus haut que de coutume, alla rejoindre les deux jeunes gens.

– Direz-vous encore, Hélène, que je suis un homme sans dignité ? fit-il d’un air noble satisfait de lui-même.

Elle le regarda furtivement, sourit, fit un geste de tête qui était chez elle l’indice du contentement, et pour pallier ce que cette approbation pouvait avoir de trop flatteur, répondit tranquillement :

– Une hirondelle ne fait pas le printemps.

– Que vous faut-il donc ? dit l'artiste en se rebiffant.

– Toute une volée d'hirondelles ! répondit Hélène avec son sourire mystérieux.

– Je suis bien bon, pensa Démiane en lui tournant le dos, de m'occuper de ce qu'elle pense !

Le pauvre Démiane était de ceux qui ne peuvent se passer de l'approbation d'autrui ; là était sa faiblesse, mais là aussi était l'espoir de ceux qui l'aimaient, car ce besoin d'approbation devait le leur ramener un jour ou l'autre. Victor, qui avait l'âme naturellement compatissante, vint rejoindre son frère et lui faire un peu de conversation pour le récompenser de sa belle conduite. C'est ce qu'entre Hélène et lui ils appelaient « lever momentanément la quarantaine ».

La salle était pleine. Raben trônait au premier rang, avec le plus neuf de tous ses pince-nez ; le concert commença ; plusieurs artistes de

l'orchestre des Eaux apportèrent aux blessés du Caucase le tribut de leur talent ; Hélène joua la *Grande Polonaise* et fut rappelée deux fois au milieu d'un enthousiasme extraordinaire. Elle était si jolie qu'elle semblait répandre de la lumière autour d'elle. Démiane se présenta, salua le public, fut applaudi, salua encore, refut applaudi, resalua, épaula son violon et regarda dans la salle. La princesse n'assistait pas au concert.

– Oui, mon bel ami, c'est ainsi, sembla lui dire Raben qui le regardait d'un œil curieux : tu l'as voulu, la guerre est déclarée !

Démiane avait, quand c'était nécessaire, une âme héroïque : il fit un signe à Hélène, et ils jouèrent le concerto comme ils n'avaient jamais rien joué de leur vie.

– Bravo ! bravo ! cria Raben en se levant à demi pour applaudir. La moitié de la salle suivit cet exemple ; les Altesses adressèrent leurs compliments aux deux artistes avec le plus gracieux sourire, et trois bouquets, commandés après la *Polonaise*, arrivèrent successivement à

Hélène, qui ne savait qu'en faire et qui eût bien mieux aimé ne rien recevoir que d'être fêtée ainsi aux dépens de Démiane.

Quand ils se furent retirés dans le salon des artistes, notre ami, un peu ahuri de tant d'émotions diverses, passa sur son front un mouchoir, qui ce jour-là n'était pas déchiré, et se tourna vers Hélène pour prendre une contenance. L'absence de la princesse était, en effet, une déclaration de guerre ; mais il l'avait provoquée, et maintenant il se demandait si l'amour de Cléopâtre, si bizarre, si enivrant, si peu semblable à tout ce qu'il avait rêvé, n'allait pas lui échapper. Cette idée remplissait tellement son âme que, faute de mieux, il allait peut-être demander à la petite Hélène ce qu'elle pensait de cette absence extraordinaire, lorsque celle-ci posa doucement sa main mignonne sur le bras de notre héros, qui abaissa machinalement les yeux sur l'objet qu'elle tenait à son autre main, puis les releva vers les yeux de son amie, car c'est toujours dans les yeux qu'on va chercher l'explication d'un mystère. L'objet était un des bouquets qu'elle venait de recevoir.

– Vous souvenez-vous, dit Hélène d’une voix dont la douceur exquise faisait songer à certains parfums de fleurs de l’Inde, fins et pénétrants comme une brise de printemps ; vous souvenez-vous, Démiane, que vous m’avez envoyé mon premier bouquet ?

Il se rappela soudain le grand salon nu, le piano à queue, le bouquet odorant dans son vase et les débuts de cette étrange amitié qui lui avait donné tout à coup une sorte de famille.

– Oui, dit-il avec une joie sincère.

Ce temps était loin, bien loin, et pourtant quelques mois à peine l’en séparaient ; mais son existence actuelle pleine de gêne morale et d’incertitudes lui paraissait un temps d’épreuves en comparaison de cette heureuse époque.

– On ne donne pas de fleurs aux hommes, reprit Hélène avec un sourire ému qui jouait dans les coins de sa bouche, peut-être pour arrêter les larmes prêtes à monter de son cœur ; je ne peux pas vous offrir ces bouquets ; mais ils sont à vous, Démiane, tout à vous ; prenez un brin de verdure, un rien, comme emblème du reste, qui

vous appartient.

Elle ne trouvait pas sentimental ni ridicule de lui offrir un souvenir de cette journée, cette petite Hélène ! Démiane étendit la main vers le bouquet, rompit un brin de myrte, le respira, le mit dans sa poche de côté, et n'éprouva pas plus le besoin de répondre que sa jeune amie n'éprouvait celui de lui en dire plus long. Ils restèrent ainsi l'un devant l'autre, regardant tous deux ces fleurs qui leur disaient tant de choses, et si différentes ; puis leurs regards se croisèrent, et ils échangèrent un sourire furtif et ému comme un baiser. Elle détourna les yeux, mais Démiane continua à la regarder. La vue de cette honnête et pure jeune fille lui faisait un bien étonnant ; il lui semblait plonger son âme dans un bain du Léthé, en associant dans sa pensée les souvenirs de Iaroslav et ceux de l'heure présente.

– Je serais bien triste sans elle, se dit-il tout à coup ; dans la fièvre qui m'a pris ici, elle a été la source d'eau vive qui m'a rafraîchi. – Je vous remercie, Hélène, dit-il simplement, terminant tout haut sa pensée. Et sans savoir pourquoi, mû

par un besoin d'exprimer sa reconnaissance, il souleva la main fraîche de la petite pianiste jusqu'à ses lèvres, la baisa respectueusement, et la pressa sur ses yeux humides.

Elle le regarda surprise ; puis une joie indicible transfigura son visage ; elle serra son bouquet sur son sein, et quitta le salon des artistes.

L'instant d'après, Raben entra et se dirigea tout droit vers Démiane :

– La princesse est un peu souffrante, dit-il avec cette aisance que le jeune artiste lui enviait tant ; elle m'a chargé de vous prier de venir ce soir faire de la musique avec mademoiselle Hélène. Où donc est-elle, mademoiselle Hélène ? Il m'a semblé la voir ici il n'y a qu'un instant.

– Mademoiselle Mianof est sans doute retournée chez elle, dit Démiane d'un ton grave ; je ne sais, monsieur le comte, si nous pourrons ce soir.

– Tâchez, mon ami, faites de votre mieux : vous avez déjà refusé plusieurs fois d'aller chez

la princesse, elle me l'a dit...

– Elle vous l'a dit ? répéta Démiane au comble de l'étonnement.

– Elle me l'a dit ! qu'y a-t-il à cela d'étonnant ? fit Raben avec un sang-froid merveilleux. Vous ne voudriez pas vous brouiller avec elle ; elle a beaucoup d'estime pour votre talent ; elle a même prononcé le mot de génie. Venez, je vous en prie, en son nom et au mien, si ma voix peut avoir quelque influence.

– C'est bien, monsieur, nous irons, répondit Démiane en affectant le même sang-froid que son interlocuteur, tandis que cette démarche le remplissait d'une joie insensée. La princesse le pria de venir après son refus du matin ; c'est donc qu'elle s'avouait vaincue ! Avec la modération de son âge, il se promit d'abuser de la supériorité qu'elle lui accordait, et rentrant au logis, il fit part de cette invitation à Hélène.

– Comme vous voudrez, mon ami, répondit-elle ; et ils n'échangèrent plus jusqu'au soir que des propos insignifiants.

XLVIII

Le salon de la villa Rédine était plus éclairé que de coutume, les domestiques moins réservés, le service plus bruyant ; les portes et les fenêtres ouvertes laissaient entrer un peu de vent, qui remuait les feuillages et les fleurs placés dans les grands vases, et leur donnait un air de fièvre en harmonie avec le reste. Le prince, venu au salon aussitôt après le dîner, avait le visage très animé ; pendant le repas, il avait parlé à plusieurs reprises, provoquant ainsi la curiosité de ses hôtes et l'inquiétude de sa femme, qui le trouvait étonnamment surexcité, et à peine installé à sa place ordinaire, il avait impérieusement demandé deux choses fort différentes, mais qui pour lui résumaient le bonheur : de la musique et des glaces.

Cléopâtre avait donné l'ordre de lui servir des unes avec modération, et lui avait promis qu'il ne

tarderait pas à avoir le plaisir d'entendre de l'autre. En effet, elle avait invité pour le soir non seulement Démiane, mais la plupart des artistes qui avaient pris part au concert.

C'est la mortification qu'elle avait imaginée pour punir le jeune homme de son outrecuidance, et pour « le remettre à sa place »

M. et madame Moutine, invités plusieurs fois, s'étaient jusque-là bornés à de courtes visites d'après-midi ; mais eux aussi sentaient la corde tendue, sans savoir pourquoi. L'espèce de frisson nerveux qui parcourt tous les membres d'une même société lorsque quelque orage moral se prépare, les avait envahis aussi bien que les autres, et c'est le docteur qui avait décidé sa femme à l'accompagner, « pour tenir, disait-il, compagnie à la petite Hélène ».

Cléopâtre n'avait jamais été plus belle que ce soir-là. Raben, qui avait dîné à la villa, ne put s'empêcher de remarquer l'éclat de ses yeux, la rougeur intermittente de ses joues, qui lui donnait un air plus vivant que de coutume ; de temps en temps un léger frémissement de colère ou

d'impatience passait sur elle, et faisait résonner les pendeloques d'un bracelet curieux qu'elle portait souvent. Sa robe de soie blanche, d'une étoffe mate et lourde à plis épais, moulait son corps superbe à la façon orientale, arrêtée seulement très bas par une écharpe roulée. Cette manière nouvelle de s'habiller, que personne n'avait osé arborer jusqu'alors, lui valut des cris d'admiration de la plupart des hommes présents, et des remarques mi-flatteuses, mi-craintives des quelques femmes qui formaient sa société, et dont pas une n'eût osé émettre la plus légère improbation.

Seul, Raben, qui n'avait pas renoncé à l'idée de l'épouser quand la mort du prince la laisserait libre, en qualité d'époux éventuel, se permit un mot de critique.

– Vous êtes trop belle, lui dit-il à demi-voix quand elle apparut dans la porte, détachant sa silhouette merveilleuse sur le tissu foncé des rideaux.

Elle le regarda avec un sourire orgueilleux, où se mêlait une sorte d'interrogation.

– Vous êtes trop belle pour tout le monde, reprit-il ; celui qui vous aime préférerait peut-être que vous ne fussiez aussi belle que pour lui seul...

– La beauté est une puissance, Raben ; je croyais vous l'avoir déjà dit, répondit-elle en passant devant lui.

Rien que de l'or et de la soie blanche : un peigne d'or lourd et massif dans ses cheveux, des bracelets d'or vierge d'une forme et d'une couleur presque brutes, et Cléopâtre pouvait affronter toutes les merveilles de la parure ; on ne voyait plus qu'elle dans son salon, si riche cependant, qu'elle remplissait tout entier de l'incomparable rayonnement de sa beauté.

Les invités arrivaient ; Valérien et sa femme avaient eu les honneurs d'une réception spécialement gracieuse ; après avoir installé Groucha dans un fauteuil commode et bien placé, le jeune docteur était allé s'asseoir à côté du prince, qu'il avait examiné pendant un moment assez long. Le vieillard lui avait adressé la parole avec cette loquacité nouvelle qui paraissait si étrange à ceux qui le connaissaient, et en le

quittant, Valérien avait défendu à son valet de chambre de lui donner plus de friandises ce soir-là. « Surtout pas de glaces », avait-il dit ; puis il s'était mêlé aux autres visiteurs. Valérien savait se faire une place partout où il allait, celle d'un homme que rien ne peut atteindre, qui n'a besoin de personne, et dont tout le monde peut avoir besoin.

Les artistes convoqués étaient venus ; on avait déjà fait un peu de musique, mais Démiane ne paraissait pas. La princesse, appelant Raben d'un geste, le fit venir auprès d'elle.

– Lui avez-vous dit ? fit-elle avec un frémissement nerveux dans ses lèvres qui pâlissaient, malgré l'effort de sa volonté.

– Oui, princesse ; ne fais-je pas tout ce que vous me dites ?

– A-t-il compris ?

– Il a certainement compris, madame, au moins autant que vous désiriez qu'il comprît, – peut-être davantage.

Elle regarda Raben avec une sorte de férocité

qui allait bien à son visage mince et à son costume bizarre.

– Que voulez-vous dire ? fit-elle en fixant ses yeux cruels sur ceux du diplomate.

– Rien que vous ne soyez capable d’avoir pensé, princesse.

Elle allait répondre ; mais un mouvement à la porte d’entrée lui fit détourner la tête. Elle était dévorée d’impatience, et pourtant elle accomplit ce mouvement avec une dignité noble que Raben admira de toute son âme Elle était faite pour porter une couronne, et recevoir tous les hommages comme toutes les blessures, sans quitter son sourire de bienveillance hautaine.

– Quelle ambassadrice vous feriez ! lui dit-il tout bas.

Elle avait entendu, il le devina à un léger mouvement de son bras ; mais elle ne dit rien, et continua de regarder la porte.

Démiane venait d’entrer, extrêmement pâle avec sa cravate blanche, mais le front haut et le regard assuré ; les yeux de ces deux êtres qui

avaient toutes les raisons de s'adorer, se croisèrent avec une indifférence absolue, qui en semblable circonstance était le plus outrageant des défis.

– Bonsoir, monsieur Markof, dit la princesse de sa voix claire, sans faire un mouvement ; nous vous attendions. Eh bien ! et mademoiselle Hélène ?

– Mademoiselle Mianof doit être ici depuis quelques instants, répondit Démiane en s'inclinant devant elle avec respect.

En effet, la petite Hélène était entrée tout doucement avec d'autres dames, et sans faire de bruit s'était glissée auprès de madame Moutine.

Les invités cherchèrent la jeune fille du regard, et ce mouvement de curiosité amena sur ses joues une légère teinte de rose. Elle se leva et s'approcha de la princesse, toute droite, irréprochable dans sa modestie, et digne cependant de tous les respects. Elle était vêtue de bleu pâle, aussi pâle et aussi doux que les myosotis qu'elle avait sur la tête et dans les mains. Ces humbles fleurs des ruisseaux

groupées dans ses cheveux superbes, en masses épaisses, étaient faites pour elle, comme elle était faite pour les conduire à l'honneur.

– Vous n'êtes pas venus ensemble ! dit la princesse avec ce sourire qui faisait passer dans sa bouche les plus belles insolences du monde, car on ne savait jamais si elle plaisantait ou non. Je croyais que vous ne vous quittiez guère.

– Mademoiselle Mianof s'est fait aujourd'hui une place indépendante dans l'estime des artistes et du public, répondit vaillamment Démiane, piqué, on ne sait pourquoi, par la remarque de Cléopâtre.

– On m'a dit cela tantôt, répondit négligemment celle-ci, laissant tomber le défi ; je vous fais mon compliment, mademoiselle, je n'ai pu vous entendre, je le regrette.

Hélène s'inclina et ne répondit rien, au grand scandale des dames, qui s'entre-regardèrent. Cette petite musicienne aurait dû répondre en se mettant à la disposition de la dame du lieu. Était-il possible d'avoir si peu d'usage !

– De la musique ? dit le prince d’une voix enrouée et hésitante, peu naturelle chez lui, qui d’ordinaire parlait rarement, mais avec beaucoup de netteté. Valérien se rapprocha de lui sans affectation.

Cette parole venait de trancher les difficultés de la situation.

– Vous entendez, mademoiselle ? fit la princesse avec le même sourire.

Hélène posa son bouquet sur le piano, ôta ses gants et commença à jouer.

Un grand silence s’était fait dans la vaste pièce, si grand qu’on entendit distinctement un léger coup de vent passer dans les feuillages du jardin ; la flamme des bougies frissonna au-dessus des bobèches de cristal, puis le calme se rétablit, et des sons si fins, si doux qu’ils semblaient flotter dans l’atmosphère même, s’élevèrent dans le salon. Après une seconde d’attention, chacun comprit qu’il allait recevoir une de ces impressions d’art pur qu’on éprouve deux ou trois fois, et qui font date dans une vie.

Démiane s'était un peu retiré, et debout, appuyé contre la porte d'un salon voisin, il écoutait ce que jouait Hélène, et croyait l'entendre pour la première fois. Peu à peu il se laissa bercer par sa rêverie, il oublia Cléopâtre et la lutte engagée, ferma les yeux, et crut que la jeune fille, jouant pour lui seul, lui racontait une histoire qu'il croyait déjà connaître vaguement.

C'était celle d'un cœur résigné, mais pourtant jeune et ardent, qui dans l'obscurité d'une vie pauvre et sans joies ignorait tout, hormis l'art et les jouissances qu'il procure ; pour ce cœur humble et content de peu, chaque jour était bon, pourvu qu'il n'apportât pas de peine, et les soupirs qu'il laissait parfois s'exhaler n'étaient pas ceux de l'envie ou du regret, mais ceux d'une mélancolie sans amertume. Soudain, avec quelques fleurs, le soleil était entré dans cette âme, mais un soleil d'avril, souvent voilé par des nuages, si souvent que parfois elle eût mieux aimé ignorer le soleil et le trouble que ses rayons avaient fait germer. Puis étaient venus le travail austère qui console de tout, peu récompensé, mais si riche en douceurs graves, – et une lutte

nouvelle, non plus avec la pauvreté, mais avec l'ennemi, l'ennemi du bonheur, celui qui voulait bannir le soleil de cette existence ; oh ! alors, le cœur froissé avait trouvé des armes, de nobles armes, de celles qu'on avoue hautement, et voilà que, aussi puissante, aussi fière que l'aigle qui bat de l'aile au-dessus des sommets du Caucase, l'âme victorieuse planait dans l'éther et chantait son triomphe ! Oui, le triomphe, Démiane ; mais pour mettre dans vos mains aimées les palmes de sa victoire, ou plutôt le brin de myrte toujours vert et parfumé qui embaumait votre calepin dans la poche de côté de votre habit, ce brin de myrte, symbole de l'âme entière de la petite Hélène, jadis dédaignée, et qui aujourd'hui se dévoilait plus grande artiste et plus grande âme que vous-même.

Il rouvrit les yeux, et un tonnerre d'applaudissements, dont la princesse, avec un bon goût parfait, avait donné le signal, le tira de son rêve. Avec vingt autres, il s'approcha du piano ; mais Hélène était trop entourée pour l'apercevoir ; distraitement, il prit le bouquet de myosotis et y plongea son visage brûlant pour en

aspirer la fraîcheur humide. Le froissement d'une soie épaisse le fit retourner brusquement, et il vit la princesse s'enfoncer dans l'enfilade de salons qui menait à son boudoir. Il s'élança aussitôt, et la rejoignit en un clin d'œil. Elle ne paraissait pas avoir entendu le bruit de ses pas ; il l'appela doucement :

– Princesse ! dit-il.

Elle se retourna.

– Que voulez-vous ? fit-elle de son ton indifférent.

Ils étaient seuls ; la foule s'étouffait dans le grand salon ; quelques vieux généraux, joueurs acharnés, de ceux qui joueraient sur leur lit de mort, faisaient des parties de *préférence* dans un salon contigu, et le reste de la villa était désert. La princesse jeta un coup d'œil sur la longue file de pièces éclairées, et s'assura que personne ne les entendait.

– Eh bien, que voulez-vous ? répéta-t-elle en regardant cette fois Démiane en face.

– Vous ne pouvez pas me recevoir quand je

vous le demande ? dit celui-ci, poussé par une colère croissante ; vous ne m'aimez plus.

– J'aurais pu vous recevoir ce matin, riposta la princesse sans se troubler. C'est vous qui avez refusé ; je vous retourne votre argument.

– Vous ne m'aimez plus, répéta Démiane, trop irrité pour se laisser détourner de son unique préoccupation ; vous êtes lasse de moi.

– Ce sont de ces choses, monsieur, qu'on ne dit pas entre gens du monde, répondit Cléopâtre avec un accent de dédain provoquant.

– Mais entre gens du monde, on peut les penser, n'est-ce pas, pourvu qu'on les taise ? Chez vous, c'est la forme qui sauve tout...

– Ah ! mon cher monsieur Markof, je vous en supplie, ne me faites pas de scène ! Rien n'est plus fatigant et plus inutile.

– Alors, fit Démiane en étendant violemment le bras pour la prendre par la main, vous ne m'aimez plus ?

– Et qui vous dit que je vous aie jamais aimé ? répondit Cléopâtre en se reculant un peu, mais en

le regardant bien en face.

Démiane recula à son tour ; ce coup était si imprévu qu'il le trouvait sans défense. Une sorte d'horreur pénétrait dans son âme, et il ne voulait pas en croire son propre témoignage.

– Vous ne m'avez pas aimé, répéta-t-il lentement. Mais si vous ne m'aimiez pas...

Cléopâtre haussa les épaules et voulut se remettre en marche ; Démiane lui barra le passage.

– Si vous ne m'avez pas aimé, lui dit-il brutalement, pourquoi m'avez-vous reçu là ?

Il indiquait la porte peu éloignée du boudoir. Elle haussa les épaules une seconde fois, et au lieu de poursuivre son chemin, elle retourna sans se presser vers le salon.

– Si vous ne m'avez pas aimé, pourquoi suis-je ici ? Pourquoi...

– Pourquoi ? riposta Cléopâtre en le toisant avec un superbe mépris, mais, pour jouer du violon, mon cher monsieur Markof.

Frappé dans tout son être, Démiane resta

immobile, hébété, écoutant machinalement le bruit de la longue traîne de soie qui s'éloignait lentement avec son mouvement régulier. Quand la princesse eut atteint le grand salon, et qu'il l'eut vue disparaître au milieu des invités, il revint à lui et s'élança sur ses traces. Elle était déjà assise dans un fauteuil, et causait avec sa grâce ordinaire. Dans la porte du salon de jeu, il rencontra Raben qui lui mit la main sur le bras : – Pas d'esclandre, lui dit tout bas, mais fermement, le diplomate, qui avait deviné la scène précédente par le peu qu'il avait pu en observer de loin. Un esclandre vous perdrait.

– Je n'ai peur de rien ! dit fièrement Démiane.

– Bah ! mieux vaut vivre en paix, heureux et honoré.

Démiane baissa la tête ; le mot « vivre » lui avait donné le frisson. Il suivit Raben dans le salon, et se trouva près d'Hélène, qui depuis un moment le cherchait des yeux avec une inquiétude qu'elle ne savait guère dissimuler. Il la vit bien, mais vaguement ; ses yeux aveuglés par le besoin de la vengeance ne percevaient que le

reflet de la robe de soie blanche lourde et aux plis écrasés de la princesse dans son fauteuil.

– Encore une glace, dit très haut le prince, qui avait profité de la disparition de sa femme pour arrêter le plateau devant lui, et se faire servir copieusement par un domestique ignorant des ordres du docteur.

Cléopâtre se leva vivement, adressa à son mari quelques paroles de reproche, de consolation et d'amitié, et après l'avoir calmé, elle se retourna vers ses invités. L'intérêt de la soirée, jadis si vif, semblait languir. En rencontrant les yeux de Démiane toujours fixés sur elle avec un mélange de stupeur et d'indignation, une idée digne d'elle lui frappa l'esprit..

– À votre tour, monsieur Markof, dit-elle, un peu de musique, s'il vous plaît.

Sa voix vibrante comme un clairon avait fait tressaillir le prince, qui resta immobile à la regarder, la bouche entrouverte. Tous les yeux se tournèrent vers le jeune violoniste.

– Que Votre Altesse m'excuse, répondit

Démiane d'une voix également nette et agressive. Je suis fatigué du concert de ce matin.

– Vous me refusez ? fit Cléopâtre avec un très léger mouvement en arrière.

Il s'inclina respectueusement ; tout son sang-froid lui était revenu, et il se sentait maître de lui-même, car il s'était vengé.

– Ce n'est pas un refus, Altesse, c'est une prière.

– Je ne vous savais pas si facile à décourager, reprit la princesse méchamment ; c'est depuis le grand succès de mademoiselle Hélène que vous refusez de vous faire entendre ?

L'assemblée entière frémit. Les yeux de Démiane lancèrent un éclair ; puis soudain la joie inonda son visage ; il saisit la main d'Hélène, qui, frappée au cœur, le regardait avec angoisse.

– Je ne saurais être jaloux, dit-il, du talent de mademoiselle Mianof, car d'ici peu elle doit être ma femme.

– Bravo ! dit Raben en s'avancant pour lui serrer la main. Son exemple fut suivi par

beaucoup de braves gens qui ne se doutaient pas le moins du monde de l'héroïsme dont venait de faire preuve leur coryphée.

Cléopâtre avait imperceptiblement reculé, et sa main s'appuya sur le dossier du fauteuil de son mari. Pour la première fois de sa vie elle était vaincue, et la secousse l'avait ébranlée.

– Il... l'épouse ? bégaya le prince en la tirant par sa robe.

– Oui, mon ami, oui, il l'épouse, répondit Cléopâtre avec une sollicitude machinale.

– Faites-lui... faites-lui... mon compliment... continua le vieillard avec insistance.

Lentement, Cléopâtre s'approcha du groupe qui entourait les jeunes gens, et qui s'ouvrit devant elle :

– Je vous fais mon compliment, dit-elle de sa voix sonore, et le prince me prie de vous transmettre les siens. Mais on voit bien que vous êtes artiste, monsieur Markof, car vous aimez les coups de théâtre... Rien ne nous avait fait présager cet heureux dénouement.

Le rire clair et dédaigneux de la princesse traversa tout l'appartement, mais sans trouver d'écho.

– Ce n'est pas si extraordinaire, fit Raben, prévenant ainsi une riposte peut-être plus vive de la part de Démiane ; un si gentil couple...

– Oh ! vous, comte, vous êtes romanesque ! dit Cléopâtre avec un indicible mépris.

En ce moment Valérien Moutine s'approcha de la princesse, pendant que sa femme emmenait Hélène à l'écart.

– Congédiez vos invités, madame, dit le docteur à demi-voix, le prince n'est pas bien, je crains qu'il n'ait une attaque.

Cléopâtre se tourna vivement vers son mari. Pour celui-là seul, elle pouvait se départir de son calme apparent. Croulât le monde, peu importait, pourvu que son fétiche fût épargné !... Le prince, toujours immobile, hébété, la regardait, et ses yeux sans expression semblaient s'obscurcir. Elle posa sa main qui tremblait, cette fois, sur la main froide de son époux, et adressa au docteur une

interrogation muette et désespérée.

Il répondit d'un signe ; aussitôt les domestiques roulèrent le fauteuil et le malade dans les appartements intérieurs, sans que personne se fût aperçu de rien.

– Mesdames et messieurs, dit la princesse, quand l'objet de sa sollicitude fut à l'abri des regards curieux, le prince se trouve légèrement indisposé, vous voudrez bien m'excuser si je ne vous tiens pas plus longtemps compagnie.

Un brouhaha de questions l'interrompit.

– Oh ! peu de chose, répondit-elle en souriant, une bagatelle, mais mon devoir...

Mille protestations, mille éloges étouffèrent le reste de sa phrase, et cinq minutes après les gonds de la grille roulèrent sur le dernier invité.

Cléopâtre, sans prendre le soin de changer de toilette, rejoignit le docteur et son malade. Déjà les secours les plus énergiques combattaient le mal, mais sans succès. Aux premières lueurs du matin, dans sa robe de soie blanche, souillée par la glace qu'elle avait mise toute la nuit sur la tête

du mourant, la princesse Rédine s'agenouilla machinalement auprès du lit de son époux ; mais c'était une pure forme de piété convenue ; elle ne songeait pas à prier, dans la douleur immense, irrémédiable qui remplissait son âme : son fétiche était mort.

XLIX

Hélène et Démiane, escortés par madame Moutine, étaient rentrés sans avoir échangé une parole. Chacun sentait qu'un peu de repos et de réflexion était nécessaire pour permettre d'envisager sainement la situation nouvelle que le jeune artiste venait de créer d'un seul mot. Sur le seuil de leurs chambres, ils échangèrent un bonsoir, sans même l'accompagner de la poignée de main habituelle, et se séparèrent sur-le-champ.

Victor accueillit son frère par deux ou trois questions banales ; il ne l'attendait pas sitôt ; comment la soirée s'était-elle passée ?

– Très bien, répondit Démiane d'un air préoccupé ; le prince a eu une attaque, et la princesse nous a congédiés.

Victor le regarda à deux fois pour s'assurer qu'il ne plaisantait pas ; mais le jeune violoniste n'avait pas l'air de vouloir le mystifier.

– Au nom du ciel, mon frère, qu'est-il arrivé ? s'écria le brave garçon en mettant la main sur l'épaule de Démiane, et en cherchant à lire sur son visage.

– Il y a que j'épouse la petite Hélène ! dit l'artiste d'un air sombre.

Le pauvre bossu retira sa main, regarda son frère avec un étonnement profond, puis soudain un cri jaillit de son cœur oppressé : – Toi, Démiane ? Ah ! que je suis content ! que je suis content !

Il était si content qu'il alla se jeter sur son lit, et se cacha la figure dans l'oreiller en sanglotant.

– Voilà l'effet que cette nouvelle te produit ? gronda Démiane, moins fâché que surpris.

Victor se releva, essuya son visage, et tendit les bras à son frère en lui disant :

– Excuse-moi, c'est la joie.

– Drôle de joie ! fit Démiane en se prêtant à l'accolade fraternelle, mais sans enthousiasme.

Les deux frères s'assirent en face l'un de l'autre et s'entre-regardèrent pendant un instant.

– Et *elle*, hasarda Victor, qu'est-ce qu'elle dit ?

– Qui, *elle* ?

– Hélène, ma sœur Hélène ?

– Ta sœur Hélène ne dit rien du tout.

– Comment, rien ? Elle n'est pas contente ?

– Je suppose que si ! répondit Démiane avec un léger sourire de fatuité.

Et il croyait certainement que la petite Hélène était contente. Cependant il trouvait étrange qu'elle n'eût rien dit pendant leur trajet de retour ; mais lui-même n'avait pas ouvert la bouche.

– Je ne comprends pas, fit Victor avec hésitation. Comment se fait-il que tu ne saches pas ce qu'elle pense ?

– Nous n'étions pas seuls, répondit Démiane, non sans répugnance, car le récit de ce qui s'était passé « là-bas » lui paraissait difficile à faire.

– C'est donc chez la princesse ?

– Oui.

– Devant le monde ?

– Mon Dieu ! que de questions ! fit Démiane impatienté.

En toute autre circonstance, Victor, le voyant mal disposé, eût cessé de le questionner et eût attendu le lendemain, qui ne pouvait manquer de lui fournir l'explication désirée ; mais le bonheur d'Hélène lui tenait trop à cœur, et il poursuivit :

– La princesse le sait ? demanda-t-il, touchant le point douloureux avec une précision qui fit tressaillir Démiane.

– Oui.

– Alors, reprit Victor avec un émotion croissante, où cette fois la joie entrait pour quelque chose, tu es brouillé avec la princesse ?

– Oui, cria presque Démiane furieux. Et maintenant, en sais-tu assez ?

– Ah ! mon frère, que je suis content ! s'écria le bon garçon cette fois du fond du cœur et sans restriction.

Il saisit son frère dans ses bras avec une effusion joyeuse, et tout à coup levant la main, il

fit sur sa tête rebelle le signe de la croix :

– Au nom de notre père absent, Démiane, je te bénis dans ta vie nouvelle, dit-il gravement.

L'artiste courba le front tout à coup, et resta incliné sous la main de son aîné. L'image du père de famille venait de se dresser entre eux, rappelant le foyer domestique et le devoir filial.

– Écoute-moi, Victor, dit le jeune homme d'une voix plus calme, je vais te raconter ce qui est arrivé ce soir, et tu me diras si j'ai bien fait.

Résolu à cette confession, il la fit honnêtement, scrupuleusement, sans rien retrancher ni ajouter à la vérité, et quand il eut terminé, il attendit en silence ce que son aîné allait lui dire.

– Hélène n'a pas répondu à ta demande ? fit celui-ci d'un ton de doute.

– Non ! Qu'était-il besoin de répondre ?

– Eh bien, frère, je ne suis pas sûr qu'elle accepte.

Démiane se leva en sursaut.

– Et pourquoi ? commençait-il.

Son frère l'arrêta du geste en indiquant la porte du salon, qui seule séparait leur chambre de celle de leurs voisines.

– Parce qu'elle a pu comprendre que tu ne l'épouserai pas pour elle-même.

Démiane baissa la tête et fit quelques pas d'un air agité.

– Que le diable emporte toutes les femmes ! dit-il en s'apprêtant à se coucher.

– Pas toutes ! réclama Victor avec un demi-sourire ; qu'il se contente d'en emporter une seulement.

Le lendemain, Démiane, réveillé de bonne heure, – il n'avait guère dormi, – laissant sommeiller Victor qui n'avait pas goûté non plus un repos très réparateur, ouvrit doucement la porte du salon, entra, la referma derrière lui, et se mit à la fenêtre pour aspirer l'air du matin. L'insomnie l'avait laissé brûlant et fiévreux ; le vent frais qui agitait ses cheveux sur son front lui fit du bien, et calma son trouble. Pendant que, la

main appuyée sur le bord de la fenêtre, il regardait derrière la ville les cimes des montagnes s'étager presque jusqu'au zénith, il entendit une porte s'ouvrir, et il se retourna brusquement, croyant que c'était son frère.

C'était Hélène, qui, mue par le même besoin de solitude et de fraîcheur, quittait la chambre où dormait sa mère, et venait respirer l'air du matin. Elle avait refermé la porte avant d'apercevoir Démiane ; trompée par les habitudes paresseuses de l'artiste, elle croyait trouver Victor au lieu de son frère. Cependant, Hélène était vaillante ; elle quitta le bouton de la porte et fit deux pas en avant. Démiane s'approcha d'elle. Elle le salua d'un signe de tête. Il mit des chaises dans l'embrasure de la fenêtre ; elle en prit une, et il resta debout devant elle, les mains appuyées sur l'autre. Ils sentaient tous deux que cet entretien qu'ils n'avaient pas cherché déciderait de leur existence future.

– Victor m'a dit hier soir quelque chose qui m'a fait peur, commença Démiane d'une voix mal assurée ; il craint que vous ne consentiez pas

à m'épouser ; cependant, hier, vous n'avez pas dit non, Hélène ; sa crainte est mal fondée, n'est-ce pas ?

Elle l'écoutait immobile ; son petit peignoir blanc ne frémissait pas : les mains jointes sur ses genoux, la tête un peu inclinée, elle semblait une statue de l'Attention.

– Hier, répondit-elle à demi-voix, car elle ne voulait pas réveiller ceux qui dormaient à côté, je ne pouvais pas vous répondre ; vous avez disposé de moi sans mon consentement ; je ne vous en veux pas ; c'était une vengeance que vous aviez sous la main, vous vous en êtes servi, c'est très naturel.

– Alors, vous consentez ? fit Démiane incertain, et ne sachant s'il devait se réjouir ou s'affliger.

– Non, fit doucement la petite Hélène en baissant la tête.

Démiane se mordit les lèvres et lâcha le dossier de sa chaise ; ceci le mortifiait, et même lui causait du chagrin.

– Je comprends très bien que vous désiriez faire croire à cette dame que j’ai consenti, reprit Hélène, toujours calme. Aussi, pendant le temps que nous avons encore à passer ici, – peu de jours, n’est-ce pas ?

– Nous partirons demain si vous le désirez, répondit Démiane.

– Soit. Jusque-là, vous ne démentirez pas l’assurance que vous avez donnée hier de... de ce mariage ; mais quand nous aurons quitté ce pays, nous reprendrons chacun notre liberté, et si plus tard vous rencontrez quelqu’un qui vous demande pourquoi nous n’y avons pas donné suite, vous répondrez que nous avons changé d’idée.

– Alors, fit Démiane, bouleversé par la façon tranquille dont elle arrangeait les choses, vous refusez de m’épouser ?

– Vous ne m’aimez pas ! répliqua doucement Hélène, dont les joues avaient un peu pâli pendant qu’elle parlait, et qui détourna son visage.

Il la regarda surpris. Elle l’aimait, et elle le

refusait parce qu'il ne l'aimait pas ! Quelle âme altière que l'âme de cette petite Hélène ! Il la regarda avec un nouveau respect. Depuis quelque temps ce respect allait toujours croissant, et il ne parvenait pas à en trouver le bout. Puis il se sentit blessé de ce jugement porté sur lui. Comment pouvait-elle savoir qu'il ne l'aimait pas ?

– Mais je vous aime, Hélène ! reprit-il timidement, sur le ton de la prière.

Elle secoua la tête avec cette douceur mélancolique qui lui donnait tant de charmes.

– Oh ! non, dit-elle, vous ne m'aimez pas assez. Vous aimez qu'on vous aime, Démiane, et vous n'aimez pas vous-même.

Il sentit qu'elle disait vrai ; mais dans ces paroles il trouva un nouvel espoir.

– Si vous m'aimez... un peu... je vous aime plus que vous ne le pensez, nous pourrions cependant être très heureux.

Elle fit un geste négatif.

– Vous serez très heureux, dit-elle ; vous m'aimerez juste assez pour revenir au logis toutes

les fois qu'on vous aura fait du chagrin ailleurs ; vous serez content de trouver vos effets en ordre, vos tiroirs rangés, de bonne musique pour vous distraire, un bon accompagnement, pas trop bon, cependant ; vous n'aimez pas qu'on vous accompagne trop bien, Démiane ; et quand vous serez reposé, content, rassuré, vous retournerez dans le monde faire la cour à quelque princesse... Vous seriez très heureux, Démiane, et moi, je serais très malheureuse.

Le jeune homme avait rougi, de honte d'abord, de colère ensuite ; il se contint cependant.

– Comme vous connaissez la vie ! dit-il avec amertume. Mais ne craignez-vous pas qu'à tant vous préoccuper de votre bonheur, vous ne deveniez une parfaite égoïste ?

– Égoïste ? répondit-elle en souriant, c'est un mot que nous partagerons ensemble si vous le voulez bien. Et ne voyez-vous pas quelle singulière union serait la nôtre ? nous nous querellons sans cesse !

– Depuis quelque temps, c'est vrai, répliqua Démiane ; autrefois nous étions d'accord.

– Parce que je cédaï, fit doucement la petite Hélène.

– Et pourquoi ne cédez-vous plus maintenant ?

Elle rougit ; c'est depuis qu'elle l'aimait qu'elle lui tenait tête, depuis qu'elle espérait le voir un jour, digne de l'amour qu'elle lui donnait d'avance si généreusement.

– Parce qu'on ne cède qu'aux enfants et aux faibles, dit-elle. C'est une preuve d'estime que de lutter avec ceux qui se trompent.

– C'est moi qui me trompe ?

– Vous vous êtes trompé au moins une fois, quand vous avez cru que j'accepterais votre nom.

Démiane était vaincu ; il est toujours dur d'être vaincu, mais la première fois plus que toutes les autres.

– Alors vous refusez définitivement ? dit-il, triste et humilié.

Elle fit un signe de tête.

– Pour toujours ?

Ici, elle se sentit faiblir ; pour toujours, c'était

bien cruel ! Si elle allait le décourager, le rejeter dans de nouveaux périls ? Elle rougit, et malgré elle ses yeux se remplirent de larmes. Il lui prit la main avec une véritable tendresse. Combien elle lui devenait plus chère à mesure que son refus était plus net et plus certain ! À la pensée qu'elle pouvait s'éloigner, qu'il pouvait perdre toutes les joies domestiques dont elle lui avait fait ironiquement le tableau l'instant d'auparavant, il se sentait pris d'un regret qui ressemblait beaucoup à de l'amour.

– Je ne sais pas, dit-elle d'une voix brisée, ce qui pourra arriver plus tard.

Il s'assit auprès d'elle, gardant dans la sienne la petite main froide et tremblante de la jeune fille. Puisqu'elle le refusait, ils se sépareraient, il perdrait le charme de sa présence. Ces yeux calmes et intelligents, qui devinaient si bien ses pensées, avaient mis tant de joie dans sa vie !... Elle voulut retirer sa main ; il la retint ; elle détourna la tête, mais trop tard ; une larme venait de tomber sur sa robe, et Démiane l'avait vue.

– Vous pleurez, Hélène, lui dit-il, sentant une

chaleur douce lui monter du cœur au cerveau, et devenant plus hardi qu'il ne s'en fût cru capable auprès de cette jeune fille si nulle jadis pour lui ; – vous pleurez, parce qu'il vous en coûte de vous séparer de moi ; – c'est vrai, n'est-ce pas, vous m'aimez ? Pourquoi voulez-vous refuser le bonheur qui vient à vous ?

Elle arracha sa main de celle du jeune homme, et le regarda en face, ne cherchant plus à cacher les larmes qui ruisselaient sur ses joues.

– Oui, vous avez raison, dit-elle, à quoi bon mentir ! et je ne sais pas mentir ! Oui, je vous aime ; je vous aime plus que ma vie, plus que mon bonheur ; et c'est pour cela que je ne vous épouserai pas ! Je ne veux pas en arriver, un jour à vous haïr, à vous mépriser peut-être. Je vous mépriserais si vous étiez pour moi l'époux que vous m'avez offert hier soir. Un homme qui m'aurait prise par dépit, par colère, pour sortir d'un mauvais pas, et qui me mépriserait, moi, pour l'avoir accepté, sachant qu'il ne m'aimait pas ! Si je vous acceptais aujourd'hui, Démiane, vous penseriez que je n'ai pas pu résister à mon

amour pour vous, que j'ai prisé le bonheur d'être votre femme au-dessus de mon honneur, de ma dignité, de mon avenir tout entier... Non, je vous aime et je ne vous épouserai pas, tant que vous n'aurez pas pour moi l'amour que je vous porte, et qui met l'estime de celui qu'on aime au-dessus de toutes les choses de ce monde.

– Hélène ! s'écria Démiane bouleversé, saisi d'admiration pour le caractère qui se révélait ainsi, vous serez aimée comme vous le voulez, je vous le jure ! Ah ! je ne vous connaissais pas !

– Je le sais bien, dit-elle, en revenant à la douceur mélancolique qui lui était familière.

Elle essuya ses yeux avec la manche flottante de son peignoir, et regarda distraitement par la fenêtre.

– Mais je vous connais maintenant, et je vous aimerai ! Chère Hélène, une prière seulement ! Ne nous quittez pas ! Permettez-moi de continuer à vivre auprès de vous, à apprendre par votre exemple tout ce que j'ignore de mes devoirs ; et plus tard peut-être... Oui, n'est-ce pas ?

Hélène avait beaucoup lutté, elle était lasse, elle céda.

– Allons à Moscou, dit-elle ; là nous nous séparerons.

– Nous verrons, n'est-ce pas ? Ce n'est pas votre dernier mot ?

– Nous verrons, dit-elle.

Il baisa la main qu'il avait reprise, et si Cléopâtre avait pu le voir, elle eût été blessée au cœur, car jamais il n'avait témoigné auprès d'elle un respect aussi profond, une tendresse aussi grave.

– Nous n'en parlerons à personne ? fit la jeune fille ; maman ne sait rien ; elle l'ignorera toujours.

– Pas toujours, Hélène ? implora Démiane au moment où elle passait devant lui.

Elle sourit faiblement, et rentra dans sa chambre.

– C'est un ange, Victor ! dit notre ami en trouvant dans la sienne son frère tout habillé qui attendait avec inquiétude la fin de leur entretien.

Tu as entendu ?

– Tu parlais assez haut ! Oui, c'est un ange !
Et il n'y avait que toi pour ne pas le savoir.

L

« Mes chers amis, devenus mes confidents, malgré mon aversion pour les confidences, venez à mon secours ! Je perds positivement la tête, et si quelqu'un de vous croit pouvoir inférer de là que je n'ai pas la tête solide, qu'il se mette à ma place ! Du reste, si vous avez quelque compassion pour un pauvre solitaire aux abois, vous partirez au reçu de cette lettre, et vous verrez vous-mêmes s'il existe sous le ciel un homme plus embarrassé que moi.

« Je crois vous avoir dit dans ma dernière lettre que mon lutin domestique avait desserré les dents à seule fin de me défendre d'aller à la chasse. Depuis, j'ai vainement allégué que le poil n'était pas de la plume, disant que je respecterais les petits oiseaux, mais que je voudrais bien essayer de tirer un lièvre, poil ou plume, pour elle, c'est tout un, et les lièvres de la steppe sont

désormais assurés d'une longévité fabuleuse, à moins que je ne leur tende des collets. Mais que faire d'un lièvre si on ne le mange ? Et voyez-vous de quel œil mon gibier serait accueilli au logis ? Je frémis rien que d'y penser !

« Mon Kobold sait lire et écrire ; elle a même des notions plus bizarres qu'étendues sur ce qu'on appelle communément, et je ne sais pourquoi, l'histoire sainte ; car assurément rien n'est moins saint, et si... Mais ceci nous écarterait de mon sujet ; elle n'est pas sûre que les Juifs et les Israélites soient le même peuple ; mais en revanche elle connaît fort bien l'histoire de Joseph, et l'autre jour, quand j'insinuais que le lièvre est excellent accommodé à la crème aigre, elle m'a dit que j'étais aussi barbare que les frères de ce patriarche. Je crois que pour m'imposer plus de respect elle avait fait appel à toutes ses connaissances, mais il n'en est pas moins acquis que cette muse champêtre a quelque teinture de ce qu'on est convenu d'appeler l'indispensable.

« Or, l'autre jour, j'étais allé rôder dans la

steppe, comme les Parisiens vont au bois de Boulogne, absolument ; c'est le *nec plus ultra* de mes mondanités ; mais le soleil me grillait si bien que je rentrai à l'improviste. En pénétrant dans ma chambre, la plus fraîche de la maison, qu'aperçois-je ? cette fille extraordinaire, assise par terre, presque pliée en deux sur ses genoux par son extrême attention, lisant dans mon *Lermontof* la triste histoire de Béla. À ma vue, elle bondit sur ses pieds comme un enfant pris en flagrant délit de désobéissance, et se dirigeait vers la porte avec mon livre, quand elle eut un remords. Bien que ses idées sur la propriété soient aussi bizarres que le reste de son éducation, elle l'a bien prouvé, la malheureuse ! il faut croire que mes livres sont à moi, plus à moi que ma maison, à coup sûr ; car, arrivée sur le seuil, elle se retourna avec un joli geste d'enfant contraint à une politesse ennuyeuse :

« – Puis-je l'emporter ? me dit-elle en désignant le volume.

« – Certainement, mademoiselle, répondis-je avec un grand salut.

« Elle me fit un signe de tête fort noble, qui signifiait vraisemblablement merci, et disparut. J'eus la curiosité de la suivre pour voir ce qu'elle ferait de son butin. Elle s'était réfugiée dans un berceau de vigne vierge à l'extrémité du jardin, et assise par terre. C'est sa posture favorite ; elle dévorait le roman, de grosses larmes coulaient sur son visage sans qu'elle y prît garde, et je la vis se prendre la tête dans les deux mains en sanglotant. Elle avait fini son chapitre.

« Elle pleurait si fort que je me fis un cas de conscience de la laisser se désoler ainsi. Je m'approchai avec toutes les précautions possibles, et de ma plus douce voix :

« – Ne pleurez pas, Mouza, lui dis-je, ce n'est pas arrivé.

« Elle me regarda au travers de ses cheveux ébouriffés. Mes amis, si vous saviez comme elle était jolie !

« – Ce n'est pas arrivé, repris-je ; c'est une histoire qu'on a inventée.

« – Ce n'est pas vrai ! répondit aussitôt cette

naïve ; c'est vous qui inventez cela maintenant. Et on l'a tuée, cette pauvre Béla ! Et d'un coup de poignard ! Oh ! les méchants ! Et lui, il ne l'aimait pas, ce Petchorine ; c'était aussi un méchant !

« Elle parlait ! toute seule ! l'occasion était trop belle, et j'en profitai pour faire à Mouza un cours abrégé de la littérature de notre pays ; elle m'écouta avec un dédain qui m'apprit clairement combien toutes ces choses lui étaient indifférentes. Quand, à bout d'éloquence, j'eus fini de parler, elle se leva, repoussa ses cheveux, et voulut s'en aller avec le livre. J'étendis la main.

« – Je l'emporte, dit-elle, vous me l'avez donné.

« – Pour finir l'histoire de Béla seulement, et elle est finie. Rendez-moi le livre, le reste n'est pas intéressant.

« Elle hésita, et je crus un moment qu'elle allait s'enfuir avec mon petit volume, auquel cas j'aurais été forcé de renoncer à la rattraper ; mais elle se soumit pour la première fois de sa vie, je

pense, et bien à regret elle remit son trésor dans ma main.

« – Je sais beaucoup d’histoires, lui dis-je, je pourrais vous les raconter ; mais vous me détestez et vous ne voulez jamais me parler.

« Elle me jeta un regard où la confusion, le reproche, la curiosité et quelque chose d’autre encore de très fugitif et de très doux se mêlaient étrangement, et elle baissa la tête. Ceci était une victoire. Je me retirai majestueusement, emportant mon trophée.

« Le soir, après dîner, au lieu de se retirer comme elle le faisait tous les jours, quand elle avait grignoté quelques fruits, elle se leva lentement, fit quelques tours dans la chambre, donna mystérieusement un ordre à la servante, qui l’instant d’après m’apporta tout mon attirail de fumeur, – prévenance aussi délicate qu’inusitée, – et finit par se rasseoir à sa place, en face de moi.

« Je fumais en silence ; elle étouffait de temps en temps un petit soupir d’impatience ; enfin, voyant que j’étais aussi impassible qu’un sphinx

de granit, elle me dit d'une voix enchanteresse :

« – Racontez-moi une histoire !

« Et depuis ce temps-là, mes amis, je lui raconte des histoires – tout le jour ! Elle m'accompagne dans mes courses, me prépare des cigarettes, m'interroge beaucoup, me répond le moins possible, et évidemment m'envisage sous le jour nouveau d'une encyclopédie portative, facile à consulter en voyage, comme disent les prospectus d'encyclopédies en deux volumes où l'on ne trouve jamais ce qu'on cherche. Ce rôle de dictionnaire Larousse est charmant et périlleux. Mouza est extraordinairement jolie, presque plus jolie encore que peu civilisée ; elle ne s'en doute pas ; elle a l'air d'avoir pour moi une sorte d'amitié comme pour un vieux cheval hors d'âge auquel on aurait donné ses invalides ; et moi je ne suis pas né pour ce rôle d'instituteur de demoiselles ; je ne sais plus que faire. Hier, j'ai parlé de faire un voyage à Moscou, pour aller chercher tous mes violons commencés et restés en route ; elle a commencé par me bouder, et le soir je me suis aperçu qu'elle avait pleuré. Mes

amis, mes chers amis, venez me tirer d'ici, et puisque vos dames sont douces et complaisantes, conjurez-les de venir avec vous, pour tâcher d'emmener Mouza dans quelque pensionnat, n'importe où. Cette vie n'est plus tenable, et je suis un grand fou de n'avoir pas compris dès le commencement ce qui devait inévitablement arriver. Répondez-moi poste pour poste avec quelques conseils, en attendant votre venue, qui vaudra mieux que tout le reste.

« Votre ami bien empêché,

« André LADOF. »

Démiane était seul quand cette lettre parvint à Piatigorsk ; il la lut et la relut deux ou trois fois attentivement, puis se mit à arpenter le salon. Hélène était sortie avec sa mère pour faire quelques emplettes, et Victor s'occupait activement des préparatifs du départ.

Après quelques instants de réflexion, il s'assit à son bureau, écrivit sur une feuille de papier :
« Si tu veux être heureux et sans reproche,

épouse-la. Ton ami, DÉMIANE. » Après quoi il cacheta la lettre et reprit sa promenade.

La mort du prince avait retardé leur projet de voyage immédiat. Raben, qui était venu l'annoncer le jour même au jeune artiste, lui avait conseillé d'attendre quelques jours.

– Vous avez été bien reçu dans la maison, dit le diplomate d'un air bienveillant ; le prince vous témoignait beaucoup d'amitié, il convient que vous assistiez au service funèbre qui aura lieu ici avant la translation des restes de ce pauvre ami dans la chapelle où reposent tous les membres de sa famille, dans sa terre des environs de Moscou.

C'est ainsi qu'en mémoire de l'amitié du prince pour lui – il fallait être Raben pour inventer cette amitié-là ! – Démiane s'était fait inscrire chez la princesse, avait assisté aux prières d'usage dans le salon tendu de noir et transformé en chapelle ardente. Il avait vu là, pendant ces prières qui durent des heures, Cléopâtre plus belle que jamais dans ses longs voiles de crêpe, s'incliner et se prosterner avec toute la dignité d'une veuve qui a rempli son devoir jusqu'au

bout.

Cette nuit d'angoisse l'avait changée, son teint avait bruni, ses yeux s'étaient creusés, sa beauté sculpturale semblait affinée par la douleur. Les gens qui l'entouraient s'étonnaient des ravages qu'avait causés une perte si peu importante aux yeux de tous ; le prince n'était pas assez intéressant pour motiver tant de regrets ; et si Cléopâtre n'eût pas gardé un maintien si irréprochable qu'on ne pouvait l'accuser d'afficher son désespoir, on l'eût peut-être taxée de comédienne maladroite. Mais elle ne parlait pas de sa perte ; sa froideur hautaine ne permettait ni les allusions ni les consolations, et ce qu'elle éprouvait intérieurement restait son secret à elle seule.

Elle était frappée, comme disent les bonnes gens ; la mort de son fétiche coïncidant avec la rébellion de Démiane lui avait paru un arrêt du destin. Sans se demander pourquoi elle avait mérité d'être châtiée plutôt cette fois que tant d'autres, elle avait courbé la tête, acceptant ce hasard comme un châtement ; et pour cette âme

orgueilleuse, rien n'était plus terrible que de se soumettre. Elle vit Démiane, le salua, comme les autres, sans lui parler. Elle ne parlait à personne, sauf à Raben, qui s'était chargé tout naturellement de la partie matérielle des embarras qui suivent de tels événements. Démiane, lui, en s'inclinant devant cette veuve de la veille, ne sentit rien frissonner en lui de ce qui jadis le jetait hors de lui-même. La princesse était châtiée par lui-même et par le sort ; il était satisfait ; et même il lui avait pardonné. Maintenant, il était sûr de ne l'avoir jamais aimée, car on ne se guérit pas ainsi d'un véritable amour blessé.

Une seule fois, il fut troublé d'une émotion passagère. Le jour désigné pour la levée du corps, un service magnifique eut lieu à l'église ; il y assistait avec toute la ville, et derrière lui, au moment où Raben donnait ses ordres aux porteurs, il entendit ces paroles :

– Le comte se donne beaucoup de mal.

– Que voulez-vous ! c'est assez naturel, quand on veut emménager dans une maison, d'aider à déménager ceux qui cèdent la place.

– Alors elle l'épousera ?

– C'est indiqué ! il y a dix ans qu'on le dit à Moscou et même à la cour. On lui donnera une ambassade.

Démiane avait tressailli à l'idée de voir Raben prendre la place qu'il occupait lui-même si peu de temps auparavant ; la pensée que ce n'était pas sa place, mais celle du prince que prendrait le futur ambassadeur, lui fit hausser les épaules avec un sourire de pitié.

Huit jours à peine s'étaient écoulés depuis ces événements, la princesse était partie, accompagnant le corps de son époux. Si les autorités avaient pu lui permettre de le voiturier partout avec elle pendant le reste de ses jours, elle eût accepté avec joie, afin de ne pas se séparer de ce qui lui restait de son talisman. Cette femme, qui ne redoutait rien, avait une peur malade de ce qui lui arriverait quand la dalle sépulcrale serait scellée sur le corps de son mari ! Raben était resté, pour ne pas afficher un empressement de mauvais goût ; mais il allait quitter Piatigorsk, et arriverait à Moscou en même temps que la

princesse, qui voyageait à petites journées. Nos amis, que rien ne retenait, avaient perdu du temps, grâce à la mollesse de madame Mianof, et c'est le lendemain seulement qu'ils devaient quitter cette ville.

Démiane, tout en songeant à la lettre de Ladof, se rappelait tant d'émotions diverses et comparait mentalement la vie qu'il avait menée avec celle de son ami. André ferait-il comme il avait failli le faire lui-même ? Passerait-il auprès du bonheur sans le connaître, préoccupé qu'il était d'autres rêves, d'autres chimères ? Cette jeune fille dont il lui parlait était imparfaite sans doute, sauvage, fantasque, mais elle était bonne et tendre aux faibles et aux petits ; elle était intelligente ; que ne pouvait-on pas faire d'une enfant de seize ans, douée de tant de qualités, à côté de ses défauts ? Les défauts ? qu'importe ! Démiane avait bien ses défauts, il le reconnaissait maintenant ; il s'en trouvait même plus qu'il n'en avait réellement ; et n'espérait-il pas cependant qu'Hélène le prendrait un jour à merci ?

Comme conclusion de ces méditations, il prit

la lettre et la porta à la poste. Comme il rentrait, il entendit la voix de Victor aux dames :

– Demain, à huit heures du matin.

– Déjà ? fit Hélène avec un peu de regret.

– Est-ce que vous voudriez rester encore ?

– Non, oh, non ! Mais nous allons quitter madame Moutine, et cela me fait beaucoup de chagrin.

Démiane n’entendit pas la réponse de son frère, car elle fut chuchotée à l’oreille d’Hélène, qui devait seule l’entendre :

– À moi aussi, cela me fait du chagrin, – plus que vous ne croyez, peut-être ; mais j’ai une consolation, c’est que je vous emmène.

Elle sourit et regarda Victor d’un air de doute.

– Tant de chagrin ? dit-elle. Je ne savais pas que vous fussiez un si grand ami de madame Moutine ; elle est bonne pour tous, mais...

Victor hésita un instant, puis une pensée de sacrifice s’éleva dans son cœur, et il se décida soudain à mettre entre Hélène et lui une barrière

infranchissable. Ils étaient seuls, car Démiane causait avec madame Mianof au bas de l'escalier.

– Au risque de vous sembler ridicule, dit-il, je vais vous confier le secret de ma vie ; un pauvre bossu peut aimer aussi, pourvu qu'il garde son amour pour lui seul ; madame Moutine, bien avant son mariage, a été l'étoile de ma vie ; elle restera pour moi l'idéal de la femme. Je vous ai aimée tout de suite, ma sœur Hélène, parce que vous lui ressemblez... et maintenant, excusez-moi d'avoir eu la folie d'aimer et la vanité de vous le dire.

Hélène tendit la main à Victor avec un mélange de compassion et de tendresse. Malgré la charité de son âme, elle ne pouvait s'empêcher de trouver qu'en effet aimer était une folie, quand on avait si peu de chances de se faire aimer ; mais elle ne traduisit point sa pensée. Victor, heureux du subterfuge qui mettait à l'abri de tout soupçon le dévouement entier qu'il pourrait désormais offrir à sa « sœur Hélène », sentit l'amertume du sacrifice en même temps que sa douceur ; mais il avait bien fait, et ne voulut point s'en repentir.

LI

Ladof attendait ses hôtes sur le seuil de sa porte à claire-voie ; son domaine n'était pas fastueux, mais il possédait, ce qui vaut mieux que le luxe mondain, de grasses vaches et de beaux moutons. Enfoncé jusqu'aux genoux dans l'herbe de la steppe, il regardait la route avec impatience ; les ombres de ses arbres s'allongeaient déjà sur le sol, et il craignait de voir cette journée s'écouler sans lui amener ses amis.

Mouza, devenue non plus sauvage, mais timide, s'était approchée plus d'une fois pour interroger le chemin comme lui ; mais elle s'était retirée avec précipitation toutes les fois qu'il avait voulu la retenir.

Mouza avait grand-peur des dames qui allaient arriver, et pourtant elle avait grande envie de les connaître. Comment pouvaient être faites des

dames qui allaient dans le monde, et qui jouaient du piano ? Elle regrettait presque de voir troubler sa solitude, que depuis quelques semaines elle partageait de bon cœur avec André ; cependant la curiosité naturelle l'entraînait au-devant des êtres inconnus qui allaient lui ouvrir une échappée de vue sur le monde.

Dans ce petit cerveau fantasque, un grand travail s'était fait peu à peu. Les histoires que lui racontait André, quelques livres qu'il lui avait fait lire, lui avaient appris l'existence d'une société où les mœurs de la steppe n'étaient point en usage. Elle avait compris l'étrangeté de sa manière d'agir ; elle s'était rendu compte des droits de Ladof sur cette demeure que jusqu'alors elle avait considérée comme la sienne, malgré tous les arguments employés pour la dissuader. Avec la conviction qu'elle n'était pas chez elle, que par conséquent elle jouissait de l'hospitalité du jeune héritier, était entrée dans son esprit la honte d'avoir agi comme elle l'avait fait, tout cela très vague, à l'état de sensation obscure et non de raisonnement. Mais ces méditations nouvelles l'avaient rendue timide ; avec la

timidité, la pudeur était entrée dans son âme ; l'histoire de Béla lui avait révélé ce qu'on appelle l'amour, et elle s'était aperçue que Ladof tenait dans sa vie la première place désormais, puisque son vieux père dormait sous les arbres du cimetière à quelques verstes de là. Ainsi mûrie tout à coup, Mouza avait formé une grande résolution, qu'elle ne pouvait exécuter seule, et pour laquelle elle espérait un secours de ceux qui allaient venir.

Un rayon de soleil rouge éclaira sur la route un petit nuage de poussière.

– Les voilà, s'écria Ladof en se retournant vers sa petite amie.

Celle-ci avait disparu. Le nuage de poussière se rapprochait vite, car les postillons russes se font un point d'honneur d'arriver au galop. Les deux tarantass qui voituraient les artistes et leur gloire s'arrêtèrent devant la maison de briques, et André se trouva serré dans les bras de ses amis avant d'avoir eu le temps d'offrir la main aux dames.

Quand Hélène et sa mère eurent touché la

terre, opération des plus faciles pour la jeune fille, mais non sans dangers pour madame Mianof, on se regarda un peu ahuri de part et d'autre ; puis, après les présentations nécessaires, tout le monde se dirigea vers la salle à manger.

À l'inexprimable surprise d'André, Mouza se tenait debout près du samovar, devant une table couverte de linge blanc et garnie d'une collation fort appétissante. Le brave garçon avait donné quelques ordres à la servante, mais il était loin de s'attendre à ce que sa petite sauvage payât de sa personne ; il l'en remercia par le plus gracieux des sourires, ce qu'elle accepta comme son dû avec beaucoup de dignité, et une rougeur qui la rendit charmante. Au bout d'un quart d'heure, elle répondit à Hélène, par monosyllabes, il est vrai, mais avec une grâce timide qui lui gagna aussitôt le cœur de la jeune artiste.

Le lendemain de grand matin, Démiane et Victor allèrent rejoindre André, qui se promenait les mains derrière le dos dans les allées de son potager.

– Eh bien ! fit Démiane, ma lettre a-t-elle

porté fruit ?

– Que dit le grave Victor de ce projet saugrenu ?

– Je dis que mon frère a raison ; je n’aurais peut-être pas songé à ce dénouement, mais je l’approuve ; c’était à Démiane de le trouver ; il y a des grâces d’état !

– Eh ! fit Ladof en passant familièrement son bras sous celui du jeune violoniste, des grâces ! Quelles grâces, et de quel état ?

– Rien, murmura Démiane embarrassé, rien du tout ; Victor plaisante. Alors, tu te maries ? Quand ?

– Quand Mouza voudra.

– Lui en as-tu parlé ?

Ce fut au tour d’André de paraître confus. Il hésita, voulut parler deux ou trois fois, ne sut trouver de mots, et finit par rire.

– Quel imbécile je fais ! dit-il en prenant son courage à deux mains ; non, je ne lui en ai pas parlé.

– Pourquoi ?

– Puisque je vous dis que je suis un imbécile ! J'ai peur qu'elle ne refuse.

Nos amis se regardèrent inquiets. En effet, si elle allait refuser ?

– Veux-tu qu'Hélène lui en parle ? suggéra soudain Victor, le visage illuminé par la joie d'une si belle invention.

– Je crois bien ! s'écria Ladof ; c'est une excellente idée ! Elle est charmante, votre Hélène ! Et toi, Démiane, pourquoi ne l'épouses-tu pas ? C'est la femme qu'il te faudrait ! Elle paraît aussi sensée que tu l'es peu... hein !

Cette fois, ce fut Démiane qui prit un air penaud.

– As-tu peur aussi qu'elle te refuse ? continua Ladof sans penser à mal.

Démiane n'avait pas envie de rire, Victor non plus ; et pourtant ils éclatèrent tous trois en même temps de la mine les uns des autres.

– Elle t'a refusé ! fit André d'un ton doctoral, c'est écrit sur tes oreilles rouges, mon ami

Démiane ! Ne me garde pas rancune, et tâche de ne pas me faire loger à la même enseigne ! Tu n'es pas vindicatif ? Non ? Tant mieux ! Sers-moi et je te servirai, c'est la devise de l'homme prudent et des sociétés de secours mutuels.

Quelques heures plus tard, Hélène, toute troublée de la mission qu'elle avait acceptée, rejoignit Mouza sous la tonnelle de houblon où elle avait versé tant de larmes sur le roman de Lermentof. La petite sauvage sourit en la voyant s'approcher ; elle se tenait à l'écart des nouveaux venus par timidité, mais elle était bien contente de se voir recherchée. Elle fit place à Hélène sur le petit banc vermoulu, et toutes deux restèrent silencieuses pendant un moment. C'est la jeune musicienne qui rompit le silence.

– C'est joli, ici, dit-elle de sa voix harmonieuse.

– N'est-ce pas ? s'écria Mouza, heureuse de pouvoir s'enthousiasmer tout à son aise.

– On doit y vivre heureux, continua Hélène. Vous y êtes heureuse, n'est-ce pas ?

Mouza, rejetée soudain dans ses perplexités, devint triste et inquiète. Elle ignorait l'art de ménager les transitions ; c'est pourquoi, après un moment d'hésitation, elle prononça la phrase suivante, bien faite pour surprendre :

– Voulez-vous m'emmener avec vous ?

– Vous voulez vous en aller ?

– Il le faut bien ! j'aurais dû partir quand il est venu... mais je ne veux pas aller chez l'homme d'affaires, je le déteste. Je voudrais aller avec vous.

– Où ?

– Je ne sais pas ! fit Mouza avec un soupir. Où va-t-on quand on ne peut plus rester chez soi ? c'est-à-dire pas chez moi, puisque cette maison *lui* appartient, mais...

Elle s'arrêta. C'était bien difficile à exprimer pour un cerveau si peu adonné à la recherche de pareils problèmes. Hélène saisit l'occasion qui se présentait.

– *Il* ne veut pas que vous vous en alliez, Mouza, dit-elle en caressant la main brune de la

jeune indisciplinée ; il veut, au contraire, que vous restiez toujours ici... ; il voudrait que cette maison où vous êtes née devînt la vôtre..., afin d'y vivre et d'y mourir avec lui.

Mouza regarda cette personne tranquille qui lui disait des choses si étonnantes, et vit qu'elle parlait sérieusement.

– Comment ? dit-elle, hésitante.

– Il n'y a qu'un moyen, Mouza : ce serait de prendre la maison avec son propriétaire. Est-ce que vous avez de... de l'amitié pour M. Ladof ?

La jeune fille rougit soudain.

– Il est bon, dit-elle avec vivacité, il est très bon et très obéissant ; il a toujours fait ce que je lui ai dit.

Si André l'avait entendue, il eût été médiocrement flatté du panégyrique.

– Alors vous l'aimez ?

Mouza ne répondit pas.

– Voudriez-vous passer votre vie entière avec lui, ou bien le quitter pour aller ailleurs, comme

vous le disiez il y a un instant ?

– Il est bon ! répéta l'ingénue, sans oser lever les yeux.

– Vous consentirez à l'épouser, n'est-ce pas ?

– L'épouser ? fit Mouza en se levant ; il veut m'épouser ?

– Sans doute ! Que pensiez-vous donc ?

Le visage de la pauvrete se couvrit de rougeur. Elle était fille d'une paysanne de la steppe, et l'on n'avait jamais bien su si le vieil intendant l'avait épousée ou non. Mouza avait entendu parler de cela, car les enfants du village voisin ne lui marchandait pas les injures dans leurs dissensions enfantines ; et l'idée du mariage était pour elle une sorte d'Éden rêvé, mais inabordable.

– Voulez-vous l'épouser ? reprit Hélène avec sa grâce extrême ; être pour lui une bonne femme soumise et dévouée jusqu'à la mort, pour lui aider à supporter les mauvais jours et se réjouir avec lui des bons ? C'est cela le mariage, c'est le dévouement des deux parts ; et il vous protégera,

il vous aimera.

– Il m’a déjà protégée, balbutia la fillette... Où est-il ?

– Dans le jardin potager ; il attend votre réponse.

Sans proférer une parole, Mouza se leva, et contrairement à son habitude, elle marcha posément jusqu’à la porte du potager. Elle ouvrit la petite barrière, et entra vaillamment dans l’allée où Ladof se promenait tout seul, ruminant ce qu’il appelait sa bêtise. Au bruit des pas légers de Mouza, il se retourna ; elle vint tout près et s’inclina devant lui, à la manière des paysans.

– Qu’est-ce que c’est ? demanda-t-il d’un ton bourru, pensant qu’elle n’avait pas vu Hélène, ou que quelque frasque de son esprit capricieux la poussait à une plaisanterie enfantine.

– Je suis ta femme et ta servante, dit humblement Mouza, qui sentit ses yeux s’emplir de larmes.

Il la saisit dans ses bras et la souleva de terre avec un cri de joie.

– Tu m’aimes donc ? lui dit-il en la reposant sur le sol, mais sans cesser de la tenir embrassée.

– Je ne sais pas, mais je sais que je ne peux pas vivre loin de toi ; je voulais m’en aller, et c’était si dur ! Je pense que je n’aurais jamais pu, je serais revenue.

Il la regardait ravi, avec une pointe de drôlerie dans le regard.

– Cela ne fait rien que je te dise *toi*, n’est-ce pas ? continua Mouza : avant ton arrivée, je n’avais dit vous à personne, excepté à l’homme d’affaires, et je ne sais pas si je lui avais jamais adressé une parole depuis que je suis née. Cela me gênait bien de te dire *vous* !

– Ne te gêne plus, s’écria Ladof en riant pour tout de bon ; le paradis est ouvert, nous allons être heureux comme les petits oiseaux que tu m’as défendu de chasser.

La joie de ces deux êtres remplit bientôt toute la maison. Il fut convenu que la noce se ferait la semaine suivante, et que nos amis y assisteraient,

puis partiraient le jour même, laissant les époux à leur lune de miel.

LII

L'atmosphère de cette demeure, où Ladof chantait toute la journée, où, faute de piano pour l'accompagner, Démiane improvisait pendant des heures entières, confiant à son violon le soin d'exprimer tout ce que ressentait son âme inquiète, était troublante comme un parfum capiteux. Madame Mianof s'était fait une petite thébaïde dans sa chambre. Elle avait dressé la servante à lui apporter du thé quatre ou cinq fois par jour, et elle passait son temps aussi agréablement que partout ailleurs, entre les patiences et les cigarettes.

Victor s'était immédiatement adonné aux préparatifs du mariage, comme si de toute sa vie il n'avait pas fait autre chose. Un marteau à la main, des clous dans les poches, on le voyait perché sur une échelle, arrangeant et dérangeant, posant des rideaux par-ci, démolissant des

cloisons par-là, et prenant son rôle de tapissier tout à fait au sérieux. Ladof avait profité de sa bonne volonté et de son intelligence pour exécuter dans la maison mille petits travaux qui devaient la rendre plus commode, et que jusqu'alors il n'avait pas eu le courage d'entreprendre.

Démiane paraissait désireux de regagner le temps perdu à Piatigorsk, et travaillait son violon avec un acharnement digne d'éloges. Il parlait peu, semblait triste, et ses amis voyaient clairement qu'il était dévoré de regrets. Mais ces regrets se rapportaient-ils à l'amour de Cléopâtre si soudainement perdu, ou au temps précieux qu'il avait donné à ces chimères ? Regrettait-il Cléopâtre ? ou se reprochait-il de l'avoir aimée ?

Hélène seule eût pu résoudre cette question. Dans l'humilité nouvelle, dans la tristesse affectueuse de Démiane, elle sentait le remords, non le regret ; mais elle se gardait d'en rien témoigner, ne voulant pas perdre par un pardon trop prompt le bénéfice de ce retour à des sentiments meilleurs. D'ailleurs elle-même était

inquiète ; non qu'elle eût quelque crainte pour son avenir ; elle se savait désormais en possession d'un talent capable de fournir à ses besoins et à ceux de sa mère ; mais le bonheur des autres est un spectacle attristant pour ceux qui souffrent, et elle souffrait. Toute la jalousie qu'elle s'était interdite contre la princesse, alors que celle-ci régnait sur Démiane, lui revenait à présent avec une amertume singulière, et puis elle craignait l'instabilité de son ami : elle se demandait s'il l'aimerait longtemps, s'il serait un bon mari ; si les beautés aristocratiques ne reprendraient pas un empire souverain sur ce plébéien ambitieux ; et de telles questions n'emportaient pas avec elles une réponse consolante.

La veille du mariage, Mouza vint la trouver dans la salle où toute seule, assise à la fenêtre, elle interrogeait l'avenir avec un cœur gros d'alarmes. Il pleuvait, et le vent d'automne faisait tournoyer dans l'air du soir déjà assombri les feuilles jaunes arrachées aux peupliers. L'heure et le jour étaient tristes, mais Mouza ne connaissait plus de tristesse. Elle s'assit auprès de

sa nouvelle et seule amie, et sans lui parler lui prit la main, qu'elle caressa quelque temps dans les siennes.

– Je voulais, dit-elle enfin avec timidité, vous prier de remercier votre grand ami de ce qu'il a fait pour moi.

– Qui est mon grand ami ? demanda Hélène surprise.

– Celui qui joue du violon, – Démiane, – il vous aime plus que tout le reste ; il vous aime autant que j'aime André.

– Qui vous l'a dit ? fit la jeune artiste en rougissant.

– Je l'ai vu ; je suis savante à présent ! J'ai appris bien des choses depuis le printemps dernier. Voulez-vous le remercier pour moi ? J'ai honte, et je n'ose pas.

– Je le remercierai volontiers, dit Hélène, mais de quoi ?

– D'avoir dit à André qu'il fallait m'épouser.

– C'est lui qui l'a conseillé à M. Ladof ?

– Mais oui ! ne le saviez-vous pas ?

Non, Hélène n'en avait jamais entendu parler, peu importait aux autres que l'idée fût venue de Ladof lui-même ou d'un autre ; pour elle seule, ce point avait de l'importance.

– Je le remercierai, dit-elle toute songeuse ; il a bien fait, c'est d'un bon cœur.

– N'est-ce pas ? Je ne suis qu'une petite sauvage, pas beaucoup mieux qu'une paysanne ; André est un seigneur ; mais quand on s'aime, cela ne fait plus rien. N'est-ce pas votre avis, Hélène ?

– Certainement, répondit celle-ci en passant sa main sur les cheveux de Mouza.

– Et vous, reprit la jeune fiancée, pourquoi n'épousez-vous pas votre ami ? Il serait bien content, cela se voit tout de suite. Est-ce que vous ne l'aimez pas ?

– Si fait, dit Hélène troublée.

– Eh bien, pourquoi ne voulez-vous pas le voir content ? Voyez André, comme il est gai depuis que nous nous sommes accordés ! Cela vous fait

donc plaisir de le voir triste ?

– Non, oh ! non ! fit Hélène avec amertume.

– Est-ce qu’il n’est pas assez riche ?

– Ce n’est pas cela non plus.

– Alors, il n’est pas assez bon ?

– Il est bon, interrompit Hélène, mais pour se marier il faut être autre chose encore que bon.

– Pourquoi ? Voyez un peu comme je suis mauvaise ! Je ne sais rien, je ne suis bonne à rien, j’ai bien tourmenté André, et pourtant il m’épouse. C’est parce qu’il m’aime. Mais vous, vous n’aimez pas assez votre ami.

Hélène baissa la tête. Singulier mentor que cette enfant bizarre et ignorante. Cependant elle avait raison. André l’épousait malgré ses défauts ; pourquoi donc, elle, voulait-elle que Démiane fut sans défauts pour lui donner sa vie ? N’aurait-elle pas mille fois plus d’influence sur lui dans l’intimité du foyer domestique ? Ne lui avait-elle pas appris à la respecter désormais, à la consulter en tout ? N’était-ce pas lui qui avait besoin d’elle, alors qu’elle pouvait vivre loin de lui ? Loin de

lui ! Sans doute elle le pouvait, mais au prix de quel amer déchirement !

Un bruit de pas se fit entendre dans la pièce voisine.

– Le voilà, dit Mouza, je me sauve ; dites-lui ce que vous m’avez promis.

Elle se glissa de la salle, croisa Démiane sur le seuil, lui adressa un sourire et disparut.

Démiane ne croyait pas trouver Hélène toute seule ; il resta interdit un instant, puis s’assit sur la chaise que Mouza venait de quitter. Depuis leur entrevue matinale à Piatigorsk, ils ne s’étaient pas trouvés seuls ensemble. Il y pensa, et elle aussi, car elle détourna son visage, et regarda par la fenêtre l’eau ruisseler sur les vitres.

– Nous partons demain, dit le jeune homme d’une voix contenue ; nous ne nous verrons plus seul à seule, Hélène ; causons à cœur ouvert, puisque le hasard l’a voulu.

Elle fit un léger signe de tête, indiquant qu’elle y consentait.

– Vous venez à Moscou avec nous ; et ensuite

que comptez-vous faire ?

– Je ne sais pas ! dit-elle découragée.

L'idée de la séparation lui était toute énergie !

– Voulez-vous rester à Moscou et essayer de vous y faire un nom ? Je vous aiderai de mon mieux. Mais, chère Hélène, avez-vous pensé au danger qu'il y a à se soutenir mutuellement entre jeunes gens comme vous et moi ? Avez-vous prévu ce que dira le monde en nous voyant toujours ensemble ?

Elle le regarda, stupéfaite que de lui-même il eût songé à tout cela. Il s'était beaucoup occupé d'elle, alors ! L'égoïsme qu'elle lui avait souvent reproché avait dû céder le pas à des préoccupations plus généreuses.

– Je ferai ce que vous ordonnerez, Hélène, continua Démiane. Si vous voulez que je parle de vous à M. Roussof, il peut recommencer pour vous, près de ses amis, ce qu'il a fait pour moi ; et moi j'irai ailleurs, où vous me direz d'aller, afin de ne pas vous nuire ; seulement vous me permettrez de vous écrire, n'est-ce pas ?

Hélène ne répondit pas sur-le-champ.

– Mouza m’a dit de vous remercier, reprit-elle après un silence ; elle dit que vous avez fait preuve de bonté en conseillant à Ladof de l’épouser. Je pense comme elle, Démiane, et je dis aussi que vous êtes bon.

– Bon ! oh ! non ! fit tristement le jeune homme. Depuis trois semaines, j’ai pesé ce que je vaux, et je ne vaux pas grand-chose ! J’ai pesé aussi ma conduite envers vous, Hélène, et je me suis trouvé bien coupable. Quand j’ai disposé si insolemment de vous, ce soir à la villa, vous savez ? J’étais fou ! tout simplement ! Et vous avez été bien généreuse de ne pas me rejeter ma folie à la face ! C’est depuis lors que j’ai compris ma bêtise et mon orgueil. Vous avez bien fait de me refuser, Hélène, je ne suis pas digne de vous. Le serai-je un jour ? Je le voudrais ! oh ! oui, je le voudrais ! Mais le pourrai-je ?

Il soupira profondément ; son soupir venait de son être le plus intime, celui qui pleure sur nos fautes quand nous sommes revenus à la raison.

– On peut tout ce que l’on veut ! dit Hélène. Il

faut vouloir.

– Je veux le bien ! reprit Démiane avec force. Mais seul, sans conseils... Vous m'écrirez ?

– Nous resterons ensemble, fit doucement la jeune fille. L'ombre croissante lui donnait du courage.

– Et le danger dont je parlais tantôt, et ce bruit de fiançailles, et ce tort que je vous ai si sottement fait et que rien ne peut réparer ? Ah ! si vous m'aimiez, si vous vouliez m'aimer !

– Je vous ai dit que je vous aime, murmura Hélène.

– Alors, vous... Ce n'est pas possible ! Dites-le-moi, que je l'entende : vous consentez ?

– Je consens, dit la jeune fille d'une voix raffermie. Mais écoutez-moi, Démiane. Je puis tout vous pardonner, tant que vous ne mentirez pas. Je puis vous pardonner même de manquer à la foi jurée, ce qu'à Dieu ne plaise ! Mais vous êtes faible. Seulement, ce que je ne vous pardonnerais jamais, ce serait une parole de mépris, une action dédaigneuse pour moi ! Je

puis me tromper, je puis mal faire, mais j'ai une âme aussi noble que la vôtre, et en devenant votre femme, je reste votre égale. Soyons-nous indulgents l'un à l'autre, mon ami. Nous sommes si faibles devant le mal !

Il s'agenouilla devant elle, et c'est sur sa tête inclinée qu'elle mit elle-même le baiser des fiançailles.

Le lendemain, à la même heure, nos amis prirent congé des nouveaux époux, qui avaient été unis le matin. Ils quittèrent l'heureuse maisonnette qui allait abriter tant de joies, avec un sentiment de regret adouci par l'espérance. André promettait de venir passer l'hiver à Moscou. C'est à quelques centaines de verstes de là seulement que madame Mianof apprit le destin futur de sa fille. Cette perspective la remplit d'une joie parfaite, et pendant longtemps toutes ses patiences furent consacrées à creuser un savant problème : fallait-il faire à Hélène, pour sa noce, une robe de soie blanche ou une robe de tarlatane ?

– Pas de soie blanche, fit avec un léger frisson

Démiane à la fin consulté ; j'ai la soie blanche en horreur ; tout ce que vous voudrez, excepté cela.

Six mois après leur mariage, les époux allèrent rendre visite aux parents de Démiane, et passèrent par M... L'archimandrite avait beaucoup vieilli, mais il semblait devoir s'éteindre plutôt que mourir. Il prit la petite Hélène en affection, et lui confia, au moment du départ, un secret qu'il avait gardé toute sa vie : c'était un rouleau de chants sacrés dont il avait composé la musique.

– Quand je serai mort, dit-il à sa petite amie, vous les jouerez, vous les ferez chanter si vous pouvez ; mais seulement quand je serai rendu à la terre ; je ne veux pas m'adonner à de vaines pensées d'orgueil ; peut-être qu'après ma mort le bon Dieu me les pardonnera plus facilement.

Son vœu fut trop tôt exaucé, car l'hiver suivant il mourut doucement, sans douleur et sans secousse ; ses chants, livrés au public sous un nom d'emprunt, ont obtenu un succès prodigieux. L'excellent homme était un grand musicien.

La princesse a épousé Raben : ils vivent

continuellement à l'étranger. Depuis son nouveau mariage, Cléopâtre a changé son genre de vie. Ce n'est pas qu'il lui eût déplu ; mais elle a peur, horriblement peur de succomber à quelque effroyable catastrophe si elle s'écarte de la vertu ; depuis qu'elle a perdu son fétiche, elle est devenue pieuse.

Il n'est pas très rare, dans le domaine de l'art, de voir deux époux unis de cœur et d'esprit arriver l'un par l'autre à une grande renommée. Ce destin a été celui de Démiane et d'Hélène : la fortune et la gloire leur sont arrivées en même temps. Victor élève leurs enfants, et se trouve parfaitement heureux.

Cet ouvrage est le 1120^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.